



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

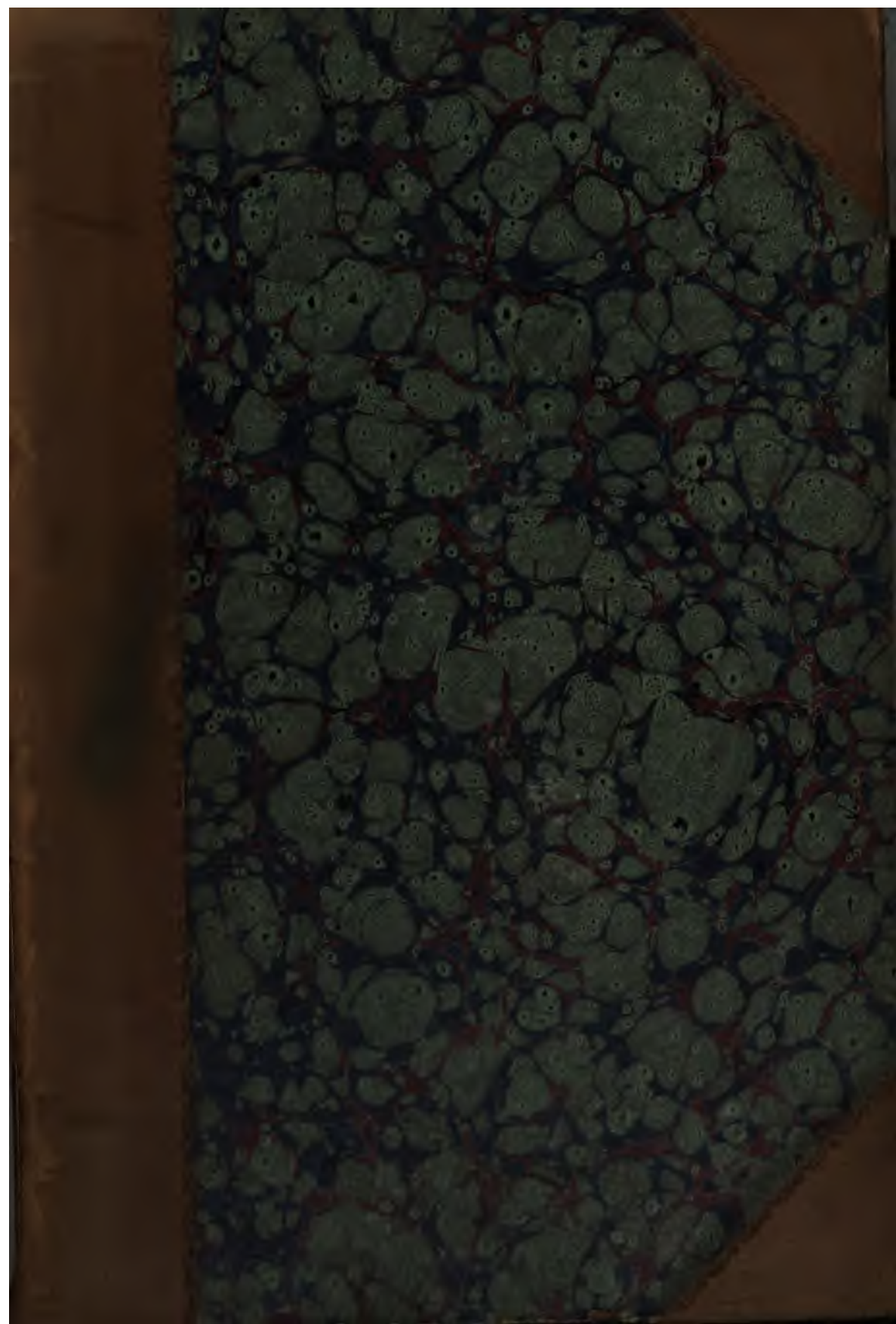
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

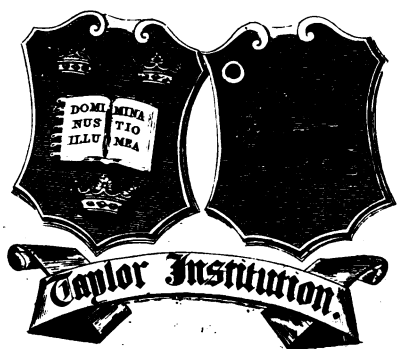
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

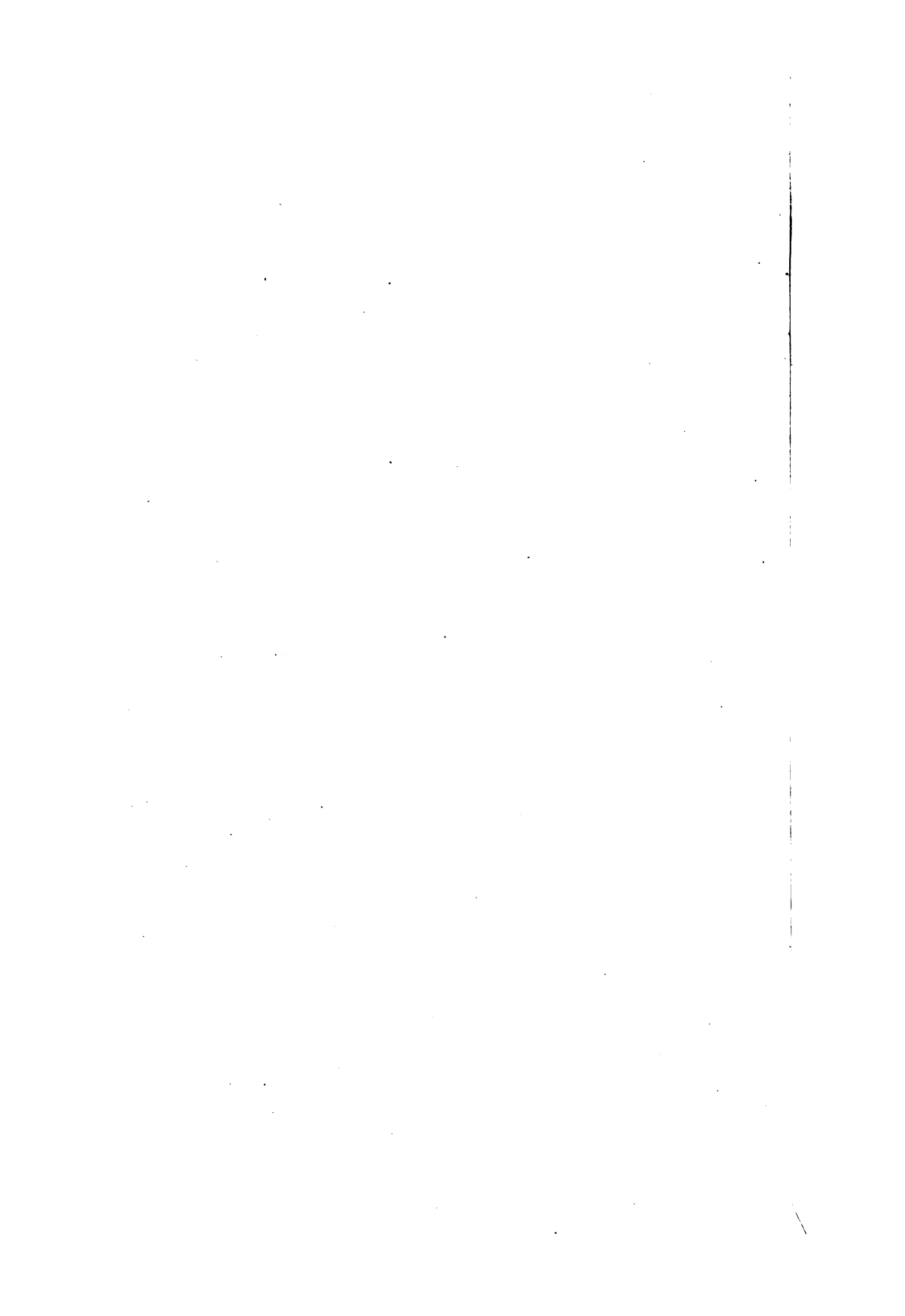
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



✓ 40. m. 9







JOSEPH II.
UND
LEOPOLD VON TOSCANA.

IHR BRIEFWECHSEL

VON 1781 BIS 1790.



HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

ERSTER BAND.

1781—1785.

WIEN, 1872.

WILHELM BRAUMÜLLER
K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

Es wird wohl von keiner Seite bestritten werden, dass der Briefwechsel des Kaisers Joseph II. mit seiner erlauchten Mutter, welchen ich vor einigen Jahren veröffentlichte, eine reiche Fülle der wichtigsten und werthvollsten Beiträge zur Charakteristik dieser beiden edelsten Herrscher aus dem österreichischen Kaiserhause darbot. Erst seit diese von ihnen selbst herrührenden, ihre innersten Gedanken enthüllenden Aufzeichnungen bekannt geworden sind, vermag man sich ein klares Bild zu entwerfen von dem Denken und Streben dieser Monarchen. Völlig das Gleiche ist, insofern es um Joseph II. sich handelt, hinsichtlich seines Briefwechsels mit seinem Bruder, dem Grossherzog Leopold von Toscana der Fall. Durch ihn wird die Correspondenz Josephs mit seiner Mutter ergänzt und vervollständigt. So wie die Schreiben an Maria Theresia vom höchsten Werthe sind für die Beurtheilung Josephs bis zum Augenblicke des Todes seiner Mutter, so gewähren uns seine Briefe an Leopold ähnliche Aufschlüsse für die zehn letzten Lebensjahre des Kaisers. Ihre Bekanntmachung wird daher wohl das gleiche Interesse erregen und der gleichen Theilnahme begegnen, wie sie Josephs Briefwechsel mit seiner Mutter gezollt wurde.

Die in dem kaiserlichen und königlichen Haus-, Hof- und Staatsarchive aufbewahrte Correspondenz Josephs II. mit seinem Bruder Leopold stammt aus des Letzteren Nachlass. Daher sind die Briefe Josephs im Original vorhanden, während diejenigen Leopolds nur aus den damals in Florenz zurückbehaltenen Copien bestehen; übrigens wurden nicht selten nur die wichtigsten Stellen, sehr viele Briefe aber gar nicht copirt. So unvollständig daher die Schreiben Leopolds an seinen Bruder, so vollzählig sind hingegen die Briefe Josephs vorhanden. Sie sind fast alle ganz eigenhändig geschrieben, und nur in den Fällen, in denen das nicht selten wiederkehrende Augenleiden des Kaisers oder seine letzte Erkrankung ihm das Schreiben ungemein erschwerte, sind die Briefe, offenbar von Joseph selbst dictirt, von der Hand eines Secretärs zu Papier gebracht, jedesmal aber von dem Kaiser unterzeichnet und häufig noch mit ergänzenden Zusätzen versehen.

Aus den Jahren 1781 bis 1790 besitzt das Staatsarchiv fünfhundert fünfundsiebzig Briefe Josephs an Leopold, während von dem Grossherzog nur einhundert einundsechzig Antworten vorhanden sind. Die Originale der letzteren sind spurlos verschwunden, und es scheint dass Joseph dieselben entweder gleich nach ihrem Empfange oder kurz vor seinem Tode sämmtlich vernichtete.

Auch mit den anderen an ihn gelangten Briefschaften mag der Kaiser in ähnlicher Weise verfahren sein, denn nur so ist es erklärlich, dass immer weit weniger an ihn gelangte Briefe als solche aufzufinden sind, die von ihm herrühren.

Von der hier angeführten Gesamtzahl von Briefen habe ich nicht alle, sondern nur diejenigen zum Abdrucke bringen zu sollen geglaubt, welche mir im Hinblick auf die beiden erlauchten Briefschreiber selbst oder die Ereignisse ihrer Zeit von Interesse zu sein schienen. Darum werden hier nur vierhundert drei Briefe Josephs und sechsundachtzig Schreiben Leopolds mitgetheilt, während einhundert zweiundsiebzig Briefe des Ersteren und fünfundsiebzig des Letzteren ungedruckt blieben, lauter solche, deren Inhalt nach meiner Auffassung gar kein historischer oder sonstiger Werth innewohnt.

Ob dieser Rahmen nicht noch zu eng gezogen, ob nicht noch mancher der hiemit an die Oeffentlichkeit gebrachten Briefe hätte ungedruckt bleiben können, darüber glaube ich mir selbst kein entscheidendes Urtheil erlauben zu dürfen. Nur das muss ich sagen, dass ich im Falle des Zweifels, insbesondere wenn es um einen Brief Josephs sich handelte, mich lieber für als gegen dessen Aufnahme in die vorliegende Sammlung entschied. Denn bei der so hervorragenden Persönlichkeit dieses Fürsten, und bei der täglich grösser werdenden Bedeutung seiner Anschauungen und seiner Handlungsweise für Oesterreich glaubte ich auch verhältnissmässig nur geringfügige Beiträge zu genauerer Kenntniss derselben der Oeffentlichkeit nicht vorenthalten zu dürfen.

Nach diesen einleitenden Bemerkungen sei es mir vergönnt, den ungemein reichen Inhalt der vorliegenden Correspondenzen wenigstens in seinen wichtigsten Punkten hier vor Augen zu führen.

In den ersten Briefen Josephs an seinen Bruder ist viel von der Verlassenschaft der Kaiserin Maria Theresia die Rede. Bald aber wendet sich Josephs Hauptinteresse dem Verhältnisse Oesterreichs zu Russland zu, welches er ja erst vor kurzem selbst durch seine Reise dorthin und durch seinen persönlichen Verkehr mit der Kaiserin Katharina zu einem sehr freundschaftlichen gestaltet hatte. Um diesem Bündnisse nicht nur Festigkeit, sondern auch Dauer zu verleihen, macht Joseph schon in seinem Briefe vom 19. Februar 1781 seinem Bruder den Vorschlag zu einer dereinstigen Vermählung seines ältesten Neffen, des Erzherzogs Franz, mit der Prinzessin Elisabeth von Württemberg. Denn wenn die Allianz mit Russland nicht bloss auf zwei Augen, die der Kaiserin Katharina gestellt bleiben sollte, so müsse man auch ihren Sohn und Thronfolger Paul dafür gewinnen. Der Grossfürst aber stand völlig unter dem geistigen Einflusse seiner ihn weit überragenden Gemalin Marie, einer Prinzessin aus jenem Nebenzweige des Hauses Württemberg, welcher zu Montbéliard ansässig war und dort in einfachster Weise und in ziemlich beschränkten Vermögensverhältnissen lebte. Die letzteren wurden durch den überreichen Kindersegen, welcher dem Herzog Friedrich Eugen und seiner Gemalin Friederike Dorothea Sophie aus dem Hause Brandenburg-Schwedt zu Theil geworden war, auf ein immer bescheideneres Ausmass herabgedrückt. Ihren Eltern und Geschwistern, denen sie mit zärtlicher Liebe ergeben war, eine Stütze zu sein und ihre Lebensverhältnisse möglichst glänzend zu gestalten, darauf war das Dichten und Trachten der Grossfürstin unablässig gerichtet. Ihr hiezu behülflich

zu sein und mit ihrem Hause selbst in innige Verbindung zu treten, sah daher Joseph als das sicherste, ja als ein unfehlbares Mittel an, um der bisherigen politischen Richtung der Grossfürstin und ihres Gemals — denn beide galten als eifrige Bewunderer und Anhänger des Königs Friedrich von Preussen — eine andere Wendung zu geben und sie bleibend für das neu zu errichtende Bündniss zwischen Oesterreich und Russland zu gewinnen. Zur Erreichung dieses Zieles war Joseph mit Freuden bereit, den höchsten Preis zu bezahlen, als den er die Vermählung der Schwester der Grossfürstin mit dem zukünftigen Beherrscher der österreichischen Monarchie, dem dereinstigen deutschen Kaiser betrachtete.*)

Es ist mehrfach behauptet worden, der Grossherzog von Toscana habe diesem Wunsche des Kaisers seinen Beifall versagt, und als Joseph dennoch auf dem von ihm ausgedachten Plane bestand, nur sehr ungern seine Zustimmung zu dessen Ausführung gegeben. Daraus sei aber zwischen beiden Brüdern eine Verstimmung entstanden, welche tiefe Wurzeln geschlagen habe in ihren Gemüthern, und sie einander nach und nach immer mehr entfremdete. Ihr gegenwärtig zum ersten Male ans Licht tretender Briefwechsel beweiset jedoch die völlige Grundlosigkeit dieser Behauptung. Schon am 28. Februar 1781**) erklärt Leopold in seinem eigenen Namen und in dem seiner Gemalin, der Grossherzogin Louise, ihre rückhaltlose Zustimmung zu dem Heiratsprojecte. Die Verfügung

*) Josephs Brief vom 19. Februar 1781. I. 9.

**) I. 12.

über das künftige Schicksal ihres ältesten Sohnes und ihrer übrigen Kinder stellen sie, so wird auch jetzt wieder von ihnen erklärt, vertrauensvoll dem Kaiser anheim. Und da Joseph hochofreut war über dieses Entgegenkommen seines Bruders, *) so wurde hiedurch das freundschaftliche Einvernehmen zwischen Beiden nur noch gesteigert und befestigt.

In einem Punkte freilich, der sich auf das Heiratsproject bezog, herrschte zwischen Joseph und Leopold eine Meinungsverschiedenheit. Der Erstere hatte den Gedanken gefasst, die Prinzessin von Württemberg, welche zu jener Zeit noch nicht ganz vierzehn Lebensjahre **) zählte, nach Wien kommen, ihr in oder neben dem Kloster der Salesianerinnen eine eigene Wohnung einräumen und sie dort ihre Erziehung vollenden zu lassen. ***) In solcher Weise könnte sie, meinte der Kaiser, gründlicher in der katholischen Religion unterrichtet, so wie mit den österreichischen Verhältnissen und den Mitgliedern ihrer zukünftigen Familie, vor Allem aber mit dem ihr bestimmten Gemal, welchen Joseph später gleichfalls nach Wien zu berufen gedachte, genauer bekannt gemacht werden. †)

Leopold war jedoch nicht dieser Meinung seines Bruders. Doch beschränkte er sich in seiner vorsichtigen Weise wenigstens Anfangs auf die Bemerkung, er glaube nicht dass Herzog Friedrich Eugen einem solchen Plane

*) Brief vom 1. März 1781. I. 17.

**) Sie war am 21. April 1767 geboren.

***) Brief vom 16. August 1781. I. 39.

†) Réflexions. . . . I. 328.

seine Zustimmung ertheilen werde. *) Und als seine Vorhersagung in Erfüllung gegangen und die ablehnende Antwort des Vaters der Prinzessin wirklich erfolgt war, da fand der Grossherzog dies völlig in der Ordnung. Man wisse ja, dass die Eltern der Prinzessin ihre Kinder ungemein liebten, dass sie sie selbst unter ihren Augen erzögen, ein kleinbürgerliches Leben mit ihnen führten und mit Vorliebe auf dem Lande sich aufhielten. Es sei daher natürlich, dass sie sich von ihren Kindern nur schwer, und in keinem Falle früher zu trennen gedächten, als nicht deren Erziehung in der ihnen am vortheilhaftesten scheinenden Weise vollendet wäre. Die Prinzessin sei nun in dem für sie wichtigsten Alter, in welchem sie der Leitung ihrer Eltern am dringendsten bedürfe. Sie jetzt von sich zu lassen, würde denselben als eine Verletzung ihrer heiligsten Pflichten erscheinen. Hiezu komme noch die eigenthümliche Vorstellung, welche sich Protestanten von katholischen Klöstern zu machen gewohnt seien. Aus allen diesen Gründen müsse er die Erklärung des Herzogs von Württemberg als eine natürliche und wohlberechtigte ansehen. Er selbst freue sich derselben, denn auch er halte es für das beste, die Prinzessin bis zu ihrer Vermählung im Hause ihrer Eltern zu belassen. **)

Obwohl Joseph dieser Meinung seines Bruders nicht beipflichtete, erklärte er doch sogleich, ihr und derjenigen

*) Brief vom 27. August 1781. I. 41.

**) I. 52.

des Herzogs von Württemberg seine eigene Anschauung bereitwilligst unterordnen zu wollen. *) Aber von der Richtigkeit seiner Meinung blieb der Kaiser nach wie vor überzeugt. Es war ihm daher keine kleine Genugthuung, dass während des Aufenthaltes, welchen die Prinzessin im Spätherbste des Jahres 1781 mit ihren Eltern in Wien machte, wo sie mit ihrer Schwester zusammentraf, nun diese Letztere so wie die Eltern der Braut in den Kaiser drangen, seinen ursprünglichen, von ihnen früher nicht richtig beurtheilten Plan wieder aufzunehmen. Denn nachdem sie die Personen und die Verhältnisse näher kennen gelernt und damit das stille, zugleich aber auch kindische und unbeholfene Wesen verglichen hatten, welches sich die Prinzessin unwillkürlich in Montbéliard angeeignet hatte, sahen sie wohl ein, dass nicht dort, sondern in Wien der geeignete Ort sei, um die Prinzessin auf ihre künftige erhabene Stellung in geeigneter Weise vorzubereiten. **) Auch der Grossherzog von Toscana erhob keine Einwendung mehr, und so kehrte Elisabeth schon im October 1782 nach Wien zurück, um daselbst bis zu ihrer Vermählung und ihrem schon zwei Jahre nach derselben erfolgten Tode ununterbrochen zu verweilen.

Den Hauptanlass zur ersten Anwesenheit der Prinzessin Elisabeth in Wien hatte das Reiseproject geboten, welches um jene Zeit von ihrem Schwager und ihrer Schwester, dem Grossfürsten Paul und der Grossfürstin

*) 8. October 1781. I. 55.

**) I. 341.

Marie von Russland in Ausführung gebracht wurde und das damals grosses Aufsehen erregte. Wohl zunächst um ihren Sohn und dessen Gemalin für ziemlich lange Zeit aus Russland zu entfernen, scheint die Kaiserin Katharina selbst zu dem Gedanken einer Reise derselben nach Deutschland, Italien und Frankreich den Anstoss gegeben zu haben. Insbesondere sollte Italien das Hauptziel der Reise sein; jedoch auch Wien war ein längerer Aufenthalt zugedacht. Bei dem ausserordentlichen Werthe, welchen Joseph auf die Anknüpfung freundschaftlicher Beziehungen zu dem Grossfürsten und der Grossfürstin legte, kann man wohl ermessen, welche Sorgfalt er darauf verwendete, ihnen einen überaus zuvorkommenden Empfang zu Theil werden zu lassen und ihren Aufenthalt in Wien so angenehm und interessant zu gestalten, als es ihm nur immer möglich war. Trotz eines Augenleidens, das ihn um jene Zeit befiel und welches bald zu einem sehr schmerzlichen wurde, eilte der Kaiser seinen erlauchten Gästen nach Troppau entgegen und führte sie persönlich nach Wien. Am 25. November 1781 fand ihnen zu Ehren im kaiserlichen Lustschlosse zu Schönbrunn ein prächtiges Maskenfest statt. *) Den ganzen December blieben sie in Wien, und erst im Jänner 1782 verliessen sie diese Stadt, von Joseph persönlich bis Mürzzuschlag geleitet. **)

Doch ist auch nach diesem Zeitpunkte noch in dem Briefwechsel des Kaisers mit seinem Bruder von der Reise des Grossfürsten und seiner Gemalin fortwährend die

*) S. 62.

**) S. 67.

Rede. Auch für den Grossherzog Leopold war es von ungemein grosser Wichtigkeit, gleich von Anfang an ihr Zutrauen und ihre Freundschaft zu gewinnen. Darum war er unerschöpflich in Fragen an den Kaiser über die Art und Weise, in welcher er den Grossfürsten und dessen Gemalin empfangen, bewohnen, unterhalten, mit Menschen und Dingen bekannt machen solle. Auf Alles ertheilt Joseph umständliche Antwort*), und als endlich der Aufenthalt des Grossfürsten und seiner Gemalin in Florenz zu Ende gegangen war und sie ihre Reise wieder fortgesetzt hatten, da berichtet Leopold seinem Bruder in ausführlicher Weise über Beide. Eingehend bespricht er ihren Charakter, das Benehmen, dass sie in Florenz beobachteten, ihre Stimmung gegen den Kaiser und gegen Preussen, so wie alles dasjenige, was ihm über ihre Anschauungsweise und Denkungsart bekannt geworden war.**)

Aus der Art, wie beide Brüder diesen Gegenstand behandeln, ist der hohe Werth zu erkennen, den sie ihm beimessten.

Dennoch war eine zweite Reise, welche zu derselben Zeit von einer anderen sehr hervorragenden Persönlichkeit beschlossen und ausgeführt wurde, noch von ungleich grösserer Wichtigkeit, ja man kann sagen, dass sie das Interesse ganz Europa's im höchsten Masse in Anspruch nahm. Jedermann weiss, dass Papst Pius VI., beunruhigt durch die kirchlichen Reformen, welche Kaiser Joseph schon kurz nach seiner Thronbesteigung unternahm, den

*) I. 332—339.

**) 5. Juni 1782. I. 115.

Beschluss fasste, sich persönlich nach Wien zu begeben, um durch unmittelbare Einwirkung auf den Kaiser ihn wo möglich zu einer Zurücknahme der angeordneten Massregeln zu bewegen, und wenn dies unerreichbar erscheine, ihn wenigstens abzuhalten von weiteren Schritten auf der von ihm eingeschlagenen Bahn. Von dem Augenblicke angefangen, in welchem der Kaiser seinem Bruder zum ersten Male das überraschende Reiseproject des Papstes mittheilt, *) beherrscht dieses Thema den Briefwechsel beider Brüder und veranlasst sie zu vielfachen bezeichnenden Aussprüchen. „Ganz Italien beschäftige sich,“ schreibt am 27. Jänner 1782 der Grossherzog dem Kaiser, „mit der Reise des Papstes, der um so mehr vor Begierde brenne, sie auszuführen, als ihn Alles in Rom hiezu aneifere.“ Joseph aber erwiedert, dass er den Papst „festen Fusses erwarte.“ **) Und in einem zweiten Briefe schreibt er ***): „In diesem Augenblicke, zur Fastenzeit, „und in Anbetracht der Ankunft des Grossfürsten und der „Grossfürstin von Russland in Rom ist die Abreise des „Papstes fürwahr ein unbesonnener Streich, der sich nicht „anders rechtfertigen und begreifen lässt als durch jene „mysteriöse Sehnsucht, die ihn beherrscht, als Retter der „Rechte der Kirche zu erscheinen, während man ihr doch „durchaus kein Leid zufügt. Wie aussergewöhnlich seine „Ankunft in Wien auch sein mag, und wie wenig man „sich auf das vorbereiten kann, was er hier vorschlagen,

*) 21. Jänner 1782. I. 69.

**) 7. Februar 1782. I. 78.

***) 7. März 1782. I. 81.

„thun oder verhandeln wird, so wird er doch in mir, ich
„hoffe es, einen ehrfurchtsvollen Sohn der Kirche, einen
„gegen seinen Gast höflichen Hausherrn, endlich einen
„guten Katholiken in der vollen Ausdehnung dieses Wor-
„tes, gleichzeitig aber einen Mann finden, der erhaben ist
„über die Phrasen und etwaige tragische Scenen, mit denen
„man ihn zu ködern gedächte, fest, sicher und unerschütter-
„lich in seinen Grundsätzen, und ohne jede andere Rück-
„sicht nur das Wohl des Staates anstre bend, über welches
„bei ihm keinerlei Zweifel besteht.“ Und als Leopold
seinem Bruder die Besorgniss mittheilt, der Papst könnte
die Sache vielleicht zum Aeussersten treiben, da ant-
wortet ihm Joseph entschlossen: „Eine Allocution
„des Papstes in voller Kirche würde eine unglaubliche
„Scene hervorrufen, denn ich könnte mich nicht ent-
„halten, ihn zu unterbrechen und ihm Stillschweigen
„aufzuerlegen.“ *)

Trotz solcher Befürchtungen, welche übrigens der Kaiser
persönlich durchaus nicht zu theilen schien, blieb er un-
erschütterlich treu dem Programme, welches er seinem
Bruder gegenüber als dasjenige seiner Haltung gegen den
Papst hingestellt hatte. Den ersten Beweis seiner Zuvor-
kommenheit gab Joseph seinem erhabenen Gaste dadurch,
dass er trotz des höchst peinlichen Augenleidens, von
dem er befallen worden, ihm bis über Wiener-Neustadt
hinaus entgegenfuhr und ihn in seinem Wagen nach Wien
brachte, wo in der Hofburg, in der Nähe des Kaisers
selbst, für den Papst eine Wohnung bereit stand. Jede nur

*) 18. März 1782. I. 86.

irgend denkbare äusserliche Ehre wurde ihm erwiesen, die Vertraulichkeit seines Umganges mit dem Kaiser liess auf das beste Einvernehmen zwischen ihnen schliessen, und am Gründonnerstage empfing Joseph das Altarssacrament aus der Hand des Papstes. *) Aber in der Sache selbst, um die es sich handelte, blieb der Kaiser unbeugsam, und so anschaulich und überzeugend wusste er die Beweggründe seiner Handlungsweise dem Papste darzulegen, dass behauptet wurde, derselbe habe dem Kaiser, als zwischen ihnen von dem Toleranzedict die Rede war, erklärt, er selbst würde in der gleichen Lage das Gleiche gethan haben. **)

Freilich würde derjenige gar arg sich täuschen, der sich hiedurch zu dem Glauben verleiten liesse, auch in den anderen Punkten sei die Meinungsverschiedenheit zwischen Beiden mit ähnlicher Leichtigkeit ausgeglichen worden. Gerade das Gegentheil war der Fall; in allen wesentlichen Dingen beharrten sowohl der Kaiser als der Papst auf ihrer Ansicht, und die zahlreichen, nicht selten ermüdenden Gespräche und der eifrige Austausch von Schriften brachten hierin keine erwähnenswerthe Veränderung hervor. Fast wie eine Erlösung betrachtete es daher der Kaiser, als der Papst endlich am 22. April 1782, nachdem er genau einen Monat in Wien zugebracht hatte, die Rückreise antrat.

Die Anschauungen Josephs über die Reise des Papstes nach Wien und seinen Aufenthalt daselbst wurden von dem

*) I. 91.

**) I. 90.

Grossherzoge von Toscana getheilt, ja in noch viel schärfere Worte gekleidet. „Was Du mir von dem erstaunlichen Fanatismus erzählst“, schreibt er dem Kaiser am 3. Mai 1782, *) „welchen die Anwesenheit des Papstes in Wien erweckt hat, wundert mich nicht, und darum sind solche Dinge immer gefährlich. Denn obwohl diese Art von Fanatismus gewöhnlich nur unter den Unwissen- den und dem niederen Volke vorherrschend ist, gibt es doch auf allen Rangstufen der Gesellschaft Leute, welche jener Menschenklasse angehören. Und darum ist es nicht immer möglich, alle die Wirkungen vorherzusehen und zu berechnen, welche eine solche Gährung der Geister hervorzubringen vermag, insbesondere in so delicaten Dingen und Umständen. Ich gestehe Dir frei, dass ich keineswegs erbaut war über das Verfahren des Papstes; seine ganze Reise war wie ein unbesonnener Streich eines jungen Menschen, und er hat sich bis zuletzt so benommen.“

„Was aber seinen Neffen betrifft,“ fährt der Grossherzog fort, indem er auf die vom Kaiser wenige Tage vor der Abreise des Papstes aus Rücksicht auf ihn vorgenommene Erhebung des Grafen Onesti in den Reichsfürstenstand zu reden kommt, „so hätte er niemals darauf eingehen sollen. Man erwartete dies in Italien und sprach schon für den Fall, dass er es annähme, die ärgsten Dinge von dem Papste. Er wird dadurch die allgemeine Missbilligung in Italien gegen sich hervorrufen, und es war dies die beste Art, um ihn in üblen

*) I. 106.

„Ruf zu bringen. Denn hier wird alle Welt, wenn auch „mit Unrecht, davon überzeugt sein, dass er diesem Interesse seiner Familie die Angelegenheiten geopfert hat, „über welche er in Wien zu unterhandeln gedachte und „in denen er nicht nur nichts erlangt, sondern Alles das „jenige besiegelt und stillschweigend gutgeheissen hat, „was Du gethan hast, indem er Alles sah, sich von Allem „unterrichtete und doch nicht dagegen protestirte. Da „durch aber gibt er, nach einem so offenkundigen Schritte „von seiner Seite, allen anderen Fürsten den Anlass, das „Gleiche zu begehren und zu thun, ohne dass er irgend „etwas dagegen einzuwenden vermöchte.“

Es scheint fast, als ob diese Betrachtungen nach und nach auch bei dem Papste selbst Eingang gefunden hätten und die Sache später fallen gelassen worden wäre. Wenigstens findet sich in dem kaiserlichen Adelsarchive nichts über Onesti's Erhebung in den Reichsfürstenstand vor, und auch in der diplomatischen Correspondenz zwischen Wien und Rom ist hievon nicht weiter die Rede.

Im Spätherbste des Jahres 1782 trafen der Grossfürst und die Grossfürstin von Russland, nachdem sie ihre Reise durch einen grossen Theil Europa's vollendet hatten, neuerdings in Wien ein, um sich von dort nach ihrer Heimat zurückzugeben. Es scheint wohl, dass schon damals und in der kurz darauf folgenden Zeit Joseph sich klar darüber wurde, dass er den politischen Zweck, welcher der Verlobung des Erzherzogs Franz mit der Prinzessin Elisabeth zu Grunde lag, eigentlich verfehlt habe. Gelegentliche Bemerkungen des Kaisers über den Grossfürsten Paul und dessen Gemalin lassen

dies mit ziemlicher Bestimmtheit erkennen. Schon im Juni 1782 nennt er sie charakterlos und somit gleichmässig bereit zu Allem, was rechtschaffen, so wie zu demjenigen, was das Gegentheil hievon sei. *) Und wie kühl binnen kürzester Zeit das Verhältniss des grossfürstlichen Paares zu dem Kaiser und dessen Angehörigen geworden war, ergibt sich aus dem Geständnisse, welchem wir im August 1783 begegnen, dass jede Correspondenz zwischen ihnen, während doch anderswohin eine solche mit Eifer gepflogen wurde, vollständig erloschen sei. **)

Dadurch wurde freilich zu jener Zeit wenigstens die Festigkeit des Bündnisses zwischen Oesterreich und Russland in keiner Weise erschüttert. Man weiss ja, dass Grossfürst Paul bei Lebzeiten seiner Mutter ohne allen Einfluss auf die Richtung der Politik war, welche von der russischen Regierung befolgt wurde, und mit Katharina selbst stand Joseph nach wie vor auf dem freundschaftlichsten Fusse.

„Russland ist gegenwärtig mit mir,“ so schrieb er am 7. August 1782, „inniger verbunden als mit irgend „Jemand Anderem.“ Und wenn auch in dem, man möchte fast sagen, persönlichen Theile dieser Freundschaft zwischen beiden Herrschern nach und nach eine gewisse Abnahme sich bemerklich machte, und Joseph sich durch das übergrosse Selbstgefühl Katharina's und den daraus

*) 13. Juni 1782. I. 125. . . . „n'avoir point de caractère, et par conséquent être également prêt pour l'honnête comme pour le malhonnête, c'est leur situation.“

**) I. 170.

hervorgehenden, oft allzu zuversichtlichen Ton ihrer Briefe manchmal verletzt fühlte, an dem Bündnisse, das zwischen beiden Staaten bestand, wurde doch von keiner Seite irgendwie gerüttelt. Joseph selbst sah dasselbe als die Grundlage seines politischen Systems an; dennoch war er hochofrenn, dass es ihn im Jahre 1783 nicht in einen Krieg mit der Pforte verwickelte, und die Streitigkeiten zwischen dieser und Russland friedlich geschlichtet wurden. Kaunitz hingegen war, wie wir aus Josephs Briefe vom 10. August 1783 entnehmen,*) kriegerisch gestimmt; er hätte gewünscht, der Kaiser solle den Belgrader Frieden für erloschen erklären, Alles dasjenige zurückverlangen, was Oesterreich im Passarowitzer Verträge erworben hatte, und zu diesem Ende die Moldau und Walachei mit seinen Truppen besetzen.

„Ich hätte dann,“ fügt der Kaiser hinzu, „nicht nur „die ganze Macht des türkischen Reiches, sondern sehr „wahrscheinlich auch den König von Preussen, ja vielleicht sogar die bourbonischen Höfe in den Niederlanden, „am Rhein und in Italien gegen mich, um am Ende von „Allem höchstens ein elendes Stück Bosniens oder Serbiens zu gewinnen, hingegen die Gefahr so Vieles zu „verlieren. Ich kann nicht begreifen, wie dieser geistvolle „Mann sich das in den Kopf setzen konnte, aber es bedurfte eines festen Willens und der Zurücksendung „mehrerer schon ausgefertigter Depeschen, um ihn nachgeben zu machen. Zeit gewonnen, Alles gewonnen; ich „bin vollständig gerüstet, und meine Truppen sind bereit,

*) I. 164.

„in vierzehn Tagen dort zu stehen, wo ich es nothwendig finde. In einer solchen Lage kann und soll man die „gute Gelegenheit abwarten, und nur unter sehr günstigen „Umständen einen entscheidenden Entschluss fassen.“

Der Grossherzog von Toscana, von dem Kaiser ausdrücklich um seine Meinung befragt, antwortet zwar, dass er den Anschauungen seines Bruders vollständig beipflichte, aber er weicht doch auch wieder wesentlich von ihnen ab. Er hält den Zerfall des türkischen Reiches nicht nur für ganz unausbleiblich, sondern auch für nahe bevorstehend.*) Ein so schwacher Nachbar aber sei unendlich weniger zu fürchten als das ehrgeizige Russland, welches durch Niemand als höchstens durch den Wiener Hof gehindert werden könnte an der Durchführung seiner weitaussehen- den Plane.

Selbst aus den Briefen der Kaiserin Katharina könne man, so sehr sie es auch zu verhüllen sich bemühe, das Schillernde und Falsche ihres Benehmens erkennen. Durch all ihre schönen Worte trachte sie nur Oesterreich in Krieg zu verwickeln und es zur Eröffnung der Feindseligkeiten zu vermögen; sie werde sich defensiv halten und ohne irgend welche Gefahr zu laufen, die Schwäche der Türken benützen, um Russland ansehnlich zu vergrössern.

Ist er nun gleichwohl dem Bündnisse mit Russland nicht so günstig gesinnt, als der Kaiser es war, so kann doch auch der Grossherzog von Toscana von seinem Standpunkte aus den Vorschlag des Fürsten Kaunitz nur

*) I. 167.

verwerfen, den Entschluss Josephs aber gutheissen. Denn gerade Kaunitz hätte dasjenige gethan, was Leopold für das gefährlichste hielt, den Krieg zuerst begonnen und Russland die Gelegenheit geboten, sich zwar nur vertheidigungsweise zu verhalten, aber darum doch den Hauptantheil an der zu hoffenden Beute für sich zu gewinnen.

Der weitere Gang dieser Angelegenheit schien in der That der Voraussicht Josephs vollständig Recht zu geben. Mit unverkennbarer Zufriedenheit überblickt er selbst seine eigene Lage.*) Leopold aber bricht in eine enthusiastische Lobpreisung des Verfahrens aus, welches der Kaiser beobachtet hatte. „Nie hat der Wiener Hof,“ schreibt der Grossherzog am 29. November 1783**) „eine „schönere, würdigere, passendere und wichtigere Rolle in „den europäischen Angelegenheiten gespielt, als in dem „gegenwärtigen Augenblicke. Allen Mächten gebietest „Du durch Deine Vorbereitungen Einhalt; Du allein verhinderst einen allgemeinen Krieg. Als treuer Verbündeter unterstützest und fördest Du die Absichten Russlands, und verhinderst doch gleichzeitig die gänzliche „Zerstörung des türkischen Reiches, indem Du die Pforte „davon abhältst, durch Eröffnung der Feindseligkeiten „selbst ihr Verderben herbeizuführen. Und das Alles geschieht von Deiner Seite mit dem grössten Edelmuthe „und der grössten Uneigennützigkeit. Erlaube mir,“ fügt der Grossherzog nach einer noch ausführlicheren Bespre-

*) 17. Nov. 1783. I. 180.

**) I. 183.

chung der politischen Lage hinzu, „dass ich aus dem „Grunde meines Herzens Dich und die Monarchie, welche „sie Dir verdankt, zu dieser ausgezeichneten Stellung „beglückwünsche.“

Das Einvernehmen des Kaisers mit seinem Bruder war, wie man sieht, in jeglicher Beziehung das aller-
günstigste zu nennen. Einen für Jedermann erkennbaren Beweis dafür gab Joseph dadurch, dass er im December 1783 seinen Bruder in Toscana besuchte. Ehe er jedoch zu längerem Aufenthalte bei dem Grossherzoge in Pisa sich einfand, eilte er nach Rom, um den Papst, und nach Neapel, um seine Schwester Caroline zu sehen und zu sprechen.

Dass er mit dem Aufenthalte in Rom die Absicht verband, einer zu weit gehenden Verstimmung des Papstes über die in Oesterreich auf kirchlichem Gebiete eingeführten Reformen vorzubeugen, geht aus Josephs Briefen deutlich hervor. Und dadurch wird wohl am besten die Behauptung widerlegt, der Kaiser habe zu jener Zeit den festen Vorsatz gehegt, das Kirchenwesen der österreichischen Monarchie von dem heiligen Stuhle vollständig loszureissen. Nur durch die Gegenvorstellungen des spanischen Botschafters Azara in Rom sei er hievon wieder abgebracht worden. In grellem Contraste hiez zu schreibt Joseph an seinen Bruder am 27. December aus Rom*): „Ich glaube meinen „Zweck ziemlich erreicht zu haben, und man scheint „hier von vielen falschen Ideen zurückgekommen zu sein,

*) I. 197.

„die man über meine Religion und meine Denkungsweise
„gehegt haben mag.“

Ausser dem Wunsche, seinen Bruder und dessen Familie wieder zu sehen und wenigstens einige Wochen in deren Schosse zu verleben, verfolgte Joseph bei seiner Reise nach Toscana noch ein doppeltes Ziel. Das erste bestand darin, den Grossherzog zu überreden, dass er seinen ältesten Sohn, den Erzherzog Franz, persönlich nach Wien bringe, um ihn dort seine Erziehung vollenden zu lassen. In einer ausführlichen Denkschrift*) entwickelte der Kaiser die Gründe, welche ihn nicht daran zweifeln liessen, dass nur in Wien selbst der künftige Erbe der österreichischen Länder sich in angemessener, Erfolg verheissender Weise auf seinen dereinstigen Beruf vorzubereiten vermöge, während der längere Aufenthalt in Toscana ihn körperlich und geistig erschaffen und zu seiner künftigen Stellung untauglich machen werde.

Der Grossherzog von Toscana und dessen Gemalin stimmten auch diesmal wieder den Anschauungen Josephs bei. Und obwohl der Erstere, welcher häufige Reisen nach Wien nicht liebte, es vorgezogen hätte, seinen Sohn nicht selbst dorthin zu geleiten, fügte er sich doch in dieser Beziehung den Vorstellungen des Kaisers. Denn nur in solcher Art war es möglich, die ganz unbegründeten Gerüchte von einer Uneinigkeit zwischen beiden Brüdern, welche seit einiger Zeit in Europa verbreitet worden waren, wieder verstummen zu machen.

*) I. Anhang V.

In dem Briefe, welchen der Kaiser in dieser Angelegenheit an den Fürsten Kaunitz schreibt, schildert er auch in ziemlich eingehender Weise den Eindruck, den in mehrwöchentlichem vertrautem Verkehr mit dem Erzherzoge Franz derselbe auf ihn hervorgebracht hatte. „Ich „habe ihn,“ so lauten die Worte des Kaisers, „nicht ohne „Kenntnisse und manchmal auch nicht ohne Fleiss, ausser- „dem aber von kaltem, langsamem, überdiess aber ziemlich richtigem Urtheile gefunden. Uebrigens ist er von einer „eigenthümlichen Apathie gegen Alles erfüllt, was man „Vergnügen und Unterhaltung nennt. Etwas trägen Geistes, „ist er dagegen von guter Gesundheit, ja trotz seiner kleinen „Gestalt sogar kräftig zu nennen. Obwohl dieser junge „Mann, wie ich glaube, nie das besitzen wird, was man „Annehmlichkeiten des Körpers und des Geistes nennt, „so verzweifle ich doch nicht daran, dass er dereinst sich „als ein für die Geschäfte sehr gut organisirter Kopf erweisen und Festigkeit des Charakters an den Tag legen „wird.“ *)

*) Der Kaiser an den Fürsten Kaunitz:

Ohne Datum (Pisa, 10. Februar 1784.)*)

Mon cher Prince. Je finis mon expédition par vous donner part de ce que je viens d'arranger avec mon frère au sujet de son fils. Je vous joins ici les points que j'ai couchés par écrit, et que j'ai communiqués à mon frère et à ma belle-soeur. Leur évidence les a décidés à convenir, que pour le printemps de cette année le fils aîné de mon frère viendrait à Vienne pour y achever son éducation. Du commencement mon frère n'avait point envie d'y venir lui-même, mais à la fin il a senti que cela convenait, et que c'était là la seule façon

*) Von der Hand eines Secretärs; vom Kaiser eigenhändig unterzeichnet.

Von ungleich grösserer Wichtigkeit noch war der zweite Beweggrund zu der Reise des Kaisers nach Toscana. Er betrachte sich ja, schrieb er einmal an seinen Bruder, nur als dessen Verwalter der österreichischen Monarchie*), und darum wollte er mit dem Grossherzoge näheres Einvernehmen pflegen über den bedeutsamen

pour dissiper tout d'un coup les sots propos qu'on avait débités et répandus dans toute l'Europe.

Je vous dirai sincèrement, mon Prince, qu'autant que j'ai pu connaître ce jeune homme dans les trois semaines que j'ai été ici, et où j'ai passé journellement plusieurs heures avec lui, à la vérité point seul, je l'ai trouvé non sans connaissances, même avec de l'application parfois, d'ailleurs d'un jugement froid, lent, mais assez sain. Au reste il est d'une apathie singulière sur tout ce qui s'appelle plaisir et amusement, paresseux d'esprit; en revanche sa santé est bonne, même assez robuste, quoiqu'il soit petit de taille, mais manquant encore de manières et de façon de se présenter. Enfin je crois que ce jeune homme n'aura jamais ce qu'on appelle agrémens de corps et d'esprit, mais je ne désespère point qu'il ne puisse devenir une tête assez bien organisée pour les affaires, et surtout je crois qu'il pourra y avoir de la fermeté dans son caractère.

Jusqu'à ce moment il n'a appris ni à danser, ni à faire des armes, ni à monter à cheval comme il faut; et dans ce pays-ci, et de la façon que cela est monté, il est impossible que les fils de mon frère deviennent capables à servir l'Etat dans un emploi quelconque, vu que l'âme est rétrécie et le corps affaibli par le climat et la façon de vivre. Je souhaite que vous soyez content de la nouvelle que je vous donne ici. J'y ai mûrement réfléchi, et si le jeune homme n'est pas tout ce qu'on pourrait le désirer, le vieux proverbe qui dit qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, l'a emporté, mais je vous prie de ne rien dire encore de cette décision.

Adieu, mon Prince, croyez-moi

Votre très-affectionné
Joseph.

*) 12. August 1784. I. 223, . . . „je ne suis que votre administrateur.“

Schritt, den er damals beabsichtigte. Er sollte den so oft schon versuchten und noch immer misslungenen Eintausch Baierns gegen die österreichischen Niederlande herbeiführen.

Die Massregeln sind bekannt, welche Joseph ergriff, um diesen Zweck zu erreichen, und auch mit den Hindernissen, an denen sie scheiterten, ist Jedermann vertraut. Oft schon hat der Verlauf dieser Angelegenheit den Gegenstand eingehender Darstellungen gebildet, und noch in neuester Zeit hat Deutschlands erster Geschichtschreiber das Ergebniss seiner Studien hierüber an die Oeffentlichkeit gebracht. Freilich können wir uns mit diesem Resultate nicht einverstanden erklären. Für uns steht es fest, dass Joseph für jenes Unternehmen, wenn es auch misslang, nicht Tadel, sondern Anerkennung verdient, und das nicht minder vom wahrhaft deutschen als vom österreichischen Standpunkte aus. Denn sowohl Deutschland als Oesterreich hätte es zum Heile gereicht, wenn Josephs Plan der Erwerbung Baierns verwirklicht worden wäre.

Deutschland wäre dieses Gelingen zu Gute gekommen, weil nur dadurch die seit dem Verluste Schlesiens allzu sehr verringerte und durch Preussen schon in Schatten gestellte Macht des Kaiserhauses in Deutschland vermehrt und wieder zu jenem Uebergewichte gelangt wäre, welches allein erforderlichen Falles ein einheitliches Auftreten Deutschlands gegen einen auswärtigen Feind möglich gemacht hätte. Die Ereignisse, welche dies beweisen sollten, liessen nicht lang auf sich warten; schon zehn Jahre später traten sie ein, und wenn Oesterreich durch die

●

Erwerbung Baierns mächtiger gewesen wäre in Deutschland, so hätte der Basler Friede wohl niemals geschlossen werden können. Wir vermögen daher denjenigen nicht beizustimmen, welche die Bestrebungen, die im vorigen Jahrhunderte darauf gerichtet waren, die Kaisermacht, weil sie bei Oesterreich war, nicht zur Erstarkung gelangen zu lassen, als deutschpatriotische preisen, während die etwaige gleiche Richtung in der Gegenwart, weil ihre Spitze gegen Preussen sich kehren würde, von denselben Personen als particularistisch verdammt wird.

So wie vom deutschen Standpunkte aus die Handlungsweise Josephs ein berechtigter Tadel nicht treffen kann, so wird sie auch von demjenigen Oesterreichs nur volle Billigung verdienen. Denn die Erwerbung Baierns hätte dem deutschen Elemente in Oesterreich jenes Uebergewicht verschafft, welches die Erstarkung und Kräftigung dieses Staates, die Erfüllung seiner Culturaufgaben wohl für alle Zukunft gesichert und es ihm wesentlich erleichtert hätte, die erschütternden Krisen siegreich zu bestehen, von denen er noch in unseren Tagen in so bedrohlicher Weise heimgesucht wird.

Ueber den Verlauf der Angelegenheit selbst kann der vorliegende Briefwechsel des Kaisers mit seinem Bruder selbstverständlich nicht viel Neues mehr enthalten. Am 10. Mai 1784*) gibt der Kaiser dem Grossherzog die erste Nachricht von den Schritten, zu denen er sich, „von dessen Zustimmung darin bestärkt,“ nach reiflicher Ueberlegung entschlossen habe, um jenen Plan zu ver-

*) I. 212.

wirklichen. Leopold aber leugnet in seiner Antwort allerdings seine Zustimmung nicht ab; wohl aber kann er sich die Bemerkung nicht versagen, dass er die ganze Unternehmung für eine höchst ernste und wichtige ansehe, die ihr entgegenstehenden Schwierigkeiten aber, und zwar nicht so sehr von Seite der zunächst Betheiligten als von derjenigen Frankreichs und eines Theiles der Mitglieder des deutschen Reiches für sehr beträchtliche halte.

Ueberhaupt ist es interessant zu beobachten, welch tief eingewurzelte Abneigung der Grossherzog bei jeder sich ergebenden Gelegenheit wider Frankreich kundgibt. Während man sonst dies immer von Joseph behauptete und seine Mutter, die Kaiserin Maria Theresia, ihren ältesten Sohn einer gewissen Kälte der Gesinnung für Frankreich und einer tadelnswerthen Lauheit in dem Bestreben beschuldigte, die Allianz mit diesem Staate, welche sie bis zum Ende ihres Lebens als die Grundlage ihres politischen Systems betrachtete, ungeschwächt aufrecht zu erhalten, ging Leopold hierin noch ungleich weiter als Joseph. In den Verhandlungen, die über den Eintausch Baierns gepflogen wurden, so wie in dem Conflict, in welchen der Kaiser bald darauf mit Holland wegen der Freigebung der Schifffahrt auf der Schelde gerieth, fand der Grossherzog mehrmals Gelegenheit, das Benehmen Frankreichs mit den schwärzesten Farben zu schildern und des Kaisers Unmuth hierüber mit scharfen Worten zu stacheln.

„Alles hängt,“ so schreibt der Grossherzog seinem Bruder am 24. November 1784, *) „von Frankreich ab,

*) I. 233.

„und niemals wird es sich von nah oder von fern zu
„irgend etwas herbeilassen, was Dir angenehm oder vor-
„theilhaft sein könnte. In Folge politischer wie persön-
„licher Beweggründe wird es Dir immer nur entgegen-
„handeln, und Dir Feinde und Unannehmlichkeiten er-
„wecken, um daraus für sich selbst Nutzen zu ziehen.“

Noch viel bitterer lauten die Worte Leopolds in einem etwas späteren Briefe. „Das Betragen Frankreichs „in dieser ganzen Angelegenheit,“ schreibt er am 10. December 1784,*) „ist abscheulich, widerspruchsvoll, falsch, „beleidigend, nur seiner allein würdig.“ Seit dem Abschlusse der Allianz habe es nichts gethan, fährt der Grossherzog fort, als Oesterreich überall entgegen zu handeln, es zu quälen und ihm alles nur immer mögliche Uebel, jede denkbare Unannehmlichkeit zuzufügen. Dieser immer sich gleichbleibende persönliche Hass, diese Feindseligkeit und Gereiztheit gegen das Kaiserhaus und die österreichische Monarchie habe jederzeit der Handlungsweise der französischen Regierung zur Richtschnur gedient, und die Maske der Allianz, der Verwandtschaft und Freundschaft habe sie nur gebraucht, um leichter zu täuschen und kühner und ungestrafter zu verletzen. Es wäre endlich einmal an der Zeit, das Joch eines Ministeriums abzuschütteln, welches den Anspruch macht, aller Welt Gesetze aufzuerlegen, und dem gegenüber jede Zuvorkommenheit diese geschwornen und unversöhnlichen Feinde nur noch unverschämter macht, die sich des Namens von Verbündeten nur bedienen,

*) I. 247.

um gefahrloser schrecken und leichter betrügen zu können.

„Du hast Recht,“ antwortet der Kaiser auf diese heftigen Zornesausbrüche seines Bruders, „Du hast Recht mit dem, was Du mir über die Haltung Frankreichs schreibst. Jetzt aber ist der Augenblick nicht dazu geeignet, um ihm Verstimmung zu zeigen. Man darf nicht darauf vergessen, muss die Sache in sein Gedächtniss einprägen und seiner Zeit darnach handeln; so lang man aber Frankreichs bedarf, muss man den Aerger verschlucken und es nicht zur Unruhe erwecken über unsere wahre Gesinnung.“*)

Gewiss ist es bedauerlich, dass in dem vorliegenden Briefwechsel zwischen beiden Brüdern die inneren Angelegenheiten Oesterreichs, auf welche es uns heut zu Tage vorzugsweise ankommt, weil gerade sie es sind, in denen Josephs reformatorische Thätigkeit sich so bedeutsam entwickelte, ungleich seltener und in weit geringerem Umfange als die Familienereignisse und die politischen Verhältnisse zur Erörterung gelangen. Obwohl auch in dieser Beziehung der Kaiser seinen Bruder fortwährend in genauer Kenntniss erhält von seinen Entschlüssen und Anordnungen, so beschränkt sich diese Mittheilung doch zumeist nur auf die Uebersendung der amtlichen Erlässe, ohne dass deren Inhalt näher besprochen wird. Nur selten findet sich eine etwas eingehendere Bemerkung über die Beweggründe zu jenen Massregeln, über die

*) I. 254.

Hindernisse, denen ihre Ausführung manchmal begegnet, oder über die erreichten Erfolge.

So ist dies beispielsweise in Bezug auf die Aufhebung von Frauenklöstern in Wien der Fall. Joseph erklärt, auf die wiederholten Bitten der Nonnen, und nachdem sie mit ihrer bisherigen Lage so unzufrieden seien, habe er ihnen gestattet, nach ihrem freien Willen entweder im Kloster zu verbleiben oder dasselbe zu verlassen. Von hundert einundneunzig Nonnen seien Anfangs nur dreizehn, nach reiflicher Ueberlegung aber gar nur eine einzige geblieben. *) Und Leopold antwortet, er sei überzeugt, dass wenn man in Italien die gleiche Massregel verwirklichen könnte, sie dort auch das gleiche Ergebniss nach sich ziehen würde.

Auch die neue Diöcesaneintheilung, welche der Kaiser durchgeführt hatte, erhielt die volle Billigung des Grossherzogs, und warme Lobpreisung spendet er seinem Bruder für die Unerschütterlichkeit, mit welcher derselbe die in kirchlichen Einrichtungen eingeschlagene Bahn gleichmässig verfolgte.

„Die Religion wird,“ so lauten seine Worte, „Dir es „verdanken, dass Du Europa aufgeklärt und die wahre „Religion von dem Aberglauben und den Missbräuchen „gereinigt hast, die sich darin eingeschlichen hatten und „welche Viele beklagten, ohne gleich Dir den Muth zu „besitzen, sie Stirn an Stirn und an der Wurzel des „Uebels anzugreifen.“ **)

*) I. 175.

**) I. 189.

Einer ähnlichen Zustimmung des Grossherzogs zu den Entschlüssen und Massregeln des Kaisers begegnen wir auch dort, wo man bisher die Existenz einer grösseren Meinungsverschiedenheit zwischen beiden Brüdern annehmen zu sollen glaubte. Es sind das die Angelegenheiten, die sich auf Ungarn bezogen.

Allbekannt ist es, dass Joseph auch in Ungarn ein System ins Werk setzen wollte, welches nach seiner Ueberzeugung, die gewiss keine völlig grundlose war, dem Lande und seinen Bewohnern in gewissem Sinne zum Heile gereicht hätte. Denn er wollte eine geregelte Verwaltung und Justizpflege dort einführen, Schulen errichten, Strassen bauen, mit einem Worte, das Land aus seinen halbasiatischen Zuständen befreien und der Segnungen einer europäischen Cultur theilhaft werden lassen. Aber in Ungarn besass man für die Wohlthaten dieser Cultur nur sehr wenig Sinn; die privilegierten Classen, welche einzig und allein im Namen des Landes das Wort führen durften, sträubten sich dagegen, der Kaiser aber irrte, wenn er meinte, sobald seine Massregeln dem Lande nur zum Heile gereichten, werde er sie auch ohne, ja sogar gegen das Land selbst durchsetzen können. Und ausserdem vergriff er sich wohl auch in der Wahl des Mittels, indem er, da ihm mit Recht die deutsche Nationalität als die weitaus cultivirteste unter den verschiedenen Volksstämmen seiner Monarchie erschien, die anderen, tiefer stehenden Nationalitäten dadurch auf eine höhere Culturstufe zu erheben gedachte, dass er ihnen deutsches Wesen, deutsche Einrichtungen, deutsche Sprache ziemlich gewalthätig aufzuzwingen suchte. Man kennt den Wider-

stand, dem er in dieser Beziehung in Ungarn begegnete, und man weiss, dass der Grossherzog von Toscana, als er nach Josephs Tode zur Uebernahme der Regierung nach Oesterreich kam, die entgegengesetzte Richtung einschlug. Damals aber schloss er den Anschauungen seines Bruders sich an. Auch ihm erschienen die Uebelstände, um deren Beseitigung es sich handelte, von der grössten Tragweite, und er erklärte, dass er nicht begreife, mit welchen Gründen man ihr etwaiges Fortbestehen zu vertheidigen vermöchte. *) Die Hartnäckigkeit der Ungarn wird von Leopold offen getadelt. **) Unbedingt stimmt er den Massregeln zu, welche Joseph ergreift, um sie zu beugen oder zu brechen.

Der Kaiser zeigt sich sichtlich erfreut über diese Anschauungen seines Bruders. „Es geht nun schon einmal“, so äussert er sich ihm gegenüber voll Zuversicht, „nicht ohne Streit ab, wenn den Ungarn Gutes zu Theil werden soll. Aber am Ende werde ich mein Ziel dennoch erreichen.“ ***) Und als er zu Anfang des Jahres 1786 das so ungemein wichtige Handschreiben wegen Einführung des neuen Contributionssystems an den Vicekanzler Grafen Karl Palffy ergehen liess, da schrieb der Kaiser wenige Tage darauf seinem Bruder, diese Massregel werde wohl etwas Lärm machen. „Aber trotzdem ist es nothwendig,“ fügte er hinzu, „dass die Sache durchgeführt werde und endlich einmal die Monarchie

*) I. 270.

**) I. 298.

***) I. 302.

„nur ein einziges Land bilde, mit völlig gleichen Einrichtungen und Lasten.“ *)

Der Ausdruck der Ueberzeugung, dass er mit seinen nur auf das Heil des Landes berechneten Massregeln in Ungarn am Ende doch durchdringen werde, kehrt in allen Briefen des Kaisers wieder. **) Der Grossherzog aber antwortet, er sei entzückt, dass zum Wohle des Staates so wie zur Genugthuung des Kaisers die Ausführung der Anordnungen des Letzteren sowohl in Ungarn als in den Erblanden so glücklich von Statten gehe. „Nur Deine Thätigkeit und Festigkeit,“ fügt er hinzu, „Deine Sorgfalt und Dein Fleiss konnten so viele verschiedene und schwierige Dinge gleichzeitig ins Werk setzen und gelingen machen, so wie die Hindernisse besiegen, welche der üble Wille und die Ungeschicklichkeit derer, die sie ausführen sollten, ihnen in den Weg stellten.“ ***)

Die Auffassung, welche in die vorstehenden Worte sich kleidet, musste jedoch bald als eine allzu sanguinische erkannt werden. Besiegt waren die Hindernisse, welche der Durchführung der neuen Regierungsmassregeln in Ungarn sich in den Weg stellten, noch bei weitem nicht. Joseph selbst erkannte dies bald, und so manche Aeussderung seiner Ungeduld über die Langsamkeit, mit welcher seine Entwürfe der Durchführung sich näherten,

*) II. 2.

**) II. 6, 8, 17.

***) 22. Mai 1786. II. 19.

ist zu verzeichnen. *) Während er jedoch diesem Werke seine gespannte Aufmerksamkeit zuwandte, wurde sie darum doch nicht den übrigen öffentlichen Angelegenheiten entrückt, von denen ihn die Erscheinungen auf kirchlichem Gebiete besonders beschäftigten.

In demselben Briefe, in welchem der Kaiser über das langsame Vorwärtsschreiten der Reformen in Ungarn klagt, berichtet er seinem Bruder, die vier Erzbischöfe Deutschlands hätten ihm ihre Beschwerden über die unberechtigten Uebergriffe, welche der heilige Stuhl sich durch seine Nuntien über sie anmasse, und die Plane mitgetheilt, durch deren Ausführung sie diese Missbräuche zu beseitigen gedächten. „Ich habe sie dazu angeregt,“ fährt der Kaiser fort, „sich mit ihren Suffraganbischöfen zu „verständigen, um in gemeinschaftlichem Einvernehmen „dieses Joch abzuschütteln.“ **)

Mit der grössten Lebhaftigkeit griff Leopold diese Mittheilungen seines Bruders auf. Die Frage der kirchlichen Reformen interessirte ihn ja aufs höchste, und gegen den römischen Hof war er ungleich leidenschaftlicher als der Kaiser. „Die Vorschläge der deutschen „Bischöfe“, antwortet er seinem Bruder am 5. December 1786, ***) „scheinen mir in dem gegenwärtigen Augenblicke von der grössten und entscheidendsten Wichtigkeit zu sein. Da sie sich an Dich schon gewendet „haben, so halte ich das für die beste Gelegenheit, alle

*) 21. November 1786. II. 43.

**) II. 43.

***) II. 48.

„geistlichen Höfe zu gewinnen und in Deutschland für
„immer das eigennützige und despotische Joch des römi-
„schen Hofes abzuschütteln, indem man die deutschen
„Bischöfe hiez zu aneifert, sie mit aller Kraft unterstützt,
„die Nuntiaturen in Deutschland, von derjenigen in Wien
„angefangen, für immer abschafft, und sie auf einfache
„Botschaften wie diejenigen der anderen Mächte zurück-
„führt. Zu diesem Ende muss man ihnen jede Art von
„Gerichtsbarkeit nehmen, niemals Geistliche zu diesen
„Posten zulassen, die deutschen Bischöfe und Kirchen-
„fürsten aber veranlassen, zusammenzutreten und eine
„Nationalsynode zu bilden. In derselben sollen sie, indem
„sie selbst über ihre Beschwerden gegen den römischen
„Hof berathen, ihre Amtsgewalt zurückfordern und sich
„in ihre ursprünglichen Rechte wieder einsetzen, die Rom
„ihnen geraubt hat und auf welche ihre Vorgänger zum Scha-
„den ihrer künftigen Nachfolger niemals verzichten konnten.“

„Deinen eigenen Einrichtungen mangelt,“ fügt der
Grossherzog hinzu, „um sie dauerhaft und überall gleich-
„förmig zu machen, nichts als die Sanction einer Natio-
„nalsynode, welche aus allen Bischöfen, die Deine Unter-
„thanen sind, zusammengesetzt ist. Das ist die einzige
„Sache, welche Rom über Alles fürchtet, weil es nichts
„dagegen einwenden kann.“

Ungleich ruhiger und leidenschaftsloser als der Gross-
herzog von Toscana dachte der Kaiser selbst über diese
wichtigen Fragen. „Ich bin ganz Deiner Meinung,“ ant-
wortet er ihm am 14. December 1786,*) „dass dies der

*) II. 55.

„richtige Augenblick wäre, in welchem die deutschen
„Bischöfe durch ihre Vereinigung einen gewaltigen Streich
„zu führen und sich für alle Zukunft der Fesseln des
„römischen Hofes zu entledigen vermöchten. Aber ob sie,
„obgleich meine Antwort sie dazu ermächtigt und aneifert,
„das thun werden, das ist es woran ich zweifle. Die
„Mehrzahl dieser Herren weiss nicht ein Wort von ihren
„Angelegenheiten, blind lassen sie sich von ihren Unter-
„gebenen leiten, und diese haben gar verschiedene Inter-
„essen und Absichten. Eine Nationalsynode würde niemals
„enden, und gewiss würde man sich auf derselben mehr
„mit anderen Dingen als mit geistlichen Reformen be-
„schäftigen.“

„Was die kirchlichen Einrichtungen der Monarchie
„angeht,“ fährt der Kaiser fort, „so habe ich nichts an-
„getastet, was das Dogma, den Ritus oder die innere
„Disciplin betrifft. Die Einkünfte und die Anstellung der
„Einzelnen waren die Gegenstände, die ich ins Auge ge-
„fasst habe. Von dem Bestreben ging ich aus, sie Alle
„zu bezahlten Beamten zu machen, und das habe ich
„jetzt allmählig erreicht. Dazu bedarf es jedoch keiner
„Sanction einer Synode, und ich gestehe, dass ich eine
„allgemeine Versammlung meiner Bischöfe fürchten würde,
„weil sie noch sehr weit von jenen vernünftigen und
„zweckmässigen Grundsätzen entfernt sind, in denen ich
„wünschte sie zu sehen.“

Nach diesen Bemerkungen des Kaisers kam der
Grossherzog von Toscana auf seinen Vorschlag der Be-
rufung einer deutschen Nationalsynode nicht mehr zurück.
Aber im Allgemeinen hielt er an seinen Anschauungen

fest. „So lang als die deutschen Bischöfe“, sagt er in einem späteren Briefe, *) „sich nicht geeinigt haben, „thatsächlich die Rechte zurückzuverlangen, welche Rom „ihnen geraubt oder abgezwungen hat, und so lang man sich „nicht entschliesst, alle Nuntiaturen abzuschaffen und die „päpstlichen Gesandten wie gewöhnliche fremde Minister „ohne irgendwelche Gerichtsbarkeit zu behandeln, so lang „wird man gar nichts erreichen. Der Papst würde gut „thun, sich daran zu erinnern, dass in den ersten Jahr- „hundert der Kirche die Bischöfe von dem Volke, den „Repräsentanten der Diöcesen und den Commissären der „Fürsten gewählt wurden, dass die Metropolen sie weih- „ten und dass sie nur ein Schreiben der Anerkennung „und ihrer Katholicität an den Bischof von Rom und „später an den Papst sandten, der immer nur der Erste „aus ihnen und niemals ihr Herr oder absoluter geist- „licher Souverain war, wie man jetzt in Rom es be- „hauptet.“

Diese Abneigung des Grossherzogs gegen den römischen Stuhl und Papst Pius VI., den er der persönlichen Feindschaft gegen das Kaiserhaus beschuldigte,**) wird bei jedem Anlasse, am meisten aber bei den traurigen Ereignissen sichtbar, deren Schauplatz binnen kurzem die österreichischen Niederlande wurden. Man weiss, dass dieselben während der Reise eintraten, welche der Kaiser im Frühsommer des Jahres 1787 nach Südrussland unternahm, um dort mit seiner Bundesgenossin Katharina zu-

*) Vom 6. März 1787. II. 72.

**) II. 76.

sammen zu treffen. Die ersten Nachrichten empfing Joseph in Cherson auf der Rückkehr aus der Krim. Mit einer Schnelligkeit ohne Gleichen eilte der Kaiser nach seinen Staaten zurück. Man kennt jetzt die Ausdrücke der tiefen Erbitterung, in denen er noch von Lemberg aus an den Fürsten Kaunitz schrieb. „Unwiderruflich bin ich entschlossen,“ so lauten seine Worte, „niemals dasjenige zu ratificiren, was die Regierung zu versprechen gewagt hat. Nicht auf der Bresche der Stadt Wien würde ich mich zur Unterzeichnung einer so erniedrigenden und entehrenden Sache verstehen, am allerwenigsten aber in dem Stande, in dem ich mich befinde, und mit dem festen Willen, dem Muthe und der Unerschrockenheit, die mich beseelen. Wer nichts für sich selbst fürchtet, wagt Alles, und viel kann der, welcher vor keinem Mittel zurückschreckt.“ Und am nächsten Tage schrieb der Kaiser an Kaunitz, dass der Rath, den der Fürst ihm ertheilt habe, eine Feigheit sei, und dass er den gewissen Tod vor Augen sich nicht zur Unterzeichnung der Zugeständnisse, die man von ihm verlangte, herbeilassen werde. „Sie werden jenes Schriftstück, zerissen wie dasselbe es verdient, an die Regierung zurücksenden, auf dass sie sehe, wie ich diese Angelegenheit beurtheile. Wer mir in solchem Tone zu sprechen wagt, ist weder der Freund Josephs noch derjenige des Kaisers.“ *)

*) Abgedruckt in dem Briefwechsel Josephs II. mit Katharina von Russland. S. 295.

Nach Wien zurückgekehrt, war Joseph wohl ruhiger geworden, aber die Tiefe seines Schmerzes spricht sich in den Briefen an seinen Bruder in wahrhaft ergreifender Weise aus. „Wie schrecklich ist doch,“ so schreibt er, „ein solcher Aufstand in der Ferne, und verlieren zu müssen, indem man triumphirt. Dennoch unterwerfe ich mich meinem unglücklichen Schicksal, und persönlich will ich mich hinbegeben, um so bald als möglich diesen zerstörenden inneren Krieg zu beendigen. Niemals hat mich irgend etwas in solcher Weise darniedergebeugt. Es ist ein Gefühl des Schmerzes, mit dem der Kränkung gepaart, das sich unmöglich beschreiben lässt.“*)

Der Kummer, der in den Worten des Kaisers zu Tage tritt, änderte jedoch nichts an der Entschlossenheit, mit welcher er jeden Gedanken an Nachgiebigkeit verwarf. Obsiegen oder untergehen, das nannte er seine Devise, und in den schärfsten Worten tadelte er das Verfahren der Generalstatthalter und der Regierung, welche gemeint hatten, durch die Bewilligung der Forderungen der Insurgenten dieselben zu beschwichtigen und damit dem Aufstande ein Ende zu machen. Er wünscht, fügt er hinzu, dass der Grossherzog seinen Entschluss billigen möge; er sei der einzige, durch dessen Durchführung man die Losreissung der Niederlande von dem Hause Oesterreich verhindern könne.

Wir wissen jetzt, dass der Grossherzog von Toscana diese Angelegenheit anders als sein Bruder beurtheilte. Der Kaiser war noch in der Krim, als schon Leopold

*) Brief vom 6. Juli 1787. II. 82—84.

gegen seine Schwester Marie den Wunsch und die zuversichtliche Erwartung aussprach, Josephs Entscheidung werde im Sinne der Nachgiebigkeit ausfallen. *) Er halte keinen anderen Entschluss für möglich, schreibt Leopold in einem zweiten Briefe, **) in einem dritten ***) aber sagt er, die Dinge seien so weit gediehen, dass man Alles in die Schanze schlage und dem Uebel durchaus nicht steuere, wenn man sich nicht zur Milde und Nachgiebigkeit entschliesse.

Zum ersten Male stehen wir nun vor einer höchst wichtigen politischen Frage, hinsichtlich deren die Anschauungen der beiden Brüder weit auseinander gingen. Lang bevor ihm diejenige des Kaisers bekannt war, hatte Leopold die seinige seiner Schwester gegenüber in deutlichster Weise zum Ausdrucke gebracht. In hohem Grade wird man begierig zu erfahren, wie sich jetzt der Grossherzog gegen seinen Bruder verhielt; ob er in dem Augenblicke, in welchem er inne ward, dass der Kaiser nicht zur Milde und Nachgiebigkeit, sondern zur Strenge und Festigkeit entschlossen war, seine abweichende Meinung auch offen vertrat, oder ob er es nicht wagte, sich zu denselben frei zu bekennen.

Zu unserem Bedauern müssen wir sehen, dass der Grossherzog sich zu dem letzteren entschloss, und dem

*) „Je souhaite et ne doute aucunement qu'elles (les décisions) ne soient conformes à vos désirs et qu'on cèdera.“ Leopold an die Erzherzogin Marie. 2. Juni 1787. Briefwechsel derselben, herausgegeben von Adam Wolf. S. 16.

**) Vom 13. Juni 1787. S. 19.

***) Vom 15. Juni 1787. S. 20.

Kaiser gegenüber nicht den Muth seiner Meinung besass. Obwohl ihn Joseph wenigstens indirect zur Darlegung seiner Anschauung auffordert, so wagt Leopold, offenbar durch die Heftigkeit der Ausdrücke Josephs erschreckt, es dennoch nicht, seine eigene Ansicht kundzuthun. In einem weitläufigen Briefe*) beantwortet er die Mittheilungen des Kaisers. Die Höfe von Rom und Versailles beschuldigt er, den Aufstand angestiftet zu haben. Lebhaften Tadel ergiesst er über das Verfahren der Insurgenten, und die Verwerflichkeit ihrer Schritte so wie die üblen Wirkungen, welche sie nach sich ziehen mussten, werden von ihm in ausführlicher Weise geschildert. Wohl deutet er leise den Wunsch an, dass die Sache auf friedlichem Wege, durch Verhandlungen geschlichtet und der Gebrauch der Waffen vermieden werden möge. Aber gleichzeitig nennt er die vom Kaiser verfügte Berufung von Deputirten aus den Niederlanden nach Wien, um hier mit denselben persönlich zu verhandeln, das einzige Mittel, welches vernünftiger Weise ergriffen werden konnte. Freilich äussert er auch die Besorgniss, dass dieses Mittel nichts fruchten, dass die Aufständischen auf dem Begehren der einfachen Bestätigung dessen, was sie der niederländischen Regierung bereits abgepresst hatten, beharren, und sich sogar zu Gewaltthätigkeiten hinreissen lassen würden. Dann bleibe allerdings nichts übrig, als ihnen gegenüber auch zur Gewalt die Zuflucht zu nehmen. Doch wäre dies lebhaft zu beklagen als ein wahres Unglück für die Monarchie, welche

*) Vom 19. Juli 1787. II. 89.

durch die Verheerung einer ihrer blühendsten Provinzen unermesslichen Schaden leiden würde.

Vorsichtig und klug mag diese Aeusserung des Grossherzogs von Toscana seinem Bruder gegenüber gewesen sein, offen und rückhaltlos war sie jedoch nicht. Denn als Joseph den Brief seines Bruders durchlas, musste er aus demselben die Ueberzeugung schöpfen, der Grossherzog stimme seiner eigenen Auffassung der ganzen Angelegenheit vollkommen bei. Ja ganz deutlich sagt dies der Kaiser, indem er seinem Bruder schreibt, er sei hochofrenut gewesen über den Antheil, den ihm derselbe bezeige, und über die Richtigkeit, mit der er die ganze Sache beurtheile. *) Und nun wagte es Leopold schon gar nicht mehr, sich in einem anderen Sinne zu äussern. Als er die Nachricht erhielt, dass man in den Niederlanden den Beschluss gefasst habe, dem Verlangen des Kaisers zu entsprechen und Abgeordnete nach Wien zu entsenden, da schrieb er an Joseph, seine Festigkeit und seine Thätigkeit allein hätten in dem gefährlichsten Augenblicke Alles gerettet. Die Erhaltung der Niederlande sei nur dem Entschlusse zu verdanken, welchen der Kaiser gefasst und ausgeführt habe. **)

So wie gegen seinen Bruder, den Kaiser, so führte der Grossherzog von Toscana auch gegen seine Schwester, die Erzherzogin Marie, obwohl er mit ihr in den allervertrautesten Beziehungen stand, doch keine ganz offene Sprache. Nachdem er sie, während sie noch in den Niederlanden ver-

*) Brief vom 26. Juli 1787. II. 100.

**) Brief vom 7. August 1787. II. 106.

weilte, durch seine Briefe in der Ansicht bestärkt hatte, sich gegen die Insurgenten nachgiebig zu bezeigen, lehnte er doch aufs entschiedenste und in Worten, in denen seine Aengstlichkeit offen zu Tage tritt, es ab, die Vertheidigung ihres Verfahrens bei dem Kaiser zu übernehmen. „Da ihm derselbe nie von Geschäften spreche, „so fehle es ihm an jeder Berechtigung, sich in diese „Sache zu mengen.“ *) Und als ihn Joseph dieses Vorwandes durch die ausführlichen Mittheilungen beraubte, die er ihm über die Ereignisse in den Niederlanden machte, da schrieb der Grossherzog seiner Schwester, er sei dadurch veranlasst worden, dem Kaiser über die Sache zu reden, und sie werde binnen kürzester Zeit dessen Beschlüsse und Absichten erfahren. Nichts ist natürlicher, als dass die Erzherzogin hiedurch zu dem Glauben verleitet werden konnte, der Grossherzog werde den Anlass benützt haben, um ihre Haltung, die ja auch seinen Ansichten entsprochen hatte, zu rechtfertigen. Leopold aber war hievon weit entfernt, und wenn er sich auch dem Kaiser gegenüber jedes offenen Tadels der Erzherzogin sorgfältig enthielt, so lag doch ein solcher schon in dem Lobe, das er der Festigkeit des Kaisers und somit einem Verfahren, welches dem seiner Schwester gerade entgegengesetzt war, so reichlich spendete.

Man wird gewiss nicht fehlgehen, wenn man die ängstliche und vorsichtige Zurückhaltung des Grossherzogs nicht etwa einem Hange desselben zur Unaufrichtig-

*) Leopold an die Erzherzogin Marie. 3. Juli 1787. Bei Wolf. S. 23.

keit, sondern seiner steten Besorgniss zuschreibt, mit seinem gewiss wohlwollenden, aber doch eigenwilligen und jedem Widerspruche abholden Bruder in Zwiespalt zu kommen.

Gerade zu der Zeit aber, in welcher Leopold so sorgfältig bemüht war, dies zu vermeiden, zog er sich durch Aeusserungen, welche auf andere und minder wichtige Dinge sich bezogen, und die er zu den Gesandten Russlands und Sachsens, den Grafen Mocenigo und Schönfeld gethan haben sollte, die Missbilligung seines Bruders zu.

Seit jenem ersten und ganz vorübergehenden Conflict, in welchen vor mehr als zwanzig Jahren die beiden Brüder nach dem Tode ihres Vaters gerathen waren, und den die Vermittlung ihrer Mutter rasch wieder beseitigt hatte,*) ist dies das erste und einzige Wort des Tadels, welchem wir im Munde Josephs gegen Leopold begegnen. Aber auch jetzt spricht ihn der Kaiser in einer Art aus, die zwar seine Unzufriedenheit, gleichzeitig aber doch auch seine Liebe zu dem Bruder und den Wunsch, mit ihm jederzeit in freundschaftlichem Einvernehmen zu bleiben, aufs deutlichste darthut. „Bist Du mit mir verschiedener Meinung,“ schreibt er ihm am 30. September 1787,**) „so theile sie mir mit der grössten Offenheit mit. Von Jedermann liebe ich die Wahrheit, und von Dir wird sie mir doppelt willkommen sein, weil sie mir gleichzeitig Deinen Scharfblick und „Deine Freundschaft beweisen wird.“

*) Vergl. hierüber den Briefwechsel Josephs mit Maria Theresia und Leopold vom October, November und December 1765. Band I. S. 141—170.

**) II. 123—125.

Diese Mittheilung des Kaisers erfüllte den Grossherzog mit der höchsten Bestürzung. Eifrig bemühte er sich, sein Verfahren zu rechtfertigen und, wie er sich ausdrückte, den Unwillen seines Bruders bis auf das letzte Wölkchen zu zerstreuen. *) So vollständig gelingt ihm dies, dass Joseph schon in seinem nächsten Briefe versichert, er bedauere wahrhaft die Betrübniß, welche seine freundschaftliche Warnung dem Grossherzoge verursachte, aber seine Pflicht so wie seine zärtliche Liebe zu seinem Bruder hätten dieselbe gleichmässig gefordert. Die Sache sei nun vollständig abgethan, aber in Zukunft möge er etwas mehr auf seiner Hut sein. „Uebrigens „sind Dir,“ fügt der Kaiser hinzu, „meine aufrichtige „Freundschaft, meine Anhänglichkeit und mein Vertrauen „schon seit allzulanger Zeit bekannt, als dass Du glauben könntest, dass irgend etwas mich darin wankend „zu machen vermöchte. Ich würde Dir unendlich verbunden sein, wenn Du, wie ich es thue, mir gleichfalls „jeden meiner Schritte oder jede meiner Aeusserungen „mittheilen wolltest, welche auf Dich sich beziehen und „Dein Missfallen erregen könnten. Zähle darauf, dass „ich eine solche Aufrichtigkeit als den verlässlichsten „Beweis Deiner Freundschaft und Deines festen Willens „ansehen würde, nicht die geringste Verstimmung zwischen „uns zu dulden. Betrachte daher auch meinen Schritt „aus dem gleichen Gesichtspunkte.“ **)

*) Brief vom 8. October 1787. II. 125—130.

**) Brief vom 18. October 1787. II. 131.

Mit Ausdrücken des wärmsten Dankes und der tiefsten Ergebenheit nahm Leopold diese herzlichen Worte seines Bruders hin,*) und damit schien nun in der That jeder Schatten eines Zwiespaltes zwischen ihnen beseitigt zu sein. Ob aber dieser Zwischenfall nicht dennoch dazu beitrug, den Grossherzog noch zurückhaltender zu machen, ob er nicht, statt der Aufforderung seines Bruders zu folgen und seine Meinung jederzeit und auch dann offen zu sagen, wenn sie mit derjenigen des Kaisers nicht übereinstimmte, sie noch sorgfältiger als bisher verschwie, darüber wollen wir uns kein entscheidendes Urtheil erlauben. Das aber ist gewiss, dass gerade jetzt ein Zeitpunkt eintrat, in welchem derlei unumwundene Meinungsäusserungen mehr als je an ihrem Platze gewesen wären. Denn kaum war der Aufstand in den Niederlanden wenigstens einigermassen beschwichtigt, so brach der lang schon gährende Zwiespalt zwischen der Pforte und Russland in offene Fehde aus. Der ewigen Aufreizungen müde, durch welche Katharina II., längst schon mit weitaussehenden Eroberungsgedanken beschäftigt, die Pforte in einer Weise zum Kriege zu treiben suchte, in welcher nicht Russland, sondern die Türkei als die zuerst angreifende Macht erscheine, erklärte ihr die Pforte endlich den Krieg. Dass sie, einer alten barbarischen Tradition folgend, den russischen Gesandten Bulgakow in die sieben Thürme sperrte, warf auf ihr Verfahren ein noch gehässigeres Licht. Joseph anerkannte, so sehr er es auch bedauerte, dass der *Casus foederis* eingetreten sei, und

*) Brief vom 29. October 1787. II. 134.

er rüstete zum Kriege, so unwillkommen ihm derselbe auch war. Denn in ungesunden Ländern und mit geringer Aussicht auf Gewinn musste er geführt werden. „Aber „es ist schon einmal die Bestimmung des Menschen,“ schreibt der Kaiser seinem Bruder, „das Leben zuzubringen in Unruhe und Betrübniß.“ *)

Auch bei diesem Anlasse spricht Leopold sich mit der äussersten Vorsicht aus. In keiner Weise bekämpft er die Absicht des Kaisers, an dem Kriege gegen die Türkei sich kräftigst zu betheiligen und ausser dem durch die Verträge festgesetzten Hülfs-corps noch eine grössere Heeresmacht aufzustellen, ja dem Feldzuge nicht nur persönlich beizuwohnen, sondern auch den jungen Erzherzog Franz mit sich auf den Kriegsschauplatz zu nehmen. Aber er fügt doch auch wieder die bedeutungsvollen Worte hinzu: „Ich bin überzeugt, dass Du der „thatsächlichen Vortheile sicher bist, welche dieser Krieg „für die Monarchie nach sich ziehen kann, und durch „welche die grossen Ausgaben, die Verluste von Menschen, die Entstehung von Krankheiten und alle die „Uebel, denen man sich dadurch aussetzt, wieder aufgewogen werden.“ **) Da jedoch Joseph selbst die Geringsfügigkeit des Gewinnes betont hatte, der überhaupt in Aussicht stand, so ist es nicht schwer zu enträthseln, dass Leopold ihn durch diese Worte darauf aufmerksam machen wollte, um wie viel besser es wäre, wenn man den Krieg ganz zu vermeiden sich bemühte.

*) 30. August 1787. II. 115.

**) Leopold an Joseph. 17. September 1787. II. 119—122.

Jedermann weiss jetzt, um wie viel klüger Joseph gehandelt haben würde, wenn er selbst diese Meinung zu der seinigen gemacht hätte. Aber ein böses Geschick schien ihn von jener Zeit an Schritt auf Schritt zu verfolgen und seinen dereinst so klaren Blick zu trüben. Vor den russischen Truppen und ihrer Leistungsfähigkeit hatte er zwar seinem eigenen Geständnisse nach nur geringen Respect; mit um so grösserer Zuversicht scheint er dagegen von seiner eigenen Armee glänzende Erfolge gegen die Türken erwartet zu haben. Aber das Gegentheil trat ein, das österreichische Heer erfüllte die Hoffnungen des Kaisers nicht, während die Türken sich ungleich kriegstüchtiger erwiesen, als Joseph gemeint hatte. Schon das Vorspiel des Kampfes, wenn man so sagen darf, war dazu angethan, die Hoffnung auf ein günstiges Ergebniss desselben gar sehr herabzustimmen. Ein seit langer Zeit schon vorbereiteter Anschlag, sich der wichtigen Grenzfestung Belgrad zu bemächtigen, misslang, und der Kaiser war hievon aufs peinlichste berührt.*) Auch eine zweite Unternehmung, zu demselben Zwecke ins Werk gesetzt, hatte einen gleichen Ausgang,**) und diese Ereignisse mögen den Kaiser in der Absicht bestärkt haben, sich persönlich zur Armee zu begeben und deren Führung zu übernehmen. Der Feldmarschall Graf Lascy, dem er bekanntlich das höchste Vertrauen schenkte, sollte ihm hierbei als vornehmster Rathgeber dienen.

*) Joseph an Leopold. 13. und 17. December 1787. II. 148—150.

**) Joseph an Leopold. 24. Jänner 1788. II. 159.

Unmittelbar vor der Abreise zum Heere schrieb der Kaiser seinem Bruder einen denkwürdigen Brief: *) „Du „weissst,“ sagt er ihm darin, „was ein Krieg, und dass „dessen Zufällen Jedermann ausgesetzt ist. Dieser Krieg „wird noch überdies von zahlreichen epidemischen Krank- „heiten begleitet sein, welche zum Theile das Klima, die „Moräste, die Gewässer verursachen. Ich bin nur ein ein- „zelner Mann, und daher allen diesen Zufällen unter- „worfen. Für meine Person denke ich nicht daran und „werde mich meinem Schicksal ergeben, aber mein Amt, „mein Staat, mein Vaterland liegen mir am Herzen; ich „kenne dessen Zusammensetzung, und ich muss Dich be- „schwören, mein lieber Bruder und Freund, Dich durch „gar keine Rücksicht abhalten zu lassen, sondern schon „im Voraus Deine Einrichtungen zu treffen, um bei der „ersten Nachricht von irgend einem Unfalle, der mir zu- „stossen könnte, es mag um eine Verwundung oder eine „Krankheit sich handeln, Dich ungesäumt, sei es zur „Armee oder nach Wien zu begeben, denn ich kenne unsere „Verhältnisse und weiss, wie sehr ein Oberhaupt nothwendig „ist. Nur allein diese Zusage von Deiner Seite kann mich „beruhigen und mich stählen gegen alle Ereignisse. Lass Dich „nicht abhalten durch kleinliche Beweggründe, opfere die „Rücksicht auf das, was man etwa darüber sagen könnte, „meinem Wunsche und meiner Freundschaft, die Dich „darum beschwört. Sei davon überzeugt, dass ich, wenn „erkrankt, mich nach dem Augenblicke sehnen werde, „Dich zu sehen und meine wichtigsten Angelegenheiten

*) 28. Februar 1788. II. 168.

„in Deinen Händen zu wissen, in welche sie gehören,
„für den ich arbeite, und der alle Talente besitzt, um sie
„gut zu leiten. Die Verwirrung, welche sonst bei der
„Armee und überall herrschen würde, wäre unbeschreib-
„lich, und der Verlust, der daraus hervorgehen könnte,
„unberechenbar. Ich zähle daher mit Bestimmtheit auf
„Dich, und in dieser Hoffnung gehe ich meinem Schick-
„sal mit Muth und mit Ruhe entgegen.“

Es sollte in der That kein beneidenswerthes sein.
Eine Unternehmung auf Sabacs gelang zwar, und der
Kaiser freute sich ebensosehr über diesen Erfolg als
über die wackere Haltung, welche sein Neffe, der Erz-
herzog Franz, hiebei beobachtet hatte; seine Kaltblütig-
keit im Feuer wird von Joseph besonders betont. *) Aber
sonst bot sich dem Kaiser Anlass genug zur Unzufrieden-
heit dar. Nicht nur die Unthätigkeit seiner Bundes-
genossen, der Russen, welche ihm allein die Ausfechtung
eines Kampfes überlassen zu wollen schienen, der nur
um ihretwillen begonnen worden war, auch Josephs eigene
Generale ernteten seinen schärfsten Tadel. Und als sie
endlich Einer nach dem Andern entweder Schlappen er-
litten oder ohne Kampf vor dem Feinde zurückwichen
und dadurch österreichisches Gebiet grausamer Verhee-
rung von Seite eines barbarischen Gegners schutzlos
preisgaben, da brach Joseph seinem Bruder gegenüber
in tiefschmerzliche Klagen aus über sein unglück-
liches Los.

*) II. 177, 178.

Hiezu kam noch, dass nicht nur die epidemischen Krankheiten, welche der Kaiser noch vor Beginn des Feldzuges vorhergesagt hatte, die österreichische Armee aufs empfindlichste heimsuchten, sondern dass Joseph selbst an peinlichem Unwohlsein litt, das sich immer mehr und mehr verschlimmerte. Er war eigentlich nie von robuster Gesundheit, und schon ein Jahr nach seiner Thronbesteigung, im December 1781, während der Anwesenheit des Grossfürsten Paul in Wien, war der Kaiser von einem schmerzlichen Augenleiden befallen worden.*) Von hartnäckigem Rothlaufe und krampfhaftem Husten begleitet,**) dauerte dasselbe auch während des Aufenthaltes des Papstes in Wien noch fort. Kaum für kurze Zeit beseitigt, machte es sich im August 1782 neuerdings fühlbar,***) im Spätherbste desselben Jahres aber trat es mit besonderer Heftigkeit auf. †) Fast in jedem Jahre kehrten entweder der Rothlauf oder das Augenleiden zurück. ††) Im Sommer des Jahres 1785, während eines Aufenthaltes in Italien, erkrankte der Kaiser von Neuem; Brust und Magen schienen angegriffen, er litt an trockenem Husten, seine Stimme war tonlos und schwach. Hiezu kam noch eine Verhärtung im Unterleibe, die ihm sogar im Gehen hinderlich war. †††) Doch in den letzten Tagen des Monates Juli erklärte sich Joseph als ganz

*) I. 64.

**) II. 78, 80, 81, 86, 93, 94.

***) I. 131.

†) I. 137.

††) I. 154, 155, 213.

†††) I. 287—289.

wiederhergestellt, und eine Ueberschwemmung der Vorstädte Wiens, bei welcher er, persönlich Hülfe leistend, völlig durchnässt wurde, blieb für den Augenblick wenigstens ohne nachtheilige Folgen.*) Aber schon im November desselben Jahres ist von einem neuen und sehr bedeutenden Unwohlsein des Kaisers die Rede.***) Seit achtzehn Monaten fühle er, schreibt er an Leopold, eine Anschwellung der Leber, und es sei endlich an der Zeit, ernstlich daran zu denken, sich derselben zu entledigen. Er fügt auch in einem späteren Briefe hinzu, dass er sich zu diesem Ende verschiedener Heilmittel bediene. Und es scheint in der That, dass sie eine günstige Wirkung hervorbrachten. Denn im August 1786, nach der Rückkehr von der Reise nach Croatien schreibt Joseph,***) seine Gesundheit sei ausgezeichnet. Trotz der üblen Witterung und der fortdauernden Regen und Ueberschwemmungen sei er nur ein Mal von einem Rheumatismus an der linken Schulter geplagt worden, der sich jetzt gleichfalls wieder verflüchtigt habe. Auch die gewiss beschwerliche Reise nach Cherson überstand der Kaiser glücklich, aber im August desselben Jahres wurde er von einem trockenen und convulsivischen Husten, der dem Keuchhusten der Kinder glich, befallen und Monate lang geplagt. Voll ungeduldiger Sehnsucht nach Wiederherstellung nahm er Arzneien in grosser Menge zu sich, die seinen Magen beschwerten und schwächten, aber die gewünschte Heilung

*) I. 295.

**) I. 315.

***) II. 33.

nicht herbeiführten. „Mein Husten verlässt mich nicht „mehr,“ schreibt Joseph am 6. December 1787, „und „darum führe ich ein elendes Leben, da ich nicht ausgehen kann und der Bewegung beraubt bin, an die ich „mich gewöhnt habe.“ *) Im März 1788 begegnen wir allerdings einmal der Versicherung, dass er sich sehr wohl befinde, **) aber schon am 13. August desselben Jahres ***) schreibt der Kaiser seinem Bruder, schon seit einem Monat sei er von einem peinlichen Husten geplagt, welcher die Brust angreife und das Athemholen erschwere. Seit einigen Tagen seien Fieberanfälle hinzugekommen, doch hoffe er, da er sich schone, das Uebel bald wieder los zu werden.

Diese Hoffnung ging jedoch in keiner Weise in Erfüllung, und dass dies nicht der Fall war, daran trugen wohl die unglücklichen Ereignisse auf dem Kriegsschauplatze, der unsägliche Kummer, welchen Joseph über sie empfand, die rastlosen Anstrengungen, die er sich auferlegte, und die ungünstigen climatischen Verhältnisse gleichmässig Schuld. Am 20. September klagt er neuerdings über seine körperliche Schwäche, über seine Athemlosigkeit und die Nutzlosigkeit aller Heilmittel, die er gebraucht habe. Hiezu komme noch der tiefe Schmerz, der ihn verzehre, so dass er sichtlich dahin schwinde. Er sei der unglücklichste aller Menschen, indem er physisch und moralisch die ärgsten Qualen erdulde. Doch wolle er

*) II. 147.

**) II. 173.

***) II. 187.

lieber unter dem nächstbesten Baume sterben, als in dem Zustande, in welchem die Dinge sich befänden, den Kriegsschauplatz verlassen. *)

Und in der That wurde diese Pflichtreue des Kaisers auf die härteste Probe gesetzt. Als er jenen tiefbekümmerten Bericht an seinen Bruder erliess, da dachte er nicht, dass die Sachen sich noch ungünstiger zu gestalten vermöchten. Und doch war dem so. Schon wenige Tage später, während des Rückzuges der Armee von Illova nach Caransebes, wurde dieselbe zur Nachtzeit durch einen falschen Lärm in panischen Schrecken versetzt. Die verschiedenen Abtheilungen schossen auf einander, und bald warfen sich alle, unter Zurücklassung von Kanonen und Gepäck in regellose Flucht. Der schwerkranke Kaiser verliess seinen Wagen, stieg zu Pferde und eilte, da er von Allen verlassen war, selbst voraus, um Cavallerie herbeizuholen und mit ihrer Hülfe die Ordnung herzustellen. Doch war dies, als er zurückkam, schon von anderer Seite geschehen.

So lebhaft die Schilderung, welche der Kaiser selbst seinem Bruder von diesem Vorfalle entwirft, **) so ergreifend ist der Ausdruck des Schmerzes, den er darüber empfindet. „Ich bin unglücklich,“ so lauten seine Worte, „für den Rest meines Lebens, und das Opfer von Ereignissen, für welche ich nicht kann, und die ohne mein Verschulden eingetreten sind.“ „Ich begreife nicht,“ sagt er an einer anderen Stelle, indem er von seiner

*) II. 195.

**) Joseph an Leopold. 26. September 1788. II. 199.

zerrütteten Gesundheit spricht, „wie ich noch Widerstand „zu leisten vermag. Den Schlaf habe ich vollständig verloren; ich schlafe keine halbe Stunde und verbringe die „Nächte in dem peinlichsten Nachsinnen.“ *)

Die von den Türken bisher errungenen Vortheile wurden jedoch nur wenig von ihnen benützt. Mit der Verheerung der umliegenden Gebietstheile sich begnügend, blieben sie lange Zeit in der Gegend von Illova stehen, während die kaiserliche Armee bei Lugos verweilte. Bald durfte Joseph die Hoffnung aussprechen, dass die Türken noch vor dem Eintritte des Winters sich aus dem Banat wieder zurückziehen würden. **) Und nachdem dies wirklich geschehen war, in der zweiten Hälfte des November 1788 verliess auch der Kaiser das Feldlager. In Ofen hielt er die Trauerfeierlichkeit ab, welche an dem Todestage seiner Mutter ihrem Andenken geweiht war. ***) Und am 5. December traf er, wie die Wiener Zeitung vom nächstfolgenden Tage meldet, „in erwünschtem Wohlsein“ in Wien ein. †)

Wie es jedoch um dieses „erwünschte Wohlsein“ in Wahrheit bestellt war, darüber geben uns die Briefe des Kaisers an seinen Bruder den sichersten und zugleich den betäubendsten Aufschluss. Willig unterzog er sich einer von den Leibärzten Störck und Brambilla angeordneten Kur, aber ohne jeden dauernden Erfolg.

*) II. 200.

**) II. 206.

***) II. 210.

†) Wiener Zeitung vom 6. Dec. 1788, pag. 2989.

Seine Briefe an Leopold erhalten mehr und mehr den Charakter von Krankheitsberichten, und Schritt für Schritt vermag man das Umsichgreifen des verderblichen Uebels zu verfolgen, das seine Gesundheit, sein Leben untergrub. Hie und da tritt wohl für kurze Zeit eine scheinbare Besserung ein, ein Hoffnungsfünkchen glimmt auf, jedoch nur um rasch wieder zu verlöschen. Ein wahres Martyrium ist es, wie einmal Joseph selbst sich ausdrückt, *) das er erdulden muss. Trotz sorgfältigster Schonung wird er am 15. April von heftigem Blutbrechen befallen, und am folgenden Tage nimmt der Kaiser öffentlich die Sterbsacramente. **) Ein Courier eilt nach Florenz, um den Grossherzog vorzubereiten auf den vielleicht plötzlich eintretenden Tod seines Bruders, und ihm die Verfügungen mitzutheilen, welche für diesen Fall von Joseph selbst getroffen worden waren. Aber die Leidenszeit des Kaisers ist noch lang nicht zu Ende; das Blutbrechen wurde allmählig wieder gestillt, am 23. April vermochte er wieder eigenhändig an den Grossherzog zu schreiben, und am 4. Mai zeigt er ihm an, dass er am gestrigen Tage das Zimmer verlassen, ja sogar in der warmen Frühlingssonne, die Mauer des Belvederegartens entlang, einen kurzen Spaziergang zu machen vermochte. „Aber das Athemholen fällt mir schwer,“ fügt er hinzu, „und das Herz klopft stark.“ ***)

*) II. 269.

**) II. 236.

***) II. 242.

Schon nach wenigen Tagen wurde Joseph von einem neuen und verzehrenden Fieber befallen. „Wenn „dasselbe andauert,“ sagt er, „kann es nur in Marasmus „und Abzehrung ausarten.“ *)

Auch die Uebersiedlung nach Laxenburg, welche der Kaiser am 11. Mai bewerkstelligte, blieb ohne die gehoffte Wirkung. Man hatte gemeint, die stärkende, erfrischende Landluft werde ihm wohlthun, und in der That konnte Joseph bei schönem Wetter im Garten verweilen, wo er unter den prächtigen Kastanienbäumen wenigstens einige Erquickung fand. **) Ja einmal wagte er sich sogar an den Versuch, auf einem kleinen Pferde und langsamsten Schrittes einen Spazierritt zu machen, aber heftiges Herzklopfen, das sogleich sich einstellte, verhinderte ihn daran. ***) Und die Bewegung im Wagen verursachte ihm, wenn auch die Strasse noch so glatt und die Erschütterung noch so gering war, doch empfindliche Schmerzen. †) Ganz unglaublich seien, so sagt er selbst, seine Magerkeit und seine Schwäche. ††)

Noch einmal trat ein Augenblick ein, in welchem der Kaiser wieder Hoffnung zu schöpfen schien. „Meine „Gesundheit ist besser,“ schrieb er am 30. Juli seinem Bruder, †††) „seit vierzehn Tagen fühle ich keinen Schmerz „mehr in den Nieren und ich gewinne etwas an Kraft,

*) II. 244.

**) II. 259.

**) II. 250.

†) II. 262.

††) 1. und 11. Juni 1789. II. 251, 253.

†††) II. 264.

„aber der Husten bleibt und die Athmungsbeschwerden „beim Ersteigen einer Treppe sind gross.“ Dennoch beschäftigte sich Joseph mit dem Gedanken, sich bei fortschreitender Besserung etwa im September zur Armee zu begeben, um an der Belagerung von Belgrad Antheil zu nehmen. Da verschlimmerte sich sein Gesundheitszustand plötzlich von Neuem. Eine Abscessbildung nöthigte zur Vornahme einer sehr schmerzlichen Operation, und obgleich Joseph sie glücklich überstand, so war er doch wie verzweifelt über die Nothwendigkeit, bis zur Vernarbung der Wunde durch mehrere Wochen fast bewegungslos das Bett hüten zu müssen. Und nachdem auch dies vorüber war, fühlte er sich doch, in dem Augenblicke seiner Rückkehr nach der Stadt, gerade so krank als er sie vor fünf Monaten verlassen hatte. „Mein „Körper ist zu Grunde gerichtet,“ schreibt er an Leopold, „und kann meine unglückliche und schmerzvolle Existenz „nur so lang noch fortschleppen, als die Vorsehung mich „dazu verdammt.“*)

Unglücklich und schmerzvoll, so nennt der Kaiser seine Existenz, und wenn irgend Jemand, so war Joseph vollberechtigt zu solch klagendem Ausrufe. Denn nicht nur peinliches, ja unheilbares Körperleiden nagte an ihm und verbitterte jede Minute seines Lebens; vielleicht noch tiefer drückte ihn die Fülle von Unheil, welches gerade zu jener Zeit über ihn selbst und das was ihm immer das Theuerste gewesen, über den Staat kam. Der Feldzug gegen die Türken wurde zwar glücklich geführt,

*) 8. October 1789. II. 279.

aber trotzdem nahmen die Aussichten für die nächste Zukunft der Monarchie eine sehr drohende Gestalt an. Wie schon seit einem halben Jahrhundert unausgesetzt geschehen war, gingen, was zunächst die fremden Mächte betrifft, auch jetzt wieder von Preussen Intriguen der gefährlichsten Art gegen Oesterreich aus. Um für sich selbst eine beträchtliche Gebietsvergrößerung zu erlangen, den Kaiser aber empfindlich zu demüthigen, machte Preussen der Pforte gegenüber sich anheischig, im Frühjahr 1790, von Polen unterstützt, Oesterreich mit Krieg zu überziehen.

Unmöglich wäre es gewesen, sich auch nur einen Augenblick über die Gefahr zu täuschen, welche hieraus für Oesterreich erwuchs. Denn in dem Augenblicke, in welchem ein neuer und mächtiger Feind es bedrohte, bedurfte der Kaiser nicht nur des grössten Theiles seiner Streitkräfte zur Fortsetzung des Krieges gegen die Pforte, sondern der innere Zustand seiner eigenen Länder war der Art, dass es der bewaffneten Macht bedurfte, um in einigen derselben, in Galizien und noch mehr in Ungarn Aufstände niederzuhalten, in einem anderen Theile der Monarchie aber, in den Niederlanden, den offenen Aufruhr zu bekämpfen.

Insbesondere waren es die Ereignisse in den Niederlanden, welche den schwerkranken Kaiser aufs tiefste bekümmerten. Hatte er sich doch mit der Hoffnung geschmeichelt, dass die vor zwei Jahren daselbst ausgebrochenen Unruhen völlig beschwichtigt, die damals so sehr aufgeregten Gemüther allmählig wieder beruhigt worden seien. Freilich zweifelte er nicht einen Augenblick daran,

dass die von ihm so sehr beklagten revolutionären Bewegungen in Frankreich nicht ganz ohne Rückwirkung bleiben würden auf die benachbarten belgischen Provinzen. Aber er meinte seine Massregeln so gut getroffen zu haben, dass nichts Ernstes daselbst zu befürchten sei, und insbesondere war es der bevollmächtigte Minister in den Niederlanden, Graf Ferdinand Trauttmannsdorff, dessen Eifer und Geschicklichkeit der Kaiser völlig vertraute. *) Aber gar bald sollte Joseph aufs bitterste enttäuscht werden. Im Sommer und Herbst des Jahres 1789 wuchs die Aufregung immer mehr, und die strengen Massregeln, welche Joseph anordnete, brachten nicht die erwartete, sondern die entgegengesetzte Wirkung hervor. Eine offene Schilderhebung folgte. Sechshundert Insurgenten bemächtigten sich des Forts Lillo, und dreitausend Mann unter Van der Mersch vertrieben den kaiserlichen General Schröder aus Turnhout. Allerdings schienen diese Erfolge nur von kurzer Dauer zu sein. Die Aufständischen kehrten wieder auf holländisches Gebiet zurück. Und Joseph meinte, dass sie dort auseinandergehen würden, indem sie des Geldes entbehrten, dessen sie zur Fortsetzung ihrer Unternehmungen bedürften. Dann würden Ruhe und Ordnung sich nach und nach wieder herstellen. **)

Je zuversichtlicher der Kaiser hierauf hoffte, desto unerwarteter und schmerzlicher traf ihn die Nachricht, dass plötzlich Gent von den Aufständischen überfallen worden

*) II. 258.

**) II. 287.

und General Graf d'Arberg nach dreitägigem Kampfe vor ihnen zurückgewichen sei. Ein Theil der kaiserlichen Garnison habe sich als kriegsgefangen ergeben.

„Verzweifelt und schmachvoll“, *) nennt Joseph diese Wendung der Dinge. Und mit dem tiefsten Schmerze erfüllten ihn die Hiobsposten, welche von nun an in rascher Aufeinanderfolge von Brüssel nach Wien kamen. So wie Gent, wurde auch Mons von den kaiserlichen Truppen geräumt, und als am 6. December in Brüssel selbst der Aufstand losbrach, verliessen sie sechs Tage später in grosser Unordnung die Stadt. Etwa zwei Millionen Staatsgelder blieben in den Händen der Insurgenten zurück.

Die Räumung Brüssels wird von Joseph als „der „Gipfelpunkt des Unglücks und der Schande“ **) bezeichnet. „Beurtheile,“ schreibt er seinem Bruder, „meinen „Schmerz. Du kennst meinen Fanatismus, darf ich sagen, „für das Wohl des Staates, dem ich Alles geopfert habe. „Das bischen guten Ruf, das ich besass, und das politische „Ansehen, welches die Monarchie sich erworben, Alles ist „dahin, und das durch die Ausführung von Massregeln, „die einen thörichter als die anderen.“

Schrecklich war die Rückwirkung dieser Ereignisse auf die ohnehin schon so angegriffene Gesundheit des Kaisers. „In der That bin ich elend,“ schreibt er selbst am 21. December, ***) „der Husten, die peinlichen Be-

*) . . . „désespérante et honteuse.“ II. 289.

**) . . . „le comble du malheur et de l'ignominie.“ II. 304.

***) II. 303.

„schwerden beim Athemholen dauern fort, so dass ich
„nicht die geringste Bewegung machen kann und im
„Bette sitzen muss, ohne dass ich mich auch nur einen
„Augenblick niederzulegen vermöchte. Hiezu kommt noch,
„dass sich die Schmerzen in den Nieren neuerdings ein-
„stellten und mir einen ganzen Tag sehr starkes Fieber
„verursachten. Die Nächte hindurch kann ich nicht schla-
„fen, und versunken in mein eigenes Missgeschick und
„das des Staates, mit einer Gesundheit, welche mich
„jeder Erleichterung beraubt und mir die Arbeit noch
„peinlicher macht, bin ich gegenwärtig, wie ich glaube,
„der unglücklichste unter den Lebenden. Geduld und
„Ergebung, das ist meine einzige Devise.“

„Denke dass ich heute,“ schreibt Joseph drei Tage
später, am Weihnachtsabende des Jahres 1789, „meine
„Andacht im Oratorium verrichtete, und dass ich, Schritt
„vor Schritt gehend, von meinem Zimmer ins Oratorium,
„wobei man nur die Vorzimmer passirt, nur mit schreck-
„lichem Herzklopfen zu gelangen vermöchte. Ich vermag
„daher gar nichts zu thun, nicht frische Luft zu schöpfen,
„das Reden ist mir gleichfalls unmöglich, und so bin
„ich durch alle vierundzwanzig Stunden des Tages meinen
„Leiden, meinen Schmerzen und meinem Kummer über-
„lassen. Beklage mich, mein theurer Bruder, und möge
„Gott Dich für immer vor einer ähnlichen Lage be-
„wahren.“ *)

Zu all dem Kummer, welchen ihm die Gestaltung
der öffentlichen Angelegenheiten und sein eigener Krank-

*) II. 304, 305.

heitszustand verursachten, gesellte sich bei Joseph auch noch das drückende Gefühl der Vereinsamung, das ihn mit dem Zunehmen seines körperlichen Leidens immer mehr und mehr überkam. Gerade weil er früher Alles selbst gearbeitet hatte, so litt er noch ärger darunter, dass er dies nicht mehr zu thun vermochte. Längeres Schreiben nahm seine schwindenden Kräfte allzusehr in Anspruch, und das Sprechen wurde ihm durch Husten und Athemlosigkeit fast unmöglich gemacht. Niemand war da, der diese Bürde ihm abgenommen, ja auch nur etwas erleichtert hätte; der Einzige, der dazu geeignet gewesen wäre, der greise Staatskanzler Fürst Kaunitz hielt sich, in thörichtem Vorurtheil befangen, eigensinnig fern von dem todtkranken Kaiser. Denn es war bekanntlich eine seiner Eigenthümlichkeiten, dass man von Krankheiten und nun schon gar vom Tode vor ihm nicht sprechen durfte. Ja wir besitzen ein Schriftstück von ihm, in welchem er selbst zugesteht, dass wenn die Blattern vor ihm nur genannt wurden, es ihm den Athem verlege und er am ganzen Leibe zu zittern beginne. Seine Umgebung erhielt daher den gemessensten Auftrag, dieser Krankheit und der hiemit etwa in irgend einer Verbindung stehenden Dinge in seiner Gegenwart niemals Erwähnung zu thun.*)

*) Avertissement confidentiel pour tous ceux qui ont quelque amitié pour moi.

A l'occasion de l'affreuse maladie qui a menacé, il y a quelques années, les jours précieux de notre auguste Impératrice, par un effet de mon attachement personnel à cette grande princesse j'ai été si vivement frappé de l'idée de ce mal, que depuis lors je ne puis plus en entendre proférer le nom sans tressaillir, au point qu'il me prend

Es ist natürlich, dass wer schon derlei Worte nicht zu hören vermochte, die äusserste Scheu davor trug, mit Kranken selbst in persönliche Berührung zu gerathen. Dies war bei Kaunitz im allerhöchsten Masse der Fall. Auf's äusserste schrack er vor der Ansteckungsgefahr selbst dort zurück, wo eine solche wie beim Kaiser durchaus nicht vorhanden war. Da aber Joseph den Staatskanzler nicht, wie er sonst es zu thun gewohnt war, zu besuchen vermochte, sahen sie sich gar nicht mehr. „Solltest „Du es für möglich halten,“ schreibt der Kaiser seinem Bruder am 4. Februar 1790*) über Kaunitz, „dass ich „ihn seit fast zwei Jahren nicht mehr gesehen habe.“ Und wir gehen wohl nicht fehl, wenn wir auch in diesem Umstande einen der Beweggründe suchen, wesshalb Joseph, das rasche Schwinden seiner Kräfte gewahr werdend, schon zwei Tage später die dringende Aufforderung an den Grossherzog sandte, schleunigst nach Wien zu kommen. „Ich beschwöre dich,“ so lauten die wahrhaft erschütternden Worte des sterbenden Kaisers, „ich „beschwöre Dich, mein theurer Bruder, bei Deiner

sur le champ un serrement de respiration et un tremblement universel qui me fait un mal inconcevable, et je vous prie instamment, moyennant cela: 1^o de ne jamais parler, en ma présence, de la maladie en question, ni de rien qui puisse y avoir le moindre rapport. Et en conséquence 2^o lorsque vous me ferez quelque lecture imprimée ou manuscrite, quelle qu'elle soit, sans exception, d'avoir la plus soigneuse attention de ne jamais lire, mais de sauter, en lisant, les articles qu'il pourrait y avoir sur cette matière, ou ce qui peut y avoir rapport. Vous me rendrez un grand service par cette attention, et je vous en aurai beaucoup d'obligation.

P^{ce} Kaunitz Rittberg.

*) II. 314.

„Freundschaft für mich und bei Deiner Pflicht gegen
„die Staaten, welche Dir gehören werden und die das
„Erbtheil unserer Väter wie Deiner Kinder bilden, jetzt
„aber rascher Hülfe bedürfen, Dich so schnell als nur immer
„möglich hieher zu begeben. Das ist das Wesentlichste,
„und ich kann nur dann ruhig sterben, wenn ich den
„Staat in den Händen seines Oberhauptes weiss. Ich
„gehe vollkommen in die Schwierigkeiten und die Rück-
„sichten ein, welche Dir unter den obwaltenden Umstän-
„den diese Hieherkunft unangenehm machen können. Aber
„Du hast es mit mir, mit einem Freunde und einem
„Manne zu thun, der die Herannäherung seiner Auf-
„lösung als ein wahres Glück ansieht.“ „Du kennst mein
„Herz, meine Freundschaft für Dich,“ fährt Joseph später
fort, „beurtheile selbst den Trost, den es mir gewähren
„wird, Dich vor meinem Tode noch zu sehen. Es ist keine
„Zeit zu verlieren, der Monat März ist verrätherisch für
„die Kranken. In diesem Augenblicke, in welchem ich
„Alles, wozu ich verpflichtet war, gethan habe für
„meinen Staat, gebe ich es Dir auf Dein Gewissen, wenn
„Zweifel oder Schwierigkeiten Dich zurückhalten.“

Zwei Tage später, am 8. Februar*) erneuert Joseph dem Bruder gegenüber sein dringendes Begehren, und er fügt gleichzeitig die Erklärung hinzu, dass er den Grossherzog zum Mitregenten zu ernennen beabsichtige, wie er selbst es zur Zeit der Kaiserin Maria Theresia gewesen. Die Anordnungen Leopolds sollten völlig das

*) II. 318.

gleiche Gewicht haben, als ob sie vom Kaiser ausgegangen wären.

Aus dem vertrauten Briefwechsel des Grossherzogs von Toscana mit seiner Schwester Marie sind wir aufs genaueste unterrichtet über die Aufnahme, welche das Verlangen des Kaisers, seinen Bruder so rasch als nur immer möglich in Wien zu sehen, bei dem Letzteren fand. So wenig er auch in seinen Briefen an Joseph davon durchschimmern liess, so unzufrieden war doch Leopold in der letzteren Zeit mit der Art und Weise geworden, in welcher der Kaiser die Staatsgeschäfte leitete. Sowohl in Bezug auf die Verhandlungen mit der Pforte, als auf die Angelegenheiten Ungarns und vor Allem auf die Ereignisse in den Niederlanden war dies der Fall. Durch die ihm angesonnene Theilnahme an den Geschäften sah er sich plötzlich in die eigenthümliche Lage versetzt, dieselben entweder in der bisherigen Weise fortzuführen, die er aufs tiefste missbilligte, während er doch den Kaiser von dieser Meinungsverschiedenheit niemals zu unterrichten gewagt hatte. Oder er trat erst jetzt mit derselben hervor, dann aber musste er auf eine arge Missstimmung seines Bruders und manche hieraus erspriessende Verdriesslichkeit gefasst sein. Gross sei das Opfer, schrieb der Grossherzog seiner Schwester, welches diese Reise ihm auferlege,*) aber er sei bereit, es zu bringen. Doch sei er auch nicht weniger entschlossen, sich in keiner Weise, sei es als Mitregent oder sonstwie in die Staatsgeschäfte hineinziehen zu lassen. Denn er würde hiedurch

*) 17. Febr. 1790. Bei Wolf. S. 99.

vor den Augen der Welt den Anschein gewinnen, als ob er den gleichen Principien huldige wie sein Bruder, und dadurch für immer seinen guten Ruf wie das Vertrauen der Höfe und des Publicums verlieren, den Staatsangelegenheiten aber ohne irgend welchen Nutzen grosse Benachtheiligung zufügen.*)

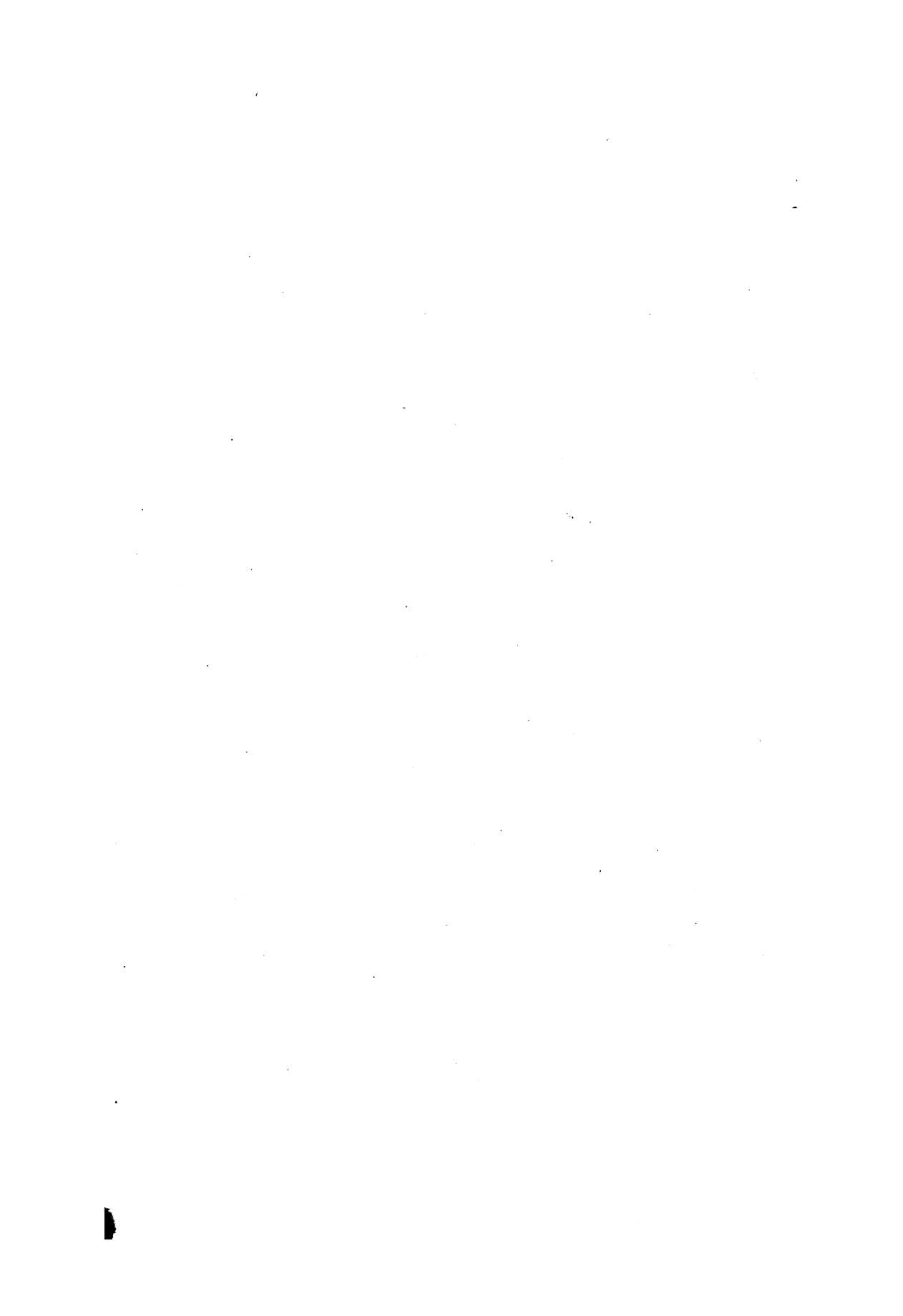
Es ist selbstverständlich, dass der Grossherzog nichts von alledem in die Briefe mit einfliessen liess, in denen er dem Kaiser seine Bereitwilligkeit meldete, sich nach Wien zu begeben. Nur müsse er früher noch die dringenden Angelegenheiten in Toscana ordnen, denn wie er seiner Schwester schrieb; war Leopold überzeugt, dass er nicht mehr dahin zurückkehren werde. Und ein Unwohlsein, welches in Folge der heftigen Gemüthsbewegungen ihn befiel, verzögerte noch mehr seine Abreise. Am 25. Februar aber erhielt der Grossherzog noch in Florenz die Nachricht, dass fünf Tage zuvor sein Bruder in der Hofburg zu Wien den letzten Athemzug ausgehaucht habe. Uneingedenk des Trostes, welchen seiner eigenen Versicherung nach der Kaiser aus der Anwesenheit des Grossherzogs in Wien geschöpft haben würde, nennt der Letztere es ein Glück, dass er durch seine Erkrankung verhindert worden sei, dorthin zu eilen; so sei ihm dies schmerzliche Schauspiel erspart worden. Wenige Tage später, in der ersten Hälfte des Monates März, begab sich Leopold nach Wien, und man weiss dass es ihm gelang, wenigstens einen Theil des Unheils abzu-

*) 18. Februar 1790. Bei Wolf. S. 102, 103.

**) 2. März 1790. Bei Wolf. S. 116.

wenden, das während Josephs letzter Regierungszeit entweder schon wirklich über Oesterreich gekommen war oder dasselbe doch ernstlich bedrohte.

Die Parallele zwischen beiden Brüdern zu ziehen, über den Geist zu urtheilen, der sie beseelte, über die Anschauungen, von denen sie ausgingen, und über die Werthschätzung, auf welche Jeder aus ihnen Anspruch machen darf, dazu wird an dem vorliegenden Briefwechsel ein ganz untrüglicher Massstab gewonnen sein.



1781.

Ce 3 janvier 1781.

Très-cher frère. Voici toutes nos affaires; vous aurez de quoi lire, et vous verrez comment j'ai tâché de débrouiller en attendant ce chaos, ce qui n'était pas facile. Dès que Maximilien se sera déclaré, alors je viendrai aussi à m'arranger avec vous pour la substitution qui sera bientôt entre nous tirée au clair, car le cas est très-éloigné de mon mariage, et d'avoir des enfans.

Mes deux soeurs se sont tout de suite décidées pour quitter la Cour, et elles ont accepté ce que S. M. leur a désigné, savoir Klagenfurt la Marie Anne, et Innsbruck l'Elisabeth. Cette dernière sera abbesse du chapitre et aura même le droit de nommer aux prébendes vacantes. Toute leur Cour sera entretenue par moi et fournie de même des premiers arrangemens; ainsi elles pourront trouver de quoi très-bien subsister. Pour la Marie, elle est venue s'établir ici pour toujours jusqu'à son départ pour les Pays-Bas. Il y a un peu de mécompte aussi pour la terre de Ratzkeve qu'elle a achetée, qu'il faudra régler. La confusion qui a existé dans toutes les affaires de S. M., est inexplicable: c'était vraiment un pillage et

ces rhumes provenant en grande partie des nerfs, qui par les fréquentes couches et grossesses ont été nécessairement affaiblis chez elle. Ici tout continue à aller son train. La Marie et le prince*) sont allés à Presbourg pour consulter et rassembler des documens afin de prouver que ces deux terres en question**) ne sont pas des avitica et d'un genre à devoir être partagées entre la famille. Ceci l'échauffe beaucoup, et comme c'est la première contradiction qu'elle a trouvée de sa vie, cela l'étonne davantage. Au reste il n'y a point de personnalité; je suis très-bien avec elle et j'y vois ambasciador non porta pena.

Adieu, quand j'aurai sa réponse, je vous la communiquerai. Je vous embrasse; présentez mes complimens à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre...

Ce 22 janvier 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en rends bien des grâces, mais est-ce que les rhumes ne cesseront donc jamais chez vous? cela est bien ennuyant. Pour ici, nous n'entendons pas tant de maladies; pour moi, j'avais un gros rhume à cette malheureuse époque; et bien, il s'est guéri, je ne sais comment, en ne faisant rien pour lui. Je tâche de sortir tous le jours et ma vie est réglée; depuis sept heures du matin jusqu'à deux

*) Ihr Gemal, Prinz Albert von Sachsen-Teschen.

**) Ratzkeve und Bellye.

heures je travaille, alors je sors, à quatre heures je dîne et je retravaille jusque vers neuf heures, alors je vais en société jusqu'à onze heures et je me couche; c'est un jour comme l'autre. J'attends le résultat de la pièce de la Marie, qui circule dans la conférence, pour vous l'envoyer par le courrier du mois qui attend.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur; présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre

Ce 31 janvier 1781.

Très-cher frère. Voici l'oraison funèbre qu'on a récitée
à Saint-Etienne pour feu S. M.; je la reçois dans cet
instant et n'ai pas eu le temps de la lire encore. On la dit
avoir assez bien réussi; l'étoffe est riche.

Joseph
an Leopold.

Je vous joins aussi les différentes notes que la chancellerie de Hongrie a faites, et l'opinion en extrait de la conférence au sujet de la question de la portion aviticaie des deux terres achetées en dernier lieu par la Marie. Quoique vous trouverez tous ces raisonnemens bien contradictoires, il m'a pourtant paru ne pouvoir y donner d'autre résolution que celle qui y est jointe. Ainsi il s'agira actuellement, en déduisant de la somme donnée les dettes payées de l'Impératrice Elisabeth et toutes les charges montant à 40.000 florins par an, que S. M. y a imposées, et 10.000 qui sont encore en expectance, de douaires y radiqués, dont les maris vivent encore, il ne restera presque rien

annuellement à partager entre les six individus*). Je vous en enverrai les détails par le prochain courrier.

Voici en attendant la liste des souvenirs que S. M. m'a ordonné de choisir pour tous ses enfans et petits-fils. Vous n'y verrez que la bonne intention; ayant dû prendre des effets de S. M., il a fallu s'aider comme on a pu. C'est surtout votre chère épouse que je souhaite qu'elle trouve bon ce que j'ose lui proposer et offrir.

Pour en affaires, voici les derniers extraits des rapports des ministres. Je puis vous dire en confidence que j'attends d'un moment à l'autre des nouvelles de Paris et de Pétersbourg au sujet de la médiation que les Russes ont offerte à l'Angleterre, et qu'elle a acceptée avec la condition positive que je sois avec médiateur. Je suis bien curieux comme cela aura plu en France et en Russie. Tout ce que je vois, c'est que tous les deux partis désirent la paix et font bien mal la guerre.

Adieu

Le dégel étant venu, voudriez-vous par le premier courrier ou autrement m'envoyer les tiges de figuiers que vous m'aviez annoncées?

Ce 8 février 1781.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Le courrier m'a remis votre paquet. J'ai été infiniment touché de la façon amicale avec laquelle

*) Die vier Brüder Joseph, Leopold, Ferdinand und Maximilian, dann die zwei unverheiratheten Schwestern Marianne und Elisabeth.

vous vous exprimez envers moi. Vous avez raison de vouloir être mis au fait, et voici l'extrait authentique à peu près, tant de hasards exceptés des revenus, des terres et les charges annuelles de la caisse de famille. Le sommaire vous fera voir d'abord outre tous les hasards sur les terres, et ceux de l'augmentation et croissance en âge de la famille de Milan*), pourquoi Maximilien n'a pu accepter son légat. Outre cela l'entretien des châteaux et bâtimens et jardins n'y est pas compris; cela monte à Schlosshof et Holitsch à une très-grande somme, même en n'y faisant que le plus essentiel, pour les toits et terrasses nombreuses qui existent.

Quant à la substitution de vos enfans, le cas ne peut exister qu'après la mort de Maximilien. Or sans entrer dans les raisons très-convaincantes qui prouveront que S. M. n'a pu ni voulu entendre exclure de la jouissance de la caisse de famille des enfans que je pourrais avoir, ni la ligne directe, l'argent dont elle a été composée, étant provenu uniquement par mon consentement de biens épargnés par feu mon père des revenus qu'il administrait des terres camérales en Bohême, que par conséquent ce serait manquer à la cause principale motivée dans l'acte qu'il a fait établir, savoir que par les revenus de cette caisse à jamais les cadets des Souverains ne tombent avec leur entretien à charge à l'Etat, que S. M. n'a jamais fait, ni pu faire quelque assignation à mes frères ou soeurs, sans que j'aie donné mon consentement, et que j'aie toujours signé conjointement toute disposition,

*) Des Erzherzogs Ferdinand.

qu'ainsi une substitution qui priverait à perpétuité l'Etat et la branche régnante de la moitié de cette caisse, elle n'a pu l'imaginer ni a été en droit de la faire sans mon consentement. Mais il est naturel que S. M. dans son testament, fait sans avoir prévu toutes les questions, n'ait pensé qu'à la situation présente et non à la possible, quoique à la vérité très-peu probable future. Ainsi mon cher frère, voilà que j'envisage la chose, et je crois qu'il ne viendra pas facilement le cas de devoir discuter cette question. Vous êtes mon héritier naturel, de même que vos enfans, je ne prévois point la nécessité de m'en donner d'autres et je vous réponds bien de mon goût de rester libre comme je suis. Adieu, portez-vous bien, embrassez votre chère épouse de ma part et croyez-moi pour la vie votre

Ce 12 février 1781.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Je suis bien fâché que vous avez dû quitter le séjour de Pise pour assister aux lugubres fonctions à Florence qui vous auront encore renouvelé votre douleur. Je sais d'expérience combien elles sont cruelles, et après tant de temps je les trouve encore plus pénibles. Pour moi, je me suis pressé à expédier tout cela le plus vite que possible. La Marie a encore un peu de fièvre, au reste vous imaginerez facilement ce que je me trouve d'occupations. Vous avez connu le détraquement de la machine, et vous avez connu les chefs et les aides avec lesquels je me trouve, vous jugerez

le reste. Avec cela le bruit interne de la Burg sans chef, de trois archiduchesses qui partent, de femmes qui déménagent, de l'humeur, de l'envie qui y règne, de l'inébranlabilité de mes décisions, des pensions cessées de la caisse de S. M., enfin tout cela suffirait pour troubler la meilleure tête, si on écoutait, mais l'orage gronde au-dessus de ma tête et je dors tranquille. Que ne donnerais-je pas, mon cher ami, pour pouvoir vous parler et vous mettre au fait de ces histoires? Vous en ririez, mais si vous étiez à ma place, je crois que vous seriez déjà sauvé vingt fois. Adieu

Ce 19 février 1781.

Très-cher frère. J'ai un peu antidaté l'envoi de ce Joseph
an Leopold.
courrier pour vous envoyer toutes ces pièces intéressantes; vous en verrez l'importance. Je suis sur le point de contracter un traité d'alliance offensive et défensive avec la Russie, et de devenir médiateur, avec l'Impératrice, de la paix future. Les deux événements feront grand bruit, et j'ai, je crois, arrangé mes affaires à merveille par mon voyage, et par les soins que je continue à y donner, mais je ne pourrais pas compter avoir vraiment fait une bonne affaire, si je ne trouve moyen de déraciner à jamais les influences prépondérantes du Roi de Prusse dans l'esprit du Grand-Duc et de la Grande-Duchesse*). Le premier est, et le sera toujours, guidé

*) Grossfürst Paul und seine Gemalin, die Grossfürstin Marie von Russland, geborne Prinzessin von Württemberg.

par sa femme. Cette dernière, on ne peut captiver son amitié que par beaucoup de procédés et en gagnant sa famille qu'elle affectionne beaucoup et qui en a besoin. Ils ont neuf enfans et le père n'est pas fort à son aise. La déduction*), les rapports de Cobentzl**), la lettre de l'Impératrice***) vous feront voir la nécessité de se décider à une réponse. Elle est importante, car je suis intimément convaincu qu'elle décidera pour tous les temps à venir de notre influence sur la Cour de Russie, et certainement il ne se présentera plus une pareille occasion. Le Roi de Prusse remue ciel et terre pour l'empêcher; il vient d'envoyer un des fils du prince de Wurtemberg, qui est à son service, chez lui pour le presser de conclure avec le Danemarck; enfin par ses inquiétudes on peut en apprécier l'importance. Vous ne verrez dans tout ceci, mon cher ami, que la constance de mon attachement et de mes principes pour vous et votre chère famille. Cet établissement arrangé, vous devinerez comment je pense sur l'avenir, et je vous avoue que dès que je serai un peu hors de toute cette bagarre, je compte vous parler à coeur ouvert, vous faire voir la situation présente de l'Etat, et vous prier de vous prêter aux arrangemens que vous croirez propres et convenir mutuellement. Pensez-y en attendant, mon

*) Anhang I.

**) Johann Ludwig Graf Cobentzl, kaiserlicher Gesandter in Russland.

***) Zwei Briefe der Kaiserin von Russland liegen abschriftlich bei, und zwar die vom 15. und 22. Jänner 1781; abgedruckt in „Joseph II. und Katharina“. S. 36 und 38.

cher frère. Je ne puis disconvenir qu'on fait plus de choses dans une heure de conversation entre amis de coeur comme nous deux, que par des pages d'écriture, ainsi tâchons de nous voir. Si je le puis, je préférerais infiniment d'aller à Florence, puisque j'y réunirais l'avantage de voir en même temps votre chère épouse et vos enfans, chose essentielle, mais enfin, si cela était absolument impossible, pourriez-vous vous décider à faire une course ici, seul ou avec Madame, ou même en prenant François*) avec vous? Tout cela sont des rêves, sur lesquels je prie votre amitié de me dire librement vos idées, mais pour le projet de mariage, vous voudrez bien le plutôt possible par le retour du courrier me mettre à même de pouvoir faire une réponse à l'Impératrice, et surtout à Montbeillard, qui ne peut plus se différer, le Roi de Prusse étant par trop pressant; même si vous vouliez garder ce garde à Florence jusqu'à ce que votre réponse soit faite pour me le renvoyer, il pourrait envoyer ses paquets à Naples par le courrier d'Espagne; elles ne contiennent rien de mystérieux.

Ce 26 février 1781.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre. La santé de votre chère épouse ne me tranquillise pas du tout; cette saignée après ce long rhume ne me plaît

Joseph
an Leopold.

*) Der älteste Sohn des Grossherzogs Leopold, der nachmalige Kaiser Franz.

point; cela me donne vraiment de l'humeur. Non, rien au monde, après tout ce que j'ai déjà éprouvé, pourrait m'être plus sensible, plus fatal que la moindre inquiétude à votre et à son sujet. Vous êtes les deux personnes sur lesquelles reposent toutes mes espérances, auxquelles j'ai voué toute mon amitié, ainsi de grâce, ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous regarde.

La guerre entre le Pape et les Vénitiens ne durera que pour le carnaval, mais elle est plaisante. Au reste il n'y a rien de nouveau; j'ai fait une grande expédition en Russie et je compte que, quand votre réponse viendra, j'en pourrai écrire davantage.

Adieu; en attendant je vous embrasse tendrement.

Ce 28 février 1781.

Leopold
au Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu hier ici au soir votre garde avec les paquets et votre très-chère et intéressante lettre du 19 février et tous les paquets qui y étaient joints. Selon vos ordres il a fait revenir à Florence son camarade qui était déjà vers Mantouc. Je ne tarde pas un moment à vous répondre et à vous le réexpédier. Par cette occasion j'ose vous renvoyer ci-joint les extraits des lettres des ministres aux Cours étrangères. Je ne saurais assez vous témoigner ma sincère reconnaissance pour les marques d'amitié et de bonté pour nous et pour mes enfans, dont votre lettre est remplie, et je vous prie seulement d'être persuadé combien j'en suis pénétré. Je vous fais mon plus sincère compliment sur la sagacité

et prudence avec laquelle pendant votre voyage à Pétersbourg vous avez préparé et amené et aussi à présent réussi à gagner entièrement l'Impératrice de Russie, à lui ouvrir les yeux sur le compte du Roi de Prusse, à l'en détacher, et finalement à faire le grand coup de conclure avec elle une alliance offensive et défensive, alliance la plus naturelle, la plus avantageuse, utile et convenable de toutes les façons et dans toutes les circonstances possibles à notre maison, et qui de même que la médiation conjointement avec la Russie dans la pacification présente, est on ne peut pas plus glorieuse et propre à rendre la plus grande influence dans les affaires de l'Europe. Tant par votre lettre que par la déduction que vous avez bien voulu y joindre par les copies des lettres de l'Impératrice de Russie et du comte Cobentzl, que j'ose garder croyant que vous voudrez bien me le permettre, j'ai vu vos idées ultérieures pour cimenter toujours plus cette intéressante alliance, même dans les temps futurs, en achevant de gagner la Grande-Duchesse et sa famille pour le mariage projeté entre notre fils François et la plus jeune des soeurs de la Grande-Duchesse. J'ai communiqué tous ces papiers à ma femme, nous en avons raisonné ensemble, et nous sommes convenus tous les deux que nos enfans sont aussi les vôtres et ceux de l'Etat, et que par conséquent c'est à vous à en disposer selon que vous le croirez utile et avantageux au service de la monarchie même, que votre bonté et amitié pour nous et nos enfans nous est tellement connue, que nous sommes plus que convaincus que vous ne nous proposerez jamais pour eux que ce qui pourra leur être de plus avantageux, que ce

point: cela me donne vraiment de l'humeur. Non, rien au monde, après tout ce que j'ai déjà éprouvé, pourrait m'être plus sensible, plus fatal que la moindre inquiétude à votre et à son sujet. Vous êtes les deux personnes sur lesquelles reposent toutes mes espérances, auxquelles j'ai voué toute mon amitié, ainsi de grâce, ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous regarde.

La guerre entre le Pape et les Vénitiens ne durera que pour le carnaval, mais elle est plaisante. Au reste il n'y a rien de nouveau: j'ai fait une grande expédition en Russie et je compte que, quand votre réponse viendra, j'en pourrai écrire davantage.

Adieu: en attendant je vous embrasse tendrement.

Ce 28 février 1781.

Leopold
à Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu hier ici au soir votre garde avec les paquets et votre très-chère et intéressante lettre du 19 février et tous les paquets qui y étaient joints. Selon vos ordres il a fait revenir à Florence son camarade qui était déjà vers Mantoue. Je ne tarde pas un moment à vous répondre et à vous le réexpédier. Par occasion j'ose vous renvoyer ci-joint les extraits des lettres des ministres aux Cours étrangères. Je ne saurais assez vous témoigner ma sincère reconnaissance pour les marques d'amitié et de bonté pour nous enfants, dont votre lettre est remplie, et je suis non seulement d'être persuadé combien j'en suis reconnaissant, mais vous fais mon plus sincère compliment.

mariage est de toute façon convenable et utile, tant parce qu'il dérouté les projets du Roi de Prusse que parce qu'il nous gagne la Grande-Duchesse et par conséquent le Grand-Duc, et qu'elle assure même pour les cas possibles et à venir l'amitié et alliance si convenable de cette puissante monarchie, dont les liaisons, vu sa constitution despotique, se règlent plus selon l'amitié et les liaisons personnelles de ses Souverains que selon toute autre vue politique, et qu'enfin même et par ce que vous me marquez des parents de la princesse en question, de l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans, et de la réussite qu'on en a déjà vu excellente par les princesses de cette famille qui se sont mariées, il y a tout lieu d'espérer que cette princesse sera également bien élevée. Par toutes ces considérations donc tant ma femme que moi nous approuvons avec plaisir cette idée de mariage pour notre fils, et nous en remettons entièrement à tout ce que vous voudrez traiter, fixer et convenir, vous priant seulement en cas qu'il s'agisse de faire quelque démarche, pas ou engagement ultérieur, de vouloir bien nous en avertir et nous faire savoir le résultat des démarches ultérieures que vous voudrez bien faire dans cette affaire, vous priant aussi d'insister, afin que, si on s'engage à quelque chose, la jeune princesse puisse dès à présent commencer à être élevée formellement dans la religion catholique, ce qui sera d'autant plus aisé, qu'ainsi que vous me le marquez, elle n'a pas encore fait sa première communion, et qu'on veuille bien, quant à la conclusion du mariage, considérer la grande jeunesse des époux et ne pas la fixer trop tôt, étant d'avis comme vous, qu'il

n'est pas utile de faire marier trop tôt les jeunes gens, et me flattant que l'idée de devoir à son temps les faire voyager à Pétersbourg, dont Cobentzl parle dans sa lettre, ne sera qu'une idée en air. C'est en conséquence de vos ordres que je vous ai répondu tout de suite sur ce point.

Quant à ce que vous voulez bien me marquer que vous comptiez me parler, lorsque vous serez débarrassé des affaires présentes, sur l'état des affaires de la monarchie et les mesures à prendre, je vous en rends mille grâces et suis également que vous convaincu qu'on fait plus dans une heure de discours qu'avec cinquante pages d'écriture. L'idée de pouvoir vous revoir, est toujours très-flatteuse à mon coeur et attachement; si ainsi que vous me le marquez, cela pouvait se faire à Florence dans la bonne saison, je serais au comble de la joie, puisqu'alors je pourrais vous présenter tous mes enfans. Je me flatte que vous les trouveriez changés et que vous en seriez content, et alors en même temps vous pourriez me dire, après les avoir vus, ce que vous souhaiteriez qu'on change et corrige à leur éducation, pour les diriger et plier selon les idées que vous avez pour eux et pour leur destination future ou état, ce qui dans l'âge présent est très-facile, en dirigeant et tournant leur éducation de ce côté, et je serais par là enchanté et plus à portée de pouvoir seconder vos intentions, et cela est également une de ces choses qu'on ne peut pas décrire ni fixer par lettre, et qui ne peut se faire qu'en voyant les enfans dans leur naturel, les sondant et raisonnant ensuite ensemble sur leur caractère et sur ce que

l'on a observé. Outre cela je crois qu'un voyage et secousse pareille vous ferait un bien infini à la santé, vous éloignerait pour quelque temps de votre table, de vos affaires, des sécatures et importunités, et dans la bonne saison vous ferait un bien infini. Ce repos et le séjour ici, où je me flatte que vous seriez entièrement libre, sans gêne ni sécature, vous servirait d'une excellente dissipation.

Pardonnez-moi ma liberté, mais je vous écris sincèrement ce que je pense. Si ce projet, qui est celui que nous désirerions ici tous, ne pouvait pas avoir lieu, je suis prêt, dès que vous le jugerez à propos et le voudrez, de venir à Vienne pour pouvoir y parler de nos affaires de bouche avec vous; je dois seulement vous prévenir que, quant à prendre mon fils François avec, je le crois pour à présent trop jeune pour pouvoir faire de pareils voyages. Il est au plus fort de ses études les plus intéressantes, un pareil voyage et séjour les interromperait, retarderait et le dissiperait trop; n'ayant pas encore assez d'âge pour réfléchir sur ce qu'il voit, cela lui ferait du mal, des idées confuses et aucune utilité, et m'occuperait trop moi à Vienne, où en allant je n'aurais d'autre objet à remplir que celui de vous faire ma cour et de conférer avec vous.

Quant à ma femme, je dois vous prévenir que je ne puis pas même penser à lui faire faire un pareil voyage. Lorsqu'elle fut à Vienne, il y a deux ans, et qu'elle y passa l'hiver, le froid l'incommoda beaucoup; elle y eut cette fièvre et rhume dont vous voudrez bien vous ressouvenir. Depuis ce temps elle souffre toujours

des nerfs dont elle ne souffrait pas ci-devant; elle est maigre, sa poitrine est affaiblie et elle souffre infiniment du froid Par toutes ces raisons vous voyez bien qu'il est impossible de penser seulement à lui faire faire un voyage ou à l'exposer à un climat plus froid, et cette raison et le désir surtout qu'elle aurait de vous revoir et vous présenter elle-même ses enfans, surtout ceux qui nous feraient souhaiter si ardemment de pouvoir voir réaliser le projet de vous voir ici, mais enfin en tout cas de moi vous pouvez disposer, et vous n'avez en son temps et quand cela vous sera commode, qu'à me faire savoir quand vous voulez que je vienne et pour combien de temps à peu près, pour prendre mes mesures ici

Ce 1 mars 1781.

Très-cher frère. Si jamais j'avais pu douter un instant des preuves de votre tendre amitié, vous venez par votre lettre de me donner un témoignage bien flatteur de toute l'amitié dont vous êtes capable pour moi. Peut-on penser plus délicatement, peut-on s'exprimer plus agréablement que vous faites dans votre lettre? Je suis persuadé que vous et votre chère épouse pensent tout cela, et que ce sont des sentimens à valeur intrinsèque et non des mots de pur clinquant que vous m'accordez par la première occasion sûre. Je vous écrirai plus en détail là-dessus; en attendant soyez seulement bien persuadés

v. Arneth. Joseph u. Leopold.

Joseph
an Leopold.

tous deux de la reconnaissance que je vous en ai vouée,
et que je vous embrasse de tout mon coeur, étant pour
la vie votre

Ce 8 mars 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Ce matin le garde m'a remis votre
chère et longue lettre. Je vous laisse juger de l'effet
qu'elle m'a fait, et vous en suis infiniment et tendrement
obligé. Par la première occasion sûre je vous en parlerai
plus en détail; en attendant soyez persuadé que j'en
suis infiniment content, et je prendrai les mesures prépa-
ratoires en conséquence et vous marquerai ce que je
croirai nécessaire que nous fassions ensemble. Votre
amitié me dit tant d'agréables choses que, si je n'avais
suivi que mon inclination, je me serais mis en calèche
et aurais abandonné toutes mes sécatures pour voler à
Florence, vous embrasser et Madame et toute votre chère
famille. Mais ainsi, je me vois cloué encore ici pour
Dieu sait combien de temps, et je vous parlerai de mes
intentions une autre fois. Je vous embrasse donc, mon
cher ami, et vous prie de présenter mes respects à votre
chère épouse.

Je vous rends bien des grâces pour les plantes de
figues qui sont arrivées en très-bon état. Je les ai
plantées tout de suite moi-même.

Ce 22 mars 1781.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, je suis enchanté que votre chère épouse et vos enfans se portent mieux, et que vous êtes à Castello qui, si je m'en souviens bien, est fuori di Porta San Gallo, en sortant à gauche, vers le couvent de la Quiete. L'air y est excellent et l'exposition très-bonne. Les maladies continuent à faire du ravage à Florence, on ne peut les concevoir, vu que la bonne saison devrait les faire cesser. Dites-moi, je vous prie, si elles se trouvent aussi dans la noblesse et l'homme aisé, ou si ce n'est que le peuple.

Joseph.
an Leopold

Je suis bien curieux d'apprendre ce que vous pensez, mon cher ami, du fameux livre de Necker*). On ne peut écrire avec plus d'agrément, et il me paraît qu'il y a des principes excellents.

Ici nous n'avons rien de nouveau; c'est des réponses que nous attendons de la Russie, et quand elles seront arrivées, l'objet de la médiation se développera davantage; en attendant les parties belligérantes ne se préparent pas infiniment à faire la guerre, au moins les flottes restent bien longtemps dans les ports.

Adieu; je vous embrasse.

*) Der im Jahre 1781 erschienene Compte rendu des berühmten französischen Finanzministers Jacob Necker.

Ce 28 mars 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu par le courrier votre chère lettre et vous envoie par celui-ci les extraits ordinaires de la correspondance ministérielle, et puis ma lettre écrite en Russie au sujet du mariage à arranger pour votre fils, et deux patentes émanées dans des objets ecclésiastiques; puis deux de mes résolutions, contenant l'une ma méthode de traiter les affaires internes avec les présidents, et l'autre la simplification des dicastères. Cette dernière n'est point encore sortie ou connue. Enfin je vous envoie un échantillon que vous m'avez demandé au sujet d'un acte de renonciation à donner au nom de vos enfans pour cette espèce de substitution que feue S. M. a cru pouvoir faire pour eux, Maximilien venant à manquer. Vous l'arrangerez au reste comme il vous plaira, et c'est seulement pour éviter dans tous les cas possibles toute discussion désagréable que je vous l'ai proposé.

La confusion énorme qui régnait dans les différentes caisses, gages, pensions, m'a mis dans le cas de faire l'ordonnance suivante. Vous sentez bien que naturellement tout cela fait parler, mais je n'écoute point et je vais mon train, quand je me suis une fois persuadé d'avoir raison.

Pour les finances, c'est là où il n'y a pas moyen de trouver quelqu'un qui vous comprenne ou qui ait seulement une idée de principes, et je ne sais en honneur point comment je pourrais m'y prendre. Pour en tirer seulement les objets au clair et avec sûreté, il me faudra

du temps. Si vous saviez quelque individu ici, auquel vous auriez aperçu des talents, vous me feriez grand plaisir de me le nommer. Que pensez-vous de Zinzendorf*) qui est à Trieste; il a au moins vu et lu quelque chose.

Quant à ma vie privée, je vais toujours mon train. Le 23 avril est le jour marqué pour le départ de ma soeur Marianne, le 30 du même mois l'Elisabeth et le 5 mai la Marie. Maximilien est déjà parti pour Mergentheim. Pour moi je désirerais bien que mes circonstances me permissent d'aller faire un tour aux Pays-Bas; c'est la seule province que je ne connais point, et le moment avant que la Marie y vienne et celui du grand mouvement de commerce qui y est actuellement, rend l'objet doublement intéressant. J'attendrai des nouvelles de Pétersbourg qui me décideront, et j'ai préparé des moyens et un arrangement afin que je sois informé exactement et que rien ne languisse pendant mon absence. Néanmoins cela est très-incertain, et je désire plus que je l'espère que je puisse réaliser après Pâques cette idée.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur.

Le 7 avril 1781.

Très-cher frère. J'ai reçu le même jour deux de vos très-gracieuses lettres, du 26 par la poste, et du 28

Leopold
an Joseph.

*) Karl Graf Zinzendorf, Gouverneur von Triest, später Präsident der Hofrechnungskammer.

du mois passé par le garde, avec tous les papiers qui y étaient joints. Je vous en rends mille grâces, et me réserve à vous les renvoyer et répondre aux points les plus intéressants qu'ils contiennent, par le retour du garde qui viendra de Naples, je crois dans six jours, de même qu'à vous envoyer alors ma rénonciation.

Vous me demandez si je connais quelqu'un pour vos finances, et me demandez en même temps ce que je pense sur Zinzendorf, qui est gouverneur à Trieste. Je vous répondrai sincèrement que pour une besogne comme celle des finances de la monarchie, si importante et, selon ce que je crois, si en désordre et si peu connue et étendue, il faudrait un homme capable, de grand courage, fermeté et grand travailleur. J'ai vu par vos papiers que vous voulez avoir principalement l'oeil et guider cette partie. C'est ce qui pourra arriver de plus heureux à l'Etat, car jamais aucun ministre ne pourra ni n'osera penser ou proposer les réformes d'abus ou dépenses inutiles que vous pourrez ordonner. Quant à la personne à mettre à la tête de ce département, je ne connais personne qui réunisse toutes les qualités requises qu'il faudrait. Je crois surtout que ceux qui sont à la tête des différentes branches de ce département, ne les ont pas, et parmi ceux que je connais, j'aurais toujours cru le comte de Zinzendorf le plus capable. Il est jeune, grand travailleur, plein de zèle, d'attachement et de feu, il sait se faire aimer, est fort instruit, a voyagé avec beaucoup de fruit, et est, autant que j'ai pu connaître, dans les bons, vrais et grands principes, mais si jamais vous l'y destinez, il aurait besoin de tout votre appui

et direction, puisqu'il devra avoir à faire à un tas de gens et subalternes qui ne l'aiment pas, qui le craignent et, surtout sachant ses principes, qui tendent à changer ceux par lesquels ils ont opéré jusqu'à présent, et qui ont, je crois, été plus utiles aux subalternes qu'à l'Etat.

Quant au fameux livre de M. Necker sur lequel vous me demandez mon sentiment, il me paraît que l'idée de faire rendre compte par le Souverain au public de l'Etat, de ses finances et de leur administration est glorieuse, utile, de justice, puisque les finances sont comme tout au public et que le Souverain n'en est que l'administrateur, par conséquent obligé à en rendre compte, ne devant les dépenser que selon l'intention de son principal, qui est que les dépenses soient pour le plus grand bonheur et avantage de l'Etat et de tous ses individus. Il me paraît outre cela que M. Necker y déploie des principes de finances et d'économie politique qui sont fort justes, mais à cela près, le livre ne me plaît point du tout. Lorsqu'on le lit plusieurs fois de sang froid, l'illusion tombe, on voit qu'il y étale des principes connus et pas nouveaux, qu'il y a une infinité de paroles et verbiages ou bien de ce qu'on appelle des phrases qui paraissent mises pour jeter de la poudre aux yeux du public. En outre M. Necker s'y loue soi-même continuellement d'une façon vraiment trop forte, lorsqu'on le sait que ce papier est de lui; enfin il me paraît que sans tout ce livre un simple feuillet pourrait servir pour faire voir au public les branches de la recette de l'Etat et de ses dépenses et des dettes publiques, lorsque M. Necker vint au ministère, et enfin

l'état présent, en faisant voir comment il avait augmenté le revenu, diminué la dépense, et par quels moyens, économies, réformes ou autres, et si les dettes avaient augmenté ou diminué. Tout le reste était inutile, et me paraît fait uniquement pour se louer, pour faire parler de soi, pour attirer la confiance publique et engager dans le moment présent, où on a besoin d'argent, par cette petite charlatanerie les gens à porter leur argent au trésor royal, d'autant plus que la conduite de M. Necker a paru dans plusieurs occasions singulière, et surtout de ce qu'il fait faire tous les emprunts et opérations de finances par la maison de Haller, dans laquelle il est intéressé et a ses fonds lui-même; enfin je crois qu'il faudra voir la suite et fin de son ministère pour pouvoir en juger avec fondement, et que, lorsqu'on a fait tant de bien en matière de finances au public et à un pays comme il le dit, il n'est pas besoin d'un livre et de tant de raisonnemens pour en convaincre le public.

Je vous rends mille grâces de ce que vous voulez bien m'écrire de flatteur dans votre autre lettre relativement à mes enfans. Grâce au bon Dieu ils se portent à présent tous à merveille, de même que ma femme qui me charge de vous assurer de ses respects. Nous comptons toujours de faire inoculer le samedi saint Joseph *) et la Marie **). Les maladies à Florence diminuent, et la sécheresse a fini avec un très-fort orage

*) Erzherzog Joseph, geboren 1776, später Palatin von Ungarn.

**) Marie Clementine, geboren 1777, im Jahre 1797 mit dem Kronprinzen Franz von Neapel vermält.

et deux fortes secousses de tremblement de terre, précédées d'une journée et soirée aussi chaude qu'en été. Je vous prie, continuez-moi vos bontés et soyez persuadé du plus tendre et respectueux attachement avec lequel je suis

Ce 12 avril 1781.

Très-cher frère. Des affaires qui ont duré avec une ^{Joseph} conférence jusqu'à neuf heures du soir, m'ont fait oublier ^{an Leopold.} que j'étais au lundi, jour de poste; je me suis donc vu bien désagréablement privé du plaisir de vous écrire un mot, chose que je n'aime point d'omettre. Je vous suis très-obligé pour les détails que vous me faites des maladies de Florence; cela est très-fâcheux, et je suis bien enchanté que la contagion cesse et que vous en ayez été quitte avec vos enfans à si bon marché. Pour ici aujourd'hui jeudi saint nous avons eu nos fonctions accoutumées; la communion publique s'est célébrée, en accordant à quiconque voulait la permission de n'y pas intervenir. Tout le monde y a été. Nous avons vraiment depuis quatre jours des chaleurs, tout verdit et commence à être en fleurs; gare quelque gelée pour les fruits.

Adieu; je vous embrasse tendrement

Ce 16 avril 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en rends bien des grâces, de même que de tout ce que vous voulez bien me dire de satisfaisant à mon égard. Je vous ai envoyé mes expéditions différentes par le courrier; jusqu'à présent je n'en ai rien appris encore ni de Russie ni de France. Je l'attends avec grande impatience, puisque cela pourra me faire voir clair sur tous les objets intéressants. La semaine sainte et le jour de Pâques ont été de cruels souvenirs pour mon coeur par la perte cruelle qu'à chaque pas cela rappelait. Nous devions avoir aujourd'hui un dîner à ma nouvelle maison à l'Augarten, mais la pluie nous en a empêchés. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur

Ce 19 avril 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu une réponse de la Russie sur ma dernière lettre regardant l'objet de la princesse de Wurtemberg. Vous sentez bien que cela a été accueilli à merveille, et d'abord l'Impératrice a envoyé un courrier avec une réponse, et a de même écrit au père; je crois que c'est une affaire faite. Sur les autres points essentiels elle n'a rien déterminé et me promet réponse dans peu. Le combat entre la raison et son amour-propre est puissant, reste à voir ce qui prévaudra. Ici par le plus beau temps du monde nous avons hier dîné tous ensemble dans ma nouvelle maison à l'Augarten,

savoir mes trois soeurs, le prince Albert et leurs dames. Je crois que la situation vous en plairait.

Les départs restent toujours fixés au même point. La Marie m'a fait voir bon gré mal gré son testament; il y a plusieurs réflexions à y faire, et surtout, si elle prend de l'argent à crédit, comme elle l'a fait à cette heure de vous, non seulement qu'elle fait de très-bonnes affaires que vous payez, mais elle peut par là éluder peu à peu tout l'étalage pompeux d'avantages qu'elle dit vouloir faire à un de vos fils, puisque des capitaux elle négociera et tripotera comme elle voudra, et à la fin la terre se trouvera valoir beaucoup moins.

Adieu, mon cher ami, je n'entre pas volontiers dans ces tripotages d'intérêts et affaires personnelles, mais j'ai voulu vous en avertir pour que vous avisiez à vos intérêts. Je vous embrasse de même que votre chère épouse.

Ce 23 avril 1781.

Très-cher frère. Encore rien de Russie; cela devient un peu ennuyant, mais cela ne m'étonne point, puisque le combat entre la vanité et la gloriole et de l'autre la raison, le droit le plus clair sont forts, et qui sait si le premier ne remporte la victoire.

En attendant ma soeur Marianne est partie ce matin à six heures et demie pour Klagenfurt, et d'ici en huit suivra l'Elisabeth. On s'est très-bien séparé; je crois que cela a coûté, mais un projet suivi pendant quinze années

Joseph
an Leopold.

comme celui-là doit avoir été bien réfléchi, et puis d'aller se résoudre de ne vivre que pour soi sans devoirs, sans gêne, doit être de tous les partis irrévocables le plus facile, le plus commode à prendre, au moins il me paraît que je m'en accommoderais parfaitement bien.

Adieu, mon cher ami, c'est de mon jardin où je dîne tout seul que je vous écris. La tranquillité qui y règne par le plus beau temps du monde, me fait grand plaisir et invite véritablement à méditer. Je vous embrasse de même que votre chère épouse.

Ce 26 avril 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Le courrier m'a remis votre chère lettre; je vous laisse juger de l'effet qu'elle m'a fait. Je vous suis très-obligé pour le revers que vous m'avez envoyé, et je le ferai conserver avec celui de Maximilien, joint au testament, à l'archive. Je n'attends que l'arrivée du courrier de Russie pour vous en expédier un qui contiendra plusieurs objets assez intéressants.

Le beau temps engage à des promenades; les miennes ne peuvent être que courtes, vu les occupations qui m'accablent. Mon jardin et la petite maison que j'ai bâtie auprès de l'Augarten, me procure le moyen d'y travailler et de profiter des moments de promenade. J'y ai déjà eu même quelques personnes à dîner.

Je suis bien enchanté que toute votre chère famille se porte bien, et je me flatte que l'inoculation aura un aussi heureux décours qu'elle sera sans mauvaise suite.

Je vous embrasse de même que votre chère épouse . . .

Ce 30 avril 1781.

Très-cher frère. Le retard incroyable du courrier de Russie démonte tous mes projets et toutes mes combinaisons. Je me vois obligé de retarder le départ de la Marie, chose qui, je crains, ne lui sera pas agréable, pour des raisons invincibles de convenance d'Etat. L'Elisabeth vient de partir dans ce moment, non sans être touchée et en riant en même temps. De la Marianne les nouvelles sont bonnes; elle m'écrit être même contente de sa maison et jardin.

Je souhaite bien que l'inoculation, comme vous me le marquez, se passe heureusement, et en vous embrassant, de même que votre chère épouse tendrement, je vous prie de me croire pour la vie . . .

Ce 7 mai 1781.

Très-cher frère. Je suis bien charmé de voir par votre chère lettre que bientôt vous aurez terminé les moments critiques de l'inoculation de vos deux enfans.

Il paraît que votre fille en avait grand besoin et qu'une petite vérole naturelle lui aurait pu être bien funeste.

Le courrier est enfin arrivé de Pétersbourg, mais il ne m'a point apporté ce que je désirais, savoir une décision positive, l'Impératrice s'étant réservé de m'écrire par un courrier russe qui est encore en chemin; ainsi ce sera dans quelques jours seulement que je pourrai vous en dire davantage.

Adieu, je vous embrasse. Croyez-moi pour la vie votre

Ce 10 mai 1781.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre très-chère lettre et m'étonne beaucoup du retard du courrier de Russie, qui dans ce moment est singulier et d'autant plus désagréable pour vous, qu'il suspend toutes vos dispositions et arrangemens. J'ai vu que vous avez suspendu le départ de la Marie; il est tout naturel que cela lui ait été incommode, surtout dans ces derniers jours, mais les raisons sont telles qu'il n'y a rien à répliquer. Vous voulez bien vous intéresser à l'inoculation de mes enfans; grâce au bon Dieu, je puis vous donner part que tout est terminé heureusement, et que tant eux que tous mes autres enfans se portent à merveille.

Depuis leur départ de Livourne on n'a plus eu de nouvelles de la flotte russe, et quoique tout le monde assure que la flotte anglaise est arrivée à ravitailler heureusement Gibraltar, nous n'en avons encore aucune nouvelle positive par Livourne. Avant-hier j'ai eu la

nouvelle que le lieutenant-colonel Boltz*) est enfin arrivé à Livourne avec les vaisseaux le Giuseppe e Teresa, et le Baron de Binder avec de très-riches cargaisons. Son autre vaisseau, le comte de Kolowrat, y est aussi depuis quelque temps, l'ayant précédé. Quoique Boltz soit en quarantaine, il m'a d'abord écrit pour m'envoyer la lettre ci-jointe, me priant de vous la faire parvenir sûrement en propre main. Il me marque qu'il vous y rend compte des pressants motifs qui l'ont obligé, pour ne pas ruiner entièrement le commerce commencé heureusement aux Indes, et ne pas discréditer l'octroi et la bonne foi sous laquelle, en vertu du même octroi et des facultés qui lui étaient accordées, il a contracté avec différents négociants étrangers aux Indes, qui l'ont mis en état de faire tous les chargemens, de toucher le port de Livourne, pour lequel, en vertu de l'octroi les marchands étrangers avaient fait charger partie de leurs marchandises, malgré l'ordre qu'on lui avait notifié à Cadix de ne pas y toucher, attendant avec impatience le moment d'y avoir fini les affaires pour aller avec ses vaisseaux à Trieste et venir en personne se mettre à vos pieds pour vous rendre compte du succès de ses affaires et de toutes les traverses et contrariétés qu'il a dû essayer.

Je vous prie, continuez-moi vos bontés et soyez persuadé du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis

*) Wilhelm Boltz, um das Jahr 1740 in Holland geboren, Gründer der österreichischen Niederlassungen an den Küsten von Malabar und Coromandel, zu Car-Nikobar und Rio de la Goa. Er starb 1808 in Armuth zu Paris.

Ce 14 mai 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, remplie des expressions les plus amicales, et qui m'attachent si inviolablement à vous. Je ne puis vous rien dire encore des grands objets qui se traitent dans peu; je pourrai vous en expédier le courrier; au moins d'ici à peu de jours notre décision finale sera prise. En attendant la Marie est encore ici et les deux autres soeurs m'ont déjà écrit de leurs habitations, dont elles paraissent contentes. Gibraltar est ravitaillé, sans coup férir, comme vous le saurez; voilà le siège de Troie. Adieu

Ce 18 mai 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Enfin mon parti est pris; le traité n'aura plus lieu avec la Russie; pour la médiation on va faire une tentative, et je suis fort occupé de l'expédition de mes courriers dont vous en aurez un.

Je vous embrasse donc en vous assurant de ma tendre amitié. J'embrasse aussi votre chère épouse, et croyez-moi pour la vie

Ce 20 mai 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. A force d'attendre des nouvelles, j'ai dû arrêter le courrier d'un jour à l'autre; enfin vous verrez par la note ci-jointe que j'ai dictée, de quoi il s'agit dans les trois points. Elle est succincte, mais c'est

la quintessence de volumes de choses qui m'ont bien tracassé. Du mariage il n'y a point de réponse encore de Russie, et il ne peut pas y en avoir, mais le fait paraît se constater positivement que le Roi de Prusse a eu un refus net, avant même que le courrier russe a pu être arrivé à Montbeillard.

Les extraits ci-joints vous feront une mauvaise gazette ; pour moi, après avoir fini ces objets principaux, je vais prendre mon essor et aller faire un tour aux Pays-Bas pour six semaines, deux mois. Il me paraît essentiel dans ces circonstances d'avoir quelques connaissances locales du pays, le seul des provinces de la monarchie que je n'ai point vu par moi-même. Je laisse des arrangements ici qui me mettent dans le cas d'être tranquille sur les affaires internes et politiques. Je recevrai toutes les semaines un courrier, et le courant ira son train selon des principes posés.

Je vous prie, mon cher frère, dont les nouvelles me sont de tant de façon si précieuses et chères, de vouloir bien continuer à m'envoyer vos lettres de la façon accoutumée, en me les adressant à Vienne, d'où j'ai pris des arrangements qu'elles me parviendront avec sûreté, hors un cas extraordinaire de courrier; alors, si cela vous conviendrait, vous pourriez me l'envoyer en droiture à Bruxelles.

Je vous joins ici tout plein de choses que votre épouse a désirées de l'ordre de la croix, et en vous embrassant, je vous prie de me croire

La petite cassette que je vous joins, contient un profil crayonné de la princesse de Wurtemberg en question.

Je vous prie de me le renvoyer et de ne le faire voir qu'à votre chère épouse.

Ce 21 mai 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, à laquelle était jointe celle de Boltz. Le drôle me paraît penser à soi et point à l'avantage du commerce de mes Etats, ni à la place de Trieste.

Je pars demain dans l'après-dinée pour Bruxelles; je vous laisse donc juger si j'ai de l'occupation. Tout le monde veut avoir encore quelque chose, et j'ai tellement rangé mes affaires, que je crois que chacun pourra aller son chemin.

Adieu donc, je vous embrasse de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie

Ce 1 juin 1781.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. Par votre très-chère lettre du 21 du mois passé, dont je vous rends bien de grâces, j'ai vu votre départ pour les Pays-Bas. Je souhaite que vous y ayez du beau temps et que vous soyez content de votre tournée et de tous les objets que vous y verrez. Quant à la lettre de Boltz que je vous ai adressée, j'ai vu par votre lettre que vous l'avez reçue, mais j'ai été obligé de voir que vous n'aviez pas de bonne opinion des services que cet homme a rendus. Je me flatte que vous serez

persuadé que je n'ai pas le moindre intérêt dans toute cette affaire, hors le bien de la monarchie. J'ai vu tout ce qui regarde ces affaires et ai parlé plusieurs fois à Boltz, mais je puis vous assurer que, bien loin d'être intéressé pour soi, il n'a pensé qu'aux avantages de l'Etat pour établir le commerce aux Indes, qui avec les commencemens et établissemens qu'il a faits à présent, pourra être très-facile et avantageux à continuer, et pour établir lequel il fallait une personne qui connaisse ces pays aussi bien que lui et qui ait son courage, activité et enthousiasme, quoiqu'il ait été constamment contrecarré par les menées de la compagnie anglaise aux Indes, et par la conduite très-injuste et peu honnête de ses associés en Europe, et surtout des deux comtes Proli, qui ne se sont certainement bien conduits du tout dans cette affaire, et n'ont cherché que leur intérêt particulier au détriment de la réussite de toute l'entreprise. Si, comme je me flatte, Boltz a le bonheur de se mettre à vos pieds, que vous l'écoutez et qu'il puisse vous faire voir tous ses papiers qui sont des preuves incontestables de sa conduite, je suis sûr que non seulement il se justifiera pleinement dans votre esprit, mais que vous verrez clairement les personnes et les moyens et motifs peu honnêtes dont on s'est servi pour obtenir différents ordres de la chancellerie d'Etat, et celui surtout qui avait été envoyé à Cadix, et qu'on a ensuite dû revoquer, et qui tendait à faire manquer toute l'affaire.

Je vous demande pardon de tout ce verbiage, mais je sais que vous aimez savoir la vérité des choses, et comme à présent il s'agit de continuer à profiter des

établissmens faits par Boltz, ce qui peut être très-avantageux, ou de laisser manquer toute l'affaire, j'ai cru devoir vous en prévenir et rendre justice à Boltz qui a sacrifié cinq années, sa santé, bien-être, tranquillité, et même ses propres avantages et intérêts, comme il pourra vous le prouver, pour se faire un mérite près de vous et rendre service à l'Etat.

Ma femme me charge de ses respects

Bruxelles, le 6 juillet 1781.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Je profite du courrier napolitain qui m'a annoncé les heureuses, mais anticipées couches de la Reine, pour vous écrire ces mots. Je ne commencerai pas, mon cher ami, par vous faire compliment de ce qu'en quelques mois d'ici vous serez derechef père; c'est être en vérité par trop diligent. Pour ici je devrais être long pour vous en faire les détails; mes occupations sont immenses. Le matin je fréquente les tribunaux divers; depuis onze heures jusque vers trois heures je donne audience à tout le monde, ensuite je dîne seul et je travaille. A six heures s'assemblent tous les jours des ministres, des conseillers en jointe chez moi. Nous y repassons par parties tous les objets d'administration, de finances, de commerce, de justice; cela dure jusque vers dix heures du soir, ensuite si j'en puis encore, je vais pour une heure en société. Je n'ai pas encore pu voir le spectacle ni le Vauxhall qu'on dit joli ici, et pourtant je pars après-demain pour aller faire un tour

en Hollande. En attendant la Marie arrivera, fera ses entrées, ses cérémonies, aura tout plein de fêtes et dans une quinzaine de jours je reviendrai la voir ici de Spaa, où je ne m'arrêterai que vingt-quatre heures. Ensuite, après peu de jours de séjour, je retournerai par Paris, Strasbourg à Vienne. Que n'êtes-vous mon camarade! Je crois que vous auriez été content de certaines parties dans ce pays, mais il y en a bien où, quand on les examine de près, l'on voit qu'elles ne sont pas aussi brillantes, encore moins si bien arrangées qu'on le veut faire paraître.

Le mariage avec la princesse de Wurtemberg sera, je crois, bientôt sûr, au moins l'Impératrice de Russie me le marque; elle l'arrache de vive force au Roi de Prusse. Peut-être qu'en retournant je tâcherai de me procurer une entrevue avec elle et ses parens, afin de pouvoir un peu mieux vous en rendre compte.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie

Présentez bien mes tendres complimens à votre chère épouse. Boltz n'est pas encore arrivé et tout est disposé ici pour débattre les futurs objets avec lui.

Ruremonde, le 17 juillet 1781.

Très-cher frère. C'est fort à la hâte que je vous écris ces quatre mots en voyage et au retour d'Hollande. Je trouve ici un officier russe que l'Impératrice m'envoie

Joseph
an Leopold.

directement avec la lettre originale ci-jointe *). Voilà donc cette affaire arrangée au grand dépit du Roi de Prusse. Je compte écrire moi-même au père de Bruxelles et répondre à l'Impératrice, et qui plus est, à mon retour de Paris passer à Montbeillard pour voir par moi-même les parens et la petite princesse. Je ne pourrai donc que de Vienne vous en donner des détails; en attendant je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie

Bruxelles, le 27 juillet 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Au moment de monter en voiture pour aller à Paris, je n'ai qu'un instant pour vous écrire ces deux mots. Après avoir mûrement tout délibéré avec Boltz et Proli, je crois que tout s'arrangera. En attendant je vous envoie cette petite note de Boltz et n'ai rien contre que cette expédition se fasse pour cette fois ainsi qu'il le désire.

La Marie et le prince me paraissent fort contents de leur position, et ils réussissent ici. Pour moi, je vous embrasse tendrement, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie

*) Vom 4. Juli 1781. Abgedr. in „Joseph II. und Katharina“, S. 96.

Montbeillard, ce 8 août 1781.

Très-cher frère. Rien qu'un mot à la hâte; me voici ^{Joseph}
ici et j'ai vu la famille. Les parens me plaisent beaucoup; ^{an Leopold.}
pour la petite princesse voilà en deux mots ce que je
puis vous dire. Elle n'est ni belle ni sera jamais jolie;
elle est grande pour son âge, maigre, bien faite, d'assez
beaux yeux, blonde, une grande bouche et une physio-
nomie de douceur, mêlée de spirituel. Comme elle relève
de maladie, et d'une fièvre très-sérieuse qu'elle a eue, elle
avait très-mauvais visage et était très-défaite et faible.
Je ne lui ai pas pu parler autrement, mais elle avait
l'air attentif et intéressant. Voici tout ce que je puis
vous dire à la hâte; à une autre fois, mon cher ami,
davantage. Je vous embrasse en attendant avec votre
chère épouse; croyez-moi pour la vie

Sachez qu'un courrier de Russie m'a apporté la
nouvelle que le Grand-Duc et la Grande-Duchesse vien-
dront à la fin d'octobre à Vienne et ensuite passeront
à Florence et en Italie. Je crois que l'apropos du
mariage et de ce voyage serait une bonne occasion
d'écrire à l'Impératrice de Russie.

Vienne, le 16 août 1781.

Très-cher frère. Je vous avais écrit la lettre ci-jointe ^{Joseph}
de Montbeillard, mais le hasard a fait que je l'ai trouvée ^{an Leopold.}
encore ici, par conséquent j'y ajoute ces mots. Je suis
arrivé très-heureusement de mon voyage sans le moindre

accident et sans avoir été incommodé un instant. Je ne puis rien ajouter à ce que je vous dis de la petite princesse, si non que le second jour que je l'ai vue, elle avait meilleur visage et paraissait se mieux porter. Il m'a été impossible de causer avec elle, les parens m'entourant continuellement, mais elle n'est pas sotte, et sa physiologie serait bien trompeuse, si elle n'avait de l'esprit, mais la douceur et la tranquillité paraissent plutôt le fond de son caractère que la gaieté et surtout l'étourderie.

Je pars dans deux jours pour mes camps; jugez donc des occupations qui me sont tombées sur les bras; avec cela l'arrivée du Grand-Duc de Russie et de son épouse m'occupe infiniment, car l'on me fait cent questions. J'ai cru bien faire d'y inviter le prince et la princesse de Wurtemberg et leur fille et un des fils; par là la Grande-Duchesse sera en famille et agréablement et j'aurai l'occasion de faire plus en détail leur connaissance, et surtout celle de la princesse. J'ai même sur elle des projets que je ne sais s'ils me réussiront, savoir de la loger au couvent de la visitation dans les appartemens que l'Impératrice Amélie occupait, où elle aurait le Belvédère à sa disposition, aurait une Cour pour la servir de moi, pourrait sortir et en même temps serait instruite dans la religion catholique et dans tout ce que l'on voudrait. Ceci serait, je crois, tout ce qui pourrait arriver de plus avantageux, si cela me réussit, pour procurer à votre fils une épouse connue et bien instruite, mais je ne réponds pas que les parens voudront; je vais tenter fortune.

Si vous pouviez être curieux de voir ces Russes et tous ces Wurtemberg un moment ici, vous en savez le chemin; je ne vous invite pas, mais vous êtes le maître toujours et vous savez comment vous seriez reçu par votre ami. Au reste ne faites que ce qui vous plaira et ils vous viendront sans cela les premiers à Florence.

Adieu, je vous embrasse

Le 27 août 1781.

Très-cher frère. Je ne saurais vous exprimer l'impatience et le plaisir avec lequel j'ai reçu votre lettre du 16 de ce mois, et le plaisir avec lequel j'y ai vu votre heureuse arrivée et en parfaite santé après votre long voyage, mais permettez-moi de vous dire que vous ménagez trop peu votre santé. Après un voyage de la sorte vous restez quatre jours à Vienne, et puis vous partez pour Pest, où je sais bien la vie fatigante que vous menez à ces camps, et dans les quatre jours que vous restez à Vienne, au lieu de vous reposer, vous aurez été accablé de monde et d'affaires et aurez peut-être travaillé jour et nuit. Dans cette saison-ci je crains qu'à la longue cela ne vous incommode.

Leopold
an Joseph.

Je rends mille grâces à la bonté avec laquelle vous m'avez écrit de Montbeillard et m'avez envoyé votre détail et lettre sur la princesse. Je suis fâché que vous n'ayez pas pu lui parler, car sûrement vous auriez bien vite démêlé son caractère. En attendant ce que vous m'en marquez, me paraît fort bien, la douceur étant

toujours la qualité principale dans les femmes. Si elle vient à Vienne avec ses parens à l'occasion du séjour qu'y fera la Grande-Duchesse, je crois que ce sera la meilleure occasion pour l'apprendre à connaître, et en même temps, en la voyant plus souvent, elle sera moins gênée et vous aurez fait par là un bien grand plaisir à la Grande-Duchesse de la faire retourner au sein de sa famille qu'elle chérit beaucoup.

Quant au projet pour loger la jeune princesse à la visitation à Vienne, je ne sais pas s'il pourra vous réussir. Je crois que lorsque vous l'examinerez en détail, vous trouverez qu'il est sujet à bien de difficultés de toute espèce qui seront difficiles à surmonter.

Quant au voyage du Grand-Duc et de la Grande-Duchesse, je vous prie de vouloir bien me faire savoir ce que vous en saurez quant au temps de leur voyage et quand ils comptent à peu près venir en Italie, et s'ils comptent venir d'abord à Florence ou seulement à leur retour de Rome et de Naples, de même que si vous croyez qu'ils comptent s'arrêter tout l'hiver en Italie et rester longtemps à Florence ou non, car je m'imagine qu'ils passeront le carnaval à Naples. On dit qu'ils ont grande suite et voyagent en public, acceptant volontiers des fêtes. Voilà pourquoi j'ose vous demander ces détails, afin de pouvoir faire à temps les dispositions nécessaires tant pour leurs logemens que pour qu'ils trouvent ici au moins quelque spectacle passable, afin de s'y moins ennuyer, car vous savez que le pays ici, ni la noblesse n'est pas sur un pied bien brillant, et je souhaiterais de toute façon et pour l'avenir, et surtout

vu les circonstances présentes, qu'ils puissent être parfaitement contents de leur séjour en Toscane.

Quant à ce que vous me marquez que l'occasion du mariage et du voyage serait à propos pour écrire à l'Impératrice de Russie, je l'aurais fait immédiatement, si je n'avais pas dû auparavant vous demander si vous avez envoyé en Russie la lettre que j'écrivis il y a quelques mois à l'Impératrice, et que je vous adressai, ou non, et si sur le mariage je puis en écrire à l'Impératrice comme d'une chose faite et décidée, et la remercier des peines qu'elle a bien voulu se donner pour le faire réussir, ou non, et si vous croyez qu'il convient que j'écrive aussi sur le mariage et voyage futur à la Grande-Duchesse ou non. Dès que vous m'aurez donné vos ordres sur ces points, mes lettres seront d'abord faites.

Dans votre lettre de Vienne vous me marquez que, si j'ai envie de voir toute cette famille de Wurtemberg un moment à Vienne, je n'ai qu'à y venir, et que j'en sais le chemin. Je vous remercie de cette marque de bonté de votre part; j'en sens tout le prix et vous prie d'être persuadé, que quelque curiosité que je puisse avoir de voir la princesse, en venant à Vienne, mon unique objet serait toujours celui de vous revoir et de vous donner de bouche les assurances de mon tendre attachement, et cette offre de votre part aurait été suffisante pour me faire venir d'abord à Vienne, si votre départ pour les camps et votre absence de six semaines ne m'en avaient retenu. Ainsi sur ce projet je vais vous exposer mes circonstances et vous prie vous même de décider pour moi. Je ne sais pas ni quand vous retour-

nerez de vos camps, ni quand toutes ces princesses seront à Vienne. J'ai certainement l'empressement le plus vif de profiter de toutes les occasions possibles pour venir à vos pieds, mais j'ai ici chez moi une circonstance qui est la grossesse de ma femme. Quoique grâce à Dieu elle soit heureuse et se porte bien, néanmoins dans les derniers mois de ses grossesses et surtout le huit et neuvième, elle se sent toujours triste, mélancolique et a des appréhensions. Celles-ci sont augmentées cette année à l'approche de l'hiver qu'elle craint beaucoup, et surtout le froid humide, depuis qu'elle a eu un rhume si obstiné avec des crachements de sang l'année passée, dont elle a encore bien de l'appréhension, surtout ne pouvant pas aller cet hiver à Pise à cause de ses couches, et craignant l'air de Florence en hiver. Vous savez combien à juste titre je suis attaché de toute façon à ma femme. Je ne pourrais donc jamais me résoudre à l'abandonner ni m'éloigner d'elle dans ces derniers mois en hiver où elle souffre de ses mélancolies dont moi seul je puis la dissiper, la faisant sortir et voir du monde, et je sais que cela lui coûterait infiniment à elle aussi. Outre cela je ne sais pas si la Grande-Duchesse viendra directement de Vienne à Florence ou non, et quand, et il faut au moins que je sois une vingtaine de jours avant elle de retour chez moi pour faire les dispositions nécessaires pour qu'elle soit contente de son séjour d'ici, qui se feront difficilement sans que j'y mette de mon activité. Si donc mon voyage à Vienne pouvait se faire et remplir tous les buts que vous vous proposez, et en me procurant le bonheur de vous revoir, pouvait m'assurer mon retour

ici au plus tard le 9 de novembre, que ma femme entre dans le huitième mois et que la saison commence à être mauvaise en Italie, vous n'avez qu'à me le marquer, et je suis à vos ordres. Il ne me faut que huit jours pour venir à Vienne; partant d'ici vers le 6 octobre, je pourrais y être le 14; en repartant le dernier d'octobre ou le jour des morts, je pourrais rester à Vienne seize ou dix-huit jours et être de retour chez moi le 9 de novembre, car plus tard je n'oserais pas le risquer à cause de ma femme.

Je vous prie, combinez toutes ces circonstances avec la venue de la Grande-Duchesse en Italie, dont vous serez mieux informé que moi, et donnez-moi ensuite vos ordres définitifs, mais quels qu'ils puissent être, déjà que les voyages vous font tant de bien et vous coûtent si peu de fatigues, que de Bruxelles par Paris vous allez à Pest sans vous fatiguer, promettez-moi, de grâce, de venir une fois au moins le printemps prochain faire une course en Italie, pour que je puisse avoir le plaisir de vous faire voir tous mes enfans, ce qui serait le comble de mes vœux et ce que je désire bien ardemment, de même que ma femme qui me charge de vous présenter ses respects, tandis que je vous prie d'être persuadé du sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel je serai toute ma vie

Ce 30 août 1781.

Très-cher frère. J'arrive dans ce moment de mon camp de Pest où il a fait une chaleur et une poussière

Joseph
an Leopold

vraiment étouffante. Je repars tout de suite pour les autres. Je viens de trouver ici vos chères lettres qui m'ont fait grand plaisir. Vous saurez déjà que le prince François de Liechtenstein*) est mort à Metz en revenant des eaux de Spaa; c'est une perte réelle pour Vienne et affreuse pour son épouse. Je ne sais rien encore de positif sur le voyage du Grand-Duc de Russie; probablement ce sera pour la mi-septembre qu'il arrivera seulement ici. Je suis bien enchanté que votre chère épouse continue heureusement dans sa grossesse, et que tous vos enfans se portent bien. Adieu, présentez-lui mes hommages, et en vous embrassant je vous assure que je serai toute ma vie

Ce 31 août 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Le courrier du mois vous remettra celle-ci. Je n'ai rien de nouveau à vous mander; je ne sais rien des voyageurs de plus positif, toujours je crois que ce ne sera qu'en novembre qu'ils arriveront de Montbeillard. Je n'ai pas de réponse non plus au mémoire français que j'y ai envoyé et dont voici la copie**). Les chaleurs sont ici si insupportables qu'on ne sait que faire; dans ces sables de Pest nous en avons été furieusement incommodés. J'en revins hier et je repars ce soir

*) Franz Joseph Fürst Liechtenstein, geboren 1726, gestorben am 18. August 1781. Er ist der Stifter der älteren Linie des fürstlichen Hauses und war mit Gräfin Leopoldine Sternberg vermält. Sie starb erst im Jahre 1809.

**) Anhang II.

pour le camp de Münkendorf pour n'être de retour que vers le 10 octobre. Mes affaires, je ne les fais pas chômer en attendant et tout va son train un peu lentement, parce que mes outils sont si mauvais que j'ai, mais pourtant paulatim fit motus.

Le prince Kaunitz fera connaître à Veigl*) que le séquestre est levé sur les marchandises de Boltz, et je crois que nous trouverons moyen de faire un arrangement avec lui, qui pourra soutenir, selon ce que la chose vaut, ce commerce.

Adieu; faute de temps je ne puis écrire à votre chère épouse. Je l'embrasse de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie votre

Laxenbourg, le 6 septembre 1781.

Très-cher frère. J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. Je vous suis infiniment obligé de tout ce que vous me mandez, mais je ne suis pas en état d'y répondre comme je le voudrais. D'abord l'arrivée du Grand-Duc avec son épouse m'est encore absolument inconnue, mais je crois qu'au plus tôt elle pourra s'effectuer vers le 9 de novembre, jour auquel vous voulez être de retour à Florence. Ainsi de ce côté il n'y a rien à faire et vous vous mettriez inutilement en route, puisque je crois que j'irai moi-même à leur rencontre. Il m'est de même

Joseph
an Leopold.

*) Joseph Veigl, kais. Geschäftsträger in Florenz.

parfaitement inconnu quand ils iront en Italie, combien ils s'arrêteront à Vienne, ni quelle route qu'ils prendront, si le carnaval, le printemps ou même l'été seulement vous sont destinés. Je m'imagine qu'ils régleront cela à Vienne seulement, et vous en serez averti sur le champ. Le nombre des chevaux va à peu près à cent par station.

Je viens de recevoir une réponse négative du prince de Wurtemberg au sujet de loger sa fille au couvent de la visitation. Vous paraissiez l'avoir prévu, mais je ne me l'étais point imaginé. Il faudra voir si sa présence ici n'y portera point du changement pour moi. Je suis toujours convaincu que ce serait de toute façon le meilleur parti possible à prendre, d'autant plus que je ne serais point embarrassé de lui fournir des personnes très-raisonnables pour la bien entourer et élever.

Je crois qu'il convient de toute façon que vous écriviez à l'Impératrice de Russie à l'occasion des peines qu'elles s'est données pour l'arrangement de ce mariage, de même qu'une petite lettre polie à la Grande-Duchesse, pour lui marquer votre satisfaction de vous unir à sa famille et d'oser vous flatter de faire sa connaissance et celle du Grand-Duc. Mais une autre chose également nécessaire, c'est que vous écriviez aussi au père, le prince Eugène de Wurtemberg une lettre, dans laquelle vous l'assuriez de l'approbation que vous donniez au mariage que j'avais arrangé pour votre fils, et combien vous désiriez contribuer au bonheur de la princesse votre future belle-fille, en disant que vous compromettiez en moi comme chef de la famille dans tous les arrangements pour le contrat de mariage et regardant la personne

et la demeure de la princesse à prendre. En même temps vous insérerez un compliment pour la princesse mère, et en ferez un au nom de votre chère épouse. Une autre petite lettre de politesse au duc de Wurtemberg serait aussi très à propos; dans toutes vous pouvez nommer le mariage de votre fils comme arrangé avec la princesse, et arrêté pour quand son âge le permettra.

Voilà bien des sécatures, mon cher frère, mais comment faire? Votre patience m'en fait espérer l'indulgence.

Les chaleurs continuent toujours ici; malgré cela nous manoeuvrons, mais c'est tous les jours à quatre du matin que nous sommes à cheval. Je retourne demain soir en ville pour en repartir le surlendemain pour la Moravie, et ensuite pour la Bohême. Adieu, je vous envoie exprès une estaffette pour accélérer l'arrivée de tous ces détails et vous tirer du doute pour la question de votre voyage. Si je vous disais que je regrette ce moment, je vous dirais bien au-dessous de ce que je sens. Votre invitation est l'objet de tous mes désirs pour pouvoir vous embrasser avec toute votre chère famille à Florence.

Présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie

Le 22 septembre 1781.

Très-cher frère. A mon retour de ma tournée dans les montagnes de l'Appenin je m'empresse à vous répondre par ce courrier sûr à toutes les lettres que vous avez

Leopold
an Joseph.

bien voulu m'écrire, mais surtout à celles du 30 et 31 du mois passé que j'ai reçues par le courrier du mois, et à celle du 6 septembre que j'ai reçue par une estaffette extraordinaire. Je vous rends d'abord mille grâces de toutes vos lettres et des papiers que vous m'avez bien voulu envoyer par le courrier et que j'ose vous renvoyer ci-joint, et qui sont bien intéressants. J'ose pareillement vous renvoyer le papier français ci-joint que vous avez envoyé à Montbeillard, et sur lequel il n'est plus nécessaire de parler, puisque selon votre lettre du 6 de ce mois vous avez déjà reçu la réponse sur ce point.

Je suis fâché de voir que les chaleurs dont vous avez souffert aux camps, vous aient incommodé; elles sont cette année-ci excessives partout, et causent aussi ici en Italie beaucoup de maladies.

Je suis très-charmé que les affaires de Boltz paraissent vouloir s'arranger, et que vous ayez trouvé moyen de profiter de l'activité et des talents de cet homme pour en retirer l'utilité possible pour l'Etat dans les circonstances présentes. J'attendrai avec impatience vos ordres ultérieurs sur ce point, et l'arrivée ici de Boltz pour être informé de vos intentions dans cette affaire.

Je dois vous rendre bien des grâces de tous les soins, pensées et peines que vous voulez bien vous donner pour tout ce qui regarde l'établissement et mariage futur de mon fils François, et je ne saurais assez vous témoigner combien j'ai été pénétré de l'obligeante attention avec laquelle vous avez bien voulu répondre à ma longue lettre, d'abord par une estaffette exprès, pour me tirer plus tôt d'embarras, d'abord quant au projet que je vous

avais fait, de venir à Vienne. Je suis mortifié que les circonstances de la venue du Grand-Duc à Vienne, que je vois retardée de plus de six semaines de ce que l'on ne croyait, et la combinaison de la grossesse de ma femme les dérangent de façon que je ne puis pas profiter de cette satisfaction, d'autant plus que, comme vous comptez d'aller à leur rencontre, je risquerais de ne pas pouvoir profiter du bonheur de vous voir, mais je me flatte toujours que vous nous accorderez la satisfaction de venir faire une course ici pour nous voir et toute notre famille, qui est ce que je souhaiterai toujours plus que tout le reste.

Pour ce qui est du voyage en Italie du Grand-Duc, je croyais que vous en étiez parfaitement informé, et me bornerai donc à vous supplier de vouloir bien me faire savoir à son temps, quand à peu près ils comptent venir ici, pour combien de temps, et s'ils voyagent tout à fait en public, comme il paraît par ce que les gazettes en disent, ou enfin sur quel pied vous souhaitez qu'on les reçoive ici. Ne désirant que de les contenter et de faire que ce que vous souhaitez, j'ose vous en demander d'avance, puisque, s'ils souhaitent des fêtes, il faut le savoir d'avance, et enfin comme je suis persuadé que la direction de leur voyage en Italie dépendra entièrement de ce que vous leur conseillerez, j'ose vous prier, et cela uniquement pour leur rendre le séjour d'ici moins désagréable, de vouloir bien les engager de ne venir ici qu'après Pâques, alors la saison y étant meilleure, car en Avent et Carême ce pays-ci par sa façon de vivre est d'une tristesse et ennui à périr, et en carnaval nous

avons mauvaise saison, de mauvais spectacles, et ma femme serait justement en couches ou prête d'accoucher, ce qui la gênerait terriblement.

Quant à la réponse négative que vous avez reçue du prince de Wurtemberg sur votre mémoire français et la proposition que vous lui faisiez, de garder la princesse à Vienne, et de la mettre au couvent de la visitation, permettez-moi que je vous dise que je l'avais prévue, que je la trouve très-naturelle, et que je suis persuadé que même à sa venue à Vienne vous ne le persuaderez point à y consentir. Les parens de la princesse, autant que je sais, aiment beaucoup leurs enfans, ils les élèvent par eux-mêmes et sous leurs yeux, et mènent une vie retirée et bourgeoise avec eux, étant beaucoup à la campagne avec leurs enfans. Cela posé, vous trouverez, je crois, bien naturel qu'ils ne se sépareront jamais volontiers de leurs enfans, et ne l'accorderont jamais avant d'avoir terminé leur éducation selon ce qu'ils croiront de plus avantageux pour eux. La princesse est dans un âge où la partie la plus essentielle de l'éducation, et celle dont dépend tout le reste du bonheur de la vie, commence seulement, et où elle a plus que jamais besoin de l'assistance de ses parens qui l'aiment trop pour s'en éloigner, et qui considéreraient cette démarche comme un manque à leur premier devoir, au plus essentiel et sacré devoir, et à celui qui leur tient le plus à coeur. D'ailleurs vous savez bien l'idée qu'on se fait chez les protestants de nos couvents et de leur éducation, et le nom de couvent, je crois, les aura effrayés, mais bien plus encore l'idée d'abandonner leur fille aussi jeune, sans aucune expé-

rience du monde, dans un pays étranger, entre les mains de personnes qu'ils ne connaissent point, pour terminer son éducation. Toutes ces raisons me paraissent chez des parens qui pensent bien, plus que suffisantes pour autoriser leur refus malgré toutes les agréables et brillantes conditions que vous leur avez offertes, et si je dois vous dire avec ma sincérité accoutumée mon sentiment, je ne vous cacherai pas que je n'en suis pas fâché, puisque, quoique je sois persuadé que vous auriez trouvé des personnes fort capables pour l'entourer et terminer son éducation à Vienne, et que votre bonté pour nous vous aurait engagé à y prêter toute votre assistance et direction, et à y avoir l'oeil avec toute votre activité, malgré cela pourtant je crois qu'il sera plus utile pour la princesse même de lui laisser terminer son éducation chez ses parens. Vous les connaissez, vous m'avez marqué qu'ils pensent et agissent bien, on en a des preuves par l'éducation qu'ils ont donnée à la Grande-Duchesse, je crois donc qu'il sera toujours plus utile de la leur laisser terminer entièrement à eux-mêmes, les propres parens en ayant toujours plus de soin eux-mêmes que les meilleures personnes qu'on pourrait trouver pour l'entourer, d'autant plus que je ne sais pas comment une éducation donnée partie par les religieuses de la visitation et partie des dames qui vivent dans le grand monde et ont des principes tout différens entre eux, pourrait combiner ensemble, et qu'il serait à craindre que la princesse, élevée à Vienne, y apprenant à connaître tout le monde et y prenant les préventions pour ou contre les personnes, que ceux qui l'entoureraient, vou-

draient bien lui donner, ne se trouve vis-à-vis de mon fils, lorsque le temps sera venu de les marier, dans le même cas que notre belle-soeur*) à Milan s'est trouvée vis-à-vis de son mari, lorsqu'il s'est marié, et que vous avez constamment désapprouvé avec bien de la raison, vu tous les inconvénients qui doivent en résulter.

Je vous rends mille grâces de ce que vous me marquez sur les lettres qu'il convient que j'écrive à l'Impératrice de Russie, à la Grande-Duchesse, au prince Eugène et au duc de Wurtemberg. Il y a déjà quelque temps que je croyais convenable de leur écrire, mais je ne l'ai pas fait, attendant vos ordres pour cela, desquels je veux dépendre en tout. Voici donc ci-joint les quatre lettres en question; je vous les envoie ouvertes, afin que vous puissiez voir si elles vous conviennent ainsi, vous priant de vouloir bien les faire parvenir à leur adresse. En même temps je vous prie de me dire si vous croyez que j'écrive à la mère de la princesse, ou bien que ma femme se mette en correspondance avec elle, car cela me paraît décent et convenable, et si vous me permettez qu'en écrivant en Espagne, à Naples et au reste de ma famille, je puisse parler de ce mariage comme d'une chose fixée qui doit s'exécuter à son temps, afin de ne pas paraître d'en vouloir faire un mystère, déjà que tout le monde en parle, n'ayant pas osé le faire jusqu'à présent, puisque vous ne me l'aviez pas marqué, mais tout le monde commence à m'en demander.

*) Die Prinzessin Maria Beatrix von Este, Gemalin des Erzherzogs Ferdinand.

Ma femme me charge de vous présenter ses respects; grâce au bon Dieu elle se porte à merveille et avance heureusement dans sa grossesse. Mes enfans se portent aussi tous bien, hors Ferdinand qui depuis trois jours a de la fièvre avec une fluxion, causée, je crois, par les grandes chaleurs, mais il est déjà beaucoup mieux.

Je vous prie, continuez-moi vos bontés et soyez persuadé

Vienne, le 8 octobre 1781.

Très-cher frère. A mon retour je trouve votre paquet, Joseph
an Leopold. envoyé par un homme exprès jusqu'à Mantoue. Je vous suis très-obligé pour tous les détails que vous me faites. Quoique ma façon d'envisager l'établissement et l'éducation de la princesse de Wurtemberg soit différente de la vôtre, la mienne est faite dans cette occasion à plier à la vôtre, et j'ai en conséquence tout de suite fait savoir à Montbeillard qu'il n'était plus question de toutes les propositions que j'y avais fait faire, car en dernier lieu, insistant sur mon projet, j'avais fait proposer de procéder à la signature du contrat de mariage, et par conséquent aux promesses solennelles, et même, si absolument ils l'auraient exigé, au mariage par procuration. Tout cela cesse actuellement, et tout au plus il faudra envoyer à Montbeillard un prêtre pour l'instruire dans la religion catholique, et même sur ce choix, m'étant trompé sur le principal, je vous prierais de me faire connaître vos intentions. Je crois qu'un prêtre séculier, point exjésuite, qui soit un

homme d'esprit, sachant l'allemand et le français, serait l'homme qu'il y faudrait. J'envoie aujourd'hui par courrier votre lettre qui est parfaitement bien, à l'Impératrice; les autres je les garderai ici jusqu'à l'arrivée de mes hôtes. Quant au Roi d'Espagne, comme vous ne lui en avez rien dit encore, je crois que vous pourriez attendre jusqu'à ce que les choses soient plus éclaircies, ce qui pendant le séjour de Leurs Altesses pourra se rencontrer.

Je suis bien enchanté que votre fils Ferdinand se porte mieux; ces incommodités fréquentes m'inquiètent vraiment. Présentez mes complimens à votre chère épouse; mes occupations m'empêchent de lui écrire aujourd'hui.

C'est en vous embrassant tendrement que je vous prie de me croire pour la vie votre

Ce 15 octobre 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu par le courrier votre chère lettre. La nouvelle de la santé de votre fils Ferdinand m'a vraiment inquiété, et je peux me représenter les inquiétudes que cela vous aura causées, de même qu'à votre chère épouse. Je désire bien que sa convalescence soit prompte, et que cette maladie serve à lui affermir entièrement la santé, dont depuis quelques années il paraît avoir besoin. Pour ici tout va son train; je me suis fait extirper hier une loupe que j'avais sur la tête depuis plusieurs années, et qui commençait à grandir.

Brambilla*) me l'a très-bien coupée, et devant avoir la tête emmaillottée, je ne puis de quelques jours sortir. Au reste je me porte à merveille.

Présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie

Le 21 octobre 1781.

Très-cher frère. Je vous rends mille grâces de votre chère lettre du 8 de ce mois et de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu d'abord répondre à ma lettre et m'accuser la réception de mon paquet. Je suis pénétré de reconnaissance des expressions obligeantes dont vous vous servez à mon égard, et que ce que j'ai osé vous écrire sur les projets de l'éducation de la princesse de Wurttemberg, déjà que vous m'en aviez demandé mon sentiment, vous avait paru assez juste et raisonnable pour mériter que vous ayez fait les dispositions et donné vos ordres en conséquence, me flattant que vous ne m'aurez pas pris en mauvaise part que dans une affaire aussi importante que celle-ci, où il s'agit pour toute la vie du bonheur et malheur de mon fils, j'aie comme son père dit sincèrement ce que j'en pensais, et comment j'envisageais cette affaire. Depuis votre précieuse lettre

Leopold
an Joseph.

*) Josephs Leibchirurg Johann Alexander Brambilla. Er gab die Anregung zur Gründung der medizinisch-chirurgischen Akademie, welche nach ihrem Gründer das Josephinum genannt wurde, und er wurde ihr erster Vorsteher. Geboren im Jahre 1728, starb er zu Padua im Jahre 1800.

je suis bien plus tranquille sur ce point, et bien convaincu que les parens de la princesse étant comme vous me les avez décrits, ils en seront également charmés, et ils n'auraient jamais pensé à exiger à l'âge qu'ont les époux futurs, un mariage par procuration, et bien moins pu souhaiter de donner leur fille hors de leurs mains, quand même cela n'aurait été que pour ce qu'en aurait dit toute l'Europe.

Quant à ce qui regarde l'envoi d'un prêtre à Montbeillard pour instruire la princesse, je crois que cela soit très-bien décent et convenable, et suis convaincu que ses parens eux-mêmes, bien loin d'en avoir du déplaisir, y contribueront de leur mieux. Quant à la personne à choisir, nous nous en remettons entièrement à vous; personne ne pourra mieux que vous connaître un ecclésiastique qui soit de bonnes moeurs, d'un caractère gradué, d'une vraie piété et religion solide, d'aucun parti; point ambitieux ni intrigant, point exjésuite ni moine, honnête et droit, car voilà, à ce qu'il me paraît, les principales qualités qu'il devra avoir.

Quant aux lettres que je vous avais envoyées selon vos ordres, je suis enchanté que vous en soyez content, et vous pouvez en disposer selon que vous le jugerez à propos. Quant au Roi d'Espagne, je ne lui en ai rien écrit et ne lui en écrirai rien, que quand vous me le permettrez et le jugerez à propos.

Le 24 octobre 1781.

Très-cher frère. La bonté que vous nous avez bien voulu témoigner en toutes les occasions, surtout dans ce qui regarde nos enfans, leur âge et nombre qui augmente, et la santé du comte Philippi*) qui est auprès d'eux, baissant tellement à vue d'oeil que je crois qu'il ne pourra guère continuer cette carrière, tout cela m'a engagé à tâcher de chercher quelqu'un pour y placer. Ici on ne trouvera pas aisément des personnes qui soient à propos, et je me suis trouvé si content de tous les officiers que j'ai pris jusqu'à présent, que j'ai fait des diligences pour en trouver d'autres, ayant besoin de jeunes gens dont l'âge et la santé puissent résister. J'ai entendu beaucoup louer et on m'a mis en vue un baron Frédéric Warnsdorf d'Empire, premier lieutenant des grenadiers du régiment de Wartensleben, au bataillon des grenadiers d'Auersperg en quartier à Tabor, et l'on m'a assuré qu'il avait toutes les qualités morales du caractère nécessaires. Je me suis fait sous main informer de ses supérieurs et d'autres, et toutes les informations ont été également bonnes, et quoique je ne lui aie point fait parler de cette idée, j'ai des raisons de croire qu'il ne s'y opposerait pas. Je vous prie donc, avant de faire aucune démarche, de me dire si vous approuvez ce choix, si vous me permettez de lui en faire parler, et si vous croyez qu'il puisse nous convenir. J'attendrai sur cela vos ordres, et ose vous renouveler nos prières, afin de vouloir bien,

Leopold
an Joseph.

*) Der kais. Major Alois Moriz Graf Philippi. Vgl. Maria Theresia und Joseph II. III. 202.

quand vous le pourrez, nous faire informer à temps, du temps du voyage du Grand-Duc en Italie, quand il compte à peu près être en Toscane, et combien y rester, pour pouvoir faire nos dispositions.

Continuez-nous vos bontés et soyez persuadé du plus tendre et respectueux attachement avec lequel je suis

Ce 29 octobre 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et agirai en conséquence de vos intentions. Pour aujourd'hui je n'ai qu'un moment pour vous embrasser; la nouvelle de l'heureuse délivrance de la Reine de France et la naissance d'un Dauphin absorbent tout mon temps. Croyez-moi pour la vie votre

Ce 1 novembre 1781.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui que nous avons église, matin et soir, je ne puis vous écrire qu'un mot. La Reine continue à se bien porter; des Grands-Ducs le voyage est retardé; ils n'arriveront que le 20 ici et par conséquent de beaucoup plus tard qu'on n'avait compté. Ils m'écrivent qu'ils ne resteront que quinze jours ici, étant pressés, par conséquent c'est au mois de décembre qu'ils viendront en Italie, et par conséquent tous mes itinéraires sont dérangés. Adieu

Ce 12 novembre 1781.

Très-cher frère. Je serai bref aujourd'hui, ayant ^{Joseph}
une fluxion aux yeux qui m'incommode. Les Wurtem- ^{an Leopold.}
bergeois sont arrivés*); des Grands-Ducs point de nou-
velle encore. J'ai été dîner avec les premiers à Purkers-
dorf, et je vous embrasse, en rendant bien des grâces
à vous et à votre femme de vos complimens pour l'accouche-
ment de la Reine de France

Ce 22 novembre 1781.

Très-cher frère. Dans ce moment**) nous arrivons ^{Joseph}
avec les voyageurs ici; je vous laisse juger, si j'ai du ^{an Leopold.}
temps à moi. Je vous embrasse néanmoins de tout mon
coeur avec votre chère épouse. Je suis assez content

*) Am 10. November waren der Herzog und die Herzogin, die
Prinzessin Elisabeth und Prinz Ferdinand in Wien eingetroffen

**) Das heisst, am Tage zuvor, am 21. Nov. traf Joseph mit dem
Grossfürsten und der Grossfürstin von Russland, denen er bis Troppau
entgegengefahren war, in Wien ein. Die Wiener Zeitung vom 24.
November trägt an ihrer Spitze als Motto:

„Die Freude Wiens ist unbegrenzt,
„Seit uns das Glück zu Theil geworden,
„Dass selbst der grosse Stern aus Norden
„In voller Majestät in unsern Mauern glänzt.“

Und noch besser kommt es am 28. November, an welchem Tage die
Wiener Zeitung mit der Aufschrift erschien:

„Da schon der Himmel selbst die Götter dieser Erden,
„Mit ew'gen Freundschaftsbanden knüpft,
„Kann der wohl noch als Patriot erfunden werden,
„Dem nicht das Herz für Freuden hüpft?“

d'eux, et je verrai ce qu'ils décideront pour leur voyage ultérieur; je crois que jusque vers Noël ils resteront ici. Voici la réponse de l'Impératrice de Russie à votre lettre; elle est venue par courrier, et je vous embrasse fort à la hâte

Ce 26 novembre 1781.

Joseph
au Léopold.

Très-cher frère. Hier, ou pour mieux dire cette nuit, a été la grande fête à Schönbrunn qui a parfaitement réussi. Près de 4000 masques, tout a soupiré et toutes les chambres sans exception étaient ouvertes. Outre cela on y donna l'opéra d'Alceste qui réussit fort bien. Voilà tout ce que je puis vous dire à la hâte, en vous embrassant, de même que votre chère épouse, de tout mon cœur

Ce 29 novembre 1781.

Joseph
au Léopold.

Très-cher frère. Non seulement la tristesse du jour le plus malheureux de ma vie, mais plus encore la fluxion que j'ai aux yeux, m'empêche de vous écrire longuement. Je crois que les voyageurs partiront d'ici seulement après Noël, et je crois qu'ils iront tout droit par Venise à Naples, ensuite feront séjour à Rome, et à Pâques viendront chez vous. La petite princesse de Wurtemberg a quatorze années, par conséquent n'est qu'un enfant, mais dans lequel ni de figure ni d'esprit

et encore moins de caractère il paraît la moindre chose défectueuse ou rebutante. J'ai eu soin de lui faire nettoyer et arranger les dents, dont elle avait besoin, et par là ils seront plus que passables.

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse

Ce 3 décembre 1781.

Très-cher frère. J'ai l'honneur de vous joindre ici ^{Joseph}_{an Leopold.} les deux lettres de la Grande-Duchesse et du prince père de Wurttemberg en réponse aux vôtres; celle au duc, je l'ai fait partir en même temps. Il me paraît qu'ils reviennent tous à mon premier projet pour la princesse, savoir qu'elle soit élevée ici et instruite dans la religion. Nous verrons encore comment ils s'en expliqueront; en attendant vous me ferez plaisir de me faire connaître si vous n'y auriez rien d'essentiellement à opposer, je m'arrangerais alors en conséquence.

Adieu, je vous embrasse. Mes yeux ne sont pas encore bien

Ce 6 décembre 1781.

Très-cher frère. Dans le tourbillon qui m'environne, ^{Joseph}_{an Leopold.} je ne puis vous rien écrire outre cela; mes yeux me font enrager. J'ai reçu votre chère lettre; de nouveau il n'y a rien ici. Je crois que mes hôtes se plaisent et

qu'ils resteront jusqu'après la nouvelle année. Adieu, je vous embrasse, de même que Madame. Croyez-moi pour la vie

Ce 17 décembre 1781.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 6 de ce mois, et regrette infiniment que vous soyez encore incommodé de vos yeux, ce qui dans le moment présent vous doit être doublement désagréable. J'ose vous envoyer ci-joint à cachet volant les réponses que j'ai cru devoir faire aux lettres de l'Impératrice de Russie, du duc de Wurtemberg et de la Grande-Duchesse, qui étaient on ne peut pas plus obligeantes, vous priant de les remettre, si vous les trouvez convenables; à cette occasion comme dans toute cette affaire je n'ai rien fait sans que vous ne l'ayez ordonné. Je vous prie de me marquer, si vous ne croyez pas convenable que j'en écrive au roi d'Espagne pour lui en donner part, déjà que toute l'Europe en parle, et si vous ne croyez pas qu'il convienne que ma femme écrive à la mère de la princesse, n'ayant rien voulu faire sans vos ordres, vous priant également de me marquer si vous croyez convenable que j'écrive encore à quelqu'un d'autre, à qui et comment, pour pouvoir vous obéir exactement.

Par votre lettre de la poste passée vous m'avez marqué que vous comptiez derechef faire élever la princesse à Vienne, et que je vous fasse connaître si je n'avais rien d'essentiellement à y opposer sur ce point.

Je me suis pris déjà la liberté de vous marquer avec ma sincérité accoutumée ce que j'en pensais, lorsque vous avez voulu en savoir mon sentiment au mois de septembre dernier. Je ne puis présentement que vous rappeler cette lettre et m'y conformer entièrement, d'autant plus que j'ai toujours cru que les parens mêmes de la princesse ne s'accorderaient point à la laisser seule à Vienne, outre ce que je vous ai marqué dans cette lettre, et qui se réduisait principalement à la crainte qu'on ne donne à la princesse des impressions qui pourraient ensuite produire les inconvéniens que du temps passé vous aviez très-sagement craints et prévus, lorsqu'il s'agissait du mariage de mon frère Ferdinand. Je n'ai d'ailleurs rien d'essentiel à dire et bien moins à opposer à l'idée de l'élever à Vienne, étant bien convaincu que vous, qui avez bien voulu idéer et arranger tout ce mariage, et qui êtes sur les lieux et voyez la princesse, ses talens, caractère, ceux de ses parens, et enfin tout ce que je ne vois pas et dont je ne puis pas juger, ferez certainement ce qui sera le mieux et le plus avantageux, et voudrez bien dans le cas que la princesse reste à Vienne, vous donner la peine d'invigiler vous-même à son éducation et faire un choix tel des personnes qui l'environneront, que tous les inconvéniens qu'on en pourrait craindre, soient empêchés, d'autant plus, que vous voudrez bien considérer que de ce choix dépendra le bien-être futur pour toute sa vie non seulement de mon fils, mais de la princesse elle-même, et par conséquent qu'on ne saurait jamais choisir avec trop de soin, et qu'il est bien naturel que cela doit m'être à coeur.

Enfin j'ose vous prier à son temps de nous envoyer une petite description comment vous avez trouvé la princesse, et s'il était possible de nous en faire avoir un portrait. Ma femme vous en prie également et me charge de vous présenter ses respects. Elle est dans son dernier mois et se porte à merveille, de même que, grâce à Dieu, tous mes enfans, Léopold ayant enfin perdu la fièvre. Moi je vous prie d'être persuadé du tendre attachement avec lequel je suis



1782.

Ce 10 janvier 1782.

Très-cher frère. Je ne vous ai pas écrit lundi par la poste, ayant été en route avec le Grand-Duc et la Grande-Duchesse jusqu'à Mürzzuschlag. J'ai été bien frappé à la nouvelle que vous m'avez mandée de la mort de la Störck*), et si inopinément. C'est une grande perte que vous faites et que je ne puis comprendre comment vous la réparerez, ne sachant personne à Florence dans le genre de ce qu'il vous faudrait pour vos filles. Heureusement que la force d'âme et la religion de votre chère épouse la préservent de tous les événemens et de leur influence sur sa santé. Présentez-lui mes hommages et croyez-moi pour la vie

Joseph
an Leopold.

*) Die Gattin des grossherzoglichen Leibarztes Matthäus Freiherrn von Störck, welche mit der Oberaufsicht über die Wartung der kleineren Kinder des Grossherzogs betraut war.

Ce 12 janvier 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Ce courrier vous remettra d'abord une espèce de description que j'ai cru vous pouvoir être agréable, des circonstances qui accompagnent les voyages et les goûts de Leurs Altesses Impériales, afin de pouvoir régler vos arrangemens en conséquence*). Ils désireront sûrement d'être beaucoup en famille, avec vous et vos enfans; le plus familièrement et cordialement que vous les traiterez, mieux sera.

Voici aussi trois lettres en réponse aux vôtres; l'une de la Grande-Duchesse, l'autre du prince et enfin une du duc de Wurtemberg. Je crois qu'il ne sera pas nécessaire d'y faire autre réponse. Enfin voici aussi les extraits politiques ordinaires assez peu signifiants, et puis je vous envoie aussi deux portraits de la petite princesse Elisabeth. Celui en miniature est le plus ressemblant, et comme j'ai encore mal aux yeux, j'y ajoute une description fidèle comme elle m'a paru et ce que je compte faire ici, par une main sûre, l'ayant dictée pour ne pas l'écrire moi-même**).

L'événement de la mort de la Störck me fait une vraie peine, et je sens tout l'embarras pour la remplacer que cela doit vous causer, d'autant plus qu'elle n'avait de mon su pas de seconde, qu'ainsi au moment des couches de votre chère femme vous vous trouvez absolument au dépourvu.

*) Anhang III.

**) Anhang IV.

Je vous joins aussi ici le bref du Pape et ma réponse;
je suis curieux de ce qu'il fera.

Ce 21 janvier 1782.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et j'ai ^{Joseph}
^{an Leopold.}
bien imaginé la surprise que l'idée du voyage du Pape
vous aura causée. Vous aurez vu par le courrier sa
lettre et ma réponse. Il faudra voir à présent ce qu'il
fera pour ici. Nous avons un temps charmant, gelée,
mais serein. Pour moi, je suis continuellement à ma
tâche, et en vérité, elle est forte.

Je vous joins ici, cher frère, le décompte de la caisse
aviticale, à laquelle nous devons partager six. Vous
verrez que quinze cents florins reviennent cette année
pour chacun, et vous disposerez à la caisse de Posch*)
de votre contingent que j'annonce en même temps aux
autres. Adieu

Ce 23 janvier 1782.

Très-cher frère. Cette estafette sera la dernière que ^{Leopold}
^{an Joseph.}
j'aurai l'honneur de vous envoyer, ma femme se portant,
grâce à Dieu, à merveille. Elle n'a pas la moindre fièvre
de lait ni incommodité, pas même d'altération. Je vous

*) Johann Adam Freiherr von Posch, später Regierungs-Präsident
in Vorderösterreich.

rends mille grâces des papiers que vous m'avez envoyés par le courrier; les lettres du prince de Wurtemberg n'étant que des complimens en réponse aux miennes, n'exigent pas, au moins pour le présent, à ce qu'il me paraît, aucune réponse de ma part, à moins que vous n'ordonniez différemment. Votre réponse à la lettre du Pape est excellente; je suis curieux de voir le parti qu'il prendra; il s'est trop aventuré et a été mal conseillé, lorsque dans la sienne il vous a proposé si positivement de venir à Vienne. Après votre réponse il ne peut plus honnêtement refuser de venir, quoiqu'il perde en même temps tout espoir de voir changés les ordres donnés pour les affaires ecclésiastiques. Je suis curieux de voir s'il viendra en public ou non, et si, comme il est sûr, il ne conclue rien, il risque à son retour à Rome de s'y voir sifflé et hué par la populace. J'ai vu une lettre pastorale de l'évêque de Königgrätz *) à sa diocèse sur la tolérance; elle m'a enchanté et j'en ai été édifié; elle m'a paru bien digne du ci-devant prévôt Hay **) qui avait déjà étalé ces mêmes principes dans les affaires des religionnaires en Moravie il y a trois ans.

Quant à ce que vous me marquez relativement à la princesse Elisabeth de Wurtemberg, je vous rends mille grâces de tous les détails que vous avez bien voulu m'envoyer par le courrier et qui sont bien intéressants. Je ne puis qu'entièrement applaudir le choix que vous

*) Johann Leopold Hay, geboren 1735, gestorben 1794. Er war der Schwager von Sonnenfels und Birkenstock.

**) Hay war von 1775 bis 1780 Propst zu Nikolsburg.

avez fait de l'abbé Langenau pour l'instruire dans la religion catholique, et de l'instruction que vous avez bien voulu lui faire donner pour sa règle et qui est excellente dans tous ses points. Cet article important sera d'autant plus facile à arranger bien, qu'il paraît que la princesse a de l'inclination pour la religion catholique, et que, n'ayant pas encore été admise à la communion, elle n'est pas fort instruite dans les principes de la religion qu'elle a professée jusqu'à présent, ce qui rendra sa conviction et changement plus aisé.

Quant au projet de la faire venir au mois de septembre à Vienne et de l'y mettre aux Salésiennes, c'est-à-dire dans le bâtiment à côté, je ne puis qu'également approuver entièrement ce que vous avez fixé, persuadé que, la princesse élevée sous vos yeux, vous voudrez bien avoir la bonté d'invigiler à ce que son éducation et les personnes qui l'environnent et la fréquentent, soient telles qu'elle puisse à son temps faire le bonheur de son époux futur et la tranquillité et l'agrément de la famille dans laquelle elle doit entrer. Sur cela nous ne pouvons même faire que nous en remettre entièrement à vous, ni la savoir en de meilleures mains, d'autant plus que par ce que vous me marquez, je vois que son humeur incline plutôt à être tranquille et doux que trop vif, ce dont je suis très-charmé.

Vous voulez bien vous intéresser à la perte que nous avons faite de la Störck; elle est bien sensible, désagréable et difficile à remplacer, mais à cela il n'y a pas de remède. Heureusement que pour le présent nous avons chez tous nos enfans de très-bonnes femmes

affidées et sans aucune exception. Je me flatte de pouvoir trouver ici une veuve, dame comme il faut, pour faire l'Aya, et je cherche une sous-gouvernante pour être sous ses ordres, et ne désespère pas avec un peu de temps de la trouver. En attendant ma femme a toujours la Thérèse avec elle et la mène partout avec elle, et pour les petits enfans, les femmes sont bonnes et cela suffit pour à présent.

Enfin quant à ce qui regarde le voyage du Grand-Duc en Italie, je ne puis que derechef remercier votre bonté qui, par les détails sur lesquels vous avez voulu entrer et me prévenir dans votre mémoire, a prévenu en grande partie ce que je désirais de savoir, mais je me flatte que cette même bonté de votre part ne me prendra pas en mauvaise part, si en conséquence de votre mémoire, et seulement pour remplir vos intentions selon que vous souhaitez, j'ose vous faire ici différentes questions sur ce même voyage et la façon de faire que le Grand-Duc soit, ainsi que je le souhaite, entièrement content de son séjour à Florence.

D'abord vous pouvez être sûr que je tâcherai de faire de façon que le Grand-Duc et la Grande-Duchesse connaissent en toutes les occasions que tant moi que ma femme nous ne désirons que de leur témoigner la confiance et l'amitié la plus cordiale et parfaite, que nous agissons en tout selon vos intentions et façon d'envisager les choses, et que nous leur témoignerons combien nous désirons leur amitié, et la joie que nous ressentons du futur mariage qui doit lier si intimément nos familles ensemble. Sur cela soyez tranquille; j'ai compris vos

intentions et je me flatte que je les seconderai pleinement. Je leur ferai tout voir ici ce qu'ils souhaiteront de voir, et sûrement sans fard ni apprêt. Tout ce qu'ils souhaiteront de savoir sur de nouveaux établissemens, maniement d'affaires, commerce, marine, ils le sauront; je leur en ferai voir le bon et les défauts, et leur donnerai tout le détail par écrit, sans la moindre charlatanerie, apprêt ni mystère qui serait ridicule. Sur tout cela j'en réponds; je leur dirai franchement tout ce que je sais, ce qui n'a pas réussi ou bien avec les vrais motifs... et ils ne verront sûrement rien de préparé ni qui ait l'air de comédie, car ce n'est pas mon fort. Dès qu'ils arriveront, je les préviendrai d'abord avec franchise, en m'appuyant sur vos bontés et sur ce que vous m'aviez marqué, que j'osais agir ainsi directement à leur égard. Tout ce qu'ils seront curieux de voir ou de savoir sur le soin que nous prenons pour nos enfans, petits et grands, la manière de les tenir, leur éducation, mes principes sur ce point, ils pourront tout voir par eux-mêmes, et je ne leur en cacherai rien.

Quant aux heures pour le sortir, il sera facile d'arranger les choses de façon qu'ils ne sortent jamais avant dix heures du matin, ou enfin quand eux-mêmes voudront. Pour le soir je tâcherai qu'à dix heures et demie le spectacle puisse être fini et qu'ils puissent être libres et retirés. Il n'y aura aucune course fatigante, et dans tous les projets de choses à voir on ne consultera pour les heures et tout que leur goût et volonté. On leur en fera voir la note des objets et ils choisiront ceux qu'ils voudront, empêchant qu'on ne les sèque inutilement à

leur faire voir des choses qui n'en valent pas la peine. Tous les établissemens publics, ils pourront les voir; je leur en donnerai la note et n'en ferai prévenir aucun, afin qu'ils voient tout le bon et le mauvais dans leur état naturel, de même les hôpitaux Ils auront tous les détails par écrit qu'ils souhaiteront sur tous ces endroits, sans qu'ils les demandent, de même les cartes, plans, estampes des plus beaux bâtimens, tableaux etc.; ils trouveront tout cela à leur arrivée déjà prêt.

Quant aux dîners et conversations plutôt petites que nombreuses et composées des personnes de tout rang, connues pour leur esprit, talens, ou célèbres de quelque façon que ce soit, j'ai compris vos intentions, et cela sera exécuté, mais je vous préviens que ce n'est pas de ce côté-là que nous brillons ici, et que ces personnes devant parler français, je suis doublement embarrassé, puisque, quoique tout le monde comprend tant bien que mal ici le français, il n'y a pas cinq dames qui le parlent, de même les hommes et surtout les gens de lettres d'ordinaire ne le savent point. Parmi les employés il y a quelques personnes instruites, avec lesquelles je suis persuadé que la Grande-Duchesse parlera volontiers.

Quant aux bals, il n'est pas possible d'en faire ici de noblesse, puisque personne des dames ne danse. Pour leur faire voir toute la noblesse sans gêne, il n'y a que des espèces de conversations ou académies de musique à faire chez moi pour toute la noblesse. Alors on fait jouer tout le monde, et comme on est répandu dans plusieurs chambres, il n'y aura point de gêne. Les bals ne se donnent ici qu'au théâtre, et ceux-là ne sont bons

que pour leur faire passer une soirée à voir le théâtre illuminé, car alors la société n'y est pas choisie*).

Le 27 janvier 1782.

Très-cher frère. Je vous rends mille grâces de votre <sup>Leopold
an Joseph.</sup> chère lettre du 17 de ce mois**) et de la part que vous avez bien voulu prendre à la perte que nous avons faite de la Störck, sur laquelle j'ai déjà eu l'honneur de vous répondre la poste passée. A présent ce dont toute l'Italie est occupée, est le voyage du Pape, qui meurt d'envie de l'exécuter, d'autant plus que tout le monde à Rome l'approuve et l'y anime. Je suis curieux de voir le parti qu'il prendra.

Ma femme me charge de vous présenter ses respects, et se porte, grâce à Dieu, à merveille, de même que tous mes enfans; elle compte commencer à se lever demain.

La bonté que vous nous avez témoignée toujours, m'engage à vous demander votre sentiment sur un point qui regarde mon fils François. Jusqu'à présent j'ai cru convenable de ne lui dire rien du tout, ni sur le mariage projeté pour lui, ni sur tout ce qui regardait la princesse

*) Das Schreiben des Grossherzogs verbreitet sich nun in noch ausführlicheren Details über die Vorbereitungen zum Empfange des Grossfürsten Paul und seiner Gemalin. Sie sind jedoch zu unwichtig und zu weitläufig, um hier Aufnahme zu finden.

**) Der hier erwähnte Brief des Kaisers wurde wegen seiner geringen Bedeutung weggelassen.

de Wurttemberg. Ma raison était qu'étant au plus fort de ses études, des idées de mariage, qu'il ne peut ni comprendre ni bien concevoir encore, n'auraient pu qu'à lui faire naître des idées non à propos, et qui pourraient le distraire et déranger dans le reste de ses études. A présent que le Grand-Duc vient ici, je suis en doute sur le parti à prendre, et ose vous prier de me marquer ce que vous croyez le plus convenable pour me régler en conséquence, ou si je dois lui en parler et le prévenir, puisque probablement alors la Grande-Duchesse lui en parlera, et dans ce cas je crains que mon fils ne se trouve un peu embarrassé vis-à-vis de la Grande-Duchesse, ou bien s'il vaudrait mieux n'en rien dire du tout à mon fils, et prévenir le Grand-Duc et son épouse, que je ne lui en ai encore rien dit, en leur en disant les raisons, et alors la Grande-Duchesse le trouvera sûrement tout à fait dans son naturel. Sur ce point j'attendrai vos ordres, et me réglerai d'abord immédiatement en conséquence.

Ce 28 janvier 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. C'est avec le plus grand plaisir que j'ai reçu le courrier et votre chère lettre qui me donne part de l'heureuse délivrance de votre chère épouse et de la naissance d'un fils*). Le tendre attachement que j'ai inviolablement voué à vous et à toute votre chère

*) Des Erzherzogs Johann, geboren am 20. Jänner 1782.

famille, m'y fait prendre l'intérêt le plus vrai. J'attends avec impatience les ultérieures nouvelles, et je me flatte que la délivrance ayant été si heureuse, les suites le seront de même.

Je puis facilement m'imaginer votre embarras au sujet du remplacement du poste important qu'occupait la Störck. Après ce que vous me mandez de ne pouvoir trouver de secrétaire pour écrire le français, je me trouve presque dans le même cas; j'ai cherché ici, dans toute l'armée, et même aux Pays-Bas vainement un homme qui réunisse les talents que j'exige pour travailler dans la langue française.

Adieu, mon cher ami, je compte vous renvoyer votre courrier en peu de jours; je vous embrasse en attendant de tout mon coeur.

Ce 7 février 1782.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous rends bien des grâces des questions que vous m'y faites. Vous pourrez à votre bon plaisir informer votre fils des projets de mariage que nous avons ensemble arrangés pour lui, ou aussi le lui laisser ignorer encore; cela est indifférent, et Leurs Altesses Impériales en étant informées, en seront sûrement contentes. La seule chose que je crains, c'est que, comme tout le monde le sait, qu'il ne l'apprenne de travers par quelque domestique, et dans ce cas il vaudrait beaucoup mieux qu'il l'eût appris par vous le premier, et qu'il ne croie pas qu'on lui en fait

Joseph
an Leopold.

mystère. Enfin réglez-vous, mon cher ami, entièrement selon votre bon plaisir.

Le Pape on dit toujours qu'il viendra; je l'attends de pied ferme. Adieu; je vous embrasse

Ce 10 février 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et c'est d'un moment à l'autre que j'attends la réponse du Pape pour savoir s'il viendra. Pour moi, je n'en doute plus par les mêmes raisons que vous m'écrivez; dès que je le saurai, je vous en donnerai part, de même que des dispositions que je compterai faire pour le recevoir.

Mes yeux ne sont pas encore entièrement raisonnables, et il s'est joint à cela une espèce de rhume d'estomac presque comme une coqueluche, qui, après avoir diné, me prend et me fait tousser avec une violence terrible. Adieu

Le 20 février 1782.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. Par votre lettre du 7 de ce mois j'ai vu vos intentions sur ce que je vous avais osé demander, si je devais prévenir mon fils François relativement à son mariage futur ou non. Je ne l'ai fait que pour ne faire que ce que vous ordonneriez. Vous me marquez que je puis le prévenir ou non, ainsi que je le croirai le mieux, et que cela est indifférent; je me réglerai

donc en conséquence selon les circonstances, vous priant seulement d'être persuadé qu'en tout cas ce ne sera sûrement que moi qui le lui dirai le premier, et que depuis que mes enfans sont avec les hommes, ils n'ont jamais rien pu apprendre par des domestiques, car ils n'ont jamais été un seul moment même seuls, ni avec leurs maîtres, et bien moins seulement avec leurs valets de chambre, car cela a été un des principaux objets de mes soins.

Vous me marquez que vous attendez encore toujours le Pape, mais en Italie on ne parle plus de son voyage, et seulement je crois que le Pape même pour sa personne aurait envie de le faire.

Le 24 février 1782.

J'ai eu l'honneur de vous écrire hier par le courrier et par la poste. J'ai cru de mon devoir de vous envoyer aujourd'hui cette estafette que j'adresse par un de mes gens au général Montoja à Mantoue, pour vous donner part, qu'enfin le voyage du Pape pour Vienne est sûr, et son départ fixé au 27 de ce mois, qui est après-demain. Il ira par Loretto et l'Etat vénitien et Gorice. Je viens de recevoir par une personne sûre, d'un prélat bien informé de Rome le papier ci-joint*); comme il contient des détails sur les personnes que le Pape prend avec lui, et leur caractère, qui peuvent vous intéresser, je

Leopold
au Joseph.

*) Diese Beilage fehlt.

vous les envoie, priant que ce papier ne soit que pour vous, pour ne pas compromettre les personnes dont je les ai eus. Tout le monde qui connaît ces personnes, convient qu'elles sont comme le papier les décrit. Tout le monde en Italie blâme ce voyage du Pape et le choix des personnes qu'il mène avec lui; on assure qu'à la fin il s'est laissé persuader à mener avec lui Mgr. Onesti son neveu, et Mgr. Doria maestro di camera, mais cela n'est pas sûr ni probable. Si jamais j'apprends d'autres détails, je ne manquerai pas de vous les marquer, et j'ai osé envoyer cette estafette, afin que vous en soyez informé à temps, puisque les neiges aux environs de Rome ont retardé les lettres de poste qui, devant aller d'ici par les courriers de Milan jusqu'à Mantoue, n'ont pas pu partir depuis huit jours.

Ce 25 février 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en suis fort obligé. Je ne puis pas me défaire encore de ma maudite toux, ni mettre la fluxion que j'ai aux yeux, à la raison. Maximilien a gagné le même mal et cela règne ici. Adieu, je vous embrasse; je ne sais pas le mot du Pape ni des voyageurs russes. Je vous prie de présenter mes hommages à votre chère épouse et croyez-moi

J'avais déjà envoyé ma lettre, que je reçois la copie du bref que le Nonce me présentera demain. Je la rouvre pour vous l'envoyer; vous y verrez que le Pape est

décidé à venir ici, et cela tout de suite. C'est un singulier événement, nous verrons comment cela finira. Adieu; j'ai fait ordonner à Hřzan*) de suivre le Pape et de venir avec lui ici.

Ce 4 mars 1782.

Très-cher frère. Je vous écrirais un volume pour ^{Joseph} an Leopold. répondre à trois de vos chères lettres que j'ai reçues à la fois par le courrier et par l'estafette. Je vous suis infiniment obligé pour leur contenu et surtout de la charmante attention pour l'estafette et ses détails intéressants. Nous allons donc voir arriver ce phénomène, le Pape, en Allemagne. J'envoie Cobenzl**) pour le recevoir aux confins, et mes cuisines. Mes yeux ont tellement empiré que me voilà réduit depuis trois jours à les avoir bandés et à mettre chaque demi-heure des cataplasmes; c'est bien ennuyant, et cela m'oblige de finir en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, à laquelle je rends bien des grâces pour sa chère lettre et les figues.

Voilà la réponse que j'ai faite au Pape à sa dernière lettre, en envoyant un courrier à sa rencontre à Bologne.

Vienne, ce 7 mars 1782.

Mon cher frère. Je viens de recevoir encore par le ^{Joseph an Leopold ***).} courrier votre chère lettre; je redépêche ce garde pour

*) Franz Xaver Graf Hřzan, Cardinal und Botschafter Oesterreichs in Rom.

**) Der Vicekanzler Johann Philipp Graf Cobenzl.

***) Von fremder Hand; nur die Unterschrift und der Zusatz sind von Joseph geschrieben.

v. Arneth. Joseph u. Leopold.

avoir le plaisir de vous écrire et porter à Leurs Altesses Impériales mes réponses. Je vous suis infiniment obligé de la liste des voyages du Saint-Père que vous venez de m'envoyer. Dans ce temps, dans le carême, et vu l'arrivée de LL. AA. II. à Rome, c'est une vraie équipée que son départ, et qui ne se justifie ni ne se comprend que par cette envie mystique qu'il a de vouloir paraître le sauveur des droits de l'église, pendant qu'on ne lui fait aucun mal. Quelque extraordinaire que soit son arrivée ici, et quoiqu'on ne puisse point se préparer à l'idée de tout ce qu'il proposera, fera ou négociera ici, il me trouvera, j'espère, un fils respectueux de l'église, un maître du logis poli avec son hôte, un bon catholique dans toute l'étendue du terme, mais en même temps un homme au-dessus des phrases, des actes tragiques dont il pourrait l'orlancer, ferme, sûr et inébranlable dans ses principes, et suivant le bien qu'il entrevoit avec certitude, de l'Etat, sans autre considération quelconque. J'insiste fortement pour qu'il loge à la Cour; cela me convient de toute façon et doit lui convenir aussi, s'il pense honnêtement.

J'ai envoyé le vice-chancelier comte Cobenzl avec mes cuisines d'office et avec une lettre italienne, écrite de ma main propre, jusqu'aux confins. Je compte moi-même, si ma fluxion aux yeux me le permet, avec mon frère aller à sa rencontre jusqu'à Bruck, et peut-être le mener de là par Maria Zell (seule fête que je crois lui être propre) à Vienne.

Je suis bien fâché que Leurs Altesses Impériales viennent vous voir dans un moment si embarrassant et désagréable qu'est la fin du carême, et que la semaine

sainte ils aillent la passer à Livourne, ce qui ne laissera pas de vous déranger. Je crois qu'ils retourneront par Florence à Bologne, puisqu'ils n'ont vu cette ville que très-légèrement en passant, et que ce n'est pas par le nouveau chemin qu'ils se rendront à Modène. Quand vous en aurez des détails plus sûrs, et surtout de leur arrivée dans le Mantouan et le Milanais, je vous prie de me faire l'amitié d'en avertir directement Ferdinand.

Je vous joins ici quatre mots de lettre pour le Grand-Duc, que je vous prie de lui remettre lors de son arrivée à Florence, de même que je vous prie de remettre cette lettre à votre chère épouse, qui contient une incluse à la Grande-Duchesse, que j'ose la prier de garder également jusqu'à son arrivée.

Adieu, mon cher frère! Je vous embrasse tendrement, et croyez-moi pour la vie

Votre tendre frère et ami

JOSEPH.

Ma fluxion aux yeux m'oblige à ne vous pas écrire de main propre ; excusez-moi.

Vienne, ce 10 mars 1782.

Très-cher frère. J'ai reçu par le garde votre chère ^{Joseph an Leopold *)} lettre, et je vous suis infiniment obligé des détails qu'elle contient.

*) Von fremder Hand; nur die Unterschrift und der Zusatz sind von Joseph geschrieben.

Mes yeux n'avancent que très-doucement dans leur guérison, et je viens de me faire ventouser, espérant que cela me fera du bien. C'est un courrier russe qui en passant laissera cette lettre, j'espère, à Florence.

Voilà donc le Pape en chemin, et probablement actuellement à Mestre. J'avoue que la saison, le temps du carême, la présence de Leurs Altesses Impériales, et surtout le motif et l'objet de cela sont une vraie énigme, et on a beau se casser la tête pour en trouver le fin; l'on finit toujours par croire que, si jamais le proverbe: *Pariunt montes*, a été vrai, il le sera dans cette occasion. Je suis fâché que tout cela vous amène dans la semaine de la Passion LL. AA. II. de Russie; c'est un grand inconvénient, mais dont je ne suis point embarrassé que vous vous tiriez à merveille, et qu'elles jouiront chez vous d'un peu de tranquillité et en même temps auront le loisir d'apprécier vos établissemens et vos arrangemens, et de faire votre connaissance et celle de votre chère épouse, qui, chacun dans son genre, sans flatterie, fait honneur à son sexe, ainsi que le bonheur de celui qui leur appartient.

Si la saison le permet, je crois que vous feriez bien d'aller loger à l'Impériale; là vous pourriez bien plus facilement et à l'aise faire leur connaissance, et ce seront des points de promenade que d'aller voir les objets intéressants de la ville de Florence, surtout si vos enfans restent en ville; alors il n'y aura pas plus de recherches là-dessus que vous ne voudrez. Je sens fort bien que, vu les derniers jours de la semaine sainte, vous ne pourrez guère accompagner LL. AA. II. à

Livourne ni à Pise; mais, avant leur départ, je crois que vous trouverez moyen de les voir encore un instant, soit à Pistoja, si près du nouveau chemin, ou à Florence, si elles vont par Bologne.

Autant que je sais, la Pâque des Grecs schismatiques est plus tard que la nôtre; je m'étonne, par conséquent, qu'elles aient l'air de célébrer la nôtre à Livourne, ou si elles voulaient attendre la leur, elles devraient y faire un long séjour.

La prise du fort St. Philippe est certainement un événement bien avantageux pour les Cours de Bourbon, surtout si -l'on peut redoubler encore actuellement les moyens contre Gibraltar, il faudrait croire que la fin de cette campagne devrait amener des événemens capables de décider de la guerre. Pour moi ici, malgré les men songes horribles dont on se repaît et qui la plupart viennent du foyer de Potsdam, et dans lesquels vous-même n'êtes pas épargné, je vis tranquille; je ne pense qu'à améliorer mon petit ménage, et en bon fermier, mettre dans toute sa valeur le terrain qui m'est confié.

Adieu; en vous embrassant croyez-moi pour la vie

Votre tendre frère

JOSEPH.

Je ne puis point vous écrire encore pour mes yeux de main propre; faites mes excuses à votre chère épouse et à vos enfans, que je ne puis répondre à leurs charmans compliments.

Ce 14 mars 1782.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai point d'autres nouvelles à vous donner, sinon que mes yeux vont un peu mieux. Je ne sais rien encore du Pape, et j'attends les premières nouvelles de Bologne, où j'ai un courrier. Adieu; présentez mes tendres amitiés à votre chère épouse et à Leurs Altesses Impériales, qui probablement seront actuellement chez vous. Je vous embrasse.

Dans ce moment je reçois votre chère lettre*); je suis charmé que vous ayez été content de la façon avec laquelle votre fils François a reçu la nouvelle de son mariage, et de l'éloignement dans lequel il est encore de son exécution.

Ce 18 mars 1782.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Infiniment obligé pour votre chère lettre*) et celle de votre fils, et comme tout s'est passé, m'a fait grand plaisir. Ma fluxion aux yeux continue sans relâche, malgré les remèdes les plus forts et les plus assidus. Je vous suis tendrement obligé pour vos avis; une allocution en pleine église du Saint-Père ferait une scène incroyable, car je ne pourrais me dispenser de l'interrompre et de le faire taire.

Adieu, je ne sais encore si je serai en état d'aller jusqu'à Neustadt à sa rencontre; il arrive vendredi le

*) Fehlt.

22 ici; il reçoit hommes et femmes chez lui; la Marianne est allée le voir à Laibach. Adieu. . . .

Vienne, ce 23 mars 1782.

Mon cher frère. Le capitaine Warnsdorf, que vous ^{Joseph an Leopold *)} avez désiré, part enfin, et je le charge de ce paquet pour vous. Je ne l'avais jamais vu et ne lui ai parlé qu'un quart d'heure; il m'a paru un homme fait et sensé. Je souhaite qu'il réussisse en plein selon votre désir; je lui ai donné le titre de capitaine et le droit de porter l'uniforme du régiment dans lequel il se trouve; par conséquent vous avez la facilité de me le renvoyer, si vous n'en êtes pas content.

Je vous joins ici un paquet contenant toutes les pièces qui ont trait au nouveau commerce de Boltz et à l'érection d'une compagnie. Je vous prie de me le renvoyer ensuite et de m'en dire brièvement si vous en espérez du bien.

Ma fluxion aux yeux, qui me tourmente encore, m'a néanmoins fait prendre le parti d'aller à la rencontre du Pape; j'ai regardé cela pour un jour de bataille, à laquelle il faut risquer quelque chose, arrive ce qui en pourra. J'ai été jusqu'au delà de Neustadt à sa rencontre, et pour éviter tout cérémonial et compliment quelconque, c'est sur le grand chemin, en présence seulement des postil-

*) Von fremder Hand; nur die Unterschrift und der Zusatz sind von Joseph geschrieben.

lons, que je l'ai rencontré et fait tout de suite descendre de la voiture, pris dans la mienne à deux places et mené tout droit à Vienne à la Bourg, où il y avait tous les chambellans et conseillers d'Etat qui y attendaient, et après lui avoir fait faire le tour des chambres où il loge, savoir celles qui sont à côté de moi dans le même étage, nous sommes venus à l'oratoire de la chapelle de St. Joseph, où il y avait un Te Deum de préparé qui fut chanté, sans néanmoins tirer du canon ou autre témoignage public pareil.

Je ne pourrais que paraître exagérant, si je vous disais le nombre des voitures, des personnes et des gens à cheval qui ont été hier sur le chemin pour me voir arriver; enfin, depuis Neudorf jusqu'à la Bourg, c'était un fil des deux côtés, et si je dis qu'il y avait cent mille âmes, en vérité je ne dis pas trop.

Le cardinal Hřzan est arrivé en même temps que le Pape, et il a fait une diligence étonnante, étant venu en dix jours.

Notre conversation n'a roulé que sur des choses très-indifférentes, et le Pape a paru éviter soigneusement d'entrer en matière; il dîne toujours seul, et cela le soir à huit heures.

C'est le jour de Pâques qu'il s'est proposé d'officialier publiquement à St. Etienne, et de donner ensuite la bénédiction à tout le peuple sur la place du Hof, du balcon qui se trouve devant l'église des ci-devant Jésuites.

Pour la semaine sainte, il n'est pas encore bien décidé ce qu'il fera, et pour moi ce ne pourra être que selon

l'état de mes yeux que je pourrai y comparaître; la course d'hier ne paraît pas y avoir fait grand bien.

Adieu, portez-vous bien. C'est avec bien de l'empressement que j'attends de vous la nouvelle détaillée du séjour du comte et de la comtesse du Nord chez vous, et comment vous en aurez été content. Je vous embrasse, étant pour la vie votre. . . .

Mes yeux m'empêchent de vous écrire de main propre. Embrassez Madame et vos enfans de ma part.

Ce 28 mars 1782.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous annoncer votre chère lettre*) reçue par le courrier russe et la Grande-Duchesse. Je suis enchanté que votre entrevue se soit si bien passée et qu'on ait été content de part et d'autre. J'étais bien sûr que, quand on vous connaîtrait, on vous rendrait justice. Les belles choses qu'on me dit de votre fils François, ne me font pas moins de plaisir, et enfin je suis enchanté et ai des grâces infinies à vous rendre et à votre chère épouse pour cette complaisance charmante avec laquelle vous vous êtes prêtés à tout cela.

Je vous joins ici ce que je sais du Pape et de ses allures**); en fait d'affaires, nous sommes au même point

*) Fehlt.

**) Le 22. L'après-dînée arriva Sa Sainteté et tout fut dit ce jour-là; Elle resta retirée chez Elle.

Le 23. Le matin Elle vint chez Sa Majesté l'Empereur et y resta pendant deux heures tête à tête dans sa chambre à coucher. On y

encore comme s'il n'était pas venu. Mes yeux vont mieux, et je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie votre. . .

parla essentiellement de l'édit de la tolérance, et après que S. S. eût écouté toutes les raisons, elle finit par dire ces mots remarquables que, si Elle avait été à la place de l'Empereur, Elle aurait fait de même. Ensuite Elle donna audience à tous les ambassadeurs et à plusieurs des premiers ministres.

Le 24, dimanche des Rameaux, S. S. célébra la messe dans la petite chapelle dite Kammerkapelle à porte close; ensuite S. M. vint chez Elle et y resta près de deux heures toute seule. On parla principalement de la Bulla unigenitus, et cenae, et S. S. trouva juste qu'on ne fit plus mention dans aucune dispute de la première, et que la seconde restât entièrement dans l'oubli. Ensuite S. S. donna audience à tous les ministres étrangers et autres personnes de distinction qui vinrent chez Elle.

Le 25, jour de l'Annonciation, S. S. alla avec deux voitures à six chevaux, le Porta-Croce à cheval en avant, portant la croix, et le Caudatario à cheval derrière la voiture, accompagnée de gardes, aux Capucins. Elle y célébra la messe dans l'église où il y avait la prière de quarante heures; ensuite Elle descendit au caveau impérial, se fit tout expliquer, et montant ensuite au réfectoire des Capucins, où quarante à cinquante dames étaient rassemblées, qui, conjointement avec les Capucins, lui baisèrent le pied, Elle retourna ensuite avec le même cortège à la Cour, où Elle alla faire une courte visite à S. M. l'Empereur, dans laquelle on ne décida autre chose, sinon que le jeudi-saint Elle donnerait la communion dans la chapelle privée à S. M. l'Empereur, et qu'Elle laverait les pieds à douze pauvres, S. M. ne pouvant faire publiquement cette année-ci la fonction, par rapport à ses yeux.

Le 26 mars, S. S. eut une conversation de trois heures avec S. M. l'Empereur, où presque toutes les matières ecclésiastiques furent avec plus ou moins de chaleur repassées, après quoi S. S. donna les audiences accoutumées à beaucoup de gens qui vinrent La voir. Le soir Elle vint chez S. M. l'Empereur, qui avait une petite compagnie de cinq ou six cavaliers, et Elle y resta à causer pendant plus d'une heure.

Vienne, le 2 avril 1782.

Mon cher frère. J'ai reçu aujourd'hui deux de vos ^{Joseph an Leopold *)} chères lettres à la fois, la dernière poste de Florence n'étant point arrivée. Je vous suis infiniment obligé au sujet des détails que vous me mandez du séjour du comte

Le 27, S. S. a resté au logis et a donné des audiences. S. M., qui avait pris médecine le matin, et qui, l'après-dinée et le soir, s'était occupée de se préparer à la confession, n'a par conséquent pas pu voir S. S.

Le 28. Le matin, vers les huit heures, S. S. se rendit à la Kammerkapelle pour dire la messe, où S. M. l'Empereur et l'Archiduc Maximilien se rendirent de même. Après une courte prière, le Pape s'habilla devant l'autel, dit une messe basse, et, après la communion, communia S. M. l'Empereur et l'Archiduc Maximilien. Ensuite le confesseur du Pape dit une autre messe, après laquelle S. S. retourna chez Elle, et S. M. l'Empereur, de même que l'Archiduc, retournèrent également chez eux. Une heure après, le Pape se rendit, accompagné de chambellans et de conseillers, à pied par le corridor aux Augustins, et assista à l'office servi par les Cardinaux et le Nonce, qui dit la messe. S. S. porta Elle-même le calice avec l'hostie sacrée au reposoir, et puis vit dans l'oratoire une quantité de dames qui lui furent présentées; de là Elle revint à pied au logis. S. M. l'Empereur et l'Archiduc ne furent point de cette cérémonie. Au logis, il s'habilla et sortit dans l'Antichambre où les douze pauvres se trouvaient; on y chanta l'Évangile et quelques pièces, et alors il leur lava les pieds. Ensuite, retourné chez lui, il ôta le pluvial et la mitre et ressortit une autre fois dans le Spiegelzimmer, où une table était préparée pour faire dîner ces mêmes pauvres; il leur servit le premier service et ensuite il se retira. S. M. l'Empereur et l'Archiduc furent comme spectateurs dans la foule présents; les Cardinaux l'assistèrent, et comme, entre autres, le Cardinal Batthyany ¹⁾ avait la commission de lui mettre la mitre, il y avait bien de la peine, car il était trop petit pour y arriver.

*) Von fremder Hand; nur eigenhändig unterzeichnet.

¹⁾ Joseph Graf Batthyany, Erzbischof von Gran und Primas von Ungarn.

et de la comtesse du Nord, et je suis bien charmé que vous vous conveniez mutuellement. Je vous joins ici la continuation de mon journal de ce que le Pape fait*).

*) Le 29 mars, S. S. alla le matin en particulier chez les Augustins par le corridor pour assister à l'office du vendredi-saint. Elle ne fut qu'à l'oratoire et ne descendit point, ni pour baiser la croix ni pour accompagner le Saint Sacrement au sépulcre. L'office divin fini, plusieurs dames lui furent présentées à l'oratoire. Le Pape revint au logis, et à deux heures et demie il alla, accompagné de la livrée Impériale, de tous les chambellans et conseillers d'Etat, et de l'Archiduc Maximilien et des Cardinaux, visiter à pied les sépulcres, qui furent la chapelle italienne, les Minorites, les Écossais, l'église sur le Hof, celles de St. Pierre et de St. Michel. Il n'assista point à aucunes ténèbres et travailla seul chez lui.

Le 30, il ne sortit point et n'alla pas même à la grande chapelle, aux litanies et à la messe qu'on y a coutume de dire ce jour-là, et le soir de même il n'alla à aucune résurrection, mais il resta chez lui. Ces deux jours, vendredi et samedi, S. M. l'Empereur, plus incommode de ses yeux, n'a point vu Sa Sainteté.

Le 31, S. S. alla avant neuf heures à St. Étienne. Comme l'incommodité aux yeux de S. M. l'Empereur l'avait absolument empêché de sortir de sa chambre, la grande voiture, les chambellans à cheval et tous les gardes furent contremandés. S. S. descendit à St. Etienne, s'habilla dans une chapelle, passa ensuite à l'adoration du Saint Sacrement, puis, dans une autre chapelle, on chanta la tierce; puis enfin Elle alla au maître-autel qu'on avait tourné vers le peuple, où Elle dit une grande messe, en récitant une homélie avant le Credo, qui expliquait l'évangile du jour. Après la grande messe, Sa Sainteté se remit en voiture et se rendit par le Hohen Markt dans la chancellerie de guerre, où Elle reprit Ses habits pontificaux, et se rendit ensuite sur le balcon qui est devant l'église, où Elle donna la bénédiction au peuple qui était innombrable. Dès que la bénédiction fût donnée, le bataillon de grenadiers, qui était sur la Freyung, fit une décharge qui donna le signal aux canons qui étaient à l'entour de la ville, après quoi Sa Sainteté se déshabilla, se remit en voiture, et en allant par la Freyung et la Herrengasse, retourna à la Cour. Son cortège consistait dans le Porta-Croce en avant, dans une grande voiture à quatre, dans laquelle étaient le Saint-Père et deux Cardinaux, deux

Ma misérable fluxion aux yeux était presque entièrement bien jeudi passé, et sans que je sortisse ou que je fisse le moindre excès, elle revint d'une telle force que je fus obligé de me faire saigner et que je dus me soumettre à rester dans l'obscurité en mettant toutes les demi-heures des cataplasmes, et non-seulement je ne pus assister à aucune des fonctions, mais pas même entendre la messe le jour de Pâques. Cela est bien ennuyant et me fait d'autant plus de peine que, malgré tous les remèdes, les moyens et les soins que j'y donne, je vois que rien n'opère ni n'agit intérieurement. Je me suis soumis à tous les remèdes possibles, et cela augmente plutôt que cela ne diminue.

Adieu, mon cher frère ; il faut que je me serve d'une main étrangère pour vous embrasser, et je vous prie de me croire, de même que votre chère épouse, pour la vie

Votre tendre ami

JOSEPH.

Vous me demandez si Madame votre chère épouse devait écrire à la petite princesse. Je crois qu'on peut

autres voitures dans lesquelles étaient les *Monsignori*. Quatre gardes hongroises et quatre gardes galiciennes allèrent derrière la voiture de Sa Sainteté ; le reste du jour, Elle resta au logis et vit du monde. Le tout se passa très-bien, sans désordre et sans accident majeur.

Le 1^{er} avril, S. S. dit une messe basse dans la chapelle ; Elle y invita une soixantaine de dames qui vinrent l'entendre et qui après lui baisèrent dans la sacristie la main et le pied ; ensuite Elle donna des audiences, et comme beaucoup de monde s'était assemblé sur les bastions et sous ses fenêtres, le Pape sortit sur le balcon et leur donna la bénédiction, et ensuite il resta au logis à voir toujours du monde.

attendre jusqu'à ce qu'elle soit la première à lui écrire, lorsqu'elle sera établie à Vienne. Il en est de même à l'égard de votre fils, qui n'est pas encore en âge d'exprimer des sentimens par écrit, ne pouvant pas encore les sentir dans son coeur et n'étant encore aucunement maître de ses actions.

Vienne, le 4 avril 1782.

Joseph an
Leopold *).

Très-cher frère. Mon incommodité aux yeux commence un peu à se relâcher, et après quatre jours de cataplasmes continuellement appliqués, l'inflammation a diminué; néanmoins je ne puis pas encore soutenir la grande lumière ni appliquer les yeux à la moindre des choses; je vous laisse juger si cette vie est ennuyante. Je suis charmé en attendant de voir par votre chère lettre que vous continuez à être content des deux voyageurs du Nord. Je vois qu'ils veulent tout à fait brûler Bologne et ne s'arrêter que deux jours à Milan et dans le Milanais, ce qui sera bien peu de chose, et ils se trouveront tout à fait trompés dans leur calcul, s'ils ne vont point voir les provinces méridionales de la France. Je ne sais pas comment ils emploieront les quatre, presque cinq mois qui leur restent pour arriver au camp de Prague, qui n'est qu'à la mi-septembre.

Je vous envoie ici, mon cher frère, la continuation du journal du Pape**), par lequel vous verrez qu'il y

*) Von fremder Hand, nur eigenhändig unterzeichnet.

**) Le 2 avril, S. S. alla dire la messe à l'église des Dominicains et vit dans le réfectoire trois cents femmes, ce qui fit une telle presse

a actuellement neuf jours que je n'ai point pu parler à S. S.

C'est en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, que je vous prie de me croire sincèrement et pour la vie

Votre tendre frère

JOSEPH.

Vienne, ce 8 avril 1782.

Très-cher frère. Je ne vous écris qu'un mot par cette poste, étant très-occupé d'un nombre de changemens que je dois faire dans l'interne du gouvernement, joint le Pape, avec lequel, puisque mes yeux commencent à

Joseph an
Leopold *).

que le Pape fut serré contre une table et se mit à crier, et ne sachant plus que faire, il leur donna la bénédiction et se sauva; de là il passa dans l'église des ci-devant Jésuites, qu'il regarda seulement, et ensuite il se rendit au Belvédère et vit la galerie, et de là il passa à l'église de S. Charles Borromée, et puis retourna au logis, en continuant à donner des audiences. L'incommodité de S. M. la mit toujours hors d'état d'aller voir ou de recevoir S. S.

Le 3 avril, S. S. a dit la messe dans la chapelle de S. Joseph et y a invité un grand nombre de dames et de femmes de toutes les classes, entre autres les vieilles femmes de chambre qui logent à la Cour; ensuite il a donné la main et le pied à baiser dans la sacristie, et ensuite, à son ordinaire, il a vu tout le monde qui venait chez lui, et après il a fait aussi venir tous les gens d'office de la Cour et leur donna la main et le pied à baiser.

Le 4 avril, S. S. ne sortit point et ne dit non plus la messe, mais donna continuellement des audiences, puis Elle reçut tout le monde, savoir: marchands, employés, bourgeois, jusqu'à valets de chambre, cuisiniers, enfin tous les officiers de maisons particulières.

*) Von fremder Hand, nur eigenhändig unterzeichnet.

me le permettre, je recommence mes conférences. J'ai eu hier sous mes fenêtres le plus beau spectacle qu'il soit possible de voir. Comme c'était le dernier jour des indulgences données, tous les villages sont accourus en ville à plusieurs lieues à la ronde, et je puis vous assurer qu'à six reprises différentes que le Pape a donné la bénédiction du balcon de la Cour, il y a eu plus de cent mille âmes qui s'y sont trouvées.

Adieu. En vous envoyant ci-joint la suite du journal*), je suis en vous embrassant, de même que votre chère épouse, pour la vie. . .

*) Le 5 avril, S. S. dit la messe dans la chapelle de St. Joseph, où il y eut derechef trois cents femmes d'invitées qui lui baisèrent pied et main; de là il donna la bénédiction, comme il le fait tous les jours, une ou deux fois au peuple qui s'assemble devant ses fenêtres, puis il passa dans la bibliothèque et vit ensuite le cabinet des médailles; de là il retourna chez lui, donna des audiences, et le soir reçut derechef à sa façon tout le monde, de sorte que non-seulement les bourgeois, mais jusqu'aux garçons perruquiers et ce qui se trouve sur les rues en hommes, en foule entre chez lui jusqu'à dix heures du soir.

Le 6 avril, S. S. entendit la messe, donna derechef la bénédiction au peuple du balcon, et puis fit dire au corps des Hausknechte und Holzträger de la Cour qu'ils pouvaient le venir voir, ce qui arriva aussi. Il donna trois fois la bénédiction à plus de vingt à trente mille âmes qui s'assemblèrent sous ses fenêtres et sur les bastions, l'une à neuf heures, l'autre à midi, et enfin la troisième à quatre heures après dîner. De là il alla au trésor et puis revint chez lui, donna des audiences et finit comme ça sa journée.

Le 7 avril, dimanche, S. S. dit la messe à la chapelle, où il invita trois cents femmes; après S. M. l'Empereur lui fit une visite de près de deux heures et parla de choses indifférentes. De là il donna six fois ce jour-là la bénédiction du balcon au peuple qui, comme le dernier jour des indulgences, s'est rassemblé dans une foule immense et dont on n'a pas encore vu sous les fenêtres du Pape, puisque tous

Vienne, ce 11 avril 1782.

Très-cher frère. Je continue à vous envoyer le journal ^{Joseph an Leopold *).} des opérations de S. S. **); aujourd'hui enfin Elle est accouchée d'un écrit, et je vais accoucher d'une réponse. Tout ce que je puis vous en dire encore, c'est que ces deux enfans ne se marieront jamais ensemble. Je vous donne part, cher frère, que mes yeux vont enfin mieux, et pour les conserver et tâcher de les consolider, je ne sors pas encore et je veux lire et écrire le moins que possible. Je viens de nommer Posch président dans l'Autriche antérieure à Fribourg; comme par là il ne pourra plus gérer vos commissions ici, il dépendra de vous de nommer qui bon vous semblera. Pour moi, je chargerai

les remparts, toute la place de parade, tout le Spanier et la Bell'aria furent jonchés de monde, avec le grand chemin, de façon qu'aucune voiture ne pût passer ni aucune personne marcher, et cela à six reprises différentes. Tous les villages circonvoisins sont venus presque ce jour dernier en ville, et depuis hier, dans toutes les églises les confesseurs n'ont pu suffire. De là S. S. alla voir le cabinet d'histoire naturelle et ensuite a donné des audiences et encore une bénédiction l'après-dînée, plus nombreuse encore que celles de l'avant-dîner.

Le 8 avril, S. S. dit la messe dans la chapelle et invita encore près de trois cents dames et femmes de tout genre; ensuite S. M. eut avec Elle une conférence de près de trois heures, dans laquelle toutes les matières furent épluchées sans rien décider. Ensuite S. S. donna des audiences, puis, après-dîner, Elle passa à l'église des Augustins pour voir la chapelle de Lorette; de là Elle revint et vit du monde comme toujours.

*) Von fremder Hand, jedoch eigenhändig unterzeichnet.

**) Le 9 avril, S. S. ne dit point la messe; S. M. l'Empereur passa plus de trois heures avec Elle; il fut surtout question des bénéfices milanais, sans rien conclure. De là S. S. donna quelques au-
v. Arneth. Joseph u. Leopold.

le caissier de S. M. l'Impératrice, Mayer*), du détail de la caisse de famille; c'est un honnête homme et fort exact qui, dans ce moment-ci, n'est pas occupé d'autres choses. Si vous vouliez peut-être vous en servir également, il s'en ferait honneur et une grâce.

Adieu, mon cher frère; présentez mes respects à Madame votre épouse et croyez-moi pour la vie...

Vienne, ce 15 avril 1782.

Joseph au
Leopold **).

Mon cher frère. Je suis bien enchanté de voir par vos chères lettres que le séjour de LL. AA. II. de Russie

diences, puis se rendit à l'Arsenal, parcourut toutes les salles et revint ensuite. Elle donna encore des audiences, et le soir il y eut à l'ordinaire peut-être plus de mille personnes qui Lui baisèrent la main et le pied.

Le 10 avril, le Pape n'a point dit de messe. Il vint trouver le matin S. M. l'Empereur, s'entretint avec Elle plus de trois heures; la conversation ne roula presque que sur des choses indifférentes. Vers les deux heures après midi, S. S. se rendit avec sa suite à la fabrique des porcelaines, où Elle a examiné tous les magasins et ateliers. Elle se transporta ensuite au jardin de Liechtenstein; de là chez les Servites et revint à la Cour vers les quatre heures après midi. Le soir Elle donna encore des audiences.

Le 11 avril, S. S. a dit la messe à la chapelle, où y assistèrent encore plus de deux cents femmes qui lui baisèrent le pied, les mêmes revenant cinq à six fois. Ensuite S. M. l'Empereur resta chez S. S. près de trois heures; on parla de choses assez indifférentes et S. S. remit le papier qui contient ses désirs. De là S. S. donna quelques audiences et puis se rendit au couvent des Salésiennes et puis chez le Père Parhamer¹⁾ à la maison des orphelins, qui lui fit tous ses tours, savoir exercice etc.

*) Albert Edler von Mayer.

**) Von fremder Hand, nur eigenhändig unterzeichnet.

¹⁾ Pater Ignaz Parhamer, Director des Waisenhauses in Wien.

à Florence ait si bien réussi, car leurs lettres, comme les vôtres, sont toutes uniformes et marquées au coin du plaisir mutuel que vous avez eu de faire connaissance ensemble. Elles me disent mille biens de vos chers enfans et surtout de François, et elles ne lui reprochent que d'être un peu petit. C'est un événement fort satisfaisant pour moi, que vous ayez jugé ces voyageurs comme moi, et qu'ils aient été également enchantés de vous. Je m'attends, cher frère, que vous voudrez bien me faire par une bonne occasion un petit détail, comment vous aurez trouvé la façon d'être et l'esprit du comte et de la comtesse du Nord, et s'ils vous ont inspiré de la confiance.

Quant à ici, mes occupations continuent toujours d'être des plus fortes. Outre le courant, il s'y joint un extraordinaire qui m'absorbe souvent des journées entières. La visite du Pape est de ce nombre; je passe tous les jours près de trois heures avec lui; hier je l'ai mené promener à l'Augarten et au Prater, mais je n'ai osé assister, par rapport à mes yeux, au feu d'artifice et à une espèce de Cocagne que l'ambassadeur de France donnait gratis pour la naissance du Dauphin. Le tout a parfaitement réussi sans le moindre désordre, et malgré qu'il y eut, à ce qu'on dit, plus de 100,000 âmes.

Vous verrez par la continuation du journal*) ce que le Pape fait ici; il est décidé à s'en retourner par Linz,

*) Le 12, S. S. ne dit point de messe et fit une visite à S. M. l'Empereur de près de deux heures, et après Elle se rendit au collège Thérésien, et donna ensuite, de retour chez Elle, des audiences comme de coutume, à toutes sortes de personnes.

Le 13, le Saint-Père entendit la messe dans la chapelle, après laquelle S. M. l'Empereur vint chez lui et lui remit la réponse à ses

Munich, Innsbruck, Vérone, Padoue, Ferrare et ainsi à Rome. Le jour du départ n'est pas encore décidé, mais on commence à parler des dispositions.

Nos conversations ayant abouti à ne rien décider, le Saint-Père a pris le parti de m'écrire les différents points de police ecclésiastique. Je lui ai répondu tout de suite, et pour que vous en soyez instruit, je vous joins le tout ici. Vous verrez que la meilleure intelligence et politesse y règnent, mais que nous ne sommes pas tout à fait d'accord sur les mêmes principes, par lesquels nous voulons aller tous les deux au bien de la religion. Je

remarques; de là le Pape alla aux écuries de la Cour, passa tout du long, vit tous les chevaux, puis alla au manège, vit un équipage de traîneau tout arrangé, puis passa à la vénerie et vit tous les chiens de chasse qui mangeaient la soupe; on lui présenta comme aux autres un fouet. De là il se rendit à Schönbrunn sur la montagne, parcourut le jardin en voiture, vit la faisanderie, la ménagerie, descendit à Hietzing à l'église, fut au jardin de Steckhoven, et ensuite alla au château, où près de mille femmes furent rassemblées, mais il ne leur donna rien à baiser. Il vit le château et puis retourna au logis, où il donna derechef des audiences comme à l'ordinaire.

Le 14, S. S. dit la messe; mais comme il y avait tant de femmes, Elle les fit toutes renvoyer; ensuite Elle donna la bénédiction au peuple qui s'était assemblé sous ses fenêtres, puis alla avec S. M. l'Empereur dans une voiture à deux places à l'Augarten qu'Elle parcourut dans toutes ses parties, et où la foule du monde empêchait de marcher librement. De là Elle se rendit de même au Prater; comme c'était le jour où l'on donna un feu d'artifice gratis pour la naissance du Dauphin, il y avait un monde infini. Outre cela, on y donna une cocagne qui attira tout ce monde, ce qui fournit un très-beau spectacle. Ensuite le Pape revint chez lui et donna des audiences comme à l'ordinaire.

Le 15, le Pape, après avoir dit la messe, vit plusieurs dames qui s'étaient rassemblées dans la sacristie. S. S. se transporta ensuite à l'hôtel du prince Liechtenstein pour y voir la galerie.

vous prie de garder encore ces pièces pour vous seul, personne n'en ayant encore connaissance, et ne sachant point si le Pape voudrait qu'elles fussent répandues dans le public. Je ne sais s'il les tiendra pour dites, ou s'il en reviendra avec une autre représentation, et qui exigera derechef une pareille réponse, et in fine finali, nous ne parviendrons à ne rien changer dans notre façon de penser réciproque.

Adieu; présentez mes tendres complimens à votre épouse et croyez-moi pour la vie. . . .

Vienne, ce 18 avril 1782.

Mon cher frère. Je suis bien content de voir par ^{Joseph an Leopold} votre chère lettre que vous soyez satisfait des voyageurs russes, et qu'ils le soient de vous. Je vous suis infiniment obligé de toutes les peines que vous vous êtes données avec eux, et j'attends avec bien de l'empressement les nouvelles ultérieures que vous promettez par la première occasion sûre.

Le Pape s'était déterminé à partir demain, et après que tout était disposé et que les courriers étaient expédiés, il a changé d'avis et remis son départ à lundi 22 avril. La seccatura commence à devenir des plus fortes, et je crois que Sa Sainteté se retourne du côté de l'importunité, ne pouvant rien gagner du côté des raisons. Je vous joins ici les points qu'il m'a encore donnés par écrit,

*) Von fremder Hand, nur eigenhändig unterzeichnet.

avec la réponse que j'y ai faite; vous y trouverez (de même la continuation du journal*).

Demain le pape donnera les chapeaux aux deux cardinaux Batthyany et Firmian**), ce qui fera une fonction publique dans la salle dorée.

Imaginez-vous qu'il a voulu faire cardinal mon frère, mais que lui ayant dit que les Electeurs, hormis celui de Mayence, ne pourraient recevoir cette dignité, ce qu'il savait probablement aussi bien que moi, ce coup de politique n'a pas eu d'autre effet.

Ma santé va passablement bien, quoique mes yeux ne veuillent pas encore se mettre tout à fait à la raison.

Adieu, mon cher frère; présentez mes respects à Madame votre épouse et croyez-moi pour la vie

*) Le 16 avril, S. S. ne dit point de messe, mais vint rendre visite à S. M. l'Empereur et lui annonça son départ fixé pour le 19. On parla de différentes matières et S. S. se mit un peu en chaleur, mais qui se calma par la nullité de l'effet qu'Elle voyait faire; ensuite Elle alla voir l'académie des Ingénieurs sur la Laimgrube et puis les tableaux au jardin du prince Kaunitz; ensuite il donna derechef des audiences au soir.

Le 17 avril, le Pape ne fit qu'entendre la messe, après laquelle S. M. l'Empereur se rendit chez lui, où il lui déclara qu'il ne partirait que le 22 avril, et il lui remit un nouveau papier qui contenait toutes les mêmes questions déjà si souvent discutées. Il ne sortit pas ce jour-là, donna comme de coutume des audiences, et passa le reste de la journée à écrire.

Le 18 avril le matin S. S. dit la messe, vit plusieurs dames rassemblées dans la sacristie, et le temps n'étant pas favorable, S. S. renonça au projet qu'Elle avait d'aller à Klosterneuburg. Elle donna par conséquent des audiences et se prépara pour donner le 19 au Primat d'Hongrie, cardinal Batthyany, ainsi qu'à l'évêque de Passau, le chapeau de cardinal.

**) Bischof von Passau.

Vienne, ce 22 avril 1782.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre où vous ^{Joseph an Leopold *).} me parlez enfin du départ de Leurs Altesses Impériales. Il vous est arrivé à peu près comme à moi, c'est-à-dire que Madame la Grande-Duchesse est tombée malade le jour de son départ. Je suis bien enchanté que vous en ayez été content, et c'est des personnes bien intéressantes, surtout pour l'avenir.

Enfin je viens d'empacter le Pape; il va par Munich et couche aujourd'hui à Mölk, demain à S. Florian près de Linz, à Ried, puis à Altenötting et enfin à Munich; de là il passe à Innsbruck, Brixen, Trente, va à Vérone, à Padoue et à Venise; de là par Ferrare, Bologne, Cesena retourne à Rome. J'ai créé prince de l'Empire son neveu Onesti; il a accepté avec reconnaissance cette faveur, mais il m'a prié de différer l'envoi du diplôme, craignant la satire. Je ne vous cache pas être bien aise de son départ, car ces derniers huit jours surtout la chose était devenue presque insupportable, vu les finasseries et patelinages qu'il avait mis dans sa négociation et dans tous ses discours, et l'enthousiasme vraiment ridicule qui avait gagné surtout les femmes. Tous les corridors, tous les escaliers de la Cour étaient farcis de monde; on ne pouvait pas assez se défendre, moyennant des sentinelles redoublées, de toutes les choses qu'on lui avait apportées pour être bénites, savoir: scapulaires, rosaires, images etc., et pour la bénédiction qu'il donnait du balcon par sept

*) Von fremder Hand; nur die Unterschrift und der Zusatz sind vom Kaiser selbst.

fois par jour, il y avait un monde dont on ne peut se faire une idée quand on ne l'a pas vu, car ce n'est point exagéré quand on dit qu'il y avait jusqu'à soixante mille âmes à la fois. Cela faisait aussi le plus beau spectacle qu'il soit possible de voir, et jusqu'à vingt lieues et plus à la ronde les paysans venaient avec leurs femmes et enfans; hier il y eut une femme d'écrasée dans la foule sous mes fenêtres.

Je vous joins ici l'allocution en latin que le Pape a tenue, et vous me ferez plaisir de la faire insérer dans la gazette de Florence, et enfin de la rendre publique. Je crois qu'il n'a rien eu à désirer pour la manière dont il a été traité de toute façon. Quant aux points essentiels, vous aurez vu par mes réponses qu'il a obtenu peu de chose, et moi j'en ai obtenu cette espèce de déclaration publique qui m'était nécessaire pour l'enthousiasme qu'il avait causé dans toute l'Europe.

Je vous envoie ici la suite du journal*), et en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, je vous prie de me croire pour la vie

Votre tendre ami

JOSEPH.

*) Le 19 avril le matin S. S. se rendit chez S. M. l'Empereur; après Elle donna la bénédiction au peuple rassemblé sous ses fenêtres, ensuite Elle fit les fonctions publiques en tenant une espèce de consistoire dans la salle dorée, où Elle donna les chapeaux aux deux cardinaux Firmian et Batthyany. Après cette cérémonie, le Pape se transporta dans l'Amalienburg pour y voir les appartements qu'ont occupé les Grand-Ducs de Russie, et ensuite S. S. fit une visite à l'archiduc Maximilien et au comte de Rosenberg¹⁾, qui était malade.

¹⁾ Franz Graf Rosenberg, Oberstkämmerer.

Mes yeux vont mieux, mais je leur dois en tout beaucoup de ménagement.

Vienne, le 25 avril 1782.

Mon cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; pour ^{Joseph an Leopold *).} aujourd'hui il ne me reste rien à vous mander de nouveau, sinon que j'étais fort content de la manière dont le Primat et tous les évêques d'Hongrie se sont

Le 20 avril, le Saint-Père dit la messe dans la chapelle, où Elle donna encore la main à baiser à un grand nombre de femmes, puis S. M. l'Empereur vint chez S. S., et ils restèrent plusieurs heures ensemble; après le Pape se rendit à Klosterneuburg avec cinq voitures, y vit l'Église et donna la bénédiction au peuple qui s'y était rassemblé; après il revint et donna la bénédiction et des audiences comme à l'ordinaire.

Le 21 avril, le Pape dit la messe dans la chapelle, où il y avait à peu près quatre cents femmes pour lui baiser le pied; ensuite il donna la bénédiction par sept fois au peuple qui était plus nombreux que jamais, surtout à la dernière; à sept heures, il y eut plus de 50,000 âmes. A une des bénédictions du matin, une femme eut le malheur d'être écrasée. S. M. l'Empereur eut la visite du Pape l'après-dînée pour prendre congé, et Elle se rendit chez S. S. à sept heures et resta jusqu'à neuf heures, après quoi le Saint-Père donna encore des audiences.

Le 22 avril, le Saint-Père entendit la messe à la chapelle à six heures et demie, vint ensuite chez S. M. l'Empereur, qui l'accompagna chez lui, d'où toute la Cour, qui était rassemblée dans les antichambres, accompagna S. S. jusqu'à la voiture, dans laquelle S. M. monta toute seule avec lui et le mena jusqu'à Mariabrunn, où le Pape descendit pour aller à l'église. Après avoir prié quelques Paters, S. M. le mena jusqu'à la voiture, l'embrassa de même que l'archiduc Maximilien, et S. S. partit pour Purkersdorf, et S. M. et l'archiduc Maximilien retournèrent à Vienne.

*) Von fremder Hand; eigenhändig unterzeichnet.

conduits vis-à-vis du Pape; aussi leur en ai-je témoigné ma satisfaction publiquement.

Le beau temps qui est enfin arrivé, ne me permet pas encore d'en profiter beaucoup à cause de mes yeux qui étaient déjà bien, mais qui commencent à empirer; il est vrai qu'ils ont eu ces derniers jours une bonne secousse d'occupations.

Adieu

Le 3 mai 1782.

Leopold an
Joseph.

Très-cher frère. Grâce à Dieu que votre chère lettre du 22 du mois passé continue à donner des bonnes nouvelles de vos yeux; je vous supplie, ménagez-les. Je vous fais bien mon compliment du départ du Pape; il n'était pas possible qu'à la longue une telle visite ne vous pèse. Ce que vous me marquez du fanatisme étonnant qu'il a excité à Vienne, ne m'étonne pas, et voilà pourquoi ces sortes de choses sont toujours dangereuses, car quoique ces espèces de fanatisme d'ordinaire ne sont que parmi les ignorants et le peuple, il y a tant de personnes qui appartiennent à cette classe dans tous les rangs, qu'il n'est pas toujours possible de pouvoir prévoir et calculer tous les effets qu'une telle effervescence peut produire dans les esprits, surtout dans des matières et des circonstances si délicates. Je vous avoue tout franchement que je n'ai pas été édifié de la conduite du Pape; tout son voyage à été une équipée de jeune homme, et il s'est conduit de même jusqu'au bout. Quant à son neveu, il n'aurait jamais dû accepter qu'on le crée prince

d'empire; on s'y attendait en Italie et on disait déjà des choses terribles du Pape au cas qu'il l'accepte; il va par là se faire jeter la pierre en Italie, et c'était la vraie façon de le discréditer, car tout le monde, quoiqu'à tort, sera persuadé ici qu'il a sacrifié à cette vue pour sa famille les affaires qu'il devait traiter à Vienne, dans lesquelles non seulement il n'a rien obtenu, mais a même mis le sceau et sa tacite approbation à tout ce que vous avez fait, ayant tout vu, été informé de tout, et n'ayant point protesté, ce qui à présent, après une démarche si publique de sa part, donne occasion à tous les autres princes de pouvoir prétendre et faire les mêmes choses, sans qu'il puisse y trouver à redire. J'ai fait selon vos ordres insérer dans les gazettes d'ici et répandre l'allo- cution du Pape que je trouve en vérité très-faible. Dans quelques jours j'espère que nous verrons ici le cardinal Hrzan, par lequel je suis curieux d'apprendre les détails du Saint-Père.

Ici nous n'avons rien de nouveau du tout, hors que la flotte russe, sortie de Livourne, a été obligée par le mauvais temps d'y revenir, mais pour peu de jours

Vienne, ce 6 mai 1782.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je vous en suis fort obligé. Je vous joins ici une lettre de l'Impératrice de Russie, qui m'a été envoyée par elle pour vous, qui probablement contiendra des remerciemens

Joseph an
Leopold. *)

*) Von fremder Hand, eigenhändig unterzeichnet.

au sujet du séjour que LL. AA. II. ont fait à Florence. Vos réflexions sur le Saint-Père sont absolument les mêmes que j'ai faites, et vous verrez que la fin couronnera l'oeuvre, mais je suis seulement curieux comment il s'en tirera avec Pasquin.

Le duc de Wurttemberg vient d'arriver avec sa Madame Hohenheim.*) Quand je pense que dans quatre mois de temps j'ai eu les visites singulières du comte et de la comtesse du Nord, du prince et de la princesse de Wurttemberg avec leurs enfans, des deux fils du prince de Valachie Ipsilanti, du Pape, et à cette heure du duc de Wurttemberg avec sa comtesse, il y a de quoi devenir fou, joint à toutes les occupations que j'ai, et mon incommodité aux yeux, qui va mieux, mais qui cependant exige encore beaucoup de ménagement, surtout aux bougies.

C'est avec bien de l'empressement que j'attends les détails que vous me promettez; en attendant je vous envoie ici les extraits ordinaires de la correspondance ministerielle, et je fais partir exprès ce courrier pour relever l'autre qui est à Naples, afin qu'à son passage chez vous vous puissiez m'envoyer par lui ce que vous me destinez.

Boltz n'est point encore arrivé ici, et je ne sais rien de lui. Quant à mes arrangemens internes, cela va encore tout doucement, et moyennant beaucoup de

*) Gräfin Franziska von Hohenheim, Tochter des Freiherrn Ludwig von Bernerdin, geb. 1748, vermält im J. 1765 mit dem Freiherrn von Lentrum, geschieden im J. 1772, war damals die Geliebte des Herzogs Karl von Württemberg, mit welchem sie im J. 1786 in morganatischer Ehe getraut wurde. Sie starb als Witwe im J. 1811.

patience et beaucoup de bile, et en revenant cent fois à la même chose, on obtient cependant par ci par là quelque chose de bien.

Adieu, mon cher frère; présentez mes tendres respects à votre chère épouse, embrassez de ma part vos enfans, et soyez persuadé que je suis pour la vie . . .

Vienne, ce 9 mai 1782.

Mon cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis vous ^{Joseph an Leopold *)} annoncer rien de nouveau. Selon les nouvelles de Munich et d'Augsbourg, le Pape continue à y être reçu dans le plus grand public et à recevoir tous les honneurs imaginables, même il s'est fait donner par le magistrat protestant d'Augsbourg le vin et l'avoine d'honneur, de la façon qu'on les donne aux têtes couronnées. Cui bono et à quelle fin? Je n'y comprends rien. On dit qu'il veut rester jusqu'à six jours à Venise, et que ce n'est que pour la Saint-Pierre qu'il compte être à Rome.

J'ai envoyé le chambellan comte de Sternberg à Innsbruck pour le complimenter et l'accompagner jusqu'aux confins du Tyrol.

Le duc de Wurtemberg, actuellement ici, observe le plus exact incognito et s'amuse seulement à aller voir toutes sortes d'établissemens. La comtesse de Hohenheim est toujours à ses côtés, ce qui gêne beaucoup, et ce

*) Von fremder Hand, eigenhändig unterzeichnet.

qui fait que les femmes ne peuvent pas trop être dans sa compagnie. Adieu

Vienne, ce 13 mai 1782.

Joseph an
Leopold *).

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en rends bien des grâces. Le jugement que vous portez des opérations papales, est celui de tous les gens sensés. Il sera actuellement à Venise, où il donnera nombre de bénédictions et retournera enfin à Rome couvert de gloire. Je ne crois pas qu'il s'avisera de faire quelque démonstration publique; du reste, cela m'est parfaitement égal, et je vais en attendant toujours mon petit train.

Le duc de Wurtemberg, qui se trouve actuellement ici avec Madame de Hohenheim, observe le plus exact incognito. Il y avait au commencement un peu d'embarras entre nos femmes et Madame de Hohenheim, mais j'ai tâché de déboursier la chose et de faire que la chose aille.

Le beau temps est à la vérité arrivé chez nous, mais les gelées ont fait un tort considérable tant aux vignobles qu'aux arbres fruitiers, et moi, qui suis grand jardinier, je vois cela dans mon jardin avec beaucoup de peine. Adieu. . .

Vienne, ce 20 mai 1782.

Joseph an
Leopold *).

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous annoncer la bonne réception de votre chère lettre.

*) Von fremder Hand; eigenhändig unterzeichnet.

Vous saurez déjà que l'ascension de Venise a été différée pour y faire assister le Pape, chose assez plaisante. Pour ci le duc de Wurtemberg continue à voir tous les objets curieux de la ville et des environs; je l'ai eu à dîner avec moi à Laxembourg et à l'Augarten, toujours avec Madame de Hohenheim qui, comme vous l'imaginez bien, joue le plus singulier personnage possible, parce que, couverte de diamans, elle arrive toujours avec le duc et joue vraiment le rôle d'une fille entretenue; avec cela d'une laideur amère; aussi ai-je eu l'attention de ne jamais inviter des dames avec elle, mais toujours des hommes.

Je vous joins ici, mon cher frère, la dernière nouvelle que j'ai eue de l'abbé Langenau*), qui est chargé à Montbéliard d'instruire dans la religion Madame la princesse Elisabeth. Vous y verrez que les choses vont assez bien, et que la petite princesse témoigne du zèle et de l'envie de se faire instruire. Je continuerai à vous donner les avis que je pourrai en avoir; ils ne sont pas fréquents, car j'ai dit à l'abbé de ne m'écrire que dans les grandes occasions. Adieu. . . .

Le 22 mai 1782.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère Leopold
an Joseph. lettre, du 9 de ce mois, et je vous en rends mille grâces. La conduite du Pape est toujours de plus en plus singulière, et tendante à animer les fanatiques. Il s'arrête six jours à Venise, et il sera dans cinq à six jours seulement à

*) Alois Langenau, später Hof- und Burgpfarrer in Wien.

Bologne, où il s'arrêtera aussi quelques jours, de même que dans les autres villes qui se trouvent sur la route, pour n'être que vers la Saint-Pierre à Rome. Il fera force fonctions partout, et l'on assure qu'il compte nommer auditeur le cardinal Buoncompagni, légat de Bologne, universellement haï et détesté, au lieu du cardinal Giraud, mort ces jours passés.

Nous avons ici depuis trois jours le cardinal Hrzan, qui compte partir après demain pour Rome; il est pénétré de vos bontés et se porte fort bien. Nous avons également ici depuis quelque temps le prêtre irlandais Hussey, ci-devant chapelain à la chapelle de l'ambassadeur d'Espagne à Londres, qui avait été envoyé à Londres l'année passée, et de là en Espagne pour tâcher d'engager cette Cour à faire une paix particulière avec l'Angleterre. C'est un homme très-bien informé et qui a infiniment d'esprit. Il m'a assuré que l'Espagne et surtout le Roi souhaitent la paix à tout prix et la feraient même sans la France, mais qu'alors l'Angleterre l'avait dérangé par ses prétentions; que l'on sent en Espagne la faiblesse de la marine et l'incapacité des officiers, que l'entreprise sur la Jamaïque devait se faire cette année, mais qu'elle a été mal concertée et dirigée, et qu'ils ont perdu tant de temps, qu'à présent elle ne peut plus se faire ni réussir; que le Roi d'Espagne veut absolument Gibraltar, qu'il est entêté sur ce point qui lui tient personnellement à coeur, à cause de la grande contrebande qui se fait par cette place en Espagne, et qu'il a offert aux Anglais de leur rendre Ceuta, Oran et même Minorque, s'ils cèdent Gibraltar; qu'on veut attaquer cette place avec toute la vigueur,

selon les plans d'un ingénieur français, mais qu'on craignait en Espagne l'arrivée de la flotte anglaise destinée à secourir cette place, au point que, si elle paraissait, celle d'Espagne aurait ordre de l'éviter ou de ne pas sortir de Cadix; que jamais l'Espagne ne reconnaîtra d'aucune façon, ni à présent ni à la paix, l'indépendance des Américains; que, sur ce point, le Roi était décidé, pour ne pas donner un exemple aussi pernicieux à ses propres colonies.

Enfin la flotte russe est partie de Livourne, en y laissant les ordres pour une nouvelle qui doit venir dans peu et être forte, à ce que l'on dit, de vingt vaisseaux, et commencent aussi derechef à passer des officiers russes et des Grecs au service russe, qui se répandent en Italie, vont et viennent du Levant et de Constantinople sous toutes sortes de prétextes et déguisemens, et surtout des prêtres grecs qui paraissent envoyés pour sonder et échauffer les esprits des Grecs répandus dans l'Empire Ottoman, mais surtout dans les îles de l'Archipel et en Morée.

Ma femme qui, grâce à Dieu, se porte à merveille, de même que tous mes enfans, me charge de vous faire présenter ses respects, et moi je vous prie d'être persuadé du tendre et respectueux attachement, avec lequel je suis

Laxenbourg, ce 23 mai 1782.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui, je n'ai pas la ^{Joseph an} moindre nouvelle à vous donner. Je loge tout seul à ^{Leopold *)}.

*) Von fremder Hand; nur eigenhändig unterzeichnet.
v. Arneth. Joseph u. Leopold.

Laxenbourg avec mon frère Maximilien, et tous les jours une dizaine de personnes de la ville y viennent me voir et dînent avec moi, sans inviter personne. Ce sont environ quatre-vingt personnes, dont j'ai fait la liste, qui s'arrangent ensemble comme elles veulent, et choisissent les jours pour venir à Laxenbourg; tous se font annoncer chez Rosenberg, et quand le nombre de dix est rempli, ceux qui s'annoncent ce jour-là au delà, restent pour l'autre. Le temps ne s'est pas encore mis fermement au beau; néanmoins je sors tous les jours le matin à cheval à la chasse du héron, et je crois, comme il n'y a pas de poussière ici, que cela me fera beaucoup de bien.

Adieu, mon cher frère; présentez mes respects à Madame votre épouse, et croyez-moi bien tendrement, en vous embrassant . . .

Ce 28 mai 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Qu'un mot aujourd'hui; mes yeux vont mieux; je suis à Laxenbourg, où je sors beaucoup le matin, ce qui me fait grand bien. J'ai placé le conseiller Löhr*) du conseil d'Etat comme vice-président aux appels, et j'ai fait choix à sa place pour le conseil d'Etat de Martini**) que vous connaissez. Adieu . . .

*) Johann Friedrich Freiherr von Löhr, Commandeur des St. Stephanordens.

**) Karl Anton Freiherr von Martini, früher Professor an der juridischen Facultät der Wiener Hochschule. Er starb als zweiter Präsident der obersten Justizstelle im J. 1800.

Ohne Datum (5. Juni 1782).

Très-cher frère. Je profite du retour du courrier qui ^{Leopold} revient de Naples, pour vous renvoyer ci-joint les deux ^{an Joseph.} paquets des affaires étrangères, et celui sur les affaires de Boltz que vous m'avez envoyés, et vous rendre compte des détails que vous m'avez demandés sur les comtes du Nord. Je ne puis que me louer de toute la franchise, amitié et confiance qu'ils m'ont témoignées tous les deux. La comtesse était singulièrement embarrassée au commencement vis-à-vis de moi, mais surtout vis-à-vis de ma femme, et elle nous a avoué que c'était, puisqu'en Russie, et surtout pendant son séjour à Vienne, on lui avait écrit et fait croire que nous, et surtout ma femme, étions entièrement contraires au mariage futur de mon fils avec sa soeur, et que ce n'était que par force que nous y consentions. Elle avait encore toutes sortes d'autres préventions contre nous, qu'elle nous a avoué avoir trouvé fausses et qui, selon ce que j'ai pu deviner, avaient été répandues par les lettres de ses parens de Berlin, étant en correspondance exacte avec le prince Henri*), auquel surtout le comte est fort attaché, et à son autre oncle et ses deux tantes à Berlin, quoiqu'à l'occasion de l'affaire de son frère aîné**) et de la façon dont il a quitté le service de Prusse, ils se soient brouillés. Le comte du Nord avait conseillé à ses deux autres beaux-frères**), qui sont

*) Von Preussen.

**) Herzog Ludwig von Württemberg, geb. 1756, gestorben 1817.

***) Herzog Eugen, geb. 1758, gest. 1822; dann Herzog Wilhelm, geb. 1761, gest. 1830.

au service de Prusse, de quitter ce service à l'occasion de l'affaire du frère aîné, ayant pris cette affaire fort à coeur et fort haut. Les deux beaux-frères n'ont pas suivi ses conseils et y sont restés; sur cela le comte du Nord n'a plus voulu se mêler de leurs affaires, et le prince Henri, son frère et sa belle-soeur ont écrit à cette occasion des lettres très-hautes et fortes à la comtesse du Nord, qu'elle-même m'a fait voir, les ayant reçues pendant qu'ils étaient ici. Ces lettres les ont fort choqués, et surtout le comte, qui a assuré qu'il n'écrit plus de cette façon au prince Henri.

Le comte du Nord, que vous avez eu bien mieux occasion et temps de connaître que moi, a, outre beaucoup d'esprit, de talent et de réflexion, le talent de saisir juste les idées et les choses, et d'en voir avec promptitude toutes les faces et les circonstances. On voit dans tous ses discours qu'il souhaite le bien. Je crois qu'avec lui il faut agir ouvertement, rondement, sincèrement et avec droiture, pour ne pas le rendre méfiant et soupçonneux. Je crois qu'il sera très-actif, mais surtout il a beaucoup de nerf dans sa façon de penser. Je le crois très-ferme, résolu et décidé, lorsqu'il a pris un parti, et pas homme certainement à se laisser diriger par personne. En général, il paraît qu'il n'aime pas beaucoup les étrangers, et qu'il sera même plutôt sévère et porté pour l'ordre, la subordination sans restriction, la règle et l'exactitude. Dans ses discours, il ne m'a jamais parlé de sa situation ni de l'Impératrice d'aucune façon; ce qu'il ne m'a pas caché, c'est qu'il n'approuve pas tous ces grands projets et innovations qu'on fait en Russie, et qui effectivement

ensuite ont plus d'apparence et de nom que de vraie solidité, et il n'y a que sur le point du projet de l'Impératrice de s'agrandir aux dépens des Turcs et de refonder l'Empire de Constantinople, qu'il ne m'a pas caché combien il désapprouvait ce projet et tout projet d'agrandissement d'une monarchie déjà trop vaste par elle-même, qui a besoin qu'on pense à son intérieur, et qu'on laisse de côté toutes les idées inutiles de conquête, qui ne serviraient qu'à acquérir de la gloire, sans porter d'avantages réels, au contraire ne feraient que les affaiblir toujours davantage. Sur ce point, je suis persuadé qu'il m'a parlé sincèrement. Par beaucoup d'autres discours, j'ai pu m'apercevoir que, malgré son séjour à Vienne, ni lui ni la comtesse n'étaient encore revenus des idées et impressions, que probablement la Cour de Berlin et les princes de cette maison, mais surtout le prince Henri et le prince de Prusse, auxquels tous les deux sont fort attachés, louant surtout ce dernier comme un homme qui jouera un grand rôle dans l'Europe, assurant qu'on ne connaît pas toute l'étendue de son talent, capacité et génie, enfin des impressions reçues contre notre maison, la Cour de Vienne, et surtout le cabinet, contre les idées d'agrandissement attribuées à la Cour de Vienne vers l'Italie, l'Empire et vers les Turcs. Ils n'ont pas pu dissimuler que la partie de la Pologne, touchée en partage à la Russie, était la plus mauvaise des trois, et que celle qui nous est parvenue, est la plus belle, riche et fertile. Enfin dans une infinité de discours, quoiqu'ils se retenaient, j'ai pu m'en apercevoir sans aucun doute. Ils avaient un soupçon continu sur leurs lettres, et le comte a

toujours cru qu'on les retenait et ouvrait à Mantoue. Il l'a même dit plusieurs fois et à plusieurs personnes, quoique j'aie tâché de lui ôter tout soupçon. Ils étaient singulièrement inquiets, puisque depuis leur départ de Vienne ils n'avaient plus reçu de lettres du comte Panin, auquel pourtant ils écrivaient toutes les postes, et qu'ils n'en recevaient que rarement du prince Repnin, qui leur est également attaché. Ils se sont constamment infiniment loués de votre amitié et bonté pour eux, mais malgré tout cela je ne les crois pas entièrement revenus des idées de la Cour de Berlin, et soupçonnant encore toujours un peu.

Le séjour de Vienne a beaucoup plu à la comtesse du Nord, mais pour le comte, il ne s'est pas caché qu'il a été bien aise d'en partir, et qu'il désirerait d'être bientôt de retour chez lui; aussi, à leur retour, ils comptent venir d'abord à Vienne, y accompagner la princesse, y passer six à huit jours et pas plus, et cinq jours au camp de Prague, pour pouvoir en partir directement et être chez eux avant les grandes pluies de l'automne: au moins c'était l'intention du Grand-Duc. Ce que je puis vous assurer, c'est qu'ils sont informés sur Vienne, sur tous les employés civils et militaires, les généraux supérieurs, les relations de familles, personnes, etc., de façon à m'avoir étonné et émerveillé bien souvent; sur les affaires, ils sont informés de même. A cette occasion, je dois vous avertir qu'un jour le comte du Nord, me parlant sur des affaires, me dit que la Cour de Vienne était bien servie à Saint-Petersbourg par le comte Cobenzl, qui, de même que son épouse, tâchait de gagner tout le monde et de s'insinuer; mais que depuis que l'on avait trouvé

Cobenzl pas véridique, même dans ses rapports à sa Cour, on ne s'y fiait plus. Il s'échauffa dans ce discours et finit par me dire, que probablement je saurais bien quels avaient été les employés à Pétersbourg qui avaient été achetés par la Cour de Vienne, que cela était vilain, mais qu'on en savait tous les détails, quand et comment et par qui cela était fait, et le jour, et les sommes qu'ils avaient reçues. Je lui protestai que certainement je n'en savais rien; il me répondit: „Eh bien! „je les sais moi et vous les nommerai. C'est le prince „Potemkin, le secrétaire de l'Impératrice, Bedsborodko, le „premier commis des affaires étrangères, Bakunin, et les „deux comtes Simon et Alexandre Woronzow et M. Markoff, „qui est à présent ministre en Hollande. Je vous les „nomme, puisque je suis bien aise qu'on sache que je les „connais, et dès que j'aurai quelque chose à ordonner, je „les ferai *ausruthen* et les casserai et chasserai.“ La comtesse m'a confirmé la même chose, et moi, comme vous pouvez bien le croire, n'ai rien répondu du tout. Le comte dit ensuite que l'Impératrice voulait destiner pour Ajo de ses fils le comte Simon Woronzow, mais ils assurent tous les deux qu'ils en viendraient plutôt à toutes les extrémités, que de confier leurs enfans à un homme d'un pareil caractère. J'ai cru devoir vous rapporter ce discours en entier, qui m'a paru singulier; en outre je dois vous avertir, que non seulement le comte et la comtesse tiennent un journal exact de leur voyage, mais que chacun d'eux à part marque dans un livret ou cahier qu'ils tiennent eux-mêmes, tout ce qu'on leur dit qui peut leur paraître important. Par exemple, sur des affaires

relatives au mariage de mon fils futur, ils ont cherché leurs cahiers et m'ont lu : S. M. l'Empereur nous a dit telle et telle chose, les mots mêmes, le lundi de mars dans telle chambre, en présence de telle personne, à telle heure du matin et du soir. J'avoue que cela m'a fait, comme vous pouvez bien croire, beaucoup d'étonnement et redoubler de circonspection dans mes discours, d'autant plus qu'ils m'ont répliqué plusieurs fois qu'ils marquaient tout cela pour en faire usage avec le temps, et que, produisant ces cahiers, on ne puisse pas leur nier ni donner une tournure à ce qu'eux auront dit ou qu'on leur aura répondu. Ils m'ont assuré que déjà ils ont de pareils mémoires non seulement de tous leurs voyages, mais déjà de tout ce que vous leur avez dit quand vous avez été à Pétersbourg. D'ailleurs le comte est un homme qui aime les partis décidés et les soutiendra avec fermeté, quand une fois il les aura pris. Pour le caractère de la comtesse, vous le connaîtrez mieux que moi; vous aurez sûrement été charmé de sa douceur, esprit, talent et application, volonté de bien faire, de l'attachement qu'elle a pour son époux, et de la façon cordiale et amicale avec laquelle ils vivent ensemble exemplairement tous les deux. Elle a fait paraître ici le plus grand zèle et soin, pour que le jeûne et leurs fonctions de la semaine sainte se fassent avec la plus grande austérité et régularité, témoignant le plus grand zèle et scrupule même pour la religion grecque. La comtesse a trouvé mon fils plus petit qu'elle ne croyait; on voyait le chagrin sensible que cela lui faisait, car elle assure que sa soeur est précoce pour son âge et aurait, à ce

que l'on voit, le plus grand empressement pour que le mariage puisse se conclure, ou au moins par procuration, le plus tôt possible. Elle est extrêmement attachée à sa famille, et ce mariage lui tient extrêmement à coeur, aimant beaucoup cette soeur. Elle craint qu'il lui coûtera infiniment et à sa mère, lorsque sa soeur ira à Vienne; qu'étant considérée et traitée chez soi comme une personne faite, il lui coûtera de se soumettre encore à une espèce d'éducation, et cela sans avoir avec elle une personne de sa connaissance, et en cela elle a fait sonner plusieurs fois fort haut cette complaisance de la part de ses parens et familles, qui le faisaient, puisqu'ils croyaient que nous l'avions exigé surtout à cause de la religion. Elle aurait souhaité que Madame de Borck ou quelque femme venue de Montbeillard ait pu rester à Vienne avec la princesse, pour qu'elle y ait au moins quelques personnes de confiance à elle, comme on l'a accordé à la Reine de Naples et dans plusieurs autres occasions. Elle souhaiterait aussi qu'outre Madame Chanclos *) il y ait quelque autre demoiselle et une dame, ou mariée ou veuve, chez sa soeur, et point de femmes de chambre qui aient été chez des dames à servir, pour l'entourer. Sur tout cela, je ne me suis mêlé de rien, quoique Madame la comtesse m'en ait parlé presque tous les jours; mais par ce qu'elle m'a dit, j'ai compris qu'on vous en parlera à Vienne, ou la comtesse s'adressera à l'Impératrice de Russie et vous fera écrire par elle sur les points et le mariage par procuration, d'autant plus qu'elle m'a dit

*) Die Kammervorsteherin der Prinzessin, Gräfin Josepha Chanclos.

que depuis que sa soeur savait d'être épouse, elle était tout occupée de cette idée, ne pensait qu'à cela, et ne s'appliquait plus tant qu'auparavant, et que même elle lui en avait écrit pour la corriger sur ce point; elle en parle comme d'une beauté accomplie. Quant au comte, il n'a jamais voulu se mêler d'aucun de ces discours sur le mariage futur, sortant toujours de la chambre dès qu'on en parlait, et disant que, quoiqu'il était encore fort charmé de ce mariage, il ne voulait s'en mêler d'aucune façon, n'y être aucunement mêlé et s'en laver entièrement les mains, sans en entendre aucun détail, puisque ce n'étaient point ses affaires.

Le prince de Wurtemberg que je n'ai vu que fort peu, m'a paru un bon galant homme et fort poli.

Quant à la suite du comte du Nord, le général Soltikoff a été fort peu répandu, étant maladif. Le prince Kourakin, que je crois le plus fin de la compagnie, s'est extrêmement tenu sur ses gardes et n'a presque pas parlé, mais on voit qu'il est tout Prussien. Le colonel Pleschief, que je connaissais déjà ci-devant, de même que Nicolai, sont fort lestes tous les deux; tout le reste ne m'a pas paru grand'chose.

Voilà à peu près les observations les plus importantes que j'ai pu faire; tout le reste et ce qui se voit en les fréquentant, vous devez l'avoir mieux vu et connu que moi, et par la supériorité de vos talents et les ayant fréquentés plus longtemps que moi.

Quant aux affaires du commerce aux Indes et de Boltz, je crois que, si l'on pouvait rouvrir le port d'Anvers et rétablir la compagnie d'Ostende, cela pourrait

très-bien aller, mais alors il faudrait des fonds bien plus vastes que ceux qui y sont à présent. Quant à cette affaire présente, tant que la guerre durera, cela pourra faire une affaire avantageuse pour la compagnie et les intéressés, mais de petit objet pour la monarchie, puisqu'à la guerre finie tout finira de soi-même; mais si l'on veut en profiter, il faut plus de fonds et faire autant d'expéditions de vaisseau que possible pour profiter du gain et de la circonstance du moment qui ne durera pas, et dans ce cas il faut penser à faire le commerce au Bengale et à la Chine, sans songer à faire des établissemens, envoyer des troupes ou d'autres idées qui sont romanesques et ne coûteront qu'en pure perte beaucoup d'argent. Mais ce qui est indispensable, c'est ou de laisser toute l'autorité et confiance à Proli à Anvers et à ses associés Borkens et Nagels, en excluant Boltz, ou de se fier à Boltz tout seul, en excluant tous les autres, car celui-ci est un homme qui a infiniment de talent, grande activité et connaissance du local, des langues et du commerce des Indes, fort hardi et entreprenant; mais je le crois aventurier, visionnaire et ni vrai ni sincère dans ce qu'il expose même par écrit. C'est un homme qui n'est pas clair dans toutes ses affaires, et même dans les discours, brouille toujours toutes les matières, se contredit souvent et n'est pas constant dans ses idées, je ne sais pas si exprès ou par défaut de caractère; je crois même que tous les chemins lui sont bons pour faire son intérêt. Présentement jamais encore les associés n'ont pu avoir ses comptes; il se plaint d'eux et paraît être d'accord avec eux. Les ordres qu'ils envoient à leurs correspon-

dans de Livourne, sont contradictoires; enfin il paraît que toute cette affaire manque de la clarté qui est nécessaire surtout dans de pareilles affaires, pour les faire prospérer et attirer surtout la confiance du public et des associés. Boltz va à Vienne demander d'être séparé de ses associés, et je crois que ce serait le mieux pour tous.

Ce 5 juin 1782.

Leopold
an Joseph.

Depuis leur départ d'ici la comtesse du Nord nous écrit exactement, car pour le comte il n'aime pas d'écrire; elle paraît fort contente des séjours de Milan et de Turin, où surtout ma belle-soeur de Milan et la princesse de Piémont à Turin lui ont beaucoup plu.

Le Pape depuis son retour dans ses Etats dit et écrit à tout le monde, en faisant même répandre après ses lettres, qu'il est enchanté de son voyage à Vienne, et qu'il en a rapporté les plus grands avantages pour le Saint-Siège; qu'il a gagné entièrement votre confiance et amitié, qu'il vous a fait changer toutes vos résolutions sur la tolérance, sur les autorités accordées aux évêques, sur tous les points des nouveaux arrangemens que vous avez fait en matières ecclésiastiques, mais surtout sur la bulle d'unigenitus qui, comme à un zélé jésuite, lui tient plus à coeur que toute autre chose. Cette affectation du Pape à se vanter tout hautement d'une chose que personne mieux que lui ne sait qui n'est pas vraie, est en vérité une façon d'agir impardonnable et scandaleuse, pour un chef de l'église, dans des matières aussi sérieuses.

Enfin voici le courrier qui revient de Naples, et j'aurai la satisfaction de vous obéir et de vous renvoyer ces papiers.

Ce 13 juin 1782.

Très-cher frère. Dans ce moment arrive le courrier ^{Joseph} _{an Leopold.} de Naples et me remet votre chère longue lettre. Je vous en rends des grâces infinies, et j'y ai trouvé des anecdotes infiniment intéressantes et qui servent de caractéristique pour juger le comte et la comtesse du Nord. Avec l'éducation, les circonstances et les préjugés du pays qu'ils habitent, n'avoir point de caractère, et par conséquent être également prêt pour l'honnête comme pour le malhonnête, c'est leur situation.

Adieu, cher frère, je vous embrasse de même que votre chère épouse tendrement

Ce 1 juillet 1782.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; je suis ^{Joseph} _{an Leopold.} venu pour un jour en ville pour arranger une bien désagréable affaire. Un des quatre employés de mon cabinet s'est mis dans le cas de devoir être examiné pour cause de trahison des secrets vers le Roi de Prusse. Il est arrêté; c'est un certain Günther,*) officier, que vous

*) Johann Valentin Günther. Er diente als Official im geheimen Cabinete des Kaisers, und wurde von einem Breslauer Juden Namens Heimann Kiewe wegen einer hochverrätherischen Correspondenz mit dem Berliner Hofe denunziert. Die strenge Untersuchung wider ihn

aurez vu dans l'uniforme de l'état général; cela est bien fâcheux. Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse

Ce 4 juillet 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui point de nouvelle intéressante à vous donner. Les examens continuent avec mon concipiste, et dans peu je pourrai vous en dire l'issue. „Si fecisti, nega,“ voilà son principe, mais il y a de fortes preuves. Adieu

Ce 22 juillet 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Mes yeux me tourmentent derechef; cela est vraiment insupportable. Je vous suis infiniment obligé pour votre chère lettre et pour l'intérêt que vous prenez à la fâcheuse affaire de mon employé au cabinet Günther. Il paraît que légèreté et inconsidération impardonnable a été plus son défaut que trahison. Les examens ne sont point finis encore.

Adieu, présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie

Laxenbourg, ce 7 août 1782.

Joseph an
Leopold. *)

Très-cher frère. Ce courrier n'est point chargé d'objets de quelque importance; il ne va que pour relever

bewies jedoch seine Unschuld, und nur sträflicher Leichtsinn war es, der ihm zur Last gelegt werden konnte. Er wurde als Concipist zu dem Generalcommando in Siebenbürgen versetzt.

*) Von fremder Hand.

celui qui se trouve à Naples déjà depuis quelque temps.

Pour vous mettre au fait du tableau de notre situation actuelle, je vous dirai que, quant à la médiation, quoiqu'elle ait été demandée par l'Angleterre et acceptée formellement par les Cours de Bourbon, il paraît cependant que par un commun accord fait entre les puissances belligérantes, on préférerait, je ne sais pas trop pourquoi, de s'accommoder ensemble directement, sans l'intervention des médiateurs. Ce ne peut être que parce que l'Angleterre et la France craignent que nous ne voulussions établir dans ce congrès le projet du soi-disant code maritime pour le libre commerce des neutres en temps de guerre, et que M. de Vergennes trouve de sa convenance personnelle de faire signer la paix dans son cabinet à Versailles, ce qui augmenterait naturellement son crédit et sa considération.

Le nouveau changement survenu dans le ministère anglais paraît avoir modéré pourtant en quelque façon le désir, et surtout les procédés et propos inconcevables de M. Fox pour obtenir la paix, passant, pour ainsi dire, par toutes les conditions quelconques.

Le Roi de Prusse, qui de son côté ne néglige aucune occasion depuis le changement du ministère de Londres, cajole infiniment l'Angleterre, et il se pourrait très-bien que, puisqu'il n'est pas médiateur, l'on désirât de trouver un prétexte pour annuler entièrement la médiation.

L'Angleterre échoue continuellement en tout ce qu'elle entreprend en fait de politique. Sa paix parti-

culière avec la Hollande a été rejetée entièrement par cette république, malgré la protection et les menées de l'Impératrice. Vis-à-vis des Américains toutes ses tentatives ont été vaines, et ceux-ci sont restés fermes à ne vouloir négocier directement avec l'Angleterre, mais uniquement par le canal des Français, leurs alliés, disant que ce n'était pas un point de négociation à obtenir de l'Angleterre.

La Russie se trouve actuellement plus liée avec moi qu'avec personne. La révolte des Tartares en Crimée et la déposition du Khan exigent d'elle des démarches positives, mais qui ne seront d'aucune conséquence, pourvu que les Turcs ne se mêlent point à soutenir les rebelles.

Les intrigues internes continuent à Pétersbourg, et il est probable qu'à son retour le Grand-Duc trouvera peut-être plus de désagréments qu'il n'avait autrefois avant son voyage.

Le siège de Gibraltar, dont je ne doute plus aucunement de la prise, et peut-être quelque événement encore entre les flottes décideront pour cet hiver les belligérants à ouvrir une fois le congrès.

Pour ici je puis attendre très-tranquillement tout ce qui arrivera. Je travaille dans mon intérieur à arranger et à simplifier un peu la besogne, mais j'y trouve des difficultés et un travail amer, fait vraiment pour rebuter, si le zèle de la chose ne m'animait. D'abord je manque absolument d'hommes en tout genre, les uns pour concevoir, d'autres pour vouloir, et enfin presque personne n'est animé du zèle pour le bien de la patrie; il n'y a personne qui se remplisse bien des idées que je leur

donne; les chefs vont leur ancien train, en signant toujours les choses qu'on leur présente, et sans savoir ce qu'elles contiennent. On a beau parler et convaincre quelqu'un de ces Messieurs; en retournant chez lui un autre lui parle derechef et lui fait faire tout le contraire de ce dont on était convenu.

Ma commission ecclésiastique est à la fin arrangée, et elle commencera ses séances demain. Elle est composée d'Allemands et d'Hongrois. La Transylvanie vient aussi d'être réunie à la Hongrie, et je n'attends que quelques notices encore sur des objets dont on a attaqué M. d'Auersperg*), pour me décider sur la réunion de la chambre et de la banque avec la chancellerie de la Bohème.

Voilà où sont en attendant mes affaires jusqu'aujourd'hui. Je n'ai pas encore pu parvenir à rendre bien complet et exact mon livre central des revenus et dépenses de l'Etat.

Ma chambre des comptes a exigé une refonte presque entière. J'ai trouvé des comptes en arrière à écouler de dix à douze ans. Du reste, je suis au niveau de mes dépenses, et il me restera encore un boni dont je pourrai disposer pour la diminution des dettes et pour l'arrangement peut-être de quelques impôts, qui sont nuisibles à l'industrie et à la culture.

Je vous joins ici, mon cher frère, les extraits, quoique peu importants, de la correspondance ministérielle, de

*) Heinrich Graf Auersperg, geboren 1721, böhmischer und österreichischer Hofkanzler, auf welche Würde er im August 1783 verzeichnete. Er starb im Jahre 1793 zu Graz.

v. Arneth. Joseph u. Leopold.

même qu'un paquet, sur lequel je vous prierai de me faire connaître vos intentions, d'autant plus qu'il s'agit d'une affaire d'Empire et qui vous regarde. Je ne voudrais pas qu'on pût me taxer de négliger ses droits.

Je continue toujours mon séjour à Laxenbourg, dont je me trouve assez bien. Chaque semaine je passe vingt-quatre heures en ville, pour y donner des audiences.

Vers le 25 de ce mois, je compte me rendre en Bohême, tant pour y voir des forteresses que pour assister au camp de Prague. On me promet que vers le 13 septembre Leurs Altesses Impériales de Russie y arriveront; de là leur marche ultérieure pour retourner chez elles n'est aucunement décidée. Il ne me paraît point par les lettres de ma soeur Marie, qu'elle ait été bien enthousiasmée du comte et de la comtesse du Nord. J'attends à tout moment des réponses par un courrier que je leur ai envoyé, pour connaître parfaitement leurs intentions.

Pour l'arrivée de la petite princesse Elisabeth et pour son logement auprès du couvent de la Visitation, tout est arrangé, et les gens pour la servir sont également nommés, savoir : Madame de Chanclos, une certaine Durieux, *) qui a été à ma fille comme *Kammerfrau* et qui est une personne de confiance, deux femmes de chambre et deux *Stubenmensch*; tout le reste en hommes est pris de la Cour et servira tour à tour. Elle jouira des mêmes 18,000 florins qu'avaient mes soeurs Marianne et Elisabeth jusqu'à la mort de l'Impératrice. De cette façon-là, je

*) Barbara Durieux, gleich der Gräfin Chanclos aus Belgien stammend.

crois que les choses pourront aller bien et avec ordre, sans qu'il y aura ce caquetage et ce commérage, qu'un plus grand nombre de personnes employées à son éducation entraîne ordinairement avec soi; c'est une vérité de laquelle personne ne paraît plus convaincu que vous.

Comme*) j'ai voulu, mon cher ami, vous écrire un peu plus longuement et que j'ai encore sept autres lettres à faire, et que mes yeux, quoique mieux, ne sont point bien encore, je me suis servi de la main de mon secrétaire. Le procès de ce Günther de ma chancellerie paraît prendre une tournure assez favorable pour lui, savoir du côté de la trahison on ne peut lui rien prouver, mais toujours sa légèreté, son indiscrétion, la mauvaise compagnie qu'il voyait, le rendent incapable de retourner à mon bureau; il sera employé par le conseil de guerre en province.

Adieu; je vous embrasse; croyez-moi pour la vie
votre

Ce 19 août 1782.

Très-cher frère. Un mot aujourd'hui et cela avec ^{Joseph} _{an Leopold.} humeur, car mes yeux, qui étaient presque guéris, ont encore recommencé à s'enflammer, et mes Esculapes m'ont condamné absolument à rester ici et à ne pas partir pour la Bohême ni au camp; par conséquent j'ai tout contre-mandé et envoie un courrier à Montbeillard pour en avertir Leurs Altesses Impériales et les prier de venir ici au lieu de Prague.

*) Von hier angefangen eigenhändig.

La fausse couche de votre chère épouse me fait de la peine; j'espère qu'elle terminera ainsi sa glorieuse carrière, et je vous embrasse de même qu'elle de tout mon coeur.

Ohne Datum. Ende August 1782.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. Ne sachant point quand le courrier, qui revient de Naples, repassera par ici, et ne voulant pas l'arrêter, j'anticipe ma lettre pour vous remercier de la longue lettre, en date du 7 d'août, que vous avez bien voulu m'écrire par le dernier garde, qui est allé relever celui-ci de Naples, et de tout ce que vous avez bien voulu m'y marquer sur l'état politique des affaires. Il est bien singulier que les puissances belligérantes, ayant demandé la médiation pour la paix, après cela fassent elles-mêmes tout leur possible pour l'empêcher, et par toutes les apparences il paraît que, quoiqu'elles devraient être lasses de la guerre, elles souhaitent de la continuer. Le siège de Gibraltar va commencer et paraît devoir être très-dispendieux et uniquement entrepris pour faire quelque chose à grands frais, sans aucune utilité réelle. Par la conduite de l'Espagne et surtout de ses flottes cette année, il paraît bien, ou qu'elle manque d'argent et d'officiers capables, ou qu'elle n'a pas envie tout de bon de faire la guerre et de soutenir la France. Enfin il me paraît que dans toute cette guerre, depuis le commencement, la conduite de toutes les puissances a constamment été inconséquente et inconcevable.

Les affaires présentes de la Crimée, suscitées probablement par la France, qui ne manquera pas d'animer les Turcs à soutenir les révoltés, pourront bien causer des embarras à la Russie, qui ne peut pas faire, à moins dans ces circonstances, que de faire soutenir le Khan par ses troupes, et tout cela réveille toujours dans l'idée de l'Impératrice et de ses alentours les idées de son projet favori sur la Grèce et Constantinople. La flotte russe doit arriver dans peu à Livourne. En attendant, par toute sorte de menées et d'émissaires, et à force d'argent répandu et des promesses et conditions les plus avantageuses, la Russie enrôle tout ce qu'elle trouve de Grecs dans les ports d'Italie, et depuis peu elle fait enrôler toutes sortes de gens en Italie, mais surtout des Etats du Pape, du Vénitien, de Lucques, Parme et Modène, des gens de toute condition, paysans, artistes, ouvriers, surtout en toute sorte de professions, femmes, enfans, beaucoup de familles entières, enfin des gens de toutes les sortes. Ils les font venir à Livourne et les y embarquent pour la Russie par centaines, leur promettant libre exercice de religion, des terres, maisons, bestiaux et des pensions, et leur faisant payer des sommes à compte, ce qui engage beaucoup de gens de prendre ce parti.

Je suis fâché de ce que vous me marquez que, vu les intrigues existantes à la Cour de Russie, la situation des Grands-Ducs à leur retour y sera pire que ci-devant. Ils s'y attendaient et le craignaient bien, et en cela ils sont bien à plaindre, puisque, vu leurs qualités et bonnes intentions, ils mériteraient bien une situation plus agréable.

Quant à ce que vous me marquez pour vos affaires internes, je vois que vous voulez simplifier et réduire au clair toute l'administration, surtout des finances; c'est, je crois, le travail le plus important que vous ayez pu entreprendre, et le plus nécessaire et utile à la monarchie. Il n'y a que vous seul qui puissiez vous charger d'une pareille besogne, car il n'y a que le Souverain qui peut avoir en vue toutes les différentes branches à la fois, sans avoir de prédilection pour aucune que pour le bien général de tout l'Etat; mais c'est l'ouvrage le plus rude, difficile et décourageant que vous ayez pu entreprendre, car vous trouverez des difficultés infinies dans les détails puisqu'en général les employés, accoutumés au vieux train, n'aiment pas les nouveautés, et puisque plus l'on simplifie et qu'on met les finances au clair, moins ils y trouvent leur compte, et par conséquent tous sont d'accord à tergiverser, diffculter ou empêcher toutes les opérations de cette sorte.

Je vous dois mille remerciemens pour les détails que vous me marquez de ce que vous comptez faire pour la future épouse de mon fils. Oserais-je vous supplier de me marquer comment vous l'avez trouvée à son retour à Vienne, et surtout lorsqu'elle y aura été quelque temps seule après le départ du Grand-Duc, et comment l'abbé Langenau en aura été content. Je suis plus que convaincu que le trop grand nombre de personnes chargées d'environner les personnes pour leur éducation, ne peut que causer bien des embarras, et que lorsque le choix est bon, ce qui est l'essentiel, il est plus difficile de trouver les qualités nécessaires dans beaucoup de personnes que dans peu.

Ce 12 septembre 1782.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère ^{Joseph}_{an Leopold.} lettre par le courrier, et vous en rends bien des grâces. Je suis enchanté que la santé de votre chère épouse se soit si bien remise, et je lui baise bien les mains pour la précieuse marque d'amitié qu'elle veut bien m'en donner par sa chère lettre. Mes yeux vont mieux, mais lentement; au reste, nous avons également une sécheresse incroyable cette année, et notre récolte est mauvaise, surtout en orge et en avoine.

Adieu, mon cher ami; je crois que les comtes du Nord ne viendront que vers le 28 de ce mois. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

Si cet automne vous pouviez encore me faire avoir quelques plantes de figues blanches, je vous en serais fort obligé; un courrier ou un Agresti pourrait s'en charger.

Ce 30 septembre 1782.

Très-cher frère. Votre charmante lettre*) m'a fait ^{Joseph}_{an Leopold.} grand plaisir; je vous en suis infiniment obligé, et vous assure que, s'il est humainement possible, je viendrai pour sûr vous embrasser. Il ne me faut qu'une très-petite place; deux hommes pour écrire et deux domestiques font toute ma suite; le cuisinier et un officier,

*) Fehlt.

mon compagnon, peuvent rester à Florence. Ainsi une très-petite habitation, Lungarno, me sera suffisante. Cette idée m'enchanté, mais Turcs, Russes, Anglais, Français, Prussiens, Espagnols peuvent encore l'empêcher. Je crois que dans quatre à cinq jours les comtes du Nord arriveront.

Je vous embrasse tendrement, et croyez-moi, avec votre chère épouse, pour la vie . . .

Ce 10 octobre 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Mes hôtes continuent toujours leur séjour ici; le temps ne nous favorise pas, et sans leur donner des fêtes, ils vont partout se promener. Je crois que vers le 20 ils partiront. En attendant, j'ai vu avec surprise les fameux actes du consistoire, tenu par le Pape à Rome. Vous en jugez à merveille*), et l'égoïsme y a eu sa bonne part. Pour moi, je ne puis point me plaindre.

Adieu; je vous embrasse . . .

Ce 17 octobre 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre et les nouvelles satisfaisantes de la bonne santé de toute votre chère famille. La lettre que la Grande-Duchesse veut bien écrire à la princesse Elisabeth, je la lui remettrai tout de suite. Hier soir elle est allée loger à la maison qui a été arrangée pour elle auprès du Belvédère,

*) Leopolds Brief ist nicht vorhanden.

et sa nouvelle Cour l'a commencée à servir. Elle ne garde personne de ses anciennes Wurtembergeoises et aucun habit ni linge ou bonnet, mais tout lui a été fourni par moi, ainsi nue je l'ai reçue, et je crois que c'est ce qui convenait. Je me flatte qu'elle sera convenablement et aussi bien pourvue en tout que possible. Elle est traitée en tout point comme l'ont été mes soeurs les dernières années, avec cela desservie par la Cour en tout.

Les batteries flottantes sont sans doute détruites; il faudra voir ce que fera la grande flotte à présent.

Adieu; je vous embrasse

Ce 7 novembre 1782.

Très-cher frère. Un mot après le cruel érysipèle qui ^{Joseph} m'avait pris toute la tête et qui m'avait rendu un monstre. ^{an Leopold.} Je suis encore extrêmement faible; le sommeil et l'appétit me manquent, et j'ai de la peine à vous écrire ces lignes. Quant au voyage que je désire tant chez vous, je le vois reculé à Dieu sait quelle époque.

Adieu; mes complimens à Madame; croyez-moi pour la vie

Ce 11 novembre 1782.

Très-cher frère. Qu'un mot, ne pouvant encore me ^{Joseph} ravoir de ma maladie. Je suis derechef enflé; j'ai des ^{an Leopold} abcès qui me viennent sur la tête et au front, qui me font cruellement souffrir. Sur le front je l'ai fait ouvrir aujourd'hui; les autres ne sont point encore mûris. Pas

un instant de sommeil et point d'appétit, voilà ma situation; je ne prévois pas seulement quand et comment cela finira. Adieu

Ce 14 novembre 1782.

Joseph
au Léopold.

Très-cher frère. Je ne vous parle pas du jour de demain*); mon coeur, mon amitié vous doivent être suffisamment connus. Où est le jour, le moment dans l'année où je ne vous souhaite tout le bonheur et toute la satisfaction imaginables? Jugez de ce que le jour de votre fête je pense à ce sujet. Ma santé ne va que doucement; je ne puis récupérer le sommeil; mon visage est encore enflé, et les trois abcès que j'avais sur le front et la tête ayant été ouverts, ne sont plus douloureux; ils supurent, mais je dois avoir le bonnet de nuit sur la tête, et par conséquent je ne puis me faire voir. Mes cheveux, le peu que j'avais, m'abandonnent entièrement, et je crains d'être obligé de mettre la perruque.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse de tout mon coeur, de même que votre chère épouse

Ayant décidé de faire une promotion de chevalier de la Toison d'or, j'y ai compris votre grand-maître Thurn**), et je vous prie de lui remettre la lettre ci-jointe.

*) Leopolds Namenstag.

**) Feldmarschall Lieutenant Graf Franz Thurn.

Ce 21 novembre 1782.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère ^{Joseph}
et longue lettre, et vous rends des grâces infinies, de ^{an Leopold.}
même qu'à votre chère épouse, pour l'intérêt si amical
que vous voulez bien me témoigner prendre à ma santé.
La fièvre dont je vous ai parlé par ma dernière, est
passée; une forte sueur et le gonflement des hémorroïdes
l'ont, je crois, dissipée, mais pour le sommeil il n'y a
pas moyen de m'en arranger. Quand je dors deux heures
rapportées et calculées ensemble dans toute une nuit, je
crois avoir beaucoup dormi. Je passe souvent comme
hier, sans douleur et sans le moindre sommeil, des nuits
entières sans fermer l'oeil et sans en avoir la moindre
envie dans la journée. On me promet que, quand je
sortirai, prendrai l'air, qu'alors le sommeil reviendra. Le
temps est si affreux, neige, vent, gelée, que je n'ai point
pu encore quitter ma chambre, où mes occupations sont
ma seule nourriture.

Je compte envoyer sous peu de jours un cour-
rier en Italie, qui vous apportera nos nouvelles courantes.
Adieu

Ce 24 novembre 1782.

Très-cher frère. Les importants objets dont je vous ^{Joseph}
joins ici la copie, vous feront voir de quoi il s'agit; au ^{an Leopold.}
milieu de ma maladie j'ai dû m'occuper de ces grandes
vues, et j'ai fait à l'Impératrice la réponse tant bien

que mal ci-jointe. *) La chose était si pressante que je n'ai pas pu avoir votre avis avant de l'expédier. La copie des expéditions pour le conseil de guerre et aux commandants dans les provinces n'en est qu'une conséquence. Du côté des finances je vais ouvrir un emprunt à Milan et à Bruxelles, sans Gènes ni l'Hollande; je crois que cela vaudra mieux. L'histoire de me procurer des assurances de la France et des sûretés vis-à-vis du Roi de Prusse, n'est pas facile pour la Russie, qui raffole de son Empire grec et dace. Mon lot est modeste du côté des Turques, et est bien intéressant pour toutes mes provinces par les possessions vénitiennes. Tout ceci, j'ose vous le confier sous le sceau du plus grand secret; vous jugerez vous-même quel effet que son ébruitation ferait partout, et combien cela rendrait la chose odieuse et difficile. Je vous prie de m'en dire sincèrement votre avis. Pour moi, je vous assure que je désirerai encore sincèrement que la guerre n'eût pas lieu, et que les Turcs fussent assez sages de plier aux circonstances, et de faire ce que l'Impératrice exige par sa déclaration que j'ai appuyée de mon mieux.

Ma santé va beaucoup mieux; je ne sors point encore, parce qu'il a fait si mauvais temps, et nous avons de la neige à pouvoir aller en traîneau.

Que dites-vous de cette histoire du ravitaillement de Gibraltar? Tout ce qui s'y est passé, est inimaginable.

*) Josephs Schreiben an Katharina II. vom 13. November 1782. Abgedr. in ihrem Briefwechsel S. 169.

Vous voudrez bien me renvoyer ces papiers par l'autre courrier, et je vous joins aussi ici les extraits ministériels ordinaires et la Toison avec tout ce qui s'en suit pour Thurn. Adieu; présentez mes respects à votre chère épouse. Mes yeux ne me permettent point encore de tant écrire; elle voudra bien accepter le désir pour la chose. Croyez-moi pour la vie, en vous embrassant tendrement

Ce 16 décembre 1782.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère ^{Joseph} _{an Leopold.} lettre, et suis enchanté des bonnes nouvelles que vous me donnez de la santé de votre chère épouse, et qui contredisent les bruits incroyables qu'on avait répandus ici à ce sujet,*) et qui m'avaient, malgré que je ne pouvais y ajouter foi, inquiété infiniment. Je vous prie de lui remettre cette lettre et tout ce que j'ose prendre sur moi, le temps étant court, sans attendre sa réponse.

Les Turcs paraissent devenir très-traitables, et je commence à me flatter que nos déclarations éloigneront toute guerre. Point de nouvelles encore de Russie. Je vous embrasse

Ce 16 décembre 1782.

J'ai été étonné de voir qu'au milieu d'une maladie ^{Leopold} _{an Joseph.} aussi incommode qu'un érésipèle à la tête, vous ayez

*) Man erzählte in Wien, die Grossherzogin sei neuerdings guter Hoffnung.

pu vous occuper d'objets aussi sérieux et importants, et en les saisissant tout de suite, non seulement répondre une lettre comme la vôtre à l'Impératrice de Russie, mais en même temps saisir tout de suite avec votre vivacité et activité d'esprit accoutumée toutes les vues, suites et conséquences de cette affaire, et faire tout de suite toutes les dispositions préalables, nécessaires à tout événement. Vous pouvez bien être persuadé, que je sens toute l'importance du plus profond secret sur cette affaire, ses détails et tout ce qui la concerne. Vous pouvez en être sûr de ma part. Vous voulez que je vous dise mon sentiment sur toute cette affaire et ces papiers, et je vais vous le dire avec la plus grande franchise.

La lettre de l'Impératrice de Russie*) me paraît, on ne peut pas plus légère pour une affaire de cette importance, où il ne s'agit de rien moins que de renverser l'Empire turc, de fonder deux nouveaux Empires, et de changer tout le système politique de l'Europe. La légèreté, et si j'ose dire le mépris, avec lequel l'Impératrice y parle de toutes les autres puissances, et la facilité avec laquelle elle croit qu'on pourra contenir et empêcher le Roi de Prusse et la France d'empêcher surtout l'exécution de ce projet, est bien singulière pour une souveraine du talent supérieur et avec l'expérience de l'Impératrice. Cela est inconcevable, si on n'avait pas des raisons de croire qu'elle en agit sincèrement et cor-

*) Vom 10. Sept. (A. St.) 1782. Abgedr. in ihrem Briefwechsel mit Joseph. S. 143.

dialement avec vous. A voir ce papier, on devrait croire qu'il est fait uniquement pour vous sonder ou pour voir si elle peut légèrement et facilement vous engager à quelque démarche qui puisse vous causer ensuite de l'embarras; mais comme cela n'est pas à supposer, il faut croire que l'Impératrice est tellement enivrée et aveuglée par son projet favori de fonder l'Empire grec, que la passion qu'elle a pour ce projet, lui fait tout voir facile et aisé, lorsqu'il s'agit de son exécution, d'autant plus que le bonheur qu'elle a eu constamment, et sa vanité lui font croire de pouvoir surmonter tous les obstacles.

Votre réponse, j'en suis sûr, vous l'avez écrite tout de suite et coulamment. Je l'ai lue et relue plusieurs fois, et je défie qu'on y ajoute ou retranche la moindre chose, même en y pensant des mois. On voit que, prévenu des idées de l'Impératrice, vous y aviez pensé de longue main. On ne peut pas lui répondre plus poliment que vous ne l'avez fait, en lui faisant voir les difficultés réelles qui existent, en lui faisant sentir que vous ne voulez rien aventurer, et quels sont les avantages que, le cas se donnant, vous exigez pour vos Etats. Ce que vous proposez et demandez pour vous, est l'agrandissement le plus avantageux, le plus utile et le plus convenable pour la monarchie; il ne donne aucune jalousie à l'Allemagne, il vous fournit une confinement sûre et bien gardée du côté du nouvel Empire grec, et en vous donnant des ports sur la Méditerranée, il rend libre le débouché des denrées de la Hongrie, délivre vos ports de la servitude des Vénitiens, vous soumet dans l'Istrie et Dalmatie une nation militaire et des marins excellens, et vous ouvrant

par le Vénitien un passage libre en Italie, augmente infiniment la valeur du Milanais; enfin la monarchie ne saurait avoir un agrandissement plus avantageux et réel.

Quant au projet même, il est si vaste, que j'oserais douter de sa réussite. Je crois que les Turcs ne sont pas encore assez désunis entre eux et affaiblis, et que les Russes ne sont pas assez forts encore à Kerson et sur la mer noire, pour tenter de les détruire tout à fait. Il faut auparavant avoir une couple d'îles dans l'Archipel, où il y ait un port, une flotte et un arsenal, pour pouvoir agir en même temps des deux côtés, et quoique je crois que ce que l'Impératrice dit des puissances du Nord, est très-juste, je suis pourtant persuadé que l'idée de faire agir les Polonais dans cette affaire, est chimérique, et qu'à quelconque prix, même à faire la guerre en Allemagne, aux Pays-Bas et en Italie, jamais la France et le Roi de Prusse ne souffriront un tel démembrement de l'Empire Ottoman, qui augmenterait si considérablement la puissance des deux Cours Impériales, et surtout la vôtre, et qui vous donnerait l'occasion de devenir une puissance maritime, et d'enlever aux Français tout le commerce du Levant. J'ose donc croire qu'en politique il serait à souhaiter, que la France et l'Angleterre continuent encore quelques années la guerre ensemble, surtout de la façon comme ils la font à présent, qu'aucun des partis n'ayant d'avantages réels, ils continuent à s'épuiser et s'affaiblir mutuellement en ressources, en hommes et en argent, ce qui est très-avantageux pour les autres Cours, car l'esprit de hauteur et d'intrigue de la France ne peut être dompté que par le manque des

moyens à exécuter ses desseins ambitieux. Ils ne peuvent se faire du mal que par eux-mêmes, et ils sont en bon train. Je crois que la Cour de Russie aurait dû tâcher de se rendre maître de quelque île de l'Archipel pour y établir ses flottes et ses troupes, et laisser en attendant augmenter le trouble et la confusion à Constantinople, en continuant ses menées avec les Grecs, et que la Cour de Vienne aurait dû tâcher de s'en mêler directement aussi peu que possible, en aidant pourtant les Russes et profitant des circonstances pour son avantage. Si la France aura bien des affaires sur les bras et manquera d'argent et de ressources, le Roi de Prusse seul n'osera rien entreprendre et pourra être contenu par les deux Cours Impériales. On pourra faire ce que l'on voudra, et les Turcs sont perdus. Mais si la France peut ou veut agir, et surtout si à présent elle fait la paix avec l'Angleterre, et qu'elle s'oppose absolument à ce projet, je crois qu'il faut absolument y renoncer, car il n'y a pas d'espoir d'acquisition avantageuse qui vaille les maux que causerait à la monarchie une guerre universelle dans toute l'Europe.

Tel est mon sentiment; je crois qu'il sera très-difficile de sonder la France sur ce point, et que, tant pour elle que pour le Roi de Prusse, il ne serait pas mal si, en flattant le projet de l'Impératrice, on pourrait l'engager à les sonder et à s'attirer tout l'odieux du projet. Dès qu'on les sondera, le Roi de Prusse ébruitera cette affaire partout, et on fera un bruit terrible; c'est à quoi je m'attends. Oserais-je à son temps vous supplier de me communiquer quelles seront les suites de cette affaire? Si jamais j'apprends par hasard la moindre chose relative

à cette affaire, je vous en avertirai tout de suite, surtout si l'on en parle en Italie à l'occasion de l'emprunt que vous ferez ouvrir à Milan.

Ce 23 décembre 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Dans ce moment je reçois par le retour du garde votre chère lettre. Je vous en suis infiniment obligé, et je trouve vos idées parfaitement justes. Je pense de même, et les dispositions que je fais, ne servent qu'à prouver ma volonté efficace, mon courage pour imposer, et en même temps cela me met à tout événement dans le cas d'agir là et comme je voudrai. Il n'y a point de réponse encore de Russie, ni je ne sais encore ce que les Turcs répondront; ainsi tout cela doit arriver avant que je puisse penser de partir pour vous embrasser.

Vous saurez déjà le discours du Roi d'Angleterre, et surtout que les préliminaires sont formellement signés avec les Américains. Il est incroyable que l'Angleterre, après ses succès, fasse une paix si nuisible que honteuse.

Adieu; je vous embrasse

Ce 26 décembre 1782.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Goëss*) est arrivé et m'a donné les meilleures nouvelles de votre chère santé, de celle de votre chère épouse et de tous vos enfans; vous pouvez

* Johann Karl Graf Goëss, Capitän der grossherzoglich toscanischen Leibwache.

juger du plaisir que cela m'a fait. Nous venons de terminer la cérémonie de la profession de foi de la princesse Elisabeth; elle a communiqué et ensuite elle a été confirmée. Je dois rendre justice à la vérité qu'elle s'en est acquittée à merveille, décence, grâce, résolution, tout a été observé. Elle a lu à si haute voix sa profession de foi que chacun l'a pu comprendre. Le cardinal*) a fait la fonction, et toute la ville en hommes et en femmes y a été.

Adieu, mon cher ami; pas un mot ni de Constantinople ni de Pétersbourg. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse; recevez en même temps mes complimens pour la nouvelle année, et croyez-moi pour la vie

*) Graf Christoph Migazzi, Erzbischof von Wien.

1783.

Ce 3 janvier 1783.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. La paix est faite aux conditions que je vous ai mandées et qui vous ont si justement surpris. Il n'y a eu que la différence, qu'au lieu de l'île la Dominique les Français ont eue celle de Tabago, et que la Gorée, sur les côtes d'Afrique, a été rendue aussi à la France avec le Sénégal. Les Hollandais ont été exclus et devront faire leur paix à part; néanmoins on leur a obtenu un armistice, et ils prendront sûrement quelque lambeau.

Le courrier de Russie est enfin arrivé; on a étudié deux mois une réponse et elle s'est bornée à du pur verbiage et de belles paroles; mais je crois que je ne suis pas bien choisi pour poisson qui morde à de pareilles amorces. Dans peu, je vous enverrai un courrier; en attendant, je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur.

Ce 13 janvier 1783.

Très-cher frère. Enfin vous avez fait partir le Maro-^{Joseph}
cain*); je tâcherai de l'expédier d'ici le plus vite que je ^{an Leopold.}
pourrai. Quant à ses chevaux, je m'attends à des rosses
et n'en serai pas étonné. Rien de nouveau que les détails
de la feuille ci-jointe, concernant les conditions incroya-
bles de la paix au moment de se conclure entre l'Angle-
terre et la France. Un courrier de Paris nous les a
apportées, et elles ont été communiquées à Mercy par
Vergennes. Adieu la considération et la richesse de
l'Angleterre.

Adieu, mon cher frère; rien de Turquie. Mes trans-
ports partent tout doucement pour la Hongrie. Le dégel
est total et il fait chaud comme au mois de mai depuis
huit jours, mais beaucoup de vent qui m'a cassé bien
des arbres.

Adieu; présentez mes respects à votre chère épouse
et croyez-moi pour la vie

Ce 16 janvier 1783.

Très-cher frère. Je ne puis vous donner d'autre nou-^{Joseph}
velle sur le grand objet que de ce que de Constantinople ^{an Leopold.}
il m'est connu que les Turcs ont fait une espèce de
réponse fort ambiguë aux trois points demandés par la
Russie, mais que mon ministre et celui de Russie ne

*) Der nach Wien bestimmte Gesandte Marokko's, Abdil Melak.

l'avaient point acceptée, ne la trouvant pas catégorique et telle que nous l'exigions. Là-dessus les Turcs ont demandé huit à dix jours de temps, promettant cependant de donner alors une réponse satisfaisante et telle qu'on la désirait. Cette dernière n'est point encore parvenue à ma connaissance. En attendant, mes préparatifs continuent, et un gros transport d'artillerie, chargé sur vingt bateaux, est parti hier, le Danube étant tout ouvert par le dégel parfait que nous avons, au point que l'on craint pour les fruits, les arbres poussant déjà.

Adieu; présentez mes tendres amitiés à votre chère épouse, et croyez-moi pour la vie votre

Ce 20 janvier 1783.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre. Les Turcs viennent enfin de nous donner par écrit une réponse satisfaisante sur les trois points que la Russie demandait; reste à voir comment ils s'y prendront dans l'exécution. Cela éloigne au moins pour un temps la probabilité de la guerre. J'attends des nouvelles de Pétersbourg avec impatience, et je voudrais bien que toutes les circonstances concourussent à me mettre en état de venir vous voir, mais je ne puis vous en rien dire encore.

Ma soeur Marianne est entièrement remise d'une violente attaque qu'elle a eue. Trois saignées faites en vingt-quatre heures l'ont tirée d'affaire.

Présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie

Ce 23 janvier 1783.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui, je n'ai point d'autre ^{Joseph} _{an Leopold.} nouvelle à vous donner, sinon que j'ai reçu une lettre très-amicale du Pape, dans laquelle il me presse beaucoup de venir à Rome et de loger avec lui au Vatican. Vous sentez bien que, comme la chose est encore fort éloignée, je ne me presserai point d'y répondre. Je voudrais seulement que mon départ pour chez vous pût être sûr et annoncé; en attendant je crois que vous verrez Maximilien, qui veut aller faire une tournée en Italie. Pour le mois de février, il fixera son départ. Je suis à attendre mes nouvelles et à faire mes dispositions en conséquence; ceci doit être mon premier objet, et plus que la saison avance, plus intéressant cela devient.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur.

Ce 23 janvier 1783.

Très-cher frère. J'ai vu le papier étonnant des con- ^{Leopold} _{an Joseph.} ditions de la paix que vous m'avez envoyé; elles sont incroyables. Quand l'Angleterre aurait été battue sur terre et sur mer, qu'elle eût eu toute l'Europe alliée contre elle et perdu toutes ses flottes, elle n'aurait pas pu faire la paix à des conditions plus honteuses. Il y en a même qui sont contraires au caractère national et à toute honnêteté, surtout celle de ne pas faire des conditions, même en faveur des loyalistes; ce dernier trait est horrible.

•

Enfin, si l'Angleterre n'a pas accordé le Bengale, le Canada et l'Irlande, c'est parce que personne ne s'est avisé de les lui demander. Voilà donc cette grande puissance, qui tenait en balance la France, tombée entièrement et pour toujours; toute considération et force perdue, et, par un sacrifice volontaire, descendue au rang de puissance de second ordre, semblable à la Suède et au Danemarck, et probablement elle ne tardera pas à être également commandée par la Russie comme ces dernières. La France, délivrée pour toujours de cet adversaire formidable, augmente par là du double en force intrinsèque, son commerce, son autorité et son crédit, et par conséquent la hauteur de son ton dans toute l'Europe, ce qui n'est pas non plus bien agréable. Enfin c'est une étonnante et incroyable révolution; reste à voir ce que la Russie en dira.

Ce 4 février 1783.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Je profite du départ de mon frère Maximilien pour vous embrasser. Je ne vous dirai pas combien j'envie le plaisir qu'il aura de le faire en personne, mais j'ai voulu par cette occasion sûre vous envoyer la lettre de l'Impératrice de Russie que je viens de recevoir*). Je ne presserai pas ma réponse, voulant attendre encore la sienne après qu'elle aura reçu la nou

*) Vom 4 Jänner (A. St.) 1783. Abg. in dem Briefwechsel Joseph S. 182.

velle que les Turcs ont accordé ses trois demandes. Vous verrez dans cette lettre de petites idées, beaucoup d'inconséquences, enfin des mots et peu de choses, mais ce n'est pas avec ceux-là qu'on exécute de grands projets, et pour faire des dupes, il faut au moins le faire plus adroitement. Je vous prie que cela reste entre nous, et Maximilien même n'en sait pas le moindre détail; vous brûlerez ce papier et tout sera dit.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse

Ce 6 février 1783.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui, je ne puis que ^{Joseph}_{an Leopold.} vous annoncer le départ de notre frère Maximilien, qui s'est exécuté hier matin. Il vous apporte une lettre importante de ma part. Le temps est tout à fait chaud et je crains qu'il aura de mauvais chemins. Sa santé était bonne, à son genou près, dont il se ressent encore par intervalles.

Vous me demandez ce qu'a répondu la France au grand projet. Elle l'ignore parfaitement encore, et comme je n'en suis pas l'inventeur, je ne veux pas être non plus le chat qu'on emploie pour tirer les marrons du feu.

Adieu; je vous embrasse, mon cher frère, de même que votre chère épouse.

Ce 20 février 1783.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre; vous êtes charmé comme moi de la paix et envisagez de même les bêtises des Hollandais. Pour moi, je crois qu'en perdant Negapatnam, ils se tireront d'affaire; c'est une perte surtout pour les cotons et étoffes de ce genre. Maximilien doit avoir eu le plus beau temps du monde pour son voyage; je le sais parti de Mestre et content du passage de la Ponteba. Ici les gelées ont repris et les occupations ne discontinuent pas; mes yeux mêmes commencent derechef à s'en ressentir, ce qui me donne bien de l'humeur. Ce n'est pas les plaisirs du carnaval qui en sont la cause, car je n'ai été ni à un bal ni aux redoutes. Adieu . . .

Ce 1^{er} mars 1783.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Ce courrier va relever celui à Naples; il vous apporte les extraits accoutumés et la copie de ma réponse à l'Impératrice, apostillée pour en découvrir plus facilement le sens; tout ceci n'est que pour vous. Je vous joins aussi une patente sortie au sujet des mariages, qui fait un des chapitres du code des lois civiles; vous la trouverez neuve.

L'ambassadeur de Maroc a eu son audience; je ne lui ai rien dit, parce que c'est l'étiquette; mais je le verrai une autre fois pour lui parler.

Du reste, je ne puis vous rien marquer de nouveau, sinon le bilan de l'Etat que je vous envoie ici; c'est

l'original que je vous prie de me renvoyer. Vous verrez à peu près comment en sont les choses; c'est le premier total que j'ai pu rassembler. Les autres années, il sera plus exact encore et plus prompt à m'être remis. Je vous prie, mon cher ami, de m'en dire ce que vous pensez et si je suis au moins sur le bon chemin.

Oserais-je vous remettre le petit paquet ci-joint à mon frère Maximilien? Je suis bien fâché de la grosseur de votre chère épouse; cette brave femme, mère et amie est si précieuse, que je vous supplie de lui faire prendre tous les ménagemens possibles, surtout dans le temps critique.

Quant à mon départ, je ne puis rien fixer encore; il dépend de mille affaires internes et externes. Je vous embrasse

Ce 6 mars 1783.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre avec ^{Joseph} bien de la satisfaction, et je suis enchanté que vous vous ^{an Leop old} portez tous aussi bien et finissez votre carnaval tranquillement. Pour le mien, il a été si ressemblant au carême que je ne m'aperçois pas d'une différence. Je n'ai été ni à bal ni à redoute; mes yeux, que je dois ménager et qui recommencent derechef à me tourmenter et à être rouges, me l'ont entièrement interdit.

L'accident arrivé dans la Calabre et la Sicile est horrible et j'en attends les détails avec empressement. Ici nous avons de fortes gelées et beaucoup de neige, Pourvu que cela ne nuise aux biens de la terre.

Adieu; je crois que Maximilien sera sur le point de vous quitter, et je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur

Mes tendres complimens à Maximilien.

Ce 10 mars 1783.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre et suis enchanté que vous vous portiez bien. La certitude de grossesse de votre chère épouse m'inquiète vraiment, pourvu que nous ayons une fois passé le mi-terme, toujours le plus dangereux. Je n'ai point de lettre encore de Maximilien, mais je sais qu'on veut l'ennuyer à Rome, et à Naples il trouvera bien de la tristesse, quoique j'avoue que pour moi, dans ce moment, je serais plus tenté d'aller voir la Calabre et les ravages que le tremblement de terre a faits, et le fruit qu'on en a retiré. Adieu

Ce 20 mars 1783.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Nous avons derechef beaucoup de froid ici; je crains que cela nuira aux fruits. Au reste, rien de nouveau. L'évêque de Passau étant mort, j'ai créé un évêché à Linz et y ai nommé Herberstein. Cela va me donner bien des histoires avec le chapitre et peut-être le Pape, mais je tiendrai bon.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse

Ce 27 mars 1783.

Très-cher frère. Les tremblemens de terre, qui con-
tinuent encore, sont vraiment effrayants pour tout le
royaume de Naples; je crois qu'il faudra abandonner cette
belle partie de la Calabre. Si j'étais dans ce moment
Maximilien, je ne pourrais me refuser à la curiosité
d'aller voir ces endroits, mais il n'en fera rien. Ferdi-
nand m'écrit qu'il veut aller voir en été les provinces
méridionales de France, Lyon et la Suisse, avec sa femme,
et rester quatre mois absent. Je lui en dis les difficultés;
il fera ensuite ce que bon lui semblera. Adieu

Joseph
an Leopold.

Ce 31 mars 1783.

Très-cher frère. C'est par le garde hongrois qui
revient de Naples que j'ai l'honneur de vous écrire cette
lettre et de vous envoyer les papiers ci-joints que vous
m'aviez envoyés par le garde. Je ne vous renvoie que
les rapports des ministres aux Cours étrangères et le
bilan général de la monarchie pour l'année 1782. La
réponse de l'Impératrice apostillée par vous de façon à
faire bien sentir la force de sa lettre, et comment vous
connaissiez ses intentions, la même réponse que vous
m'aviez déjà envoyée par Maximilien, et votre minute de
réponse, j'ai cru que vous me permettiez de les garder;
l'une, étant double, est inutile, et celle que vous avez
apostillée, est trop intéressante, instructive et lumineuse,
pour qu'on puisse s'en dessaisir. Néanmoins, si vous l'or-
donnez, je vous les renverrai à la première occasion.

Leopold
an Joseph.

Je ne vous dirai rien sur ce papier, hors que j'en ai été enchanté, et que je crois que vous connaissez mieux les intentions, subtilités et subterfuges de l'Impératrice, qu'elle ne les connaît fort souvent elle-même. Son intention de vous mettre dans l'embarras vis-à-vis de la France et de toute l'Europe, n'est que trop claire, et de se servir de vous pour vous mettre en avant et faire réussir ses projets sans aucun risque et avec un avantage immense pour elle et sans aucun avantage réel et à moins assuré pour vous. Je crains seulement que votre réponse ne lui paraisse sèche, et que son excessif amour-propre n'en soit choqué, étant accoutumée à être louée et à s'en vanter.

Il est singulier que la plus grande partie des personnes intéressées le plus souvent à vous connaître, et qui vous ont vu dans vos voyages, ne vous connaissent pas du tout et vous jugent tout à fait autrement qu'ils ne devraient, et en cela principalement le Pape et l'Impératrice de Russie, comme on le voit par ce qu'ils font, et que vous les avez connus à fond entièrement avec tous leurs faibles et défauts, et cela tout de suite, et que l'effet a toujours fait voir que vous ne vous étiez pas trompé.

Oserais-je vous prier, si jamais vous avez quelque réponse de Russie, de me la communiquer. Cette affaire, dont vous vous êtes tiré si bien, est trop intéressante pour ne pas exciter ma curiosité.

Quant au bilan de la monarchie, vous m'ordonnez de vous dire mon sentiment. J'ai vu, lorsque je fus la dernière fois à Vienne, ceux des dix dernières années, et je trouvai celui-ci infiniment meilleur, plus clair et

détaillé. Le mémoire du comte Zinzendorf m'a paru renfermer les vues les plus sages et les plus éclairées pour le rendre plus simple tant pour le compte que pour la gestion, et en simplifier la perception et administration. J'ai été étonné de la quantité de dettes qui ont été payées dans les années 1780 et 1781, de l'économie qui a été faite dans le militaire, et que le système, excellent à mon avis, des *Beurlaubte* y a portée. L'unique chose qui m'a paru mériter attention, c'est la somme énorme de 21 millions pour les frais de perception. Il me paraît surtout que ces frais sont excessifs dans la partie des taxes sur la consommation, tabac, sel, et surtout aux Pays-Bas. Il m'a paru que surtout les faux frais de la loterie, qui mangent les quatre cinquièmes de ce qu'elle rend, sont excessifs. Je ne sais pas si on ne pouvait y remédier, ou en simplifiant les exactions et administrations, ou en diminuant les employés, ou en substituant à ces taxes des autres plus simples; mais il serait bien avantageux à la monarchie si, sans rien perdre de ses revenus présents, elle pourrait relâcher et diminuer au peuple les impôts de 21 millions par an que le peuple paie, et qui, allant tous en faux frais, ne sont d'aucune utilité pour la monarchie. Il me paraît que le comte de Zinzendorf avait intention de dire cela dans un mémoire, et de proposer modestement la loterie qui donne un petit gain et fait un grand mal.

Pardonnez-moi la liberté de ces observations que j'ai fait à la hâte.

J'avais déjà écrit la lettre et fait le paquet pour le retour du garde que vous recevrez par lui, lorsque j'ap-

pris que le fameux lieutenant-colonel Boltz était arrivé ici. Je différerai donc le départ du garde, qui ne part qu'aujourd'hui, pour pouvoir en même temps vous rendre compte du motif du voyage de Boltz ici. Il a été chez moi, parle très-confusément et paraît fort embarrassé. Il va à Livourne y chercher des associés et de l'argent pour faire l'expédition à la Chine de son vaisseau à lui, qui part de Trieste, nommé le comte de Kolowrat. Il a beaucoup de signatures de marchands de Trieste qu'il fait voir; mais de la façon comme il parle et comme il est connu à Livourne, et vu la saison déjà trop avancée pour faire cette expédition cette année, je crois qu'il ne trouvera personne qui voudra s'y intéresser, au moins moi je ne m'en mêlerai certainement pas. Il assure qu'il repartira dans trois jours pour Trieste, et il m'a dit qu'il comptait expédier cet été de Trieste un vaisseau pour son compte au nord de l'Amérique pour y tenter les côtes où le capitaine Cook a été, qu'il manquait d'argent pour faire les frais de cet armement, qu'avec votre permission il avait écrit en Russie pour offrir à cette Cour d'y faire cette expédition pour son compte, et qu'il se flatterait que le roi de Naples y prendrait part et lui donnerait des fonds, de même que la Propaganda de Rome et le Pape, puisqu'il offrait d'y mettre à bord autant de missionnaires qu'il voudrait. Tout cela sont des chimères; ce qui me paraît, c'est que cet homme est très-confus, manque d'argent et paraît vouloir finir par aller en Russie. J'ai cru devoir vous en avertir.

L'affaire du testament du Prétendant sera, je crois, finie, le cardinal duc de York étant venu de Rome exprès

Pour voir son frère avant de mourir et arranger les affaires
et son testament, et celui-ci est trop sensé pour lui laisser
faire une sottise pareille.

Ce 10 avril 1783.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je ne Joseph
an Leopold.
Puis vous rien dire encore de ce qui arrivera avec la
séparation du diocèse de Passau. Le chapitre dit que
sede vacante il ne peut rien faire; cela est vrai. Mais
après l'élection, je ne m'en désisterai point, et leurs terres
sont séquestrées en attendant; c'est un mobile puissant.

Maximilien, que je crois en recevant celle-ci chez
vous, vous communiquera les nouvelles d'ici. Pour moi,
je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de
tout mon coeur.

Ce 17 avril 1783.

Très-cher frère. Je ne puis vous parler aujourd'hui Joseph
an Leopold.
qu'un instant; vous savez qu'un jeudi saint est une journée
fort remplie. Je suis charmé toutes les fois que je vois
que nous pensons également sur une chose. Le voyage
de Ferdinand m'a fait le même effet qu'à vous; je le
lui ai marqué, mais il insiste sur la nécessité pour son
épouse des bains en Provence, et il me dit ne vouloir
qu'aller en passant à Lyon pour revenir par la Suisse
sans passer à Turin, cela veut dire par le mont S. Gotthard
ou S. Bernard, qui tous deux sont assez difficiles. L'Amélie
veut aussi aller voir ses soeurs à Innsbruck et Klagenfurt
et ne faire que trois jours de séjour dans chaque endroit.

J'ai fait partir, il y a trois jours, quatre chevaux, dont deux de selle et deux de carrosse, pour Livourne; ils sont destinés en présent à l'Empereur de Maroc; deux palefreniers et un cocher les mènent. S'ils avaient besoin de quelque chose, j'ose vous prier d'ordonner qu'on le leur procure. Les Marocains restés à Livourne s'en chargeront pour aller plus loin, et mes trois hommes reviendront avec des veturini. L'ambassadeur aura dans huit jours ses audiences et ses présens, et partira ensuite.

Adieu, mon cher frère; j'embrasse votre chère épouse et vous de tout mon coeur

Ce 21 avril 1783.

Joseph
au Léopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et les nouvelles que vous me donnez de l'heureuse arrivée de votre chère épouse à Florence me font grand plaisir. A force de questions et de doutes en tout genre, je viens de me décider à aller moi-même en Hongrie voir ce qu'on a arrangé à nos forteresses et sur nos frontières. Je compte partir le 25 et voici ci-joint ma marche-route. Je me flatte être dans six semaines de retour; c'est une autre partie de campagne que Laxembourg, mais vous savez d'expérience combien on avance les choses et ses idées en les voyant.

Nos dévotions nouvelles ont commencé hier au grand étonnement de toutes les dévotes et de la momerie qui crient au meurtre; cela est allé sans le moindre embarras.

Adieu

Ce 6 juin 1783.

Très-cher frère. Les Russes à Livourne ont eu de ^{Leopold} ^{an Joseph.} nouveaux ordres pour se préparer pour la guerre, qui selon leurs lettres est sûre; même ils ont été avertis que, quoique la France directement tâchera de prendre parti dans cette guerre, en envoyant une escadre au Levant, malgré tout cela la Cour de Russie veut pousser sa p^ointe. Outre leur flotte, qui est à Livourne dans le meilleur état possible, sans malades, avec une grande quantité de provisions et de munitions à bord, ils ont plus de soixante officiers de troupes de terre à bord. Ils attendent une autre flotte de quinze vaisseaux, pour laquelle ils rassemblent déjà des provisions. Il leur est arrivé à Livourne trois autres vaisseaux de guerre, dont deux de cinquante, et une grosse frégate, qui sont venus comme vaisseaux marchands et ont porté des mâts, cordages et chanvres à Marseille et Gênes. Ces vaisseaux sont venus ensuite vides à Livourne, toujours pourtant ayant à bord leur artillerie, quoique pas montée, et armes, un équipage et des officiers de la marine, quoique travestis comme capitaines marchands. De Livourne, ils doivent aller à Kerson par Constantinople y porter les gens qui y vont pour la nouvelle colonie; tout à coup ils les ont débarqués dans des vaisseaux d'autres nations, se sont démasqués et entièrement armés comme vaisseaux de guerre. Les Russes ont aussi nolisé plusieurs vaisseaux neutres à Livourne et ont quelques mille Albanais, Esclavons et Corses, avec leurs officiers, enrôlé et formé un corps de chasseurs qui, sans uniforme encore, est payé à Livourne, la Spezzia

et Porto Ferrajo, et un autre corps d'enrôlés d'Albanais vénitiens qui les attendent au Zante et Corfou, qui doivent s'embarquer sur ces vaisseaux et avec toute la flotte aller tenter de surprendre les îles de Paros, Antiparos et Naxia, où ils ont été établis, avec leurs flottes, pendant toute la dernière guerre, et où ils ont beaucoup de relations, ce port étant excellent pour dominer l'Archipel et gêner même Constantinople.

Voilà ce que j'ai pu savoir d'eux-mêmes et de leurs alentours; j'ai cru bien faire de vous en prévenir.

Ce 31 juillet 1783.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Vous saurez déjà les inquiétudes que m'a données l'état dangereux de la Reine de Naples; elle était à deux doigts de la mort en accouchant; heureusement qu'au départ du courrier tout était passé et que le médecin se flattait qu'il ne resterait plus rien à craindre; néanmoins cette terrible secousse exigera bien du ménagement de sa part.

Pour ici tout va son petit train; j'attends d'un moment à l'autre des nouvelles de Russie, et alors je ferai seulement les expéditions nécessaires.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, de même que votre chère épouse

Ce 10 août 1783.

Joseph
an Leopold.

Mon cher frère. Je vous joins ici toutes les pièces qui peuvent vous intéresser; je vous prie de les lire et

de me les renvoyer ensuite. Il y a eu bien des choses à combattre, car le prince de Kaunitz voulait absolument que je commençasse la guerre d'abord par marcher en Moldavie et Valachie, ou en déclarant la paix de Belgrade expirée, et en redemandant tout ce que le traité de Passarowitz nous avait adjugé. Vous sentez bien que c'était absolument nécessiter la Porte à faire la guerre pendant que les Russes ne la désirent pas, que les Français ne craignent rien tant que la guerre et prêchent aux Turcs la patience; enfin que toute la masse ottomane je l'aurais seul sur le dos et très-probablement le Roi de Prusse et peut-être même les Cours de Bourbon aux Pays-Bas, au Rhin et en Italie, et à la fin de tout un misérable morceau désert de Bosnie ou de Servie à gagner et risquer de tant perdre. Je ne puis concevoir comment cet homme d'esprit a pu se chausser cela dans la tête, mais il a fallu une volonté positive et le renvoi de plusieurs expéditions déjà faites pour le faire plier. En temporisant, je gagne tout, je suis entièrement prêt et j'ai la liste ci-jointe de troupes rassemblées toutes prêtes à être en quinze jours là où je le trouverai nécessaire, mes magasins fournis outre cela en Bohême, Moravie, Haute- et Basse-Autriche; une partie de la cavalerie en Hongrie et toute celle de Galicie est restée intacte avec les Italiens et Wallons et le régiment de Fribourg pour faire tête au Roi de Prusse. Dans une pareille situation, l'on peut et l'on doit attendre, à ce qu'il me paraît, les bonnes occasions, et ne pas se décider qu'à bien bonnes enseignes. Je vous prie de me dire franchement si vous ne pensez pas de même. Une sottise est bientôt commencée;

mais de la bien terminer, voilà l'art. Je veux conserver tous mes alliés et ma tranquillité, hors que je ne voie un grand coup à faire et une acquisition à me procurer qui vaille les frais et hasards d'une guerre. Vous sentez bien que c'est d'un autre côté que je parle. Je le guette, et la première bonne occasion; je veux l'avoir englouti avant qu'on en sache seulement l'entreprise. Alors cela fait une belle différence que de défendre seulement ce qu'on a déjà pris, ou d'aller le conquérir à grandes peines.

Je vous joins ici le rapport des finances pour cette année que je vous prie de me renvoyer, et en vous embrassant tendrement, je vous prie de me croire pour la vie votre

(Ende August 1783).

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. C'est par le retour du garde de Naples que j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre et de vous remercier encore une fois de votre chère longue lettre du 10 de ce mois, et de tous les importants papiers que vous avez bien voulu m'envoyer par le courrier et que j'ai l'honneur de vous renvoyer tous ci-joint, et surtout des copies des dépêches des comtes Mercy et Cobenzl et de votre correspondance avec l'Impératrice de Russie, qui servent à mettre entièrement au fait de l'état des choses. J'ose en conséquence vous supplier de vouloir bien continuer à me les communiquer de même à l'avenir pour mon instruction.

Vous me demandez mon sentiment sur ces papiers, et je vous dirai tout franchement ce que j'en pense. La

destruction de l'Empire Ottoman est inévitable; on pourra peut-être la différer, mais pas pour longtemps. Ils le reconnaissent eux-mêmes, et les Français ont beau vouloir leur faire, et à soi-même, illusion sur ce point; ils n'y réussiront point. Cela posé, il reste à considérer qu'un voisin aussi faible que sont surtout les Turcs à présent, qui se voient à la veille de leur destruction, est bien moins à craindre que la Russie ambitieuse, qui ne cherche qu'à étendre sa puissance de tous les côtés et de toutes les façons possibles; la Russie, qui ne peut trouver personne qui puisse lui empêcher efficacement l'exécution de son grand projet, que la Cour de Vienne lui fait à présent toutes les avances possibles, mais comme il résulte par les lettres mêmes que l'Impératrice vous a écrites, il y a toujours du louche et du faux dans sa conduite, quoiqu'elle tâche de le cacher, et l'unique chose qu'elle désirerait avec toutes ses belles paroles, serait de vous engager dans la guerre et à commencer les hostilités, pour se tenir seulement sur la défensive et profiter du faible que les Turcs lui témoigneraient à l'occasion pour s'agrandir sans rien risquer et, à coup sûr, comme elle vient de faire pour la Crimée, le Cuban et l'île de Taman, qui ne sont point des objets si petits et si indifférents que l'Impératrice voudrait le faire accroire, vu leur situation, qui par là la rend maître de toute la mer noire et de son commerce par le fait, exclusivement et unissant le gouvernement à celui d'Orenbourg et Astracan, embrasse les deux mers noire et caspienne, lui ouvre à son temps directement le commerce de la Perse et des Indes par une voie plus courte, la rend maître de Con-

stantinople quand elle veut, et lui fournit cent mille Tartares qu'elle peut envoyer ravager les terres de ses voisins quand elle voudra.

Le langage que la Russie tient vis-à-vis du Roi de Prusse, me paraît bien haut et singulier, et je ne crois pas qu'elle aurait tout de bon envie de lui faire la guerre aussi vigoureusement qu'elle le dit, s'il remuait. Par tous les papiers, il n'y a que la conduite du Roi de Prusse qui paraît indéchiffrable, car de répandre toutes sortes de bruits partout contre les deux Cours Impériales, ce sont de si petits moyens qu'ils sont indignes d'un homme de son génie. Quant à la France, j'ai été étonné de la dépêche de Mercy, où il rend compte de sa conférence avec M. de Vergennes. Il me paraît que ce dernier s'est montré bien faible, et que toutes leurs réponses montrent si décidément de la mauvaise volonté contre nous et sont si entortillées, qu'on ne peut s'en rien promettre de bon. Leurs moyens pourtant paraissent petits, et je crois qu'après la guerre qui vient de finir, leur manque de têtes capables et l'état de leurs finances, ils se garderont bien de vouloir faire la guerre pour soutenir les Turcs, qui en vérité ne sont plus à soutenir. Il me paraît étonnant que le comte de Vergennes se soit toujours obstiné à vouloir croire que vous voulez la Moldavie et la Valachie, et que ses connaissances politiques et géographiques ne lui aient jamais fait tourner les yeux d'un autre côté. Enfin, de toutes façons, il me paraît que la France non seulement ne nous souhaite aucun avantage ni accroissement réel, mais voit avec la plus grande jalousie votre amitié avec la Russie, et accordera plutôt

à celle-ci les plus grands avantages qu'à vous les plus petits. Cela se confirme par la conduite des Turcs soufflée en tout par la France; ils accordent tout à la Russie et ont la plus grande défiance de vous et de vos préparatifs. Je crois même qu'aussi volontiers qu'ils éviteraient la guerre avec la Russie, aussi aisément ils la commenceront avec vous.

Le raisonnement du prince Kaunitz, ne lui en déplaît, pour vous faire exiger ce que le traité de Passarowitz vous avait adjugé, et par conséquent commencer la guerre, est selon moi un parti faux et dangereux, et il n'y a pas au monde un parti meilleur, plus sûr, prudent et avantageux pour la monarchie à prendre sous tous les aspects que celui que vous avez pris. Vous êtes prêt à tout, et contre les Turcs et, en cas de besoin, contre le Roi de Prusse même. Vous tenez en sujétion les Turcs, vous facilitez par là à l'Impératrice de Russie ses conquêtes et l'engagez à la réciprocité envers vous; vous ne dégoûtez pas la France, votre alliée, et vous êtes prêt et en état, à tout moment et de quel côté que vous voudrez, à profiter des événemens de la guerre et des circonstances favorables qui se présenteront pour augmenter votre puissance par quelque chose qui en vaille la peine, sans vous exposer aux suites d'une guerre incertaine et de la peste dans des pays malsains, pour augmenter excessivement la puissance de la Russie et obtenir quelques lambeaux de pays déserts et mauvais. Je crois d'ailleurs la guerre inévitable; l'Impératrice, qui voit que les Turcs accordent tout, voudra Oczakow, et le prince Potemkin la Valachie et Moldavie, et cela pourtant sera

trop fort pour que les Turcs l'accordent de bonne grâce. Tel est sincèrement mon sentiment avec ma franchise ordinaire, et autant que je puis comprendre de l'état de ces affaires.

Par votre lettre à Cobenzl, j'ai vu que les Grands-Ducs de Russie ne vous écrivent plus; il nous en arrive de même, et la Grande-Duchesse nous doit plusieurs réponses, et surtout à ma femme, sur une tabatière qu'elle lui avait ornée de pierres dures pour une galanterie qu'elle voulait faire à l'Impératrice et que ma femme lui a envoyée depuis trois mois avec une de ses lettres, qui est encore toujours sans réponse. Cela pourtant ne m'étonne point, vu ce que j'ai connu ici de leurs caractères; mais qu'elle n'écrive point à vous, tandis qu'elle est en correspondance avec tout le monde, même en Italie, cela m'étonne.

Je crois de mon devoir de vous avertir que depuis quatre jours nous avons ici le marquis de Noronha, ministre de Portugal à Rome, fils du marquis Anjejar, ministre fort accrédité à la Cour de Portugal, qui, sous le prétexte de faire un tour en Italie, est allé à Naples pour y voir les filles de la Reine, a fait la même démarche à Parme, et est venu ici avec la même intention pour voir ma Thérèse. C'est ce que je sais de bonne part. Par les extraits des lettres de notre ministre à Lisbonne, que vous m'avez envoyés par ce même courrier, j'ai vu qu'on cherchait à procurer une épouse au prince Jean de Portugal*). Vous vous souviendrez qu'il y a quelques

*) Nachmals König Johann VI.

années que la Cour de Portugal fit une proposition par le canal du Roi d'Espagne pour un double mariage avec ma fille et mon fils aîné, qui ensuite n'a pas eu lieu. Noronha s'arrête ici trois mois et vient d'envoyer ensuite un courrier à sa Cour, dont il attend ici le retour. Il ne fait semblant de rien; mais si jamais, après le retour du courrier, il me fait la moindre proposition quelconque, je me flatte que vous serez persuadé que je ne répondrai pas même et n'écouterai jamais aucune espèce de proposition qui puisse regarder ou moi ou mes enfans, sans vous en avoir rendu préalablement compte et attendu vos ordres et vos intentions. Ainsi, si jamais vous entendiez parler de cette affaire, dont le public commence à se douter, vous soyez persuadé qu'à moi on ne m'a rien dit.

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a quelque temps, qu'il y avait ici des chefs d'Albanais qui faisaient des propositions pour vous proposer des troupes de leur nation. Ils m'en ont parlé; je leur ai dit que je ne me mêlerais aucunement de cette affaire, hors pour vous remettre les propositions qu'on pourrait faire dans un mémoire raisonné; ils me l'ont remis hier et je vous l'envoie ci-joint. Je le trouve romanesque; mais je l'envoie tel quel, vous priant de me faire savoir la réponse que vous voudrez que je leur fasse, pour pouvoir définitivement finir avec eux, m'imaginant bien d'avance ce que vous me marquerez sur cette affaire.

Il y a également ici un colonel Peretti, Corse, qui offre un corps de mille chasseurs corses qui pourraient servir comme troupes légères en cas de guerre. Je l'ai

adressé à Veigl; ses propositions sont un peu fortes, et hors le cas de guerre ces gens ne sont bons à rien; mais pour leur bravoure, constance, force à supporter les fatigues et fidélité on peut répondre; j'en connais les principaux chefs; c'est le corps qui a servi à Gibraltar pendant le siège . . .

Vienne, ce 13 octobre 1783.

Joseph an
Leopold *).

Je profite, mon cher frère, du retour de votre courrier Giorgio pour vous envoyer les pièces ci-jointes qui sont la continuation de mes objets principaux dont il s'agit présentement. Vous verrez que M. de Vergennes s'est permis de parler d'un ton qui m'a paru insoutenable, et je crois que la réponse que j'y ai fait faire est bonne, même grammaticalement, parce que *interrogatio et responsio casu consentiunt*, et que je lui parle du même ton dont il me parle. J'ai cru néanmoins bien faire d'ajouter une lettre à la Reine, explicatoire de mes sentimens et arrangée de façon à pouvoir être montrée au Roi et à personne d'autre; cela paraît avoir réussi, et il faudra en voir les suites ultérieures. En attendant, vous verrez par la lettre que l'Impératrice m'écrit, que ses sentimens continuent à être les mêmes, et j'ai grand soin de rappeler souvent à son souvenir comme mon lot à l'avenir devra être égal au sien, et je ne lui fais pas grâce de lui faire sentir combien ma conduite de toute façon est avantageuse pour elle.

*) Von der Hand eines Secretärs,

Les Turcs ne sont point décidés encore; il y a eu un fâcheux mouvement dernièrement, et sans la prudence du Grand-Vizir*) le Capitaine Pascha**) aurait emporté la balance et fait déclarer la guerre; ils ont même minuté une espèce de manifeste, en réponse de celui de la Russie, qui a toute la force que la vérité et le bon droit ont toujours. Il faudra espérer que la France trouvera moyen, conjointement avec moi, d'empêcher un éclat; en attendant, je me suis procuré pour mon commerce et pavillon, soit avec la Porte dans la mer noire tout comme vis-à-vis des Barbaresques, tous les avantages et sûretés possibles. Mes dispositions restent toujours de même, et je n'en changerai point la marche qu'à bonnes enseignes, d'autant plus que je vois que vous approuvez, mon cher frère, le parti que j'ai pris.

Le Roi de Prusse continue ses clabauderies de tous côtés; mais quand il s'agit de quelque chose de réel, ses gasconnades cessent. Il vient d'en donner une preuve bien forte à la France qui, l'ayant invité à contracter avec elle des liaisons pour s'opposer aux entreprises des Cours Impériales contre la Porte, il lui a répondu, après nombre de phrases très-polies, qu'il était prêt à accorder toutes les vues du Roi de France et de lier parti avec lui, pourvu que cela ne puisse regarder que des objets agréables à sa première et principale alliée, l'Impératrice de Russie. C'est un persiflage et qui est un excellent pied de nez pour M. de Vergennes, dont vous verrez par la lettre du comte de Mercy qu'il est très-penaud.

*) Halil Hamid Pascha.

**) Hassan Pascha.

Pour répondre à ce que vous me mandez des vues de mariage que la Cour de Portugal pourrait avoir sur une de vos filles, je vous dirai franchement que, quoique le parti pourrait être, au cas que le prince du Brésil*) perdit sa femme**) et se remariât, très-mince, néanmoins que, vu la quantité d'enfans que vous avez, je croirais toujours ce parti très-sortable pour votre fille, ne pouvant les demoiselles en général, et surtout les princesses ne devant faire les difficiles dans ce siècle, quand il se trouve seulement un peu un parti qui puisse leur convenir.

Je vous renvoie ici, mon cher frère, le mémoire que vous venez de m'envoyer des Albanais. Je vous prie de leur faire savoir de ma part que je leur suis fort obligé de leur bonne volonté, mais que dans les circonstances présentes je ne croyais pas pouvoir faire usage de leurs offres, et que même je craindrais leur faire plus de mal, en les mettant dans le cas de faire quelques démarches qui marqueraient qu'ils veulent se lier avec moi, que néanmoins, dans l'occasion, je me réservais leur bonne volonté, et qu'alors je pourrais être dans le cas de les protéger et soutenir efficacement. Le projet d'érection d'un corps franc de chasseurs corses est du même genre et ne pas faisable pour le présent.

Dans mes affaires internes, je vais tout doucement mon train; je peux dire doucement, car si j'étais un peu

*) Prinz Joseph, geboren 1761. Er starb schon im Jahre 1788 als Prinz von Brasilien.

**) Die Prinzessin Benedicta von Portugal. Sie war die Tante ihres Gemals, um fünfzehn Jahre älter als er, überlebte ihn aber nicht weniger als einundvierzig Jahre, denn sie starb erst 1829.

secondé, je serais déjà bien autre part. En attendant pourtant le 1^{er} novembre mes séminaires généraux seront en partie en train. En Autriche, les cures seront toutes arrangées et établies, les ordres mendiants pourvus et entretenus; ainsi la quête entièrement levée et les baptêmes dorénavant tous gratis, les confréries abolies et réunies dans une de charité et d'aumône, les mendiants à Vienne abolis, une maison de force et de travail pour des gens libres, qui en cherchent, établie, voilà ce qui est en train. Mon grand hôpital, la tour aux fous, le grand hôpital militaire et la maison des enfans trouvés sont en ouvrage.

Ayant eu des sollicitations réitérées des trois couvens de religieuses, savoir: des *Lorenzerinnen*, *Himmelpfortnerinnen* et *Jacoberinnen* sur leur mécontentement dans l'état religieux, je leur ai laissé libre de se déclarer qui en voudra sortir ou rester ultérieurement au couvent. De 194 nonnes qui s'y trouvent, la plupart se sont déclarées de vouloir sortir, de façon qu'il n'en restait que 13 qui semblaient vouloir persister dans le couvent; mais après mûre réflexion même celles-ci ont changé d'avis, de sorte qu'il n'en reste qu'une seule qui veuille garder l'ordre religieux. Ceci a fait une grande sensation chez les bonnes âmes, et il paraît qu'elles sont furieusement revenues de la haute opinion qu'elles avaient du bonheur et de la satisfaction dont jouissait l'ordre monacal.

L'archevêque de Gorice*) a enfin pris le parti de résigner son archevêché, et par là je pourrai faire mon

*) Graf Edling

arrangement général que je veux proposer au premier jour par une lettre de main propre au Saint-Père. Cet arrangement consiste dans les évêchés suivants, savoir: en Bohème, l'archevêque à Prague, un évêque à Königsgrätz, un évêque à Leitmeritz et un nouveau à Budweis; en Moravie, l'archevêque à Olmütz et un évêque à Brünn; en Galicie, l'archevêque à Lemberg, un évêque à Przemisl, un évêque nouveau à Tarnow, et outre cela quatre évêques du rite grec uni; en Autriche, l'archevêque à Vienne, l'évêque de Neustadt transféré à S. Pölten, et un évêque nouveau à Linz; en Styrie, l'archevêque à Graz, un évêque à Lavant, un à Gourk, un à Laibach, un à Gorice et celui de Trieste transféré à Broug; en Hongrie, Croatie et Transylvanie tout reste, hors que l'évêque de Pedina est transféré et réuni à celui à Zengg et Modrusch; voilà le canevas de mon arrangement. Je ne suis point arrangé encore avec l'évêque de Passau; mais comme je tiens 130,000 florins de ses revenus annuels de séquestrés, je crois que lui et son chapitre mûriront. Je suis bien curieux si le Pape me fera des difficultés, et surtout s'il acceptera la nomination de l'archevêque de Milan*).

Je vous joins ici la réponse de la France à l'Impératrice de Russie, qui est d'un style qui fait bien voir que, quand on ne peut ou ne veut rien faire, il faut pour l'apparence ne dire que des paroles, et le tout n'est qu'un tissu de verbiages.

*) Nach dem am 27. April 1783 erfolgten Ableben des Mailänder Erzbischofes Giuseppe Pozzobonelli wurde Filippo Visconti zu dessen Nachfolger ernannt.

Je*) suis enchanté de voir par vos deux lettres, **mon** cher ami, que votre chère épouse se porte **entièrement** bien de ses couches; Dieu veuille vous la conserver **longtemps**. Le voyage du prince Charles**) n'a pour **objet** que de tirer des bécasses à Naples et de se faire **guérir** d'un mal invétéré.

Adieu; je vous embrasse

Ce 20 octobre 1783.

Très-cher frère. Dans ce moment je reçois la lettre <sup>Joseph
an Leopold.</sup> du roi de Suède***) d'Erlangen, par laquelle il m'annonce avoir pris sa détermination d'aller, pour un bras qu'il a cassé, aux bains de Pise. Il passe par Innsbruck, et je ne sais pourquoi il imagine de ne pas venir ici, à cause d'une dispute d'étiquette que Kagenegg****), ou pour mieux dire sa femme, a eue, de baiser la main à la Reine. C'est une pauvre espèce d'homme; il vous gênera, je crains, beaucoup. Il est avec six voitures et compte voir toute l'Italie. Il m'invite à le rencontrer toute part, mais ce n'est pas mon désir, et je vous prierai de me marquer quand il quittera Pise pour que, si je pouvais trouver un moment pour vous embrasser, je ne m'y trouve pas avec lui.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur

*) Von hier aus eigenhändig.

**) Fürst Karl Liechtenstein, geboren 1730, gestorben 1789.

***) Gustav III.

****) Graf Friedrich Kagenegg, früher kaiserlicher Gesandter in Schweden, dann in England und hierauf in Spanien.

v. Arneth. Joseph u. Leopold.

Ce 10 novembre 1783.

Leopold
an Joseph.

. . . . Quant au Roi de Suède, il continue à prendre les bains froids et la douche tous les jours pour son bras; il assure que les eaux lui font un bien infini et compte s'arrêter ici plus longtemps qu'il ne croyait au commencement. Il a acheté des chevaux de selle et paraît se plaire à ce séjour, tout seul aux bains avec la suite de dix cavaliers et quarante domestiques de toute espèce. Il y est logé dans le plus mauvais quartier sous le toit, qu'il a voulu et choisi par préférence, toujours tout seul avec ses messieurs. Ni lui, ni eux, ni leur suite ne viennent jamais en ville, ne viennent rien voir, ne s'informent de rien, ne cherchent à connaître personne et ne reçoivent chez eux ni ne se font présenter à personne. Quelqu'un qui a tâché de leur faire quelque visite aux bains, a été mal reçu; le Roi fait de même, il témoigne un fond de tristesse, d'embarras dans tous ses discours et de défiance, et surtout se plaint toujours de la Russie, paraît fort mécontent de sa propre nation et craindre quelque révolution, ne recevant qu'en tremblant ses lettres et attendant, à ce qu'il paraît, ici sous le prétexte des bains quelque décision de la France. Il ne vient en ville que le soir au théâtre, avant lequel il vient passer chez nous une heure familièrement, nous ayant témoigné qu'il n'aime pas qu'on vienne le voir aux bains, et qu'il ne se soucie pas de nous voir ou nos enfans dans sa loge au théâtre. Malgré que je lui ai offert plusieurs fois de venir dîner chez nous, il n'est jamais venu qu'une seule fois, et malgré que nous l'avons prié plusieurs fois

de nous mener chez nous les cavaliers, il a toujours de toute façon éludé la question et n'a jamais voulu nous les présenter ou faire voir, ni à nous ni à personne, les obligeant toujours à rester aux bains, quoique parmi eux il y en ait que je connaisse personnellement et que j'ai vu avec le duc d'Ostrogothie*) en Italie. Le Roi témoigne aussi beaucoup de défiance de tous ceux qui l'accompagnent et cherche toujours à être seul, et ne parle jamais devant eux de rien. Il est allé à Livourne pour quatre heures, n'y a rien vu et s'est caché à tout le monde et même à son consul, et demain il va de lui-même à Lucques. Demain à dîner, ma soeur de Parme arrive ici et y compte rester huit jours avant d'aller à Pise

Ce 13 novembre 1783.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous en rends bien des grâces. L'apparition du Roi de Suède, sa façon de se présenter annonce son orgueil insupportable; c'est un homme sans caractère, faux et qui, avec un vernis d'esprit et de connaissances, n'est qu'un fanfaron et petit-maître manqué; voilà comme tous ceux qui l'ont connu et suivi, le titrent. Je voudrais bien qu'il ne vous incommodât pas longtemps, et lui et l'Amélie, qui se suivent, me sont bien incommodes. Si je puis, je tâcherai toujours de profiter de cet hiver pour vous voir, mais le quand est encore une chose que je ne puis annoncer.

Joseph
an Leopold.

*) Der zweitgeborne Bruder des Königs, Herzog Friedrich Adolph von Ostgothland. Geboren im J. 1750, starb er 1803.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie . . .

Vous saurez que la Reine de France a fait une fausse couche, mais elle se porte bien.

Ce 17 novembre 1783.

Joseph an
Leopold *).

Mon cher frère. Je profite du départ du courrier qui va relever celui de Naples, pour vous envoyer les papiers ci-joints. Les désirs de la Russie sont de la plus grande importance, et vous verrez comme j'ai tâché d'y répondre pour arranger la chose à son gré du côté des Turcs, en même temps pour me tirer de l'embûche qu'elle me tendait au sujet de mes liens avec la France. Si elle trouvait moyen de me les faire rompre, elle verrait bien que je devrais être absolument à ses ordres, ce qui pourrait être très-commode pour elle, mais très-peu convenable pour moi; aussi il n'en sera rien.

Je vous envoie en même temps en original deux lettres du comte Cobenzl, pour que vous voyiez la façon inconséquente et singulière avec laquelle on agit dans ce pays-là, et combien il est délicat d'y avoir à faire, puisque la volonté la plus décidée d'aujourd'hui n'est souvent plus celle du lendemain.

Je suis assez content de la manière dont les choses se trouvent montées actuellement; je crois que je m'attacherais la Russie, que je conserverai la France, que je

*) Von der Hand eines Secretärs.

me procurerai des avantages réels de commerce de la part des Turcs, et que je prouverai à toute l'Europe mon désintéressement, en brouillant à jamais le Roi de Prusse avec la Russie.

Vous trouverez ici la copie d'une lettre que j'ai écrite par courrier au baron Reviczky*) à Berlin, de laquelle vous pourrez juger de l'ensemble des circonstances politiques et de ma façon de penser à cet égard.

Quant à mes affaires internes, elles vont toujours à peu près le même train; à force de pousser, de presser et de crier, on parvient en partie à faire les choses, mais l'on sent triple peine avec les individus qui président aux départemens; encore sont-ce les moins mauvais que je connaisse.

J'écris par la même occasion au Pape et je lui communique la distribution des évêchés que j'ai jugée à propos de faire dans mes provinces allemandes. Vous verrez par la copie ci-jointe qu'il y en a cinq de nouvelle création. Vous y trouverez aussi les personnes que j'y nomme, qui sont aussi les moins mauvaises que j'ai pu ramasser.

S'il est humainement possible, et que les Turcs et les Russes ne me jouent pas quelque tour, et enfin que ma santé, très-bonne actuellement, me le permette, je compte toujours venir vous voir à Pise vers Noël ou la fin de décembre. Je ne puis point encore déterminer ni la marche-route ni les jours, puisqu'il peut m'arriver des expéditions qui m'obligent de retarder d'un ou même de

*) Karl Freiherr von Revičzky, kais. Gesandter in Berlin.

plusieurs jours mon départ, quoique déjà fixé. Ma suite, dont je vous joins ici la liste, n'est pas bien nombreuse; il ne me faut en tout que vingt-six chevaux, et je la ferai même aller en deux colonnes. Je compte mettre à peu près douze jours, voulant m'arrêter un jour à Klagenfurt et un autre à Mantoue. Vous voyez par là que je prendrai le chemin du Tyrol comme le plus battu et le plus propre pour cette saison. Je vous avertirai exactement du temps de mon départ, mais ce n'est que de Mantoue, où je pourrai seulement déterminer mon arrivée à Florence, que je vous enverrai un des courriers que j'aurai avec moi. Il n'est pas nécessaire de vous exprimer, mon cher frère, le plaisir que me cause l'idée de vous revoir et de vous embrasser au sein de toute votre chère famille; il serait de même superflu, de la façon dont vous me connaissez, de vous prier de ne faire ni compliments ni cérémonies. Nous pensons également sur ce qu'on appelle vulgairement plaisir et amusement; je n'en connais pas de plus réel que celui qu'on goûte dans une vie tranquille et dans une société amicale.

J'espère qu'en attendant le Roi de Suède aura pris son parti et aura quitté Pise; l'Amélie, je ne lui échapperai point, à ce que je prévois; pourvu que la visite soit courte. Je vous prie très-instamment de ne loger chez vous que moi et deux de mes domestiques, n'ayant pas de valet de chambre avec moi, et de permettre que pour mon compagnon de voyage, le général Kinsky, mes deux secrétaires et le reste de ma suite, je prenne une auberge pour y être logés ensemble et nourris à l'allemande par un de mes cuisiniers.

Je*) vous ai dicté tout ce préambule, ayant beaucoup de lettres à écrire et ménageant mes yeux. Soyez persuadé, mon cher et tendre ami, que, s'il est humainement possible, je viendrai vous embrasser, et que vous en serez averti d'avance sans surprise. Adieu donc; en attendant je vous embrasse de tout mon coeur et suis pour la vie votre

Ce 29 novembre 1783.

Très-cher frère. Je commence à répondre à la longue ^{Leopold} ^{an Joseph.} lettre que vous avez bien voulu m'écrire en date du 13 octobre par le retour de mon courrier Giorgi, dans l'attente d'une occasion sûre ou de vos ordres pour vous renvoyer les papiers ci-joints que j'ai reçus en même temps. Ils sont on ne peut pas plus intéressants, et je vous rends mille grâces de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me les communiquer; j'en ai été édifié et dans l'admiration. Jamais la Cour de Vienne n'a joué un rôle plus beau, plus digne, plus convenable et plus important dans les affaires de l'Europe que dans le moment présent; vous en imposez à toutes les puissances par vos préparatifs, vous les tenez en suspens, vous seul empêchez une guerre générale, vous appuyez et secondez les vues de la Russie en allié fidèle, et vous empêchez la destruction totale des Turcs et les empêchez de courir eux-mêmes à leur ruine en commençant la guerre, et

*) Von hier angefangen eigenhändig.

cela avec la plus grande générosité et désintéressement. Vous tenez en sujétion le Roi de Prusse et la France, qui, malgré toute sa mauvaise humeur, et quoique vous ayez réduit les Pays-Bas presque sans forteresses et sans troupes, n'ose que faire du bruit et n'a pas même le courage de rassembler tout de bon une armée sur les confins, quoiqu'elle le répande dans toutes les gazettes depuis longtemps, preuve certaine qu'elle ne veut, ne peut et surtout n'ose pas le faire, tous ses moyens se réduisant à faire de petites intrigues, à envoyer quelques mauvais sujets à la Porte pour discipliner les troupes ottomanes, et enfin à de petits moyens plus dignes de la république de Gênes que de la France, qui a toujours prétendu commander et donner le ton au monde entier, et en même temps avec cela impénétrable à tout le monde dans vos desseins et projets, puisque vous n'avez besoin de les communiquer à personne. Vous êtes tout prêt, argent, troupes, magasins, armées, pour faire face de tous les côtés et tirer en faveur du bien de l'Etat et du vrai et solide agrandissement et avantage de la monarchie, profit solide de toutes les circonstances qui pourront se présenter. Fidèle à tous vos alliés et liaisons, vous ne vous laissez faire la loi par aucun et savez vous faire estimer et respecter par tous. Permettez-moi que du fond de mon coeur je vous en fasse, à vous et à la monarchie qui vous en est redevable, mon sincère compliment sur cette lumineuse situation.

Rien au monde ne pouvait me faire plus de plaisir que la forte et excellente réponse que vous avez fait dans le mémoire et votre lettre à la Reine de France à

l'insolent mémoire que M. de Vergennes vous avait osé faire présenter. La douceur avec laquelle ces messieurs, les Français, malgré toutes leurs fanfaronnades, ont empoché cette forte mercuriale, fait voir qu'ils en avaient besoin et qu'elle leur était fort saine, et la réponse de la Reine, que le Roi ne voyait et ne savait pas ce que M. de Vergennes écrit et fait présenter au nom du Roi son maître, pour être vraie n'en est pas moins plaisante. Vous connaissez bien ce pays et savez bien comment il faut le traiter et quand le moment en est à propos.

La réponse du Roi de Prusse à M. de Vergennes et à la France, après tout ce dont ils s'étaient flattés de sa part, est un persiflage délicieux et lui ressemble. Il n'était pas à supposer qu'à son âge et avec les incommodités dont il souffre, il veuille s'engager dans une guerre pour les beaux yeux de M. de Vergennes seulement.

Le traité que vous avez fait avec la Porte pour la navigation du pavillon impérial, pour ce qui regarde les Barbaresques est bien avantageux, et l'article qui regarde les représailles, au cas que la Porte ne paie pas les dommages des prises que les Barbaresques feront, est sans exemple et bien humiliant pour la Sublime Porte.

Il paraît que l'Impératrice de Russie ne démord pourtant pas de son projet et qu'elle veut pousser sa pointe; les dernières nouvelles assurent que la flotte de Cronstadt passera pourtant dans la Méditerranée. Je ne crois pas que les Cours de Bourbon, malgré les armemens que l'on fait à Toulon, s'y opposeront formellement, car, dans ce cas, ils risqueraient d'avoir l'Angleterre, qui ne désire que cela, sur le corps.

Les bruits répandus des augmentations de troupes dans les Etats du Roi de Sardaigne ne se vérifient pas, de même que ce qu'on disait des troupes d'Espagne qui devaient venir à Naples. Ce qui est vrai, c'est qu'il continue toujours à passer des officiers français déguisés à Gênes, Venise, Livourne et Naples pour Raguse et le Levant, et que beaucoup sont répandus, sous différents prétextes, dans toutes les villes d'Italie, pour observer ce qui s'y fait et surtout à Naples.

Quant aux chefs des Albanais qui sont ici, je leur ai parlé et leur ai dit mot pour mot ce que vous m'aviez marqué pour eux. Ils en ont été pénétrés, m'ont chargé de vous écrire, de vous remercier de ce qu'en général vous n'avez désapprouvé leur idée. Ils conviennent eux-mêmes que, dans le moment présent, il ne serait d'aucune utilité et dangereux pour eux et leurs amis de faire la moindre démarche, mais qu'ils se déclaraient prêts, eux et leurs amis, si jamais la guerre se faisait et que leurs services puissent être utiles, à répandre tout leur sang pour votre service. Ce sont leurs propres termes, et ils ont ajouté expressément qu'ils étaient prêts, à chaque fois que vous en auriez besoin, à servir et à agir non-seulement contre les Turcs, mais même de quelqu'autre côté que vous le jugerez à propos, voulant parler de la Dalmatie vénitienne, ce que j'ai fait semblant de ne pas comprendre, et leur ai seulement dit que je vous rendrais compte de leur bonne volonté.

Quant aux Corses, il n'en est plus question; celui qui par le secrétaire Veigl avait fait le projet d'en former un corps-franc, n'était qu'un aventurier pas en

état de rassembler des hommes. Il y a ici une centaine de Corses capables et tous de bonne famille; comme ils ne savent où aller, j'en vais former moi-même une compagnie avec des officiers de leur nation pour servir à Livourne à la garde du port et de la darse, en les agrégeant à la garnison de Livourne, puisque pour le service ils sont meilleurs et plus affidés que nos gens, et si jamais il y eût une guerre et que vous voulussiez un corps-franc de chasseurs corses, je me fais fort avec les officiers et le fond de cette compagnie de vous le donner formé en un mois, aussi fort que vous le voulez, et de répondre de la fidélité des gens qui le composeront.

J'ai vu ce que vous voulez bien me marquer quant au soupçon que j'avais que le ministre de Portugal qui était venu ici, avait des commissions pour me proposer un mariage pour ma fille. Je vous en rends mille grâces, et quoique le parti, selon les circonstances, puisse être bon, ou bien très-mince, si jamais on m'en parle, je ne ferai pas trop le difficile, vu le nombre de mes enfans et la difficulté qu'il y a à trouver de bons partis pour les filles. Ce ministre de Portugal est toujours à Florence; il s'y tient presque caché et dit qu'il attend le retour du courrier qu'il a envoyé en Portugal pour venir me parler à Pise; il n'a d'ailleurs parlé ni à moi ni à personne de cette idée de sa part, et n'en a pas même fait semblant.

Je dois aussi vous prévenir que j'ai quelque raison de soupçonner que de la part de la Cour de Sardaigne on me fera peut-être quelque proposition pour le duc d'Aoste*).

On ne m'en a encore rien fait semblant; mais le Roi, et la Reine*) surtout, qui est dans une correspondance familière avec ma femme, nous recherchent tant et nous font tant d'avances, que j'ai lieu de soupçonner quelque projet, d'autant plus que de temps à autre il vient ici des officiers et personnes de confiance du Roi qui, sous différents prétextes, s'y arrêtent quelque temps et prennent toutes les notices possibles sur ma Thérèse, tâchent de la voir, etc. Pareillement je sais que le comte Marcolini, grand chambellan de l'Electeur de Saxe**), vient le mois prochain en Italie sous le prétexte de revoir ses parens, mais, à ce que l'on débite, pour chercher une épouse au prince Antoine de Saxe; on dit qu'il viendra aussi ici.

J'ai voulu vous écrire tous ces détails afin que vous en soyez prévenu; j'avoue sincèrement que de ces trois occasions, si celles-ci se réalisaient, je préférerais celle de Turin et ensuite celle de Portugal, mais que celle de Saxe me paraît le parti le plus mince et le moins convenable; peut-être ne sera-t-il question d'aucun des trois, mais j'ai voulu vous en prévenir.

J'ai vu ce que vous avez bien voulu me marquer sur vos arrangemens internes, et suis tout flatté qu'en une bonne partie des arrangemens en matière ecclésiastique mes projets avaient combiné avec vos arrangemens, et surtout celui de l'abolissement des confréries, pour y substituer une seule qui contienne les devoirs de charité et miséricorde. Je n'ai pas encore pu l'introduire, puis-

*) Victor Amadeus III. und seine Gemalin Maria Antonia, geborne Infantin von Spanien.

**) Friedrich August.

qu'en Italie on est beaucoup plus attaché à ces confréries qu'en Allemagne, mais mon projet était tout à fait comme celui que vous avez fait publier. Quant aux religieuses, Je n'ai point du tout été étonné qu'elles aient toutes préféré de se retirer chez elles. Je suis persuadé qu'en Italie, malgré toutes leurs simagrées, elles feraient toutes de même; mais avec le grand nombre que nous en avons, on n'oserait pas le faire, et il faudra se borner à les réformer peu à peu; sans cela on ne saurait pas quoi faire de toutes ces femmes. La religion vous aura l'obligation d'avoir illuminé l'Europe et d'avoir épuré la vraie religion des superstitions et abus qui y avaient été introduits et que beaucoup déploraient, sans avoir le courage de les attaquer comme vous de front et dans la racine du mal.

Vos arrangemens pour la distribution des évêques et diocèses sont des plus utiles. Je ne crois pas que Rome osera ou croira d'avoir le droit de s'y opposer, ou de ne pas se prêter et approuver de bonne grâce une distribution aussi commode qu'utile pour le bien spirituel des peuples. Il est incroyable qu'après tout ce que le Pape a vu et dû voir dans les affaires, surtout dans son voyage de Vienne, il ne se soit pas illuminé pour laisser de côté ses anciennes maximes romaines et se prêter de bonne grâce aux justes instances des Souverains; mais il n'est occupé que de ses neveux et de satisfaire à sa vanité personnelle, les affaires de son pays allant aussi mal que possible. Pour l'archevêque de Milan, le Pape ne veut absolument le confirmer; il ne peut le refuser que dans le cas qu'il y ait des motifs et des raisons à

déduire contre sa doctrine et ses moeurs, et même, dans ce cas, il doit le dire pour que l'évêque puisse se justifier; mais dans le cas présent, où rien de tout cela existe, je crois qu'il suffirait de faire menacer le Pape de faire consacrer l'archevêque de Milan par les autres évêques de Lombardie à Milan, pour qu'il cède sur tout le reste, pour ne pas autoriser un pareil exemple en Italie. Je sais bien que, si un cas pareil m'arrivait, je ferais consacrer mon évêque par les autres évêques de Toscane, d'autant plus que de quatre je suis sûr qu'ils le consacraient sans la moindre difficulté.

Après avoir déjà écrit ici une partie de cette lettre, un des chefs des Albanaï est venu chez moi me dire qu'il y avait quelque temps déjà que le consul de France à Livourne, homme fort intrigant et dangereux et très-bien vu en conséquence du ministère de France, tant par lui-même que par son vice-consul et ses adhérens, tâchait de lui faire venir l'envie de s'aboucher avec lui et de l'engager à une commission de la part de la France, en lui offrant de l'argent; qu'ayant souvent refusé d'y aller, enfin on l'avait tant pressé, qu'encouragé par ses compagnons, pour savoir de quoi il s'agissait, il y a été; que le consul lui avait fait différentes propositions qu'il lui avait même dictées, qu'il les avait couchées par écrit dans le papier que j'ose vous envoyer ci-joint. Vous verrez de quoi il s'agit, et les singulières et captieuses propositions du consul, faites, je crois, en partie pour le sonder et aussi pour empêcher à l'occasion les Russes ou la Cour de Vienne de profiter de ces gens, ou au moins de leurs chefs, qui par là discrédités, ne pourraient plus retourner dans

leur pays. Cela fait voir au moins combien la France intrigue de tous côtés.

Après vous avoir écrit jusqu'ici, je viens de recevoir le garde qui va à Naples, et par lui votre lettre du 17 de ce mois et tous les paquets qui y étaient joints et que je vous renvoie tous ci-joint. La façon dont la Russie s'y est prise pour tâcher de vous faire rompre l'alliance avec la France, était bien leste, et il serait difficile qu'on voulût bien si vite, sans aucune raison plus forte ni aucun avantage à espérer, donner dans de tels projets. L'inconséquence des maximes de la Russie, dont les lettres du comte de Cobenzl sont une preuve, est bien singulière. Il paraît que la France, ayant enfin reconnu qu'on ne se laissait pas intimider et qu'il n'y avait rien à gagner avec vous par son haut ton, a pris le parti plus raisonnable de la modération, d'autant plus que la confusion qui règne dans son système et dans ses finances, lui ôteront bien l'envie de s'exposer à une nouvelle guerre.

Pour vos affaires internes, je ne doute nullement que le Pape n'approuve la distribution de vos évêchés et votre nomination aux sièges respectifs. Il serait plus qu'indécent et absurde à lui de se faire prier pour accorder une chose juste et avantageuse au service de l'église et de la religion, et qu'il n'a pas le droit de refuser.

Le Roi de Suède, qui s'est montré ici avec un extérieur poli, mais qui est faible, peu instruit, fort haut, plein de prévention et d'opinion de soi-même et d'idées romanesques, en est parti pour Florence, où il restera vingt jours. Il y recherche beaucoup le Prétendant, avec lequel il a des sessions par le moyen d'un certain la Tour,

officier français réformé. Il n'a pas été fort applaudi en Italie jusqu'à présent, non plus que sa suite. Le sénateur Sparre*), homme de tête, ne cache point qu'il désapprouve le voyage et la conduite du Roi, et les jeunes gens ses favoris, et surtout le baron Armfeldt**), se rendent peu agréables par leur hauteur et leurs manières, et surtout le comte Fersen***), qui témoigne même du mépris en public au Roi. Le Roi n'a pas du tout parlé ici d'affaires ni de politique, mais il n'a presque fait que parler de soi et se louer, surtout sur la révolution qui l'a mis sur le trône. Il n'a pris les bains que sept fois pour la forme, et je crois qu'il n'en avait pas besoin. A Rome, il m'a dit qu'il compte entrer à cheval pour ne pas être connu et éviter la grande foule qui viendra à sa rencontre et l'empêcherait de passer et d'arriver à son logis; c'est au moins ce qu'il croit.

Ma soeur de Parme est à Naples et en reviendra la veille de Noël à Rome, où elle passera quinze jours et viendra ensuite ici pour y passer quelques jours et retourner ensuite à Parme avant la fin du carnaval.

Ici, grâce à Dieu, tous mes enfans se portent bien; ma femme me charge de vous présenter ses respects, et moi je vous prie d'être persuadé du sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel je suis

*) Freiherr Karl Sparre, Mitglied des schwedischen Ministeriums.

**) Der vertraute Freund des Königs von Schweden, Gustav Moritz von Armfeldt. Im Jahre 1757 geboren, starb er nach einem sehr ereignisreichen Leben im Jahre 1814 zu Zarskoe-Selo bei St. Petersburg.

***) Graf Axel Fersen, später durch seinen Antheil an dem missglückten Fluchtversuche Ludwigs XVI. und durch seine eigene Ermordung berühmt geworden.

Ce 4 décembre 1783.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et vous ^{Joseph}
^{an Leopold.}
en rends mille grâces. Enfin je puis vous annoncer qu'après
des courriers venus de Russie et de Constantinople, j'ai
pu prendre le parti de partir. Je compte le faire après-
demain; mais comme je ne me presserai point, qu'à
Klagenfurt je m'arrêterai et aussi à Mantoue, je ne compte
qu'être le 18 ou le 19 à Florence. De Mantoue je vous
le ferai savoir encore plus sûrement, et en attendant,
rempli de satisfaction de vous embrasser, de même que
votre chère épouse, je vous prie de me croire pour la
vie votre

Mantoue, le 14 décembre 1783.

Très-cher frère. Enfin je puis vous écrire d'ici, où ^{Joseph}
^{an Leopold.}
je suis arrivé le plus heureusement du monde par de
très-bons chemins et un temps charmant. Pour vous bien
mettre au fait de mes projets, je commence par vous
remercier de votre chère lettre que le courrier m'a re-
mise. Je pars cette après-dînée pour Casal-Maggiore et
demain le 15 je dînerai à Colorno chez l'Infant*), pour
avoir coulé bas cette visite. Le 16 je viendrai à Bologne;
le 17 j'y resterai pour revoir l'instituto et quelques objets
curieux; le 18, jeudi, je partirai à six heures du matin
et je tâcherai d'arriver pour coucher à Monte-Carelli ou

*) Josephs Schwager, Herzog Ferdinand von Parma.
v. Arneth. Joseph u. Leopold.

à Caffagiolo, pour être sûrement vendredi le 19 pour dîner chez vous à Florence. Un de mes courriers passera encore en avant; s'il arrivait quelque changement, je vous en avertirai; mais pour vous bien expliquer toutes mes idées, je vous dirai que je voudrais rester avec vous samedi le 20 à Florence pour y voir ce que vous avez bâti de nouveau, et pour vous communiquer d'autres projets encore, savoir (mais que personne n'en sache rien, car tous mes gens l'ignorent parfaitement, et de grâce, n'en dites rien à personne et laissez croire aux autres à Pise que j'y vais arriver tout de suite): sollicité par la Reine de Naples, qui veut même venir par mer à Livourne, je me suis décidé à y aller passer quelques jours, et pour le faire avec plus d'aisance, je veux tomber à Rome comme une bombe au moment qu'on s'y attend le moins. Le Roi de Suède et l'Amélie, qui y seront pour Noël, joint aux fonctions, me font préférer ce temps. Je compte donc partir le dimanche 21 de Florence et tâcher d'arriver le 23 à Rome, y rester trois jours et ensuite partir pour Naples; par là le Roi de Suède sera expédié et le tout arrangé. Le Pape n'aura pas le temps de me presser pour loger chez lui, voulant déjà avoir pris un logis avant qu'il le sache. Ainsi, mon cher ami, voilà mon secret; tout dépend qu'il ne s'ébruite d'aucune façon avant le dernier moment. Il ne me faut que dix chevaux qu'on trouve, un courrier allant en avant; la seconde colonne me suivra avec le retour des mêmes chevaux. Je vous prie donc de ne rien ordonner du tout et de laisser tout le monde, hors votre chère épouse, dans la croyance que je vais droit à Pise.

Adieu donc; si je vous disais le plaisir que je ressens de vous revoir, je ne finirais pas cette longue épître. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Croyez-moi pour la vie votre

Bologne, ce 17 décembre 1783.

Mille grâces, mon cher frère, pour votre chère lettre ^{Joseph} _{an Leopold.} par le garde qui est revenu ici. Vos réflexions sont parfaites, et je vous les avais déjà marquées par mon courrier qui est parti; j'attends Caffagiolo avec le plus grand empressement, de même que Florence pour vous embrasser tendrement tous les deux. Quant au Roi de Suède, voilà mon projet: ne pourriez-vous pas l'engager pour samedi à dîner avec nous? Par là nous l'arrêterions ce jour-là, et moi je pourrais partir samedi soir, passer la nuit et arriver dimanche au soir à Radicofani; alors je serais sûr de l'avance, mais il faut qu'il l'ignore. Mon courrier et un cuisinier qui est avec lui, si vous le trouvez bon, vous pourriez en mon nom les faire partir pour Radicofani, où ils devraient pour dimanche le 21 me faire la cuisine. Je vous joins ici ce billet à eux que je vous prie de leur donner, si vous le trouvez bon.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur en idée, en attendant la réalité.

Bologne, le 18 décembre (1783).

Très-cher frère. Mon courrier qui ordonne mes che- ^{Joseph} _{an Leopold.} vaux, vous remettra cette lettre. Plus que j'approche du

moment de vous revoir et embrasser, plus mon empressement augmente. Je vous prie d'avoir soin que si, comme Marulli le dit ici, le Roi de Suède m'attend à Florence, qu'il ne me prenne pas les chevaux pour aller à Rome, car sans cela je manquerais les fonctions, et dans le cas qu'il voulût partir, il faudrait, sans rien dire, que je tâche de partir le premier pour le mettre dans le cas de me suivre. Adieu

Rome, le 24 décembre 1783.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Mille grâces pour votre chère lettre et pour tout ce qu'elle contenait d'intéressant. Ma surprise a réussi à merveille, personne ne m'a connu. Le courrier du Pape m'a pris pour le Roi de Suède, m'a arrangé tous les chevaux et est venu courir ici en porter la nouvelle, de façon' que je suis entré dans la chambre du Pape sans qu'il en ait su un mot. Il pleut continuellement; néanmoins je cours tout revoir et avec grand plaisir. Le Museum Clementinum est beau; mais le Pape d'aujourd'hui l'a tellement surchargé de choses, que c'est un vrai magasin. Vous saurez que l'Amélie ne vient point et reste à Naples jusqu'au 8 janvier; cela m'est fort incommode.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et vous annonce le Roi de Suède dans un quart d'heure. J'ai été à vêpres et vais à matines ce soir. A revoir. Mes respects à votre chère épouse; croyez-moi pour la vie

Le chemin est si ennuyeux qu'à mon retour j'ai envie de prendre celui de Foligno et Arezzo.

Rome, le 27 décembre 1783.

Très-cher frère. Voici le courrier auquel je vous prie ^{Joseph} _{an Leopold.} de remettre les gros paquets que je vous avais prié de garder, et de lui laisser continuer sa route pour Vienne. Ici je crois avoir assez réussi, et l'on paraît être revenu de bien des idées fausses qu'on avait prises sur ma religion et façon d'être. Le Roi de Suède débute avec des fêtes; hier le cardinal de Bernis*) lui en donna une qui fut un concert où l'on mourait de chaud; je n'y fus qu'un quart d'heure. Les fonctions de Noël ont été belles et j'ai fait agenouiller le Roi souvent, ce qui a amusé tout le monde. Je pars après-demain pour Naples, où l'Amélie m'attend. Je compte y rester jusqu'au 10 janvier, fête du Roi, et ensuite revenir par ici et par le chemin de Foligno, Perugia, Arezzo me rendre par Florence à Pise, de façon que le 18 janvier je pourrais être, ou au plus tard le 19, rendu chez vous.

*) Der Cardinal Graf Franz Joachim von Bernis, bekannt als französischer Unterhändler bei dem im J. 1756 abgeschlossenen Vertrage von Versailles, später Frankreichs Botschafter in Rom.



1784.

Ce 1^{er} janvier 1784.

Joseph
au Leopold.

Mon cher frère. Mille complimens à vous et à tous vos chers enfans, et surtout à votre chère épouse, pour le commencement de cette année que je regarde pour bien heureuse, puisque je la passerai à vous voir. Je vous joins ici les extraits ministériels et une lettre que j'ai reçue du prince de Kaunitz qu'il a écrite ostensiblement à Mercy. Elle me paraît bien; gardez-la moi, je vous prie, jusqu'à ce que j'arrive.

Je suis content de la santé de la Reine et de l'amitié du Roi. L'Amélie se contient beaucoup; elle partira, je crois, bientôt pour Rome; au moins l'ai-je engagée à cela, car, en vérité, il me paraît qu'on en a assez ici. Pour moi, le 13 je compte partir, être le 15 à Rome, le 16, 17 et 18 par Foligno et Arezzo aller à Florence et tout de suite arriver le 19 à Pise. Je vous prie de disposer quatorze chevaux en conséquence aux stations; mon courrier précédera encore, et s'il arrivait du changement, je vous en avertirais tout de suite.

Adieu; je vous embrasse mille fois.

Naples, le 8 janvier 1784.

Toute réflexion faite, mon cher ami, j'ose vous prier ^{Joseph}_{an Leopold.} de me permettre de loger avec mes gens dans la maison à Pise que vous leur avez destinée, tant comme Maximilien; elle n'est qu'à deux pas de chez vous et cela vous dérangera moins et me sera aussi par la réunion de ma petite troupe plus commode.

Je suis infiniment content ici du coeur de la Reine. Le Roi a beaucoup gagné; mais d'arranger solidement cette machine ne sera pas chose facile.

Adieu; présentez mes respects à votre chère épouse; remerciez vos quatre fils des lettres qu'ils ont bien voulu m'écrire, et croyez-moi pour la vie

Naples, le 9 janvier 1784.

Très-cher frère. Je vous envoie cette estafette pour ^{Joseph}_{an Leopold.} vous prévenir que j'ai dû absolument et bien malgré moi promettre ici au Roi de l'accompagner pour deux jours à Persano pour y voir une fameuse chasse qu'il avait arrangée pour l'Amélie, et en même temps les antiquités de Pesti. Je ne pourrai donc partir d'ici que le 17 au soir. Ainsi, voulant partir, comme je vous l'avais mandé le 13 auparavant, tout se trouve reculé de quatre jours. J'ose vous en donner part pour que, pour chevaux et autres arrangemens que votre amitié m'avait fait prendre, vous en soyez informé d'avance. Je regrette vraiment chaque jour qui retarde le plaisir de vous embrasser,

mais la passion de briller par une grande chasse ordonnée par lui-même, est telle dans le Roi, que ç'aurait été vraiment le choquer, que de ne pas avoir eu la complaisance de lui complaire.

Adieu; je vous embrasse, le 23 pour sûr à le faire en personne. Croyez-moi

A une poste de Gênes, Recco, le 15 février (1784).

Joseph
an Leopold
und dessen
Gemalin.

Mes chers amis. Je vous écris à la diable ces deux mots par le courrier de Gênes, pour vous donner part de mes aventures. La mer n'ayant pas voulu de moi, j'ai couché le 13 à Porto-Venere; de là j'ai monté à la Spezzia, y ai pris la poste et suis venu malgré les neiges en dix heures très-heureusement à Sestri, où j'ai mangé et dormi cette nuit, et actuellement je serai en neuf heures de route à Gênes que je vois déjà. Le chemin est en vérité beaucoup moins mauvais que je ne l'ai cru. J'ai bien fait de ne pas accepter, malgré toutes les sollicitations, les galères; elles ont dû tenir la mer sans pouvoir entrer au port de la Spezzia, et dans trois jours de neige et de froid, il leur est mort cinquante hommes à bord. Elles sont encore là-bas et n'arriveront pas de sitôt. Le général des galères, qui m'a beaucoup tourmenté pour me faire embarquer, s'est fait porter en chaise à porteurs de Lerici jour et nuit jusqu'à Gênes.

Adieu; pardonnez ce griffonnage à l'intention. Je vous embrasse tous de bon coeur et vous rends mille grâces pour le cuisinier qui est excellent.

Gênes, le 17 février 1784.

Très-cher frère. Par le retour de votre cuisinier je ^{Joseph} _{an Leopold.} vous écris ces mots pour vous donner quelques détails sur mon séjour. J'ai vu ici entre avant-hier et hier à peu près tout ce qu'il y avait à voir. On a voulu me séquer, mais avec ma constance inébranlable, j'ai tout refusé et on m'a laissé la liberté parfaite. Le port est beau, grand, mais l'entrée qu'on resserre pour le couvrir du Libeccio*), deviendra bien étroite. Les magasins du Porto-Franco sont bien imaginés pour que Gênes puisse faire échelle de commerce et en même temps qu'elle ne perde pas la douane des marchandises considérables qui se consomment en ville. L'hôpital aurait besoin de vos soins et de Cobani, car il est malpropre au possible, quoique grand et riche, dans le goût à peu près de San Spirito de Rome. Le Ricovero dei Poveri est grand, mais la tenue est exécrable en tout point; ce sont la plupart des filles et des garçons, puis des femmes mal mariées au nombre de plus de cent; en tout il y a quinze cents âmes, mais qui meurent de faim, de froid, de misère, et sont rongées de cochonnerie. Ceci est la plus vilaine chose que j'ai encore vu en Italie.

Des palais il y a des beaux. L'opéra, auquel j'ai été, est mauvais; le seul Consoli, avec une petite voix, chante bien, et le premier danseur est bon. J'ai soutenu une serata chez Madame Durazzo**), qui a été à Vienne;

*) Südwestwind.

**) Wahrscheinlich die Gemalin des Marchese Jakob Durazzo, Ernestine Aloisia, geborne Gräfin Weissenwolf. Sie starb im J. 1794.

voilà tout, et je pars dans ce moment pour Pavie. Les galères ne sont pas encore revenues; Dieu sait comment elles se trouvent, car entre autres il y en a une si vieille qu'ils n'osent forcer de rames, crainte qu'elle s'ouvre.

Mille grâces encore pour le cuisinier dont j'ai été parfaitement content. A revoir au mois de juin; en attendant je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur. Mes complimens à vos enfans.

Milan, le 23 février 1784.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Par ce garde, qui va à Naples pour y faire comme de coutume station, je vous envoie toutes ces paperasses. Il y a parmi la patente pour votre fils Léopold qui le déclare propriétaire. Le tailleur, avec les uniformes, est aussi en compagnie du courrier. Je suis bien fâché de ne pouvoir en voir habillé la première fois le colonel.

J'espère que vous aurez reçu mes lettres par le courrier de Gênes et par votre cuisinier. Ce dernier, je ne sais comment il sera arrivé, ayant voulu tenter la mer. Pour ici, le duc de Chablais*) est venu de Turin me voir, tentant l'impossible pour m'engager d'y venir, mais j'y ai résisté jusqu'à présent. La petite famille de mon frère est jolie; la fille aînée**) lui ressemble, blonde, et a

*) Benedict Moriz, geboren 1741, jüngster Sohn des Königs Karl Emanuel III. von Sardinien. Er starb im J. 1808.

**) Maria Theresia, geb. im J. 1773, im J. 1789 vermählt mit Victor Emanuel, Herzog von Aosta, nachmaligem König von Sardinien.

une très-bonne contenance. La seconde*) boîte un peu, mais est brune et d'une vivacité étonnante. Les fils**) sont petits, mais gais et naturels. Le temps est beau, mais il gèle continuellement et il a encore neigé cette nuit. Le palais est beau et commode, l'opéra mauvais, les ballets sont au nombre de trois, longs et assez médiocres. Je n'ai pas encore pu sortir, tant j'ai été accablé de monde et d'affaires à expédier à Vienne. Je compte rester à peu près douze jours et ensuite par Trieste retourner chez moi. Les bals commencent après minuit et l'opéra ne finit que peu avant; aussi n'ai-je pas été encore aux premiers, et seulement à des morceaux d'opéra.

Je me flatte que les rhumes seront passés tant auprès de vous que ceux de vos chers enfans. Je donne trois heures par jour des audiences, et jusqu'à présent je n'ai point reçu des plaintes ni entendu des choses qui me paraissent d'importance; le manque d'espèces est la seule chose dont on se plaint; les fabriques de soieries tombent. Des professeurs, surtout en théologie, j'ai été fort content à Pavie; il y a des gens vraiment d'esprit; ce qu'on y a fait, est assez bien pour le peu de temps surtout qu'on a commencé. Le palais de l'université, bâti à neuf, est bien, et surtout le jardin botanique et le laboratoire de chimie sont bien entendus.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon coeur

*) Leopoldine, geb. 1776, im J. 1795 vermält mit dem Kurfürsten Karl Theodor von Baiern.

**) Die Erzherzoge Franz, geb. 1779, Ferdinand, geb. 1781, und Maximilian, geb. 1782.

Le . . mars 1784.

Leopold
au Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu par le garde que vous avez bien voulu m'envoyer de Milan, votre chère lettre du 1^{er} de ce mois*), et tous les papiers qui y étaient joints, pour lesquels je vous rends mille grâces. C'est par le retour du même garde, que je n'ai gardé que deux jours ici, et qui probablement vous trouvera de retour à Milan, que je vous écris cette lettre, et que j'ose vous renvoyer les différents papiers que vous m'aviez envoyés, et par ce garde et par le précédent qui est allé à Naples. J'ai gardé seulement les dispositions normales que vous m'aviez permis de garder, et qui, de cette façon, étant par classes et par matières et avec un répertoire, sont on ne peut pas plus commodés pour retrouver tout de suite les articles dont on a besoin. Je vous serai infiniment obligé, si votre bonté voudra bien continuer à m'en envoyer le reste à son temps et de la même façon.

La lettre de l'Impératrice de Russie me paraît on ne peut plus amicale, et il paraît que peu à peu on pourra l'amener à proposer elle-même ce que vous souhaiteriez d'elle. Il paraît également que le langage du comte de Vergennes et de la France est varié, et que votre constance et fermeté les a remis à leur place. Ce qui fait voir combien le génie de l'Impératrice ne laisse rien en arrière, c'est le traité de paix avec Tripoli, où elle s'assure un port et un établissement pour les flottes sur la côte.

*) Als wenig bedeutend weggelassen.

Je vous rends mille grâces pour la patente de Manfredini, que je lui ai remise, et pour l'intérêt que vous voulez bien prendre à la santé de mon fils François; il est remis de sa maladie, mais tousse encore un peu, ce qui est général ici à cause des variations du temps et de la mauvaise saison et humide que nous avons cette année; tout le monde tousse.

Je puis aisément me figurer combien vous aurez trouvé d'affaires à Milan, et ne suis pas étonné que vous ayez été scandalisé de la fureur qui y règne, de même que dans toute la Lombardie, pour les jeux de hasard. J'étais bien sûr que, quand vous en verriez les terribles inconvénients, vous ne tarderiez pas à les y défendre.

Milan, le 9 mars 1784.

Très-cher frère. Je pars dans ce moment et je laisse ^{Joseph}
^{an Leopold.} ce paquet pour le courrier ordinaire qui va à Rome. J'ai reçu par le retour du garde votre chère lettre et vous en rends bien des grâces, enchanté que vous ayez vu ces objets de la même façon que moi.

J'ai reçu réponse du prince Kaunitz pour le pavillon toscan; il a seulement le doute si la Toscane voudra s'unir en tout à celui d'Autriche, d'autant plus que jusqu'à présent, dans plusieurs lettres échangées ministériellement, la Toscane a cru qu'il serait de son avantage d'en être séparée, ne voulant courir les hasards d'une guerre quelconque. Vous me direz donc, je vous prie, ce

que vous en pensez, et si peut-être la Toscane voudrait même prendre le même pavillon.

J'ai été avec mon frère voir sa campagne à Monza. Il a bâti pour l'argent d'autrui, et il a fait une belle maison à loger quarante deux maîtres; aussi coûte-t-elle 750,000 florins. Elle ressemble beaucoup à Schlosshoff, hors que les appartemens sont plus grands, et il y a des souterrains, puis un autre étage-maître et encore des mezzanines; ainsi presque cinq étages. Un jardin petit, vilain, en terrasse, des pièces d'eau, bassins, canal, deux potagers. La situation est belle, de même que la vue, mais point d'ombre. Les stucs fort riches, bien peints; le reste des meubles est peu de chose; tout est arrangé pour des convives et c'est un vrai palais, mais qui, par le nombre de fenêtres et d'étages, n'est pas agréable dans l'architecture.

Je vais au nouveau naviglio et je voudrais encore arriver coucher à Brescia; le lendemain, sans m'arrêter à Vérone ni passer par Padoue, je compte arriver à Trévise et puis le surlendemain à Gorice, si les torrens me le permettent. Il n'a fait que pleuvoir ici depuis deux jours; aujourd'hui il fait beau.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse. A revoir et croyez-moi pour la vie

Oserais-je vous prier de m'envoyer une trentaine de plantes de ces bonnes pommes qu'on ne connaît point à Vienne. Un courrier ou un agresti pourra s'en charger; c'est le vrai moment, je crois, de les faire partir.

Trieste, le 16 mars 1784.

Très-cher frère. Je vous écris d'ici par la première ^{Joseph} _{an Leopold} poste pour vous donner part que j'y suis heureusement arrivé. Il m'a fallu trois jours de Milan jusqu'à Gorice, en courant même une nuit, les chemins étant mauvais; mais les torrens étaient discrets. Je ne me suis arrêté nulle part; ici j'ai trouvé la ville qui s'augmente, et le commerce qui paraît s'accroître. Nous avons encore froid et mauvais temps; je trouverai encore bien de la neige pour mon retour; je pars d'ici après-demain.

Il y a opéra seria, la Didone, à laquelle on donne le nom de la femme de Butiphare avec le chaste Joseph. La compagnie est bonne, surtout la prima donna, nommée Pozzi.

Les glaces et les inondations ont fait des ravages horribles à Vienne, mais surtout en Bohême; d'Hongrie je m'attends encore à pire. Mon jardin a été très-mal traité, et mes arbres, mes couches, tout a été gâté. Je crains bien qu'à votre arrivée vous ne le verrez qu'en triste état. Mes bâtimens avancent; j'ai même augmenté la nouvelle école de chirurgie pour pouvoir y déployer les préparations en cire que vous m'avez permises de faire copier de votre cabinet. J'ose vous prier, mon cher frère, d'en accélérer l'ouvrage auprès de Fontana*), et de lui ordonner qu'il tâche de lever les difficultés ou les retards qui pourraient y naître.

*) Felice Fontana, Director des physikalischen und naturhistorischen Cabinetes zu Florenz. Geboren 1730, starb er 1805.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur, et pr
sentant mes respects à votre chère épouse, je me d
pour la vie

Ce 22 avril 1784.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je n'ai qu'un m
ment pour vous annoncer la mort de l'Electeur de Cologn
ce qui fait partir Maximilien tout de suite. Je suis vr
ment touché et peiné de ce départ. Il me promet, à la
vérité, de revenir et même de tâcher d'y être, quand vo
viendrez avec votre fils François, mais je ne sais s'il
le pourra. Fort occupé de ce départ, je ne puis qu
vous embrasser tendrement et vous assurer que je ser
tousjours

Ce 23 avril 1784.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. C'est par le garde qui retourne de
Naples que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui et
de vous renvoyer ci-joint les extraits des rapports des
ministres aux Cours étrangères, l'état des comptes de la
monarchie qui me paraît cette fois beaucoup plus clair,
précis et mieux détaillé que ceux des années précédentes,
et que l'on promet encore plus simple pour l'avenir, et
le mémoire du prince Kaunitz sur l'accession de la Tos-
cane aux avantages obtenus par la Cour de Vienne de
la Porte pour la sûreté de son pavillon envers les Barba-
resques. Sur ce mémoire, j'ose vous envoyer les réflexions
ci-jointes, par lesquelles vous verrez qu'il est beaucoup

plus avantageux à la Toscane, de toutes façons, de se faire considérer dans cette affaire comme une nation entièrement séparée, puisque devant être sans cela entièrement unie avec la nation Impériale, elle courrait trop de risque pour son commerce, et la neutralité du port de Livourne dans tous les cas de guerre possibles, lesquels risques lui feraient beaucoup plus de mal qu'elle ne peut espérer d'avantages par la paix avec les Barbaresques. J'ose donc me borner à vous prier de permettre qu'en conformité de la lettre écrite par le comte Piccolomini le 31 janvier 1784, l'Internonce Impérial à Constantinople soit chargé de négocier un arrangement à part avec la Porte pour procurer les avantages possibles au pavillon et commerce toscans, tant dans les Etats de la Porte que vis-à-vis des Barbaresques, les considérant pourtant toujours comme une nation séparée de l'Impériale, mais dépendante d'elle comme étant de la famille.

Les papiers que vous avez bien voulu m'envoyer relatifs aux ordonnances que vous avez données, je les ai gardés selon votre permission.

On parle encore toujours beaucoup des projets de la France sur Candie qui paraissent fondés. On arme quelques frégates à Toulon, et on assure qu'elles vont se stationner vers l'île de Paros dans l'Archipel. La flotte hollandaise reste toujours dans les ports de la France, et on y attend une seconde. La flotte russe qui était à Livourne, ne part pas encore, et le ministre russe Marcof*),

*) Graf Markoff, später als Botschafter Russlands in Paris durch seine Reibungen mit Napoleon bekannt geworden.

v. Arneth. Joseph u. Leopold.

venu de Paris ces jours passés, avait des instructions particulières pour s'informer des affaires de Candie et de la conduite du Roi de Suède. Les agens russes de Livourne ont même écrit à tous les chefs des Grecs et à plusieurs commandans turcs qui y sont, et surtout à l'Aga de Canée pour les avertir des projets de la France et tâcher de leur inspirer par l'exemple de la Corse de la défiance pour tout projet d'établissement de cette nation dans leur île.

Le Roi de Suède est parti de Rome; il va par Loreto à Parme, où il restera quelques jours; de là il passera, je crois, vite dans le reste de l'Italie, car il paraît pressé pour se rendre à Paris

J'ose profiter de cette occasion pour vous prier d'une grâce. Après le départ du comte Colloredo*), Manfredini**) reste pour Ajo avec mes enfans; il me faut donc une autre personne avec eux, et je crois qu'un officier est toujours ce qu'on peut trouver de mieux. J'ai cherché inutilement ici une personne convenable, mais je me suis souvenu qu'il y a à votre service un capitaine-lieutenant au régiment d'Hildbourgshausen, nommé Spanocchi, qui

*) Graf Franz Colloredo, geb. 1736. Er begab sich mit dem Erzherzoge Franz nach Wien, blieb stets an seiner Seite und wurde nach dessen Thronbesteigung Cabinetsminister.

**) Friedrich Ferdinand Marquis Manfredini. Er war im J. 1743 zu Rovigo geboren, wurde im J. 1776 von Kaiser Joseph nach Toscana gesendet, um unter dem Grafen Colloredo die Erziehung der Söhne des Grossherzogs Leopold zu leiten, und blieb daselbst zurück, als Erzherzog Franz nach Wien ging. Er spielte später in Toscana eine nicht unbedeutende politische Rolle, über welche ein interessanter Aufsatz von A. v. Reumont in Sybel's Historischer Zeitschr., Bd. XXIV S. 94—124 nähere Aufklärung gewährt. Manfredini starb sechsundachtzigjährig auf einem Landsitze zwischen Rovigo und Padua im J. 1829.

est un cavalier toscan siénois d'une des premières maisons de cette ville, dont j'ai toujours entendu dire un bien infini. J'ai cru qu'il pourrait être convenable pour ce poste. J'ose vous prier de vouloir bien en faire prendre des informations sur ses talens, conduite et caractère moral, et de vouloir ensuite me les communiquer. Si elles étaient bonnes, je pourrais le voir à Vienne à l'occasion de mon voyage, et si nous nous arrangeons ensemble, je pourrais le ramener avec moi. Je ne le connais point du tout; personne ne m'en a parlé, mais je connais tous ses frères, qui sont tous employés ici, hors l'un d'eux, qui est sénateur à Milan, et qui sont tous gens de mérite.

Ce 6 mai 1784.

Très-cher frère. Mille complimens pour la fête de ^{Joseph} _{an Leopold} votre naissance que nous célébrons aujourd'hui. Je crois que vous me connaissez assez pour apprécier la sincérité de mes vœux. Ici rien de nouveau, et je me le réserve pour le courrier à expédier. Je vous suis infiniment obligé pour l'intérêt que vous prenez aux préparations anatomiques en cire que je fais copier avec votre permission; elles feront l'ornement de ma nouvelle école chirurgicale. Je sens fort bien que des ouvrages si parfaits exigent du temps, mais j'aurais cru qu'en les copiant des préparations déjà toutes faites en cire, cela n'exigerait point tant de temps et de peine que les premières qu'on a dû toutes faire sur des cadavres.

Adieu, mon cher frère; présentez mes hommages à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie

Ce 10 mai 1784.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Je ne vous écrirai pas au long, puisque l'important papier que je vous joins ici, vous dira toutes les réflexions en conséquence de ce que je vous avais parlé, et après mûre réflexion je me suis décidé, aidé de votre approbation, à entamer effectivement la négociation du troc en question, mais ce n'est encore que pour sonder les dispositions de l'Electeur*) et celles du duc de Deux-Ponts que j'ai commencé; néanmoins en Russie j'en ai fait la confidence. Il faut donc en attendre les effets; en attendant, je vous prie que cela reste sous le sceau du plus grand secret; autrement toute idée de réussite serait perdue.

Les listes de conduite disent du bien du capitaine lieutenant Spanocchi; du reste je ne le connais pas et n'en sais rien; si vous voulez le voir à Vienne, il pourra y venir lors de votre séjour. Les autres objets que je vous joins ici, sont des suites des autres que je vous avais déjà envoyés. Je suis fort occupé à mes expéditions russes et françaises où vont deux courriers, et par conséquent je vous embrasse ici tendrement et vous prie de faire mes excuses auprès de votre chère épouse et de lui présenter mes hommages. Dans quelques jours je vais pour douze jours en Hongrie.

*) Von Baiern.

Ce 17 mai 1784.

Très-cher frère. De mon voyage en Hongrie il ne s'est rien fait; un maudit érysipèle m'a pris encore à la tête, et me voilà reclus pour Dieu sait combien de jours. Je suis très-enflé; j'ai de la fièvre; néanmoins je ne me mets pas au lit pour ne pas m'affaiblir.

Adieu, mon cher frère; voilà tout ce que je peux vous mander aujourd'hui.

Ce 24 mai 1784.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, par laquelle vous me marquez que vers le 6 ou le 8 de juillet vous arriverez ici. Tous les jours me sont également chers qui feront que je vous reverrai. Dès que mon vilain érysipèle sera entièrement parti, je me rendrai avec une compagnie choisie, hommes et femmes, à Laxembourg, puisque je crois que cela vous conviendra davantage, et surtout à votre camarade. Quand ensuite nous en aurons assez, nous rentrerons en ville.

L'Amélie vient de me donner part d'un projet de voyage sur Padoue, Trieste, Klagenfurt, et cela l'amènerait justement au commencement de juillet sûrement à Vienne. Je lui ai écrit avec force que ces courses continuelles ne convenaient point et que surtout dans mes Etats je la priais de ne pas se rendre, puisque je ne voulais point paraître le complice de son dérangement. Je n'ai point ménagé les termes pour me faire comprendre, et je vous

prie, mon cher ami, de m'épauler et de lui écrire dans le même sens, afin qu'elle reste au logis, où des devoirs et ses finances la devraient retenir.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse

Ce 29 mai 1784.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. C'est avec le retour du garde qui revient de Naples que j'ai l'honneur de vous écrire ces lignes pour vous remercier des papiers que vous m'avez bien voulu envoyer avec celui du 10 mai. Je vous renvoie ci-joint les papiers relatifs aux rapports des ministres dans les Cours étrangères, ayant gardé les deux protocoles de vos résolutions normales. Je vous renvoie pareillement l'important papier ci-joint, qui tant le papier que son contenu n'est sorti ni de ma main ni de ma bouche. L'affaire est des plus sérieuses et importantes, et je souhaite qu'elle puisse réussir heureusement, facilement et au gré de vos souhaits, sans difficultés ni oppositions, qui pourtant, à ce que je crois, seront bien fortes et moindres de la part des partis intéressés que de la part de la France et du reste de l'Empire. J'ose prier votre bonté de vouloir bien continuer à me tenir au fait d'une affaire et négociation aussi importante, et de ses suites.

Je vous rends mille grâces de ce que vous voulez bien me marquer davantage au sujet du capitaine-lieutenant Spannocchi, et de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu vous en informer. Depuis j'ai appris qu'il venait de se marier, et cela mettrait obstacle aux idées que

j'avais pour lui. Oserais-je vous prier de vouloir bien ordonner à quelqu'un de voir s'il me pourrait trouver un lieutenant ou capitaine-lieutenant au service, non marié, de bonne maison et conduite, sachant les langues et au moins bien le français, d'un âge entre trente-cinq et quarantè ans, qui puisse être à propos pour le placer chez mes enfans et qui y vienne volontiers

Ce 8 juin 1784.

Très-cher frère. J'ai reçu par le courrier votre chère ^{Joseph} lettre; je me flatte que celui-ci vous trouvera encore ^{au Leopold} à Florence; c'est pourquoi je le charge encore de ces paquets, puisque vous aurez le temps de les lire et de me les rapporter ensuite. Le premier contient une minute d'acte pour déclarer après ma mort la Toscane réunie pour toujours à la monarchie. S'il vous convient, on le mettra au net et nous le signerons; sinon vous direz ce que vous voulez y changer. Il est combiné et nullement en contradiction avec aucun acte ou arrangement antérieur, soit pris dans la famille ou avec quelque puissance étrangère. Le second est l'instruction qu'on a donnée à Lehrbach*) au sujet de l'important objet de l'échange de la Bavière; on en a écrit en Russie en même temps; les fers sont au feu; il faudra voir comment la chose réussira et finira.


Spanocchi, dont vous m'aviez écrit, vient de se marier avec une fille de bourgeois d'Iglau; on le loue et

*) Franz Sigmund von Lehrbach, bevollmächtigter Minister am kurpfälzischen Hofe.

elle doit être une bonne personne aussi. Je ferai de mon mieux pour trouver un lieutenant tel que vous le désirez, mais cela sera très-difficile, car dans cette classe de personnes ou ce sont de tout jeunes gens ou des gens de fortune; dans tous les deux on trouve bien de la difficulté. La bonne langue française en est une autre; conduite, moeurs, façons, tout ensemble est une réunion bien rare, et je ne puis vous répondre de pouvoir dans ce court espace de temps trouver ce qu'il vous faut.

Quant à votre départ et voyage, je vous prie de l'arranger absolument à votre commodité, et tous les jours me sont également chers auxquels je vous embrasserai tous deux. Les gens destinés à servir François sont tous prêts et ils seront à Laxembourg à votre arrivée. Je compte aller après la procession à Laxembourg; j'y resterai jusqu'aux derniers jours du mois avec ma compagnie, ensuite je renvoie tout le monde, et quand vous arriverez, nous serons tous seuls, hors un couple de messieurs comme Rosenberg, le maréchal Lacy etc. Vous pourrez y rester tant qu'il vous plaira et puis nous viendrons en ville. La princesse pourra un jour venir à dîner à Laxembourg, et là, sans autres témoins, vous pourrez la voir et François aussi; je crois que cela arrangera mieux la chose. Je laisserai un de mes gardes à Gorice, que vous pourrez m'envoyer, quand vous y serez arrivé, pour m'annoncer votre arrivée exactement.

Je vous joins encore ici, mon cher frère, les extraits ordinaires, et en vous embrassant de tout mon coeur, je vous prie de me croire pour la vie



Je ne comprends rien aux désagrémens que le Roi et la Reine de Naples me témoignent éprouver de la part du Roi d'Espagne.

Ce 21 juin 1784.

Très-cher frère. Au moment que vous recevrez cette Joseph
an Leopold. lettre, vous serez arrivé chez moi et en Allemagne; je vous laisse juger du plaisir que j'en ressens. Je vous prie par ce garde de me faire savoir l'à-peu-près des gîtes que vous voulez faire, et quand vous comptez arriver, si vous voulez vous arrêter à Neustadt pour l'Académie ou non? Ceci est absolument indifférent, car François aura l'occasion de la voir à son aise et en détail quand il voudra.

Je vous joins ici des points d'instruction préalable pour Colloredo et messieurs les adjudans. Je vous prie de les lire et de donner ensuite à Colloredo cet exemplaire, sans que François en ait connaissance, pas que je croie les mystères fort utiles, mais je crois qu'il doit plutôt ignorer les petits défauts qu'on lui connaît, pour devenir plus franc et moins réservé à se cacher. Dès le moment de son arrivée à Laxenbourg, il trouvera tout son service préparé, et le lendemain je compte faire venir à dîner à Laxenbourg la princesse; par là la première connaissance sera faite et puis nous sortirons à la chasse et il n'y aura pas le temps de s'ennuyer, et l'embarras des deux côtés sera d'autant plus court.

Adieu, mon cher ami; plus que le moment approche, plus je désire celui de vous embrasser et de vous dire

que mon amitié pour vous est à toute épreuve. Croyez-moi pour la vie votre

Embrassez François, je vous prie, de ma part.

Ce 26 juillet 1785.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Je recommence notre correspondance bien malgré moi. Votre départ m'a infiniment coûté; je crois que je n'ai pas besoin de vous l'assurer et que vous en êtes bien aperçu; néanmoins c'est la seule consolation des absents. Je me flatte que cette lettre vous trouvera déjà au sein de votre famille, arrivé en bonne santé, et que vous jouirez de tout le plaisir que doit vous faire de les revoir. Ici, après votre départ, j'ai passé par les bois que vous avez vus près de Neustadt; je n'ai tiré qu'un coup et ai tué un gros cerf. En retournant à Vienne, près de Neudorf, j'ai assisté à un triste spectacle: une de ces fosses à gravier s'est écroulée et a écrasé et enterré trois hommes. Je m'y suis arrêté, les gens ne savaient que faire, jusqu'à ce que je les eusse fait déterrer. L'un vivait encore un peu, les autres deux étaient fracassés.

Hier j'ai vu l'évêque d'Osnabrück*); il est d'une très-jolie figure, un peu embarrassé au bal; il a très-bien dansé des contredanses anglaises. Le bal a été fort bien; il n'y a pas fait une chaleur excessive. Votre fils, à c

*) Prinz Friedrich, drittgeborener Sohn des Königs Georg III von England, geboren 1763, war von 1783 bis 1802 Bischof von Osnabrück und starb als Herzog von York im J. 1827.

qu'on m'a assuré, s'est très-bien tiré d'affaire avec sa visite. Nous avons encore du mauvais temps, et j'espère qu'au moins vous n'aurez pas de poussière pour votre voyage. Adieu

Ce 29 juillet 1784.

Très-cher frère. Je ne puis vous dire comment j'ai ^{Joseph}_{an Leopold.} été touché de votre chère lettre de Klagenfurt, et tout ce que vous m'y dites me fait grand plaisir. Oui, avec vous je serai toujours courageux dans toutes mes entreprises. Le premier courrier vous apportera mes patentes rectifiées, de même que plusieurs autres objets. J'ai dîné et ai passé mon après-dinée entière avec François; c'est un premier commencement de connaissance à faire, mais dont j'ai été fort content.

J'ai eu hier une assez singulière aventure. Logeant à l'Augarten, j'ai été le matin à la Brigittenau à la chasse au même lieu où nous avons été et avons manqué ensemble des cerfs. Pour que cela ne m'arrive plus, je me suis posté au bas de la digue; un gros cerf arrive, s'effarouche de mon chargeur d'armes, se retourne et saute sur moi, me renverse et m'arrache un gros morceau d'habit qu'il a emporté. J'en ai été quitte pour une contusion au côté et une à la nuque du coup causé par la chute, mais qui ne m'empêche point d'aller partout en souffrant un peu.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse et vous prie de présenter mes hommages à votre chère épouse

Ce 2 août 1784.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Nous continuons ici à faire le même train de vie que vous avez vu. On fait souper, danser le prince d'Angleterre; pour moi je me tiens neutre dans ces plaisirs. Ma santé est bonne, la nuque est encore un peu raide de mon aventure avec le cerf, et je ne puis pas encore me tenir entièrement droit; je vais pourtant partout. Nous avons des chaleurs depuis quatre jours terribles, même le soir; le temps ne se rafraîchit point. Demain ou après-demain, François ira loger dans les chambres que vous connaissez de Maximilien, où il sera beaucoup mieux. Je lui ai donné la commission de les arranger lui-même, ce qui lui donne de l'occupation et le rend actif. Vous serez déjà réuni avec votre chère famille, et j'en ai été occupé samedi de cette idée. Hier nous avons été, François et moi, promener à Schönbrunn et ensuite au Belvédère au clair de lune sans scandale, néanmoins avec les deux demoiselles qui y logent. Adieu...

Ce 8 août 1784.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Ce courrier part pour relever les autres et pour se remettre en règle, de même que pour vous apporter les pièces différentes ci-jointes. Vous verrez par leur contenu à quoi en sont les différentes négociations étrangères et les principaux arrangemens internes; il faut en attendre l'issue. Le duc de Deux-Ponts veut

bien, à ce qu'il a promis de bouche à Romanzow*), se rapprocher de nous et se raccommode avec l'Electeur son oncle, et pour cela lui demander de venir le voir à Munich. C'est peut-être le seul moyen de lui faire agréer et signer l'arrangement proposé, si on l'éloigne de ceux qui le soufflent.

Pour moi, je loge à l'Augarten; nous avons des chaleurs affreuses, et je crains bien que les deux derniers jours de votre voyage vous aurez beaucoup souffert. Votre fils est déjà dans son nouvel appartement et ils en sont tous plus contents, étant moins chaud et plus commode. Il dîne quelquefois avec moi, et je crois que c'est la seule façon pour nous connaître. J'ai aujourd'hui l'évêque d'Osnabrück à dîner au Prater, puis il viendra voir l'Augarten. Il ne fait que danser, tous les jours bal; je ne sais comment il y résiste, et les demoiselles, elles suent, mais cela ne crève pas. Mardi je lui donne à souper et une redoute masquée où il fera une belle chaleur; mais aussi je n'y donnerai qu'un coup d'oeil. Ma santé est bonne; l'érysipèle n'est plus revenu; mais je ne puis point encore bien tourner la tête et j'ai la nuque raide, sur laquelle le cerf m'a fait tomber. J'attends avec bien de l'impatience de vous savoir heureusement arrivé, et en vous embrassant, de même que votre chère épouse, je vous prie de me croire pour la vie votre . . .

*) Der russische Feldmarschall Graf Peter Romanzow.

Ce 9 août 1784.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. C'est avec une satisfaction infinie que j'ai reçu votre chère lettre qui m'annonce votre heureuse arrivée chez vous. Je partage sincèrement le plaisir que votre chère épouse et tous vos chers enfans auront eu. Je me flatte que vous serez persuadé de la brièveté du chemin, et que par conséquent vous viendrez plus souvent nous voir tous tant que nous sommes, qui vous aimons et estimons comme vous le méritez, et parmi lesquels je tiens le premier rang. Le temps est un peu rafraîchi par un orage. Adieu; faites mes remerciemens à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre

Ce 12 août 1784.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre par laquelle vous vous plaignez du grand chaud qu'il fait; pour nous, nous l'avons ressenti également, mais actuellement le temps est bien changé; depuis trois jours il pleut à verse continuellement; il fait presque froid; toutes les rivières débordent, et les régimens qui étaient déjà à Münkendorf au camp, ont dû être mis en cantonnement dans les villages, le terrain étant rempli d'eau. Ceux de la Haute-Autriche n'ont pu arriver, et je les ai fait arrêter en chemin. Nous verrons comme cela pendant quelques jours si le temps se remettra; pour le 17 notre première manoeuvre devrait déjà s'exécuter. En attendant, l'évêque d'Osnabrück danse tous les jours; il a dû dîner au Prater

avec moi et à Dornbach chez le maréchal Lacy; mais ces deux parties n'ont eu lieu que pour dîner, mais on n'a rien pu voir.

J'espère que Charles sera déjà remis de sa fièvre. François se porte très-bien ici; il n'a été que voir du balcon la redoute sans y descendre; la princesse n'y a pas été du tout, ce qui a causé quelques visages. Au reste le bal a été beau: 2700 masques remplissaient les salles sans faire foule. Les fenêtres d'en haut étaient ouvertes et il ne faisait pas chaud; de jolies personnes et toutes proprement habillées. Pour moi, je n'y suis resté qu'une demi-heure, mais il y avait des masques encore à sept heures du matin.

J'accepte avec grand plaisir l'augure que vous veniez bientôt derechef prendre l'air natal. Comptez que vous êtes chez vous et que je ne suis que votre administrateur.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur et je vous prie de me croire, de même que votre chère épouse, pour la vie votre

Ce 23 août 1784.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre qui m'an-
nonce l'arrivée du courrier. Pour Lagusius*), l'affaire est
faite et son fils aura le stipendium et pourra étudier à
Pise. Je suis fâché que Riedl**) n'ait pas accepté la

Joseph
an Leopold.

*) Georg Hasenöhl von Lagusius, Protomedicus in Florenz.

**) Professor der Mathematik bei Leopolds Kindern.

chaire à Lemberg; s'il a de l'esprit, il aurait dû apercevoir dans la proposition que vous lui en avez faite, que vous ne seriez pas fâché d'en être défait.

Je suis de retour à ce moment d'une grande manœuvre qui a assez bien réussi. François en a vu une de la gloriette. L'évêque anglais ne me quitte pas et je l'ai comme cela pour trente jours sur les bras. Il y a vingt-deux Anglais en même temps et onze Français ici; cela fait une compagnie assez incommode. Parmi les derniers, il y a même un abbé qui court à cheval partout, et c'est peut-être le plus sage et le plus aimable de toute la troupe.

Je vous joins ici, mon cher ami, le livret de l'opéra de Casti; on le donne aujourd'hui en ville pour la première fois.

Rien de nouveau d'aucune part; je crois la Reine de France grosse. Je vous embrasse et je vous prie de me croire pour la vie

Turas, le 31 août 1784.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Je profite d'un petit moment que mes occupations militaires me laissent pour vous écrire. J'ai reçu votre chère lettre et suis vraiment touché de tout ce que vous m'y dites. Comptez, mon cher ami, que Vienne est votre patrie et que vous y êtes au logis; ainsi ce n'est pas des occasions extraordinaires qu'il faut attendre pour y retourner, mais il faut que vous y veniez, toutes et quantes fois vous le pourrez bien, assuré que vous

ferez plaisir à tout le monde et surtout à moi, qui ne suis jamais plus content que quand je suis dans votre chère compagnie.

Le temps nous favorise assez; l'évêque d'Osnabrück est toujours des nôtres avec plusieurs Anglais et une douzaine de Français, parmi lesquels M. de Bouillé*), ce grand faiseur à la Martinique, se distingue.

Adieu, mon cher ami; je pars le 5 pour Prague; je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

Hloupietin, le 11 septembre 1784.

Très-cher frère. C'est du camp en Bohême que je ^{Joseph}
^{an Leopold.}
vous écris; nous avons le plus beau temps et trop beau, car la sécheresse occasionne une poussière affreuse. L'évêque et tous les Anglais, de même que M. de Bouillé, le conquérant en Amérique, avec dix-huit Français, se trouvent ici. Joignez à cela des Piémontais, Bavares et même un officier des troupes de Maximilien. Cela ne laisse pas que d'être fort incommode. Dans deux jours, le camp finit; je vais à Prague, où je donnerai deux bals, un petit et un grand.

La Reine de Naples m'a écrit comme vous m'en avez prévenu, mais elle y a ajouté une autre bonne nouvelle qu'elle a crue: c'est la marche de 10,000 hommes de na

*) Franz Marquis von Bouillé, französischer Generallieutenant, später noch bekannter geworden durch die Unterstützung, welche er der verunglückten Flucht des Königs von Frankreich zu Theil werden liess.

part à Livourne, où on faisait déjà les lits, comme si c'était la seule chose dont on a eu besoin, et cela pour leur prendre „gli Stati dei presidj.“ Quelle folie, quelle déraison! J'ose lui en dire assez sèchement mon avis, et pour que vous en soyez informé, je vous en joins ici, mon cher ami, la copie*). Adieu

Prague, ce 21 septembre 1784.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Je pars demain pour les forteresses, et de là je compte aller en Hongrie; ainsi je ne puis pas répondre longuement et en détail à votre lettre, venue

*) Joseph an die Königin von Neapel.

Hloupietin, ce 10 septembre 1784.

Très-chère soeur. C'est ici au camp que je viens de recevoir votre lettre. Est-il possible que vous croyiez un instant des contes aussi absurdes que ceux d'un envoi de troupes en Italie à Livourne, et cela pourquoi de ma part? Au nom de Dieu, modérez votre vivacité à imaginer, encore de plus celle à agir tout de suite à la suite d'une première idée. Comment pouvez-vous aussi dans la phrase de la lettre du Roi d'Espagne croire qu'il s'agit du Grand-Duc ou de moi qui désapprouvons votre conduite? Pour moi je n'en écris jamais en Espagne, et pour mon frère je crois qu'il ne parlera pas de vous dans ses lettres. Le renvoi d'Acton*) sans raison serait un acte d'injustice et de faiblesse déshonorante pour le Roi à la face de toute l'Europe et dont je ne le crois pas capable, surtout n'ayant aucune raison d'avoir peur de son père. Il n'y a d'autre bonne réponse à des lettres pareilles pour un fils que de se taire et de continuer à faire ce que l'on sait être bien et qu'on doit à soi et à son Etat. Voilà, ma chère soeur, tout ce que je peux vous mander à la hâte, ayant peu de momens à moi. Au reste croyez que je sens avec reconnaissance et plaisir vos marques de confiance, et que, loin de m'ennuyer, vous me donnez une preuve flatteuse d'amitié.

*) Der bekannte neapolitanische Minister und Günstling der Königin, Joseph Acton.

par estafette. Jusqu'à présent le comte de Hoya, évêque d'Osnabrück, m'a tenu; il ne part qu'aujourd'hui. La fête que je lui ai donnée ici, a très-bien réussi. Quant au contenu de la lettre, je vous en rends bien des grâces; vous ne pouviez mieux répondre, et vous aurez déjà vu, par une copie de la lettre que je vous ai envoyée et que j'ai écrite à la Reine, comme je pensais à ce sujet. L'impudence des propos qu'on vous a tenus, l'inconséquence avec la dévotion outrée du Roi d'Espagne, et ce qu'il veut et a déjà écrit à son fils au sujet de sa femme, ne peuvent se concevoir que quand on suit toutes ses démarches, timbrées au même coin de violence et de déraison que guide l'ignorance et l'imbécillité.

Adieu, mon cher ami; je ne dirai mot à la Reine de tout ceci, d'autant plus que ma lettre disait tout, savoir qu'il fallait se taire, le laisser écrire et faire toujours ce qu'on croyait pour le bien.

Présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie

Ce 31 octobre 1784.

Mon cher frère. Je crois que par les nouvelles publiques mes histoires avec les Hollandais vous sont connues, de même que l'insolence qu'ils ont eue de tirer trois coups de canon contre un de mes bâtimens et de l'occuper, de même qu'un autre en mer. Cela exige nécessairement les démonstrations et dispositions suivantes. Les points allemands sont les ordres que j'ai fait passer

Joseph
an Leopold.

au conseil de guerre, les français ceux que j'ai envoyés au prince Albert et qui forment à peu près l'idée de ce que je veux faire. En même temps je vous joins une copie de ce que j'ai écrit en Russie et en France. J'ai profité de la même occasion pour faire connaître au comte de Mercy que peut-être ceci serait une occasion unique pour peut-être, de crainte d'une guerre et dans l'embarras du parti à prendre, engager la France à proposer elle-même le troc avec la Bavière, et qu'elle se mette en avant pour persuader le duc de Deux-Ponts et même l'Electeur à y consentir. Si ceci pouvait en arriver, je crois que la chose serait bonne dans tous les sens; du reste elle n'est point agréable, puisqu'il n'y a pas assez à gagner pour en valoir peut-être les frais.

Je vous envoie en même temps les extraits usités. Contre messieurs les Hongrois j'ai bien du fil à retordre; contre la conscription ils s'opposent avec déraison et impertinence. Il se pourrait bien que je fusse obligé de frapper un coup d'exemple qui ferait finir leur arrogance, mais je le diffère autant que possible.

Avec votre fils, depuis mon retour, je trouve sa santé bonne; il grandit, il prend des forces, devient plus gai, plus ouvert, et j'espère que vous aurez lieu d'en être content dans peu.

Adieu, mon cher frère; vous imaginerez bien ce que j'ai sur les bras, ainsi vous excuserez mon laconisme et me croirez, en vous embrassant tendrement

Faites mes excuses à votre chère épouse que je ne puis lui écrire, n'en ayant point le temps.

Je vous joins aussi ici un rapport de la chambre des comptes sur les comptes clos de l'année 1782 et 1783; je vous prie de me le renvoyer et de m'en dire ce que vous pensez.

Ce 11 novembre 1784.

Très-cher frère. Je vois par votre chère lettre que ^{Joseph}
mon arrivée à Vienne vous était encore inconnue; depuis ^{au Leopold}
vous aurez été informé de ce qui se passe. Je ne puis
vous en dire davantage de ce que je vous ai mandé;
nous continuons nos dispositions et rien ne s'apprête à
un accommodement. Les préparations anatomiques sont
parfaitement bien arrivées, et je vous rends à chaque
fois de nouvelles grâces de ce que vous avez voulu per-
mettre que je les fasse imiter; elles feront l'ornement de
l'Académie de chirurgie, qui est déjà toute sous toit.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même
que votre chère épouse

Ce 15 novembre 1784.

Très-cher frère. Ai-je besoin de vous dire tout ce ^{Joseph}
que je sens à ce jour et ce que je vous souhaite de ^{au Leopold.}
bonheur et de satisfaction? Non, mon coeur et mon amitié
vous sont connus, et vous ne pouvez en douter; recevez
donc ces embrassemens, de nouvelles assurances de leur
éternelle durée ici. Nous avons un événement fort dés-

agréable; il y a des paysans valaques qui, excités par un coquin qui porte la Toison et a une patente comme s'il était envoyé de ma part*), se sont attroupés et allument les maisons des seigneurs hongrois, en tuent aussi; enfin croient qu'ils seront militaires et que les seigneurs hongrois sont leurs ennemis. Ceci se passe sur les frontières de la Transylvanie et du Banat et Hongrie. On a avisé aux moyens sérieux de réprimer cette frénésie.

De la part des Hollandais, rien de nouveau; ils ont lâché au fort Lillo des écluses et ont inondé quelques terrains qui m'appartiennent. Ils ont tiré toute une nuit le canon et fait l'alarme pour rien, même à Bergopzoom, où il n'y avait personne.

Adieu; je suis accablé d'affaires; je vous embrasse; croyez-moi pour la vie, de même que votre chère épouse, votre

Ce 18 novembre 1784.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Par les agresti qui retournent, je vous envoie des papiers de peu d'importance, savoir la continuation des résolutions normales et une couple de plans gravés de Laxenbourg. Il n'y a rien de nouveau; les Hollandais ont lâché toutes les écluses de leurs for-

*) Dieser Führer des Bauernaufstandes hiess Nicolaus Urss, wurde jedoch gewöhnlich Horjah, das ist Vorsänger genannt, da er bei dem griechischen Gottesdienst dieses Amt versah. Die Greuelthaten sind bekannt, welche er an der Spitze der Insurgenten verübte und die von dem magyarischen Adel in gleicher Weise vergolten wurden.

teresses en Flandre; cela fait quelque dommage, mais de peu de valeur. De leur côté, cela marque une grande tremorola, parce que l'on ne fait cela ordinairement que dans la dernière extrémité.

Les troubles des paysans dont je vous avais écrit, se sont éclaircis au point que ce n'étaient que quarante coquins qui se sont avisés d'allumer quelques maisons de seigneurs. Voilà tout ce que je puis vous mander pour le présent; ma situation est de toute façon délicate et critique, et il faut bien peser tout pour s'en tirer honnêtement.

Adieu; je vous embrasse; croyez-moi pour la vie...

Ce 24 novembre 1784.

Très-cher frère. C'est par le garde qui revient de ^{Leopold} Naples que j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre pour ^{an Joseph.} vous remercier de celle que vous avez bien voulu m'envoyer en date du 31 du mois passé, et de tous les papiers importans qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer par cette même occasion. Quant au rapport de la chambre des comptes sur les comptes de l'année 1782 et 1783 que j'ose pareillement vous renvoyer, il me paraît qu'ils approchent tous les ans de plus en plus de l'exactitude et de la simplicité et clarté que vous y voulez avec tant de raison.

Quant aux affaires avec les Hollandais, je n'aurais jamais cru qu'ils aient osé se porter à des démarches aussi vigoureuses; il faut absolument qu'ils soient animés ou sûrs d'être soutenus ouvertement ou au moins secrète-

ment par le Roi de Prusse ou la France; sans cela l'affaire est inconcevable. Je souhaite que cette affaire puisse finir tranquillement; on ne peut ni souffrir ni dissimuler leurs insultes. Leur pays ni la saison n'est pas propre pour y faire la guerre avec avantage, les dépenses seront grandes, les troupes souffriront beaucoup des marches en hiver, mais malgré tout cela je crains bien que, si le nombre des troupes ne sera pas tel à leur faire craindre à juste titre qu'on agira effectivement et tout de bon contre eux, le blocus de Maastricht sera difficile à faire, et il faudra souffrir des insultes et incursions de leur part, ce qui serait extrêmement affligeant et désagréable. Quoique je n'aie pas pu le voir par ces papiers, je ne doute pas que vous serez sûr au moins de la part de la France et de la Russie; sans cela l'affaire ne serait pas belle, et je doute que jamais les Hollandais veulent accorder la liberté de la navigation de l'Escaut, et tout accommodement sans obtenir cet objet, quelque avantageux qu'il puisse être d'ailleurs, me paraît indécent dans les circonstances présentes.

Il me paraît que l'affaire des confins avec les Turcs va aussi indécemment mal, et en vérité, il est indécent qu'après les grands sacrifices que la Porte a accordés si facilement à la Russie, on ne puisse obtenir pour nous un si petit objet, après ce que nous doivent et la Russie pour l'avoir aidée à avoir la Crimée, et les Turcs pour n'avoir pas aidé la Russie à les détruire; mais dans toutes ces affaires, c'est toujours nos soi-disant chers alliés qui nous trompent et, nous faisant mal de tous côtés, nous sont plus dangereux que nos ennemis, car c'est la France

qui anime les Turcs à améliorer leurs troupes et à les tenir sur nos confins, tandis qu'eux travaillent toujours et auront pour sûr Candie sans coup férir. Si, dans le moment présent, la France et l'Electeur Palatin voulaient tout de bon accommoder l'affaire du troc des Pays-Bas avec la Bavière, mais d'une façon convenable pour vous, en vous accordant des avantages, des dédommagemens pour les frais de la guerre, une ample satisfaction pour les insultes des Hollandais qui, considérées par qui et à qui elles sont faites, sont d'autant plus graves, alors cela sauverait une guerre et pourrait accommoder à la fois tous vos projets; mais cela dépend de la France, et jamais elle ne se prêtera ni de loin ni de près, comme vous en avez vu les preuves en toutes les occasions, à rien de tout ce qui pourrait vous être agréable ou avantageux, et par des raisons politiques et personnelles, elle ne fera que vous contrarier, vous susciter des ennemis et des désagréemens, et par en profiter pour soi.

Oserais-je vous supplier de me continuer à tenir au fait des suites de cette affaire et des réponses que vous aurez de Paris, Berlin et Pétersbourg, et de ce que l'on peut espérer ou craindre de ces trois Cours, de même que de vos intentions et dispositions ultérieures pour la guerre, et si le projet du troc va avant ou non? Vous sentez bien que l'affaire de toutes façons est trop importante pour qu'il m'intéresse bien vivement d'en être informé.

Oserais-je aussi vous prier d'ordonner à quelqu'un de vos gens de continuer à m'envoyer les ordres normaux qui sortent depuis mon séjour à Vienne, et les édits, surtout ceux qui involvent des changemens de système, pour les

douanes, émigrations, affaires ecclésiastiques etc., selon que vous avez bien voulu me le promettre, afin que je reste au fait un peu des affaires.

Vous me marquez dans votre lettre que vous n'êtes pas content des Hongrois, et que peut-être il vous faudra faire un coup d'éclat. Oserais-je vous demander en quoi vous avez été mécontent d'une nation dont vous étiez si content et qui vous était si attachée, et qui est respectable à bien des titres? Je me flatte que l'affaire quelconque aura été arrangée et que vous ne serez pas dans le cas de devoir faire quelque démarche d'éclat, qui toujours, mais surtout dans le moment présent, serait bien désagréable.

Je suis enchanté et ose vous remercier des bontés que vous témoignez à François, et que vous avez été mieux content de lui. Je lui prêche autant que je puis; puisse-t-il mériter vos bontés et devenir comme je le désire et le souhaite pour votre service. Ma femme me charge de vous rendre mille grâces de vos bontés; elle se porte bien, avance heureusement dans sa grossesse et croit d'accoucher vers le 10 de décembre. Mes enfans, qui grâce à Dieu se portent tous très-bien, se mettent aussi à vos pieds.

De Naples vous saurez que la Reine se porte bien, mais que la convalescence de son fils est fort longue et dangereuse, et qu'on craint à cause d'une fièvre et toux qui lui sont restées. Les affaires y sont toujours sur le même pied; la France a refusé de changer son chargé d'affaires et consul qui y causent mille tracasseries. De Russie le comte Skavronsky a eu l'ordre de se faire con-

signer tous les papiers, et Rasumowsky*) celui de partir; malgré cela ce dernier n'en fait rien. Le Roi d'Espagne continue toujours à écrire des choses désagréables à son fils et a exigé de lui le rappel du général Acton, et qu'il soit renvoyé de sa charge et de son pays. Le marquis de la Sambuca se soutient, quoique le Roi ne l'aime ni ne l'estime, et le Roi de Naples laisse aller tout cela et toutes les intrigues, ne voulant s'inquiéter de rien, comme vous le connaissez, et ne témoignant pas la moindre fermeté. A présent on lui a fait venir l'envie d'aller en Espagne, mais sans la Reine, et en cela la Reine avec raison le veut accompagner, et on attend sur tout cela les réponses du Roi d'Espagne, qu'on attend en tremblant. Je crois que tant qu'on ne parviendra pas à témoigner par une conduite constante et ferme qu'on sait en avoir, rien ne se fera.

Vienne, ce 3 décembre 1784.

Mon cher frère. Je vous joins ici les objets importants du moment, savoir: sous n^o 1 les extraits des rapports ministériels, sous n^o 2 les lettres du prince Albert et mes réponses, de même que la correspondance avec le Comte de Belgiojoso***), sous n^o 3 celle de mon frère l'Electeur de Cologne, sous n^o 4 une lettre de l'Impératrice

Joseph an
Leopold**).

*) Andreas Rasumowsky, später russischer Gesandter in Wien.

**) Von der Hand eines Secretärs.

***) Ludwig Karl Graf Belgiojoso, bevollmächtigter Minister des Kaisers in den Niederlanden.

de Russie avec le rapport du comte Cobenzl sous n^o 7, et enfin la dernière déclaration de la France avec ma réponse au comte de Mercy sous n^o 8, à laquelle est jointe la copie de l'expédition de la chancellerie d'Etat. Le n^o 9 contient le tableau sommaire des prétentions que nous avons faites. Je vous envoie aussi deux tarifs sous n^o 10, l'un pour les provinces allemandes et l'autre pour la Hongrie. Voilà tout ce qu'il y a de nouveau pour le présent.

A l'égard de la liberté de l'Escaut et des autres objets, je vais vous dire mes réflexions sur chacun.

1^o Les dispositions et améliorations militaires continuent toujours à la Porte, et des officiers français y sont employés.

2^o Vous verrez par les lettres du prince Albert et par mes réponses tout ce qui est relatif aux dispositions militaires. De tous côtés les régimens sont en marche avec l'artillerie, et l'on s'occupe de la levée des corps francs qui vont être formés incessamment. On presse même l'augmentation des recrues aux Pays-Bas. Je crois ces arrangemens bien pris, et si d'autres empêchemens ne viennent à la traverse, nous en tirerons bonne raison, malgré toutes les difficultés locales.

3^o La correspondance avec le comte Belgiojoso contient à peu près la même chose, hormis que je lui parle avec plus de détails sur certains objets. Vous y verrez la vivacité et le zèle avec lesquels cet homme s'empresse de faire aller la besogne.

4^o Les lettres de mon frère, l'Electeur, vous feront voir ce qu'il m'a fait connaître de sa position. J'ai trouvé

tout simple et très-naturel qu'il tâche de garder une parfaite neutralité, puisque cela est la convenance de ses Etats. J'ignore absolument en quoi consiste sa nouvelle convention avec la Hollande, et je ne la connais que par les gazettes. Je n'ai pu m'empêcher de lui faire sentir que dans cette occasion j'aurais désiré pour lui plus que pour moi qu'il eût tardé de conclure cette convention, ou qu'il se fût contenté de renouveler celle qui avait été faite par feu l'Electeur, au lieu de profiter de cette circonstance pour gagner une augmentation de quelques milliers de florins, ce qui rend toute l'action louche et fait juger différemment de son caractère et ce qu'il doit de reconnaissance à sa patrie et à sa famille, à qui il est redevable du bel établissement dont il jouit. Au reste je n'y ai point mis d'aigreur, mais je crois que vous ferez très-bien, mon cher frère, de lui répondre dans le même sens, s'il vous en parlait. Par une suite de cette incertitude, je me suis trouvé dans le cas de lui faire par le général Zechenter*) les questions que vous trouverez dans ma correspondance avec le prince Albert.

5^o Par les lettres du comte de Mercy et par celles de la Reine et du Roi, ainsi que par mes réponses, vous apprendrez ce qui est actuellement sur le tapis, et dont je ne puis avoir de réponse que dans huit jours. Vous verrez par mes lettres comment j'ai tâché de saisir l'objet. Si l'échange de la Bavière pouvait se combiner avec les désirs de la France d'empêcher une rupture, ce serait

*) Der Generalmajor Joseph von Zehentner, welcher im J. 1812 als Feldmarschall-Lieutenant starb.

un grand coup, mais je le souhaite plus que je ne l'espère, vu la fausseté de la France et son envie de nuire, que ses démarches décèlent dans toutes les occasions.

6^o Je vous envoie aussi les derniers rapports du comte Reviczky et ma réponse. Comme il n'occupe qu'un poste d'observation, je n'ai pas cru devoir lui dire autre chose.

7^o Les lettres que j'ai reçues de l'Impératrice de Russie, des Grands-Ducs et du comte Cobenzl sont antérieures à celles que je leur ai écrites sur l'acte d'hostilité réellement commis de la part des Hollandais, et où j'ai insisté davantage, ainsi que vous l'avez vu, sur une déclaration de la part de l'Impératrice, dont j'attends la réponse d'un moment à l'autre.

8^o Après que vous aurez lu ce que contiennent les lettres du comte Mercy, et que ses dépêches ont détaillé davantage, joint aux lettres de la Reine et à celle que le Roi m'a écrite de main propre, vous serez surpris de la déclaration qui a été remise ministériellement par l'ambassadeur, sans attendre que ma réponse pût arriver. La dépêche du prince Kaunitz, qui a été envoyée tout de suite par un courrier au comte Mercy, contient un résumé et l'odieux de cette démarche, à laquelle il n'y a rien à ajouter. Il reste à voir ce que j'apprendrai par le courrier, qui ne peut tarder que huit à dix jours, et jusqu'à son arrivée je compte ni répondre ni changer la moindre chose à toutes mes dispositions et à mes démarches.

Je vous laisse à juger, mon cher frère, s'il y a de quoi d'avoir de la bile d'avoir été réellement joué de mensonges et de faussetés, croyant presque avec certi—

tude que cette déclaration même n'est qu'une gasconade. Mais comme il est probable que le Roi de Prusse la crût de même, l'objet vrai ou faux devient trop important pour le bonheur de la monarchie, pour ne devoir pas se sacrifier soi-même, quelles qu'en soient les suites.

9^o Je vous joins ici pour votre curiosité une courte déduction que j'avais faite de l'ouverture de l'Escaut. Vous verrez par sa date que pour l'obtenir je comptais de profiter des circonstances de la dernière guerre. La France, à qui je l'avais communiquée, l'a parfaitement agréée; souhaitant seulement que j'attendisse la paix. Depuis les mêmes assurances ont continué jusqu'au dernier moment, qu'elle change entièrement de langage. J'y ajoute le tableau sommaire de nos prétentions, auxquelles il faudra revenir.

10^o Les deux tarifs contiennent tous les détails à l'égard des provinces allemandes et de la Hongrie. J'y ai joint une petite patente déclaratoire concernant les peines décernées contre les contrebandes.

Le magasin général des marchandises défendues a non-seulement commencé, mais il va son train sans la moindre difficulté.

11^o Vous paraissez curieux de savoir quelles sont les difficultés que j'ai rencontrées en Hongrie. C'est la conscription générale qu'on avait prise tout à contre-sens et avec une méfiance générale par la noblesse, et qui a produit des démarches et des représentations dans les congrégations des comitats qui outrepassaient toute mesure et convenance. J'ai démis le comte de

Forgacs*), qui était *Obergespan* à Neutra et le plus insolent de tous. J'y ai envoyé un commissaire et un bataillon d'infanterie avec ordre d'y exécuter la conscription et de faire casser des protocoles les résolutions que le comitat avait prises, d'arrêter et d'envoyer à Vienne le premier, qui que ce soit, qui s'y opposerait. La chose va, et cet exemple a effectué que la plupart des comitats se sont prêtés à la conscription, et il n'y a plus à douter qu'elle ne sera entièrement consommée. Il était essentiel qu'à cette occasion, où il ne s'agissait de faire du tort à personne, et tandis qu'il n'existe aucune loi qui s'oppose à son exécution, je tinsse ferme; autrement il était fait de l'autorité royale pour tous les cas à venir, au lieu que de cette façon on leur a montré qu'il fallait plier.

12^o Quant aux affaires de la Transylvanie, dont je ne vous ai parlé que fort légèrement dans mes lettres, je vous joins ici les deux principaux rapports du commandement général, par lesquels vous verrez à peu près ce qui en était. Les excès commis en tout genre par les possesseurs depuis nombre d'années ont donné sujet à de nombreuses plaintes générales de toute la nation et surtout de la Valaque. Jamais il n'y a eu moyen d'y remédier, pas même d'y introduire un règlement d'*Urbarium*. Votre Majesté y a fait l'imaginable. Enfin je suis parvenu à faire minuter par le gouvernement et la chancellerie, mais rien n'était encore expédié. Les employés de l'

* Graf Nicolaus Forgách. Im J. 1790 wurde er wieder zum Obergespan des Neutraer Comitates ernannt. Er starb im J. 1795.

terre domaniale de Zalathna qui est sous la direction du département des mines, s'étaient principalement distingués par toutes sortes de concussions. Malgré les plaintes réitérées et les commissions qui y ont été envoyées, on n'a pu parvenir à les faire cesser. A la fin m'étant trouvé moi-même dans le pays l'année passée, j'ai tant fait, qu'une nouvelle commission y a été déléguée, dont les rapports devaient être faits directement à Vienne. On en a reçu un dès le mois de mars, mais le département des mines l'a laissé reposer jusqu'au mois de novembre. Les sujets ayant au surplus envoyé ici des députés, ils ont eu de la chancellerie d'Hongrie une assurance par écrit, qu'ils n'avaient qu'à retourner chez eux et y attendre tranquillement la décision, sans qu'ils aient rien à craindre, mais à peine arrivés à Zalathna, ces députés ont été arrêtés et maltraités derechef. Là-dessus l'un, nommé Hora, s'étant sauvé, a rassemblé les paysans et les a excités contre les possesseurs et leurs officiers, disant que c'était contre les ordres de l'Empereur qu'on agissait ainsi à leur égard; enfin ils prétendaient être incorporés dans les districts militaires. Au lieu d'assoupir cette affaire et de leur faire entendre raison, le commandement général a chargé un commissaire de les consigner; ce dernier s'est même fait payer une petite retribution d'un chacun et a chargé les Popes de cette commission. Ensuite le gouvernement a fait signifier à ces gens qui, se disant militaires, ne voulaient plus travailler pour leurs seigneurs, que cette conscription n'était point valable, mais ils s'y opposaient en disant qu'on voyait bien que les seigneurs hongrois ne cherchaient qu'à les opprimer contre mes volontés.

Dé là ils ont formé le projet de brûler les maisons des possesseurs et de les chasser, en se gardant toutefois de toucher aux villages et à tout ce qui appartient directement au souverain. Ce feu a gagné de proche en proche, et les Valaques, tout mécontents, envoyaient de village en village les ordres, comme venant de ma part, de détruire les gentilshommes, ce que les paysans ne manquaient pas d'exécuter.

Le gouvernement et le commandement général ont été au commencement de ces désordres cinq jours à parlementer sur ce qu'il y avait à faire. Par ce délai la chose a gagné pied, s'est étendue, et mille désordres s'en sont suivis. Enfin le militaire a dû les réprimer, des ivrognes s'y sont opposés, et il y a eu plusieurs personnes de tuées. Entre autres le gouvernement a eu la malheureuse idée que les nobles devaient s'assembler en insurrection avec leurs domestiques hongrois et agir contre leurs sujets valaques. Je vous laisse juger des excès qu'ils ont commis. Ils ont arrêté entre autres trente-sept paysans, à qui les nobles ont fait trancher la tête dans un jour sans aucune forme de procédure.

J'ai changé le commandant général et j'ai envoyé à sa place le général Fabris*). Deux commissaires, l'un civil et l'autre militaire, vont examiner le fond de cette affaire et remédier solidement aux plaintes. *L'Urbarium* va être publié, et en attendant un pardon général doit ramener chacun à son foyer. J'en attends la nouvelle à

*) Der Feldmarschall-Lieutenant Dominik Tornioti de Fabris, ein Mantuaner von Geburt.

tout moment, si l'ordre est entièrement remis, après qu'on leur a fait entendre raison par le lieutenant-colonel Schulz qui leur a parlé.

Enfin je vous joins ici une brochure de Linguet *) au cas que vous ne l'ayez pas encore vue; il y traite l'objet de l'Escant avec tout l'esprit et le sel possible.

J'ai **) dicté cette lettre, puisqu'avec les choses que j'ai à lire et à écrire, mes yeux ne suffiraient pas. Ma situation, comme vous verrez, est on ne peut pas plus délicate et désagréable. Vous avez parfaitement raison à ce que vous pensez au sujet des Français; ils viennent dans cette occasion à se dévoiler entièrement, et si seulement nous puissions avoir troqué les Pays-Bas, alors nous serions hors de leurs griffes et l'on pourrait un jour peut-être les en faire repentir, s'ils avaient une nouvelle guerre avec les Anglais. Je ne crois pas que dans le reste de ma vie j'aurai une si épineuse situation; il faudra sacrifier l'amour-propre et me faire huer, pour ne pas commettre l'Etat à de trop grands dangers. Je n'entrevois point encore l'issue de tout cela. Je vous le marquerai tout de suite, quand quelque chose de positif me sera connu.

Adieu; en attendant je vous embrasse, et croyez-moi pour la vie votre

*) Simon Nicolaus Heinrich Linguet, geboren 1736, französischer Schriftsteller und Advocat. Nachdem er zwei Jahre in der Bastille zugebracht, lebte er einige Zeit hindurch zu Brüssel und schrieb in dem Scheldestreiche zu Gunsten der Auffassung Josephs. Er starb im Jahre 1794 zu Paris auf dem Schaffot.

**) Von hier bis zum Schlusse von der Hand des Kaisers.

Ce 10 décembre 1784.

Leopold
au Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu le 9 au matin le garde de
avec votre lettre du 3 de ce mois et tous les papiers importants qui y étaient joints. Je ne saurais jamais assez vous témoigner, combien j'ai été pénétré de cette marque de bonté et confiance de votre part, et de tous les détails que vous avez bien voulu m'y marquer, en me communiquant en original tous les papiers qui y étaient relatifs. Par là vous m'avez mis au fait du vrai état des choses et m'avez bien tiré d'embarras et d'inquiétude. J'ai été très-charmé que, m'ayant écrit une si longue lettre, vous l'ayez dictée en partie, pour ménager vos yeux qui de toutes façons vous sont, surtout à présent, si importants et nécessaires. J'ose vous renvoyer donc ci-joint tous les papiers que vous m'avez envoyés, n'ayant gardé que les deux exemplaires des tarifs imprimés pour les douanes des Pays héréditaires et pour celles de la Hongrie, que j'ai cru que vous m'avez envoyés à cet effet. Quant aux affaires, je vous avoue que je suis scandalisé de la conduite des Turcs à votre égard et surtout pour l'affaire des confins, et encore plus de la France, et de toute la peine qu'elle prend à les animer et discipliner, et cela toujours uniquement contre vous ; et quoi que je sois persuadé que cela ne puisse pas produire de grands effets, néanmoins à la longue on obtient toujours quelque chose et on voit au moins les mauvaises intentions de la France.

Par les lettres du prince Albert, du comte Belgiojoso, et les autres papiers qui y étaient joints, j'ai vu les dispositions que vous faites faire aux Pays-Bas, et crois seulement qu'il serait à souhaiter que les troupes qui y vont de l'Allemagne, puissent y arriver bientôt et ne pas beaucoup souffrir en chemin de la mauvaise saison, et surtout l'artillerie, et qu'elles puissent être en plus grand nombre, pour entreprendre promptement le siège de Maastricht et faire quelque incursion efficace, même en hiver, à la faveur des glaces, malgré toutes leurs inondations dans l'intérieur des provinces hollandaises, en faisant quelque diversion vers le comté de Zutphen. J'ai été enchanté d'avoir vu les lettres du comte de Belgiojoso; sa vivacité, son zèle tout de feu pour le service, et sa façon claire de voir les choses, de les représenter et de se donner toutes les peines pour faire réussir toutes les affaires dont il est chargé, m'ont enchanté.

Quant aux lettres de Maximilien, je suis convaincu que sa situation est telle qu'une neutralité absolue lui est indispensablement nécessaire pour le bien de son pays. Ce qu'il aurait pu et dû faire de toutes façons, c'était de vous donner part de sa nouvelle convention avec les Hollandais avant de la conclure, ou de ne pas la faire dans le moment présent qui n'était pas convenable, d'autant plus que c'est un bien petit objet, même pour lui. Si jamais il m'en écrit quelque chose, je lui en écrirai de même, ainsi que vous me le marquez, mais je crois que cela n'arrivera point, ne m'écrivant point que très-rarement et jamais de ses affaires.

Les lettres du duc de Brunswick*), l'offre qu'il fait de ses services quelconques sans restriction, et dans les termes qu'il a fait, et son séjour à Aix-la-Chapelle dans le moment présent, j'avoue que je les trouve très-singulières et fort peu décentes pour un seigneur comme lui, qui aurait beaucoup mieux fait, s'il eût été tout de suite à Vienne. Je commence à craindre qu'il a un peu mérité les traitements que les Hollandais lui ont fait.

Quant au mal qu'on pourrait faire aux Hollandais sur mer, en accordant les lettres de marque au grand nombre de corsaires, surtout anglais, qui se présenteront volontiers, il est incroyable, surtout aux Indes, dans la Baltique et dans la Méditerranée. Je crois que ce serait un des coups les plus sensibles qu'on pourrait leur porter, surtout si cela se fait bientôt, et que la crainte du mal qu'ils pourraient faire au commerce d'Ostende, n'est rien en comparaison, d'autant plus que le peu de fond de l'entrée du port d'Ostende, le peu de sûreté de sa rade ouverte, et la difficulté de tenir la mer dans la mer adriatique, sans y avoir aucun port pour s'y réfugier, feront que jamais d'escadre ni vaisseau de guerre hollandais pourront y arrêter pour y croiser ou les bloquer, ni oseront le risquer.

Par les lettres de Russie je n'ai vu qu'en général la bonne volonté de l'Impératrice, qui en peu de mots décrit bien les intrigues et menées de la France. Les

*) Karl Friedrich Ferdinand, letzter Herzog von Braunschweig-Lüneburg-Bevern, geb. 1729, zuerst in holländischen, dann in preussischen, endlich in dänischen Kriegsdiensten. Er starb als dänischer Feldmarschall ausser Dienst im Jahre 1809.

lettres des Grands-Ducs m'ont paru écrites dans un style bien froid et cérémonieux.

Oserais-je vous prier de vouloir bien m'informer des réponses ultérieures que vous recevrez de la France sur vos dernières dépêches, et de la Russie sur la nouvelle de la guerre presque commencée par les hostilités des Hollandais. Un courrier russe arrivé hier ici, a porté aux comtes Mocenigo et Woronzow qui est actuellement ici, la nouvelle que l'Impératrice comptait répondre et témoigner dans cette occasion toute la reconnaissance qu'elle vous doit pour l'acquisition de la Crimée, en vous offrant toutes ses forces pour les affaires d'Hollande, une flotte contre eux et ses troupes de terre pour tenir en respect le Roi-de Prusse et les Turcs. Je le souhaite, mais je n'en croirai rien tant que vous m'en donnerez vous-même la nouvelle.

J'ai vu par ces mêmes lettres que le voyage de Kerson aura toujours lieu et qu'on compte toujours que vous en serez, ce qui en vérité dans les circonstances présentes n'est pas fort discret. Je souhaite que vous puissiez vous en dispenser, mais en vérité de la façon comme je vois que l'on compte sur vous, je crains bien que l'Impératrice ne voudra pas en démordre, ni en avoir le démenti.

Quant à la conduite de la France dans toute cette affaire, elle est affreuse, contradictoire, fausse, outrageante et enfin digne d'elle seulement. Après tout ce que vous avez écrit et qu'on vous répond, on ose vous envoyer l'insultante déclaration présentée par l'ambassadeur de France. J'avoue qu'on n'y tient pas, et que, quoique dans

la dépêche au comte Mercy le prince Kaunitz y parle assez clair, j'avoue qu'il faut avoir bien de sang froid et de la modération pour ne pas avoir répondu au mémoire présenté par un autre qui fasse sentir la conduite tenue par la France constamment depuis son alliance, pour contrecarrer, chicaner et causer tout le mal, tracasseries et désagréments possibles, même dans les plus petites affaires en Empire, à la Cour de Vienne, que c'est l'instruction constante qu'ont ses ministres, que c'est cette haine, inimitié et animosité personnelle et constante et contre la famille et contre la monarchie, qui a constamment dirigé les opérations du cabinet de Paris, lequel ne s'est servi du titre de l'alliance, de la parenté et de l'amitié que pour mieux masquer et couvrir ses démarches, pour tromper sous main et pour insulter plus hardiment et impunément. Leur conduite à la paix de Teschen, avec les Turcs constamment, leurs liaisons secrètes avec le Roi de Prusse, et présentement leur conduite dans l'affaire avec les Hollandais, la méchanceté avec laquelle, tout en approuvant votre projet et aperçu sur la liberté de l'Escaut, ils vous ont engagé seulement à différer de faire valoir vos droits jusqu'après la paix, voyant bien avec quelle facilité vous l'auriez obtenu en temps de guerre, et étant déjà résolus dès lors à vous contrecarrer et vous empêcher de l'obtenir en temps de paix, tandis que, malgré toute cette fausseté marquée de leur part, on en a agi constamment avec la plus grande sincérité, amitié, confiance et cordialité envers eux, et dont ils ont constamment abusé, pour nous faire tout le mal possible, pour prendre la Corse en temps de paix, faire

révolter l'Amérique contre l'Angleterre, animer les Turcs, et par là se rendre toujours plus formidables et nécessaires. La lettre que la Reine vous a écrite elle-même, et dans laquelle elle avoue si franchement qu'elle n'a point de crédit dans les affaires, et qu'on ne l'informe souvent de rien, est encore une preuve qu'on cherche à animer le Roi contre elle, tout de même que c'est la France qui ne cherche qu'à chicaner et causer tous les chagrins possibles à la Reine de Naples. J'attends avec bien de l'impatience ce qu'ils répondront à votre courrier, mais je crois que, si une bonne fois ils voyaient tout de bon qu'on ne se laisse pas imposer par eux, et qu'on est résolu de se faire respecter à tout prix et de risquer le tout pour le tout, ils prendraient bientôt un autre ton, car je ne les crois ni tentés, ni en état de faire la guerre tout de bon, surtout si on était sûr de la part du Roi de Prusse, au moins que l'Impératrice de Russie veuille agir vigoureusement et s'en charger tout de bon, et j'ose croire que, si sur leur déclaration menaçante on leur eût répondu ouvertement et donné l'ordre à une vingtaine d'autres régiments à marcher aux Pays-Bas, ils auraient bientôt changé de ton et proposé la voie des négociations ou d'un congrès, qui est leur proposition favorite, étant toujours sûrs alors de gagner, en trompant les autres, qui est l'art dans lequel ils excellent.

Pardonnez-moi ma sincérité, mais il est une fois temps de secouer le joug d'un ministère qui prétend tenir en tutelle, disposer de toutes les affaires de l'Europe et commander à tout le monde, et vis-à-vis duquel toute complaisance ne sert qu'à les rendre plus hardis et in-

solents et à rendre plus hauts des ennemis jurés et implacables, qui ne se servent du nom d'alliés que pour nuire avec moins de danger et tromper plus facilement.

Si dans le moment présent le troc de la Bavière pourrait avoir lieu, ce serait ce qui pourrait arriver de plus avantageux, mais ne l'espérez jamais! De qui dépend-t-il si non de la France, et jamais elle ne l'accordera, ni permettra au duc de Deux-Ponts d'en aller d'accord, car elle en sent trop la conséquence; elle ébruiera cette affaire par toute l'Europe, la représentera sous les couleurs les plus odieuses, et l'empêchera de réussir. C'est ce que je crois immanquable, et il me paraît devoir par les lettres du comte de Mercy qu'il l'envisage comme moi.

Quant aux affaires d'Hongrie, je vous rends mille grâces de ce que vous m'en marquez; il était nécessaire qu'une désobéissance si formelle aux ordres fût réprimée, et il fallait cela pour l'exemple.

Quant aux affaires de Transylvanie, je vous avoue que je suis bien mortifié des inquiétudes qu'elles vous ont causées, et de tous les inconvénients qui en sont venus en conséquence, mais j'avoue que je suis scandalisé de l'inconcevable et l'impardonnable conduite du gouvernement et du militaire dans une affaire de cette importance, qui devait être assoupie sur le champ, en redressant les griefs de ces gens, et faisant rentrer dans l'ordre ceux qui s'en étaient écartés, surtout l'idée de former une insurrection des nobles contre les paysans est horrible, et absurde en ce que non seulement elle ne remédie pas aux inconvénients, mais en fait naître davantage,

mais qu'en outre elle fomenté et anime la haine et diversion entre les maîtres et les sujets, qui est justement ce qu'il fallait tâcher d'apaiser. Je souhaite que les commissaires que vous avez nommés, parviennent à remédier solidement à ces désordres qui se remédient aisément au commencement, mais fort difficilement, quand on leur laisse prendre pied.

Par la fin de votre lettre j'ai vu, combien la situation présente des affaires politiques vous tient à coeur. Je vous prie d'être persuadé que, connaissant la situation des choses et votre façon de penser, je puis aisément me figurer combien vous êtes affecté. Je me flatte que vous voudrez bien être persuadé, combien mon attachement personnel pour vous m'y fait prendre part, et avec quelle impatience j'attends la décision et nouvelle, comment toutes ces affaires se développeront. Plût au ciel que la situation de la monarchie puisse être un jour telle que, concentrée dans sa force, sans avoir des provinces éloignées et détachées à garder, elle puisse se soutenir par sa propre force, se rendre inattaquable, se faire craindre et respecter, sans avoir plus besoin de dépendre ou d'avoir des égards pour ses ennemis naturels, travestis en alliés qui lui font plus de mal que s'ils étaient ses ennemis découverts.

Le 20 décembre 1784.

Très-cher frère. Vous aurez probablement déjà su ^{Leopold} ^{an Joseph.} que le ministre russe Rasoumowsky continue de rester à Naples, en dépit des ordres exprès de sa Cour, et quoique son successeur, qu'il chicane de toutes les façons

possibles, y soit déjà depuis longtemps, il a passé cette semaine un courrier et ensuite un major russe avec l'ordre exprès de partir sur le champ de Naples, et en cas qu'il n'obéisse pas, de lui déclarer qu'il renonce pour toujours à quelconque charge ou emploi et à retourner en Russie, et on croit qu'il prendra ce dernier parti et s'établira comme particulier à Naples, ce qui, comme vous pouvez bien le croire, fait beaucoup parler.

Vous aurez déjà été informé que le Pape avait destiné M. Albani, président de l'annona et frère de celui qui est à Milan, nonce à Vienne, qu'il l'a refusé net, ne voulant pas se mettre dans les ordres sacrés et comptant faire un mariage avec une personne ordinaire, par le conseil de la vieille et fameuse chanteuse Gabrielli, qui est à Rome et qui le dirige entièrement. Le Pape en a été tellement piqué qu'il lui a ôté tous les emplois et lui fait faire un procès criminel sur l'administration de l'annona; en attendant il s'est sauvé, et le Pape a nommé nonce à Vienne M. Caprara*), ci-devant nonce à Cologne et à présent à Lucerne. Je le connais particulièrement, l'ayant vu souvent et passant l'hiver ici cette année avec nous; il est frère du général Caprara et entièrement dévoué et attaché à la maison; à Cologne, il s'est très-bien conduit dans les affaires de Febronius**), et pour cela les Jésuites, qui ont toujours dominé le Pape et été ses

*) Johann Baptist Caprara, geboren zu Bologna im J. 1733; er war von 1785 bis 1793 päpstlicher Nuntius in Wien, kehrte in letzterem Jahre, kurz zuvor zum Cardinal erhoben, nach Rom zurück und schloss im J. 1801 das Concordat mit Frankreich. Er starb 1810.

**) Johann Nicolaus von Hontheim, Weihbischof von Trier.

ennemis jurés, le croyant fauteur de l'église d'Utrecht et des Jansénistes, l'ont toujours persécuté. A présent qu'il se flattait d'un emploi à Rome, il a été envoyé à Vienne. C'est un homme fort droit, honnête, franc, sincère, modéré, aucunement intrigant et qui connaît bien la Cour de Rome et en connaît et avoue tous les torts, les usurpations et la mauvaise conduite surtout du pontificat présent. Je me flatte que vous en serez content et tout le public; il m'a dit qu'il connaissait bien l'auditeur Galeppi et que jamais il ne le garderait avec lui et le ferait changer avant que d'aller à Vienne, connaissant sa mauvaise conduite et son imprudence. J'ai cru devoir vous en prévenir, et que certainement tout le but de sa conduite ne sera que de ne se mêler de rien, de ne point intriguer et de tâcher de se rendre agréable et mériter votre approbation.

Vienne, ce 24 décembre 1784.

Mon cher frère. J'ai reçu par votre courrier les pa-
piers que vous avez bien voulu me renvoyer. Je ne veux
pas tarder de vous mettre au fait de la situation présente
des affaires, dont je vous envoie un état, qui indique sommairement tout ce que ce paquet renferme. Vous y verrez exactement tout ce qui a été envoyé en France et comment j'ai tâché d'amalgamer l'échange de la Bavière avec l'accommodement avec la Hollande. Il me semble que cet objet est entièrement épuisé, que la France devra lever le masque dont elle se couvre, ou contribuer à la

Joseph an
Leopold *).

*) Von der Hand eines Secretärs.

réussite de l'échange; ce n'est que dans une quinzaine de jours que je pourrai en avoir la certitude.

Vous verrez en même temps ce qui m'est venu de Russie, et qui pour le présent, quoique vague, est néanmoins assez suffisant.

Je ne puis vous envoyer la dépêche du comte de Cobenzl en allemand, puisqu'elle est trop longue à copier, qu'elle ne fait que d'arriver et que la chancellerie d'Etat en a besoin pour former sa réponse, mais vous apprendrez par la lettre qu'il m'écrit tout le sens de son rapport d'office. Vous trouverez également les dispositions que j'ai faites en conséquence de ce que j'avais écrit en France.

Vous avez parfaitement raison au sujet de ce que vous me mandez de la conduite de la France, mais ce n'est pas le moment de lui en témoigner du ressentiment. Il ne faut point l'oublier, lui en garder bonne mémoire et se diriger en conséquence, mais tant qu'on a encore besoin d'elle, il faut avaler son humeur et l'endormir sur ses vrais sentimens.

Je vous envoie ici un nouveau numéro de *Linguet*; c'est un défenseur de ma cause qui s'est donné gratis. Il y a du paradoxe comme toujours, mais aussi des vérités frappantes.

Il n'y a pas moyen de recevoir ni du gouvernement ni du commandement général des nouvelles sûres et uniformes de la Transylvanie. J'attends les premiers rapports du commissaire et du nouveau commandant-général que j'y ai envoyés. En attendant, la déraison engendrée par une crainte outrée et beaucoup de mauvaise humeur me force à être très-circonspect à juger et à agir en

conséquence des rapports et surtout des lettres particulières qui nous parviennent. Ce même esprit de vertige est répandu parmi la noblesse hongroise; il y a même à Presbourg non seulement des femmes, mais aussi des hommes qui ne se croient presque plus en sûreté. C'est une très-mauvaise chose à laquelle il faut opposer bien du calme et du sang-froid.

J'ose vous joindre ici une lettre pour Madame votre chère épouse et une autre pour la Reine de Naples. Comme celle-ci ne contient rien de mystérieux, vous pourrez la lui envoyer par la poste ou par un courrier d'Espagne.

Je*) vous fais bien mon sincère compliment pour les couches de votre chère épouse et le bon état de sa santé, dont vous me rassurez par vos chères lettres. Je ne vous parle pas de moi, car vous imaginerez bien que ma situation n'est ni agréable ni satisfaisante pour le présent; mais il faut, quelque délicate qu'elle soit, et sans presque un seul aide, car vous connaissez mes employés et la nation, lutter contre tout. Je vais pourtant mon train et je me soutiens en bonne santé.

Adieu, mon cher ami; votre amitié fait mon bonheur, et je vous prie de compter sur l'inviolabilité de la mienne. Je vous embrasse et serai toujours votre

Recevez mes complimens pour la nouvelle année.

*) Von hier angefangen eigenhändig.



1785.

Ce 6 janvier 1785.

Joseph
n Leopold.

Très-cher frère. On m'assure que tous les jeudis — je
puis vous écrire par une occasion sûre qui va de Rov — e-
redo à Mantoue, et qui de là, par le courrier, est tran — s-
portée jusque chez vous. Je m'en sers aujourd'hui po — r
vous envoyer ce rapport du prince Albert et un de Be — l-
giojoso. De même je vous joins les derniers rapports d — e
Transylvanie, par lesquels vous verrez que tout y est fi — ni
et terminé. De Bavière, les nouvelles continuent toujou — s
à être favorables pour l'échange, mais des incertitud — s
encore au sujet du duc de Deux-Ponts. La propositio — n
préalable a été mal reçue, puisqu'il avait été préven — u
contre apparemment par la France. Néanmoins, ayant v — u
les articles, il a demandé huit jours de temps pour y
penser, et apparemment pour s'informer à Paris de c — e
qu'il doit répondre, et alors il y répondra formellement. t.
Tout dépend donc des Français, dont je n'ai point d — e
nouvelles encore. En attendant, je vous joins ici copi — e
de ce que leur ambassadeur a déclaré à la Porte. L — e
style et la façon d'y traiter les objets est trop particuli — e
pour ne pas vous le communiquer.

Je vous prie de remarquer, mon cher ami, si cette lettre vous parvient plus vite et plus exactement que par la poste ordinaire, puisqu'alors nous pourrions continuer de cette façon de huit en huit jours de nous tout envoyer. Ces papiers, je vous prie de me les renvoyer de la même façon.

Ayant eu le moment de faire une copie de la lettre de Romanzow et de Lehrbach, je vous l'envoie, de même que la lettre de l'Impératrice de Russie et ma réponse.

François a un peu les glandes enflées avec très-peu d'altération. Il n'a pas été alité et sortait même; il va beaucoup mieux.

Le 9 janvier 1785.

Très-cher frère. J'ai reçu par le retour de mon courrier Prestanti votre chère lettre du 24 du mois passé et tous les papiers importants qui y étaient joints. Je vous en rends mille grâces, et surtout de la bonté et exactitude avec laquelle vous voulez bien continuer à me tenir au fait de toutes les affaires présentes. Je puis aisément me figurer combien, avec votre vivacité et zèle pour le bien de la monarchie, toutes ces différentes affaires doivent vous causer d'ouvrages, d'inquiétudes et d'embarras, ne sachant que trop bien que vous devez tout faire par vous-même et combien peu vous êtes secondé. Je souhaite seulement que votre santé se soutienne et que vos yeux n'en souffrent point.

Je profite du retour du garde de Naples pour vous envoyer cette lettre et vous renvoyer en même temps

tous les papiers que vous m'avez communiqués. Il me paraît que les notices données par le prince de Brunswick sont assez bonnes et que, selon cette description, l'état militaire des Hollandais est pitoyable. Avec cela et leur désunion interne, il est étonnant qu'ils se donnent tant d'air et parlent aussi impertinemment qu'ils le font. Jusqu'à présent il paraît que le Roi de Prusse n'a point encore intention de s'en mêler, et il est à souhaiter que cela continue. Quant à la Russie, quoique ses réponses soient polies, elles ne sont que cela, et je n'y vois pas cette envie décidée de vous seconder activement et efficacement, qui aurait fait plus d'effet, d'autant plus que la maladie contagieuse ou peste qu'ils ont chez eux et qui empêche le voyage de Kerson, les obligera à faire des dispositions et à occuper leurs troupes au cordon. Quant aux Turcs, on voit clair que leurs réponses sont conformes à ce qu'on leur insinue de France. Quant à la France, il n'est que trop vrai que, pour le moment présent, il faut dissimuler et souffrir sa conduite tant qu'on ne pourra pas se dispenser d'avoir besoin d'elle. Il est seulement malheureux que sa situation locale est telle que jamais on ne pourra être dans des circonstances à pouvoir la faire ressouvenir et repentir de la fausseté et duplicité de sa conduite. Par ce que vous avez écrit au Roi, il est bien sûr qu'il faudra qu'il réponde quelque chose de positif, ou que l'échange de la Bavière aille en avant et ait lieu, ou que la France se démasque entièrement. Pour moi, je crains seulement qu'ils continueront toujours à vous donner des bonnes paroles, à faire des propositions d'accommodement et à

assurer qu'ils se prêtent à l'échange des Pays-Bas, tandis que sous main, soit par le Roi de Prusse, soit par le duc de Deux-Ponts qu'ils animeront, soit par les différents Etats d'Empire, ils feront naître tant de difficultés et d'oppositions indirectes pour qu'ou l'affaire n'aille pas en avant, ou qu'au moins le printemps vienne. Pendant ce temps, ils feront toutes leurs dispositions pour la guerre, prépareront leurs troupes, amasseront de l'argent par leurs emprunts, et quand ils seront tout prêts, alors ils lèveront le masque et prétendront de vous empêcher le troc de la Bavière, de vous prescrire la loi sur les conditions auxquelles ils voudront fixer votre accommodement avec les Hollandais, ou de vous menacer de la guerre. C'est là ce que je crains et qu'on peut raisonnablement soupçonner de leur fausseté et duplicité, du style entortillé des lettres que le Roi vous écrit et signe et qui sont écrites par M. de Vergennes, et de la maxime et constante politique du cabinet de Paris dans tous les temps. Je serai enchanté si l'effet fait voir que je me trompe dans ces conjectures, et que la grande affaire de la Bavière se fasse et s'exécute vite et de bonne foi, car si elle traîne en longueur, je crois qu'on peut douter de sa réussite.

Quant aux affaires de Transylvanie, j'avoue que je trouve l'affaire plus sérieuse que je ne croyais d'abord, et surtout importante pour l'exemple. Les différents rapports contradictoires qui en viennent sont incroyables. Je crois qu'au commencement on a trop méprisé cette affaire, qu'ensuite on a agi avec trop de peur, d'animosité et sans plan ni mesure conséquente. Il serait à désirer que non

seulement l'affaire finisse, ce qui, je crois, sera aisé, mais que la tranquillité et la confiance se rétablissent stablement pour l'avenir, et que toute haine et animosité soient bannies entre les maîtres et les paysans, et ce dernier point je le crois beaucoup plus difficile à obtenir que tout le reste, et sans cela on sera toujours à recommencer, et les affaires dans ce pays-là ne pourront aller ni bien ni tranquillement.

D'ici je ne puis vous marquer aucune nouvelle. Ma femme, qui me charge de vous présenter ses respects, a entièrement terminé ses couches et se porte à merveille, de même que tous mes enfans. Les pluies continuelles et la mauvaise saison empêchent presque tous les voyageurs de venir faire le tour d'Italie. A Naples, les choses vont comme de coutume; la France et l'Espagne insistent toujours sur le rappel d'Acton, et il est à craindre qu'à la fin lui-même renonce ou demande à se retirer, voyant qu'on le chicane de toute part et ne voulant pas attendre que peut-être par faiblesse on le congédie.

Ce 13 janvier 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Je continue à profiter de l'occasion sûre de tous les jeudis pour vous envoyer les objets importants du moment; par là vous resterez plus facilement au courant en les recevant de semaine en semaine, et vous pourrez m'y répondre de même. Les papiers ci-joints contiennent des choses bien décisives; le projet du troc est manqué de la façon la plus inconcevable par la

lettre que vous verrez, insolente et ridicule, que le duc de Deux-Ponts a répondu à Romanzow. Je crois qu'elle est d'une encre prussienne plus que française, car cette dernière l'aurait plus émiellée. J'attends d'un moment à l'autre la réponse de France. Vous verrez par le rapport de Mercy tout ce qui s'est passé, et que la Reine y a mis toute la bonne volonté possible.

En Transylvanie tout est passé et fini. Je vous envoie même la silhouette des deux coquins*) qui étaient à la tête des mutins. Ils ont été pris par surprise dans un bois par le lieutenant-colonel Kray**).

Adieu, mon cher frère; présentez mes respects à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre

Ce 20 janvier 1785.

Très-cher frère. Je suis si content de pouvoir tous les jeudis vous envoyer tous les objets intéressants et recevoir de même vos réponses, que j'en profite avec empressement. Voici ci-joint tout ce qui s'est passé dans la semaine:

- 1^o sont les extraits de la correspondance ministérielle;
- 2^o sont des copies d'objets qui regardent la Transylvanie et qui sont terminés;

*) Horjah und sein Genosse Iwan Kloeska. Sie wurden am 25. März 1785 in grausamster Weise hingerichtet.

**) Paul von Kray, später Feldzeugmeister und in den Kriegen gegen Frankreich berühmt geworden.

3^o sont un ouvrage que j'ai fait et donné au chancelier d'Hongrie pour y délibérer avec quelques employés de confiance. Ils m'ont envoyé leur ouvrage, qui est une volumineuse dissertation remplie de citations pour prouver qu'il vaut mieux de laisser subsister les abus que de changer une forme de constitution qu'il regardent pour admirable;

4^o sont les derniers rapports du prince Albert et de Belgiojoso;

5^o et mes réponses à tous deux consécutives à l'expédition pour Paris;

6^o est un rapport particulier très-bien vu et écrit avec une grande vérité du comte Mercy;

7^o la lettre que le Roi m'a écrite et la réponse que j'y ai faite qui m'a paru la seule convenable aux circonstances; reste à savoir ce que les Hollandais feront;

8^o est la copie de ma lettre à la Reine et celle au comte de Mercy qui contient à peu près toutes les vues que j'ai dans cet arrangement. Plus que le troc devient impossible, plus il m'importe d'obtenir Maastricht pour avoir une entrée sûre aux Pays-Bas, tenir la Meuse et pouvoir entre Luxembourg, Namur et Maastricht soutenir un petit corps vis-à-vis d'une armée plus puissante;

9^o enfin voici la continuation des propos de l'ambassadeur de France à Constantinople. Ce dialogue est intéressant pour la chose et pour la forme.

Je compte expédier avec ces objets un courrier en Russie demain. Lundi je donne un petit bal composé de quinze paires seulement à mes jeunes gens. François, j'en ai vu danser; il s'en tire passablement, un peu raide,

t il pêche un peu d'oreille pour la cadence, mais cela tiendra avec l'usage.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse tendrement; croyez-moi pour la vie votre

Présentez mes complimens à votre chère épouse. Les affaires de Naples je désespère; il règne du mésentendu des deux côtés, et les interprètes ne valent rien, ni en Espagne ni à Naples.

Ce 24 janvier 1785.

Très-cher frère. Deux postes sont arrivées à la fois ^{Joseph} ^{an} Leopold. j'ai vu par votre chère lettre que vous vous portez bien avec toute votre chère famille. Pour ici, il en est le même de nous autres; le carnaval va son train sans moi; les redoutes sont brillantes, toujours deux mille et plus de personnes. Je donne ce soir un bal de quinze heures sans cérémonie à mes jeunes élèves; on dansera souper dans les chambres où logeait feu ma femme, près de la chapelle. Il n'y a point d'autres spectateurs d'invités que les pères et mères des jeunes gens qui en sont.

Apparemment que la pauvre comtesse Pachta aura terminé déjà sa carrière; c'était une personne aimable. Nous avons des Russes et des Polonais tout plein: je vois cinq dames. A jeudi, je vous enverrai ce qui s'est passé ces huit jours. En attendant, je vous embrasse et vous prie de me croire, de même que votre chère épouse, pour la vie votre

Le 24 janvier 1785.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu vos deux chères lettres du 6 et du 13 janvier avec les différents papiers qui y étaient joints, et vous en rends mille grâces, surtout à la bonté et promptitude avec laquelle vous voulez bien m'informer de tous les importants objets qu'ils contiennent. Je profite du retour du courrier de Milan d'aujourd'hui pour vous renvoyer les papiers de toutes ces deux expéditions, ayant fait avertir par Veigl la poste de Mantoue et son directeur de les faire passer par l'occasion sûre de Mantoue à Roveredo. Je vous avoue que c'est avec le plus grand plaisir que je vous fais mon compliment sur la façon prompte et heureuse dont les affaires de Transylvanie enfin ont fini en arrêtant même les chefs des mutins. Ce qui sera encore bien difficile, ce sera de remédier aux justes griefs des paysans contre leurs maîtres, à la peur de ces derniers, et à l'animosité et méfiance qui pendant longtemps régnera entre les uns et les autres, et qu'il serait indispensable de pouvoir déraciner entièrement pour le bien de la tranquillité et culture du pays.

Quant aux affaires politiques, je m'étais flatté, vu le rapport du comte de Romanzow et la façon dont il s'y était pris avec le duc de Deux-Ponts, qu'il consentirait à l'échange, que cette affaire irait en avant et aurait lieu, lorsqu'à ma grande surprise j'ai vu son insolente, sottise et maladroite déclaration qui pourra bien avoir été préparée par le Roi de Prusse, mais pas moins également conseillée par la France, et mise dans ce style par le duc et ses ministres. J'avoue que je n'en reviens point et

ne comprends point quelle issue présentement ces affaires pourront avoir sans céder en tout à la France et presque à ses ordres, et cela serait le dernier des malheurs, ou bien sans faire la guerre qui, vu les dispositions de tout le monde et surtout de la France, et le peu d'activité que la Russie témoigne à vouloir vous aider activement et tout de bon, serait également dangereuse. Je vois bien que la Reine fait ce qu'elle peut, mais elle ne peut pas beaucoup, et son crédit même sur le Roi ne fait pas d'effet; vu le peu de capacité, fermeté et volonté du Roi. J'avoue, je me flattais que le troc, en vous procurant toutes vos convenances, ferait encore l'effet d'empêcher la guerre. A présent tout est changé, et je suis seulement curieux de savoir ce que la Russie dira sur la réponse du duc de Deux-Ponts, car la France, pour mieux tromper, se montrera toute favorable à l'échange, et par sa fausseté accoutumée fera semblant d'ignorer la réponse du duc de Deux-Ponts. C'est un moment bien désagréable pour vous, et encore faut-il connaître et sentir la mauvaise volonté et méchanceté de la France, sans oser le lui témoigner. Je souhaite que dans peu vous puissiez me donner des nouvelles sur l'issue et tournure que prendra cette affaire si importante, et quelles vues il y a pour en sortir.

Ce 27 janvier 1785.

Très-cher frère. Je vous joins derechef ici les objets ^{Joseph}
courants de la semaine et qui méritent de vous être rap- ^{an Leopold.}
portés. Les choses en sont à ce point, et je ne puis moi-

même encore imaginer ce qui en arrivera. Notre petit bal lundi a assez bien réussi; on a dansé jusqu'à trois heures du matin. Pour François, la cadence et la légèreté n'est pas son fait; il a pourtant sauté avec sans faire de confusion. Je ne puis vous dire autre chose pour le présent. J'ai engagé un certain abbé Diesbach*), Bohème, que vous aurez vu avec le petit Browne à Florence et qui vient d'achever son éducation et ses voyages avec lui, comme lecteur et répétiteur des mathématiques auprès de François. C'est un homme sûr et qui a de théorie et de pratique beaucoup de connaissances.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et vous prie de me croire pour la vie, de même que votre chère épouse, votre

Le 31 janvier 1785.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. Je ne saurais assez vous remercier de votre chère lettre du 20 de ce mois et de la bonté avec laquelle vous voulez bien m'informer de l'état de vos affaires. Je l'ai reçue en bon état avec tous les papiers qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer, à la réserve des points relatifs aux défauts de la constitution de la Hongrie, que j'ai gardés, n'ayant pas eu le temps de les lire, la poste par occasion sûre arrivant à Pise lundi avant midi, et en partant le même soir. J'ai donc cru de pouvoir garder ces papiers comme les moins inté-

*) Der Exjesuit Johann Diesbach, geboren zu Prag im J. 1729. Er starb 1792.

ressants, me réservant à vous les envoyer par occasion sûre d'aujourd'hui en huit. J'avoue que plus nous avançons dans les affaires avec la Hollande, et plus la conduite des Français se démasque, et leur fausseté. On voit que tout leur ministère a pour premier principe de vous contrecarrer, contredire et faire tous les désagréments possibles, et cela par haine pour le pays et pour la personne. Tous les ministres français aux Cours étrangères ont, à ce que l'on voit, cette instruction, et tâchent de faire tout le mal possible. Les incroyables propos de M. de Choiseul*) à Constantinople en sont une preuve. Les lettres que le Roi vous écrit, ou pour mieux dire M. de Vergennes et ses commis, sont marquées au coin de la duplicité, fausseté et persifflage même, car je ne puis qu'appeler ainsi la proposition que le Roi vous fait de faire convenir le Roi de Prusse préalablement sur l'affaire de l'échange de la Bavière, ou bien de le charger, lui, de la lui faire goûter. L'approbation qu'il vous donne d'un air de supériorité et autorité de ce que vous n'avez pas fait continuer la marche de vos troupes, enfin je trouve cette lettre digne de Machiavel, et je vous demande pardon, mais je suis toujours d'avis que la France, qui ne vous veut que du mal, cherche par des promesses et apparences de traités et négociations à vous engager et endormir pour que vous ne continuiez pas vos dispositions de guerre, ni à faire marcher d'autres troupes aux Pays-Bas jusqu'à ce qu'elle aura mis en état et engagé

*) Graf Choiseul-Gouffier, französischer Botschafter in Constantinopel.

les Hollandais à se mettre en meilleur état de défense, qu'elle aura rassemblé ses armées et se sera mise en bon état, et qu'à force de cabales elle sera sûre d'avoir animé les Turcs ou le Roi de Prusse contre vous. Quand toutes ces intrigues seront prêtes, elle lèvera le masque et voudra avoir la gloire, à la face de toute l'Europe, de prescrire la loi et de vous forcer à un accommodement désavantageux avec les Hollandais aux conditions qu'elle voudra vous prescrire elle-même. Voilà au moins, à mon avis, certainement son intention, et je désire de tout mon cœur que l'effet fasse voir que je me serai trompé. Quant à la lettre du comte Mercy, autant que sa dernière et longue dépêche que je vous ai renvoyée la semaine passée, était intéressante, autant sa lettre confidentielle et son sentiment sur l'état de l'alliance est vrai et solide et fait voir son vrai zèle pour le service.

Quant aux affaires de Naples, je suis entièrement de votre avis. Il n'y a rien à faire; il y a trop de mauvais conseillers en Espagne et à Naples qui enveniment tout et qui expliquent tout mal, et trop peu de fermeté à Naples, trop de tracasseries personnelles et d'intrigues pour qu'on puisse débrouiller ce chaos, et seulement bien conseiller, d'autant plus que l'on exécute tout de suite et que l'on demande souvent conseil après.

Ce 3 février 1785.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu en très-bon état les deux paquets par le courrier de Milan, et vous suis très-obligé

de
a
n
d
t
le
le
é
d
q
à
à

J
J
à
t
t
e
y
n

ép

de tout ce que vous me mandez à cette occasion. Vous aurez vu par les courriers qui l'ont suivi, comment j'ai mis cette affaire en train. Je vous joins ici les affaires de la semaine, qui ne sont pas d'une bien grande importance, de même qu'une résolution donnée à la chancellerie d'Hongrie, qui réfutait une partie des principes sur lesquels ils appuyaient leurs raisonnemens. De même j'ai établi, au lieu d'*Obergespans*, des commissaires, et que de 54 individus qui ne faisaient rien, j'en détermine 8 qui surveilleront à l'exécution des ordres.

La neige s'en va. Dimanche je donnerai un dîner à Schönbrunn dans l'orangerie, ce qui ne sera pas mal, à ce que je crois.

Adieu; je vous embrasse

Ce 7 février 1785.

Très-cher frère. Je ne vous écris aujourd'hui que pour vous annoncer la bonne reçue de votre chère lettre. Hier j'ai donné un dîner et une petite fête à Schönbrunn à 56 personnes, et cela dans l'orangerie de Reich, qui a très-bien réussi. On y est allé en birutsch par un très-beau temps. Il y a eu des fragments de tragédie, comédie et opéra de donnés qui ont été fort jolis. Aujourd'hui il y a derechef bal pour mes jeunes gens, et voilà le carnaval terminé.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre

Joseph
an Leopold.

Le 7 février 1785.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre du 27 de janvier avec tous les papiers qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer en vous en faisant mille remercîmens. J'ose pareillement vous joindre vos points sur la Hongrie, que je n'avais pas eu le temps de lire la semaine passée. Il est sûr que les abus que vous y marquez, sont de la plus grande importance et conséquence, et que je ne saurais comprendre avec quelles bonnes raisons on peut soutenir qu'il vaut mieux laisser subsister ces abus que d'y remédier. Je souhaite de tout mon coeur — que la Russie sur vos lettres déploie toute son amitié et montre les dents comme il convient, surtout vis-à-vis de la France, qui continue toujours à chicaner et faire tout le mal possible. Je souhaite ardemment que tout s'éclaircisse et s'arrange avant la bonne saison, afin que, leurré et trompé par leurs belles promesses, vous ne risquiez point de ne pas vous trouver tout prêt à résister efficacement aux mauvais effets de leur mauvaise volonté connue.

Quant à François, je suis persuadé qu'il aura été embarrassé au bal. Il n'est pas léger ni délié, et n'y a jamais été porté. Quant à l'abbé Diesbach, il me paraît de l'avoir vu avec le jeune Browne ici; on le disait un homme d'esprit, et dès que vous l'avez choisi, je suis plus que tranquille, sachant combien de peine vous voulez bien vous donner pour être informé et trouver des gens comme il convient. Ici, quoique tous les ministres russes disent que la paix est sûre, que la Russie a tout accommodé, qu'elle vous a fait obtenir l'Escaut et tout ce que

vous avez voulu et qu'elle a humilié la France, je vois que cela n'est pas encore aussi décidé qu'ils l'avancent. Puisse leur prophétie se vérifier et puissiez-vous obtenir enfin de la Russie dans cette occasion essentielle l'accomplissement de toutes les belles promesses qu'elle vous a si souvent faites, et surtout à l'occasion des services essentiels que vous lui avez rendus pour la Crimée.

Ce 10 février 1785.

Très-cher frère. Je vous envoie ici mes affaires de la semaine. J'attends la lettre du Roi de France tous les jours. En attendant, l'histoire du troc de la Bavière est ébruitée par les Prussiens et on ne veut y point croire, tant la chose est restée secrète.

Adieu, mon cher frère; fort occupé aujourd'hui, je vous embrasse, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre

Ce 17 février 1785.

Très-cher frère. Je viens de recevoir deux de vos chères lettres à la fois, et vous avez parfaitement raison de la façon que vous envisagez les circonstances actuelles, qui certainement sont très-désagréables, et l'on voit mauvaise volonté et faiblesse; l'une de la part du ministère et l'autre du Roi. Dans ces circonstances, il faut être assez patriote pour se sacrifier soi-même et finir

par conséquent le mieux et le plus promptement qu'on pourra cette affaire.

Je vous envoie ici une partie de ce que les derniers courriers ont apporté. Les rapports mêmes, soit de Mercy ou des Pays-Bas, je ne puis vous les envoyer, n'ayant point encore répondu, et j'attends à ce sujet le travail du prince de Kaunitz, auquel j'ai communiqué quelques réflexions qu'également je vous joins ici. Par la première occasion sûre, vous aurez le tout avec mes réponses, qui sont décisives. De Russie je n'ai rien encore et je l'attends d'un jour à l'autre.

Voudriez-vous, mon cher frère, me dire sans compliment si vous pourriez permettre à votre modélateur Sussini de se rendre pour quelque temps à Vienne, afin d'y pouvoir modeler les statues qui doivent être droites et debout, puisque Brambilla craint que sans cela on ne pourra pas les transporter sans risque de les casser. Vous m'aviez fait la même objection, et pour compléter la collection anatomique, ce moyen paraît le seul faisable. Je vous prie donc, sans la moindre gêne, de me dire si vous pouvez lui accorder cette permission, sans que cela dérange vos ouvrages, et si vous voulez alors le faire savoir à Veigl; ce sera à lui à s'arranger pour le voyage avec Sussini, ne voulant point, avant qu'il ait votre agrément, qu'on lui en parle.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, de même que votre chère épouse. Croyez-moi pour la vie votre. — ..

Ce 18 février 1785.

Très-cher frère. Je crois de mon devoir de vous <sup>Leopold
an Joseph.</sup> donner part qu'il y a eu ces jours passés un professeur de Dresde ici, nommé Becker*), qui, sous prétexte de curiosité, s'y est arrêté quelques jours, et après nous avoir vus plusieurs fois et nos enfans, sans m'avoir jamais parlé de rien que de choses indifférentes, il a confié à mon médecin et à d'autres personnes, en prenant d'eux des informations sur mes enfans et surtout sur ma fille Thérèse, qui paraît lui avoir plu, qu'il avait une commission de l'Electeur de la voir et d'en faire son rapport, puisque la Cour de Saxe était intentionnée de remariar le prince Antoine, puisque la santé de l'Electeur et de l'Electrice ne promettait guère qu'ils auraient plus d'enfans et qu'il était persuadé que, sur son rapport, on ferait quelque proposition pour sonder nos intentions. J'ai répondu à qui m'en a parlé qu'il lui dise que, si on voulait savoir nos intentions, il fallait commencer par s'adresser à vous, de qui nous dépendrions entièrement en tout. J'ai cru de mon devoir de vous en prévenir pour savoir vos ordres et intentions en cas qu'on m'en parle, et pour nous y conformer, vous priant dans le cas qu'on vous en fasse quelque proposition, en cas que vous trouviez le parti ou bon ou bien seulement passable, de vouloir bien y contribuer pour le faire réussir, car vous voyez bien

*) Der bekannte Schriftsteller Wilhelm Gottlieb Becker, geboren 1753. Er starb zu Dresden im Jahre 1813.

v. Arneth. Joseph u. Leopold.

que, surtout pour la Thérèse et pour son âge*), il sera difficile de pouvoir espérer de trouver un parti convenable ailleurs.

Ce 23 février 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Ce courrier va principalement pour relever l'autre à Naples; c'est un garde polonais, le premier qui fait la course. Je vous joins ici les objets de ce moment; vous y verrez tout ce qui a rapport à l'affaire avec la Hollande et mes réponses. De Russie je n'ai rien encore, sinon que je sais que l'Impératrice a trouvé la réponse du duc de Deux-Ponts très-cavalière et en a été fort choquée.

Je vous envoie aussi une note du prince de Kaunitz avec des rapports de Metzburg**) de Dresde. Il faut que vous m'instruisiez de ce que vous pensez à ce sujet. L'établissement paraît mince et bien éloignée et incertaine la succession, mais c'est un grand bien aussi d'établir une fille, et pour une archiduchesse un grand bonheur de trouver un mari; voilà tout ce que je puis vous en dire. Vous me manderez, conjointement avec votre chère épouse, ce que vous en penserez. Adieu

*) Die Erzherzogin war im Jänner 1767 geboren, also damals achtzehn Jahre alt.

**) Franz Leopold Freiherr von Metzburg, kaiserlicher Geschäftsträger in Dresden.

Ce 10 mars 1785.

Très-cher frère. Les neiges ont empêché les postes ^{Joseph} _{an Leopold.} d'arriver; j'ai reçu deux de vos chères lettres à la fois, et de même vous n'avez pas reçu mon paquet par le courrier de Milan. J'imagine qu'ils auront eu l'esprit de faire attendre le paquet à Mantoue, venu par l'occasion sûre, jusqu'à la semaine prochaine, et qu'ils ne l'aurent point confié à la poste, mais pour en être plus sûr, je fais donner par cette occasion les ordres en conséquence. Je vous joins ici les objets de la semaine. La relation allemande de Cobenzl se réduit à peu près au contenu de celle en français. La déclaration russe en Hollande est bien faible, et après tout ce qu'ils disent, on aurait dû s'attendre à mieux. Avec les Hongrois, j'ai enfin fini l'histoire des commissaires, et hier ils ont tous prêté serment pour partir dans quelques jours.

La visite qui vous est annoncée du Roi et de la Reine de Naples est bien singulière; je suis surtout étonné que notre soeur soit de la partie. Aller et revenir par mer, abandonner ses enfans, tout cela me paraît incroyable. Le jeu du pont*) sera bien célébré; mais qu'en ferez-vous ensuite, car pour la chasse vous ne lui en donnerez point, ni de manoeuvres militaires. Si l'Amélie**) m'écrit, je lui déconseillerai très-fort de s'y rendre dans le même temps, elle gênerait tout le monde.

*) In Pisa.

**) Die Herzogin von Parma, welche dem Feste in Pisa gleichfalls beizuwohnen beabsichtigte.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon coeur; j'ai un gros rhume qui me fait rester chez moi. Croyez-moi pour la vie votre

Ce 20 mars 1785.

Leopold
au Joseph.

Très-cher frère. C'est par le retour du garde hongrois Barczay que j'ai eu l'honneur de vous écrire et de vous renvoyer les différens papiers que vous m'avez envoyés par la poste sûre et par le garde polonais; vous en rends mille grâces. Quant aux affaires avec la Hollande, quoiqu'il me paraisse que vous vous soyez réellement fait un grand effort pour proposer des conditions d'accommodement non seulement modérées, mais au delà de tout ce que les Hollandais même oseraient exiger ou prétendre, je suis toujours persuadé que, la négociation se faisant à Paris et par la médiation de la France, vous obtiendrez encore moins, s'il est possible. Je suis persuadé qu'on tâchera autant que possible de ne pas vous faire faire des excuses pour les impertinences répétées que les Hollandais vous ont faites, et pour toutes celles qu'ils se permettent dans leurs gazettes, qui sont insupportables et sans exemple. Je suis persuadé que vous n'aurez pas Maastricht, et qu'à présent que l'échange de la Bavière n'a pas réussi, qui était l'article le plus décisif, et que l'affaire, étant ébruitée probablement, ne pourra jamais plus se renouer, et que par conséquent les Pays-Bas vous restent, j'ose croire malgré le sentiment du gouvernement des Pays-Bas, qui, à ce qu'il me paraît,

ne pense qu'à la convenance des limites et aux affaires de convenance pour cette partie, que l'acquisition et possession stable de Maastricht vous est indispensablement nécessaire pour tous les cas possibles et avoir un point d'appui pour vos armées, une forteresse et place d'armes respectable qui sert de clef aux Pays-Bas de ce côté, qui est nécessaire, surtout lorsqu'on a à côté de soi des amis, parens et soi-disant alliés qui, plus faux, sont plus à craindre que les vrais ennemis, vis-à-vis desquels au moins on n'est pas obligé de garder des ménagemens, tandis que vis-à-vis des faux alliés on doit souvent dissimuler et faire semblant de croire à leur bonne volonté, lorsqu'on a en main des preuves du contraire. Le pays d'Outre-Meuse et les forts des Hollandais sur l'Escaut ne sont que de convenance, et ces derniers, en cas de guerre, on les prend quand on veut, et le voisinage des Hollandais, quand ils seront seuls, ou même quand d'autres les voudront faire agir par eux-mêmes, ne sera jamais à craindre.

Je suis curieux de voir comment la Russie se conduira dans toute cette affaire, et comment l'Impératrice aura trouvé la réponse cavalière et insolente du duc de Deux-Ponts au comte Romanzow. Je vous prie à son temps de vouloir bien m'en instruire. Ici on assure que la Russie rassemble des troupes et arme une flotte considérable sans qu'on sache sa destination; mais comme ce ne sont que les émissaires russes qui le répandent et que vous ne m'en avez rien écrit, je n'en crois rien.

J'avoue que je suis bien scandalisé que les affaires des confins avec les Turcs n'avancent point, et que ce soit

encore la France et les étonnants propos de M. Choiseul à Constantinople qui gâtent tout. Quant aux lettres particulières et soi-disant amicales que le comte de Vergennes vous fait écrire et signer par le Roi, j'avoue qu'elles me passent. Je ne comprends point comment on ose vous écrire sur ce ton qui est quelquefois grossier, d'autres fois dur, quelquefois d'un ton d'autorité, comme pour vous corriger, et d'autres fois d'un ton de persiflage. Ce n'est pas certainement de cette façon qu'on traite les affaires ni qu'on s'écrit entre parens et amis, et il faut être une aussi pauvre espèce que le Roi de France pour l'écrire et ne pas comprendre l'inconséquence ou l'impertinence (pardonnez-moi le terme) de ses procédés envers vous. J'avoue que ces lettres ont ému ma bile, et j'ai admiré le sang-froid et la patience avec laquelle vous avez pu y répondre, sans vous servir du même ton, d'autant plus qu'il y avait d'assez jolies et fortes vérités à leur dire, et que même entre particuliers on ne s'écrit pas comme cela; ce qu'il dit surtout dans sa lettre sur l'affaire de la Bavière est à vomir. J'ose (pardonnez-moi) ajouter ici que Maastricht vous est d'autant plus nécessaire que la France, qui ne veut pas l'échange de la Bavière et qui désire que les Pays-Bas vous restent uniquement pour vous tenir toujours en crainte et pour troubler toujours toutes vos opérations politiques autre part, en vous menaçant ou vous tombant sur le corps aux Pays-Bas, qu'elle convoite depuis un siècle et qu'elle croit déjà sûrement devoir acquérir un jour ou l'autre, fera tout son possible pour que vous n'ayez pas Maastricht, en vous faisant offrir toutes les autres convenances et avantages possibles du côté des

Hollandais pour avoir toujours les Pays-Bas ouverts à leurs irruptions.

Quant à ce que vous voulez bien me marquer sur le projet d'établissement pour ma fille aînée en Saxe, je vous en rends mille grâces, et nous ne saurions, ma femme et moi, assez vous remercier de ces bontés et soins de votre part pour l'établissement de nos enfans. Vous voudrez bien vous souvenir qu'en ayant parlé ensemble, vous êtes convenu que, vu l'âge de ma Thérèse, il était difficile qu'elle puisse espérer d'autre partie que la Saxe ou Turin. Ce dernier me paraît fort éloigné, et quoique la Reine ait beaucoup de bonté pour ma femme et qu'elle lui écrive, jamais elle ne lui a fait semblant d'avoir cette idée, ni ne nous a fait faire des propositions d'aucune façon. Ce n'était qu'un bruit populaire dont vous aurez entendu parler à son temps, qui répandait cette nouvelle. De Saxe le comte Marcolini, à ce qu'on dit, voyageait en Italie pour y choisir une princesse pour le prince Antoine. Il vint aussi à Florence. Le jour qu'il arriva, j'allais à la campagne et ne pus pas le voir. Le lendemain il reçut une estafette avec la nouvelle de la maladie de l'Electeur, qui l'obligea à partir tout de suite sans nous voir ni nos enfans; depuis je n'en ai plus entendu parler. Depuis cet hiver, un professeur de Dresde, nommé Becker, fort joli homme, est venu malade à Pise y passer un mois, a tâché de voir ma fille et s'est beaucoup informé d'elle, même chez son médecin, et a assuré qu'il avait ordre de la Cour de la voir et d'en envoyer tous les détails et description, et de sonder si, au cas qu'on veuille faire quelque proposition, on risquerait d'avoir un refus,

à quoi la Cour de Dresde ne voudrait pas s'exposer. Ceci combine avec ce que Metzburg écrit dans sa dépêche. A cela je lui fis répondre qu'on ne devait pas s'adresser à nous, mais à vous directement, duquel nous nous faisons un devoir et un plaisir de dépendre en tout et surtout dans ce qui regarde l'établissement de nos enfans. Le professeur est parti, et je n'en ai plus entendu parler depuis; voilà tout ce que je sais de cette affaire. Par les papiers que vous m'avez envoyés, je vois qu'à présent on voudrait marier le troisième frère, qui est le prince Maximilien*), et plus le second; cela changerait la thèse. Pour l'Electeur, tout le monde assure qu'il n'aura plus d'enfans; mais le prince Antoine, qui est jeune, pourrait bien se remarier, et alors les conditions du prince Maximilien seraient bien changées. Enfin toute cette affaire, nous la remettons entièrement entre vos mains. Nous désirerions bien trouver un mari à la Thérèse, et l'établissement en Saxe, quant à la famille et au pays, nous paraîtrait très-convenable; reste à voir les conditions. Sur celles-là nous nous en remettons entièrement à vous, vous priant, après toutes les informations prises, si vous trouvez seulement convenable, suffisant et décent l'établissement (car certainement nous ne désirons que d'établir nos filles, et n'avons pas l'idée de désirer rien de grand et de magnifique), de vouloir bien y contribuer de votre part pour le faire réussir, vous assurant d'avance que, si vous le trouvez convenable pour l'intérêt et que

*) Herzog Maximilian, geboren 1759, Vater des gegenwärtigen Königs von Sachsen.

vos notions sur le caractère et santé du prince seront bonnes, de notre côté il n'y aura pas de difficulté d'aucune façon, et que, voyant établie par vos bontés la Thérèse convenablement, vous nous ferez une grande grâce, vous suppliant de vouloir bien me communiquer les notices ultérieures que vous pourriez avoir sur cette affaire, et s'il y a quelque apparence de la traiter ou de la réussite.

Oserais-je aussi vous prier à son temps de me faire savoir comment vos nouveaux arrangemens en Hongrie vont en avant, et s'il s'y introduisent avec facilité ou non?

Ce 7 avril 1785.

Très-cher frère. Je vous joins ici les nouvelles du moment. Vous y verrez à quel point Metzbourg est parvenu, et je ferai continuer de même à voir si nous pouvons parvenir à arranger quelque chose avec la Cour de Saxe pour la Thérèse, mais je n'en répondrais pas. Je ferai de même pour les établissemens ecclésiastiques de vos fils; il faudra seulement un peu plus de temps pour les tirer au clair. J'ai reçu votre chère lettre avec les papiers qui y étaient joints. Rien encore de France ni de Hollande; le temps continue toujours à être affreux, des gelées continuelles et souvent de la neige; cela fait beaucoup craindre une mauvaise année.

Le corps franc des Croates a passé aujourd'hui ici; il est de trois mille hommes et assez beau; il y en a parmi cinq cents hussards. Adieu

Joseph
an Leopold

Hier la Cottulini (?) a débuté ici et elle a eu un succès complet.

Ce 14 avril 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. J'ai reçu vos chères lettres et les papiers qui y étaient joints. Je ne puis pour aujourd'hui que vous envoyer les pièces ci-jointes. J'attends d'un moment à l'autre des nouvelles de France et un courrier qui éclaircira les concessions hollandaises. J'avais pensé comme vous au sujet de Maastricht, mais le gouvernement des Pays-Bas m'en a fait revenir par des raisons convaincantes :

1^o Il n'y a qu'à regarder la carte; l'on voit que cette ville est entièrement détachée des Pays-Bas, qu'elle ne couvre rien, et que la France peut occuper toute la Flandre, le Brabant et le Hainaut, si même Maastricht fût à nous et qu'un corps d'armée y fût placé; l'histoire des guerres l'a prouvé.

2^o Outre les difficultés de l'obtenir, nous n'aurions pu la demander que dans l'état dans lequel elle était lors de son armement, et par conséquent les Hollandais voulaient en faire sauter tous les ouvrages; par conséquent elle cessait d'être place forte.

3^o Le seul bien qu'on peut tirer des Pays-Bas, c'est de l'argent et du crédit; il faut donc viser principalement au bien-être des provinces qui les procurent, savoir la France et le Brabant. Par la navigation libre interne de l'Escaut on gagne, de même que les arrangemens de

limites sont d'un avantage plus réel que la possession éloignée de Mastricht.

4^o L'argent ne peut servir qu'à payer les frais et à faire des canaux propres à attirer les transits du côté d'Ostende qui viennent d'Allemagne. Outre toutes ces considérations, il y avait à parier que l'on ne l'aurait point obtenu sans coup férir. La déclaration de la France, la mauvaise volonté connue du Roi de Prusse, les préparatifs continuels des Turcs, ceux du Roi de Sardaigne, la lenteur de la Russie et la faiblesse de l'Angleterre, tout cela bien à contre-cœur m'oblige d'user de beaucoup de précaution, de ne pas me dégarnir de plus de troupes au centre pour en imposer de tous les côtés et de tâcher, le troc une fois manqué, qui était l'essentiel, d'en sortir le moins mal qu'on pourra. Adieu

Ce 5 mai 1785.

Très-cher frère. Je vous envoie ici les objets du ^{Joseph} moment. Vous verrez en quoi en sont nos négociations ^{an Leopold.} et ce que j'ai écrit au prince de Kaunitz. C'est la mission des députés qui doit être tirée au clair et l'objet d'argent déterminé. Pour cela faire, il faut des mesures fermes et inébranlables, telles que je compte les prendre, l'ardeur française s'étant bien ralentie, comme vous verrez, pour guerroyer.

J'ai reçu deux de vos chères lettres à la fois et je vous rends mille grâces de tout ce qu'elles contiennent d'intéressant. Il est singulier que la France envoie

tant de monde en Corse dans un moment où, si elle aurait à faire la guerre au Rhin et en Flandre, à peine les troupes qu'elle a sur pied suffiraient; mais je crois qu'il y aura plus de bruit que de réalité.

Les mouvemens des Russes dans vos parages me sont entièrement inconnus, et je ne puis imaginer ce qui peut actuellement les faire naître.

Je vous vois, mon cher frère, actuellement dans la vie bruyante avec tous vos hôtes. Oserais-je vous prier de leur remettre ces lettres, et comme il m'a semblé par quelques phrases des lettres de la Reine qu'elle désirerait de venir même jusqu'à Vienne, de me marquer s'il en est quelque chose, s'ils attendent de ma part d'être invités, ou s'ils n'y pensent pas pour cette fois-ci, pour me régler en conséquence.

Adieu; fort occupé de mes expéditions, je ne puis que vous embrasser et vous prier de me croire, de même que votre chère épouse, pour la vie votre . . .

Ce 19 mai 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je ne puis que vous envoyer les pièces ci-jointes. Vous y verrez les derniers rapports, mais qui ne contiennent rien de concluant encore. Le temps est beau, et je passe la journée à l'Augarten. Aujourd'hui François avec la princesse y dînent. J'ai assisté hier à un examen de géométrie qui a été fort bien chez la princesse, et il est étonnant com-

ment les choses les plus abstraites lui paraissent les plus faciles, pendant que les plus simples lui échappent.

Adieu, mon cher frère; vous êtes bien trop affairé pour que je vous ennuie plus longtemps. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur; croyez-moi pour la vie votre

Ce 23 mai 1785.

Très-cher frère. Ce courrier ne vous remettra que le peu d'objets ci-joints, en affaires n'ayant rien pour le moment à vous envoyer de nouveau. Je vous prie de faire suivre ce garde le Roi de Naples jusqu'à Mantoue, ou même de l'expédier en avant pour annoncer à Ferdinand les vraies journées qu'ils comptent faire; enfin il est à vos ordres.

Joseph
an Leopold.

Je viens de faire, je crois, un coup d'Etat pour François. C'est que je viens de conférer le régiment vacant de Kaunitz, puisqu'il l'a troqué, au prince Ferdinand de Wurtemberg, qui est à notre service; par là il se trouve placé aux Pays-Bas et peut y rester toute sa vie, un beau-frère comme lui et de son exigence, hauteur et humeur étant un voisin très-désagréable, qu'il faut tâcher de tenir éloigné le plus que l'on peut, et s'il se trouve dans le voisinage, on ne peut l'empêcher de venir souvent à Vienne.

Adieu, mon cher ami; j'imagine la vie que vous faites avec tous vos hôtes, et j'en partage les peines.

Adieu; croyez-moi pour la vie votre

Mantoue, le 2 juin 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Regardez, je vous prie, le lieu et la date d'où je vous écris, et vous saurez mon secret. Ayant vu que mes circonstances me permettaient une petite absence, j'ai cédé au désir de venir ici voir le Roi et la Reine. Je suis parti le 28 au matin, et dans cinq jours, en ne courant qu'une nuit, malgré les orages et les inondations réellement terribles dans le Tyrol de l'Adige, je suis arrivé ici hier en bonne santé. Demain le Roi arrive; je ne puis donc rien vous dire de ce que je ferai, mais on dit qu'ils ont allongé leur voyage et qu'ils ne viendront à Milan que vers la fin du mois. Cela n'est pas mon compte. Au premier jour vous saurez tout ce que je ferai. En attendant, plus près de vous comme plus loin, je suis toujours, en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, le plus tendre de vos amis et pour la vie votre . . .

Mantoue, le 6 juin 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Touché sensiblement de votre chère amitié, je vous renvoie tout de suite votre courrier avec mes désirs, que je soumets néanmoins parfaitement aux vôtres. Voici le cas. Je dépends absolument des nouvelles que j'attends d'un moment à l'autre de Vienne. Vous ne pourriez guère arriver ici avant mercredi matin; le Roi part jeudi pour Parme; je ne puis pousser jusqu'en Toscane, mais je compte de m'arrêter quelques jours dans

ces provinces. Si vous vouliez me donner huit jours et venir jeudi ou vendredi à Mantoue, nous pourrions ensemble aller à Crémone, Lodi, Pavie et ensuite à Milan pour deux ou trois jours. De là vous repartiriez quand vous voudriez pour chez vous. Ce voyage serait charmant; en voiture nous serions seuls; en voyant les objets publics de cette province, nous en raisonnerions; vous l'apprendriez un peu à connaître, et vous, comme mon héritier, mon ami, seriez vu, tout d'excellentes choses, point de sécature pour vous; enfin arrangez cela comme il vous plaira; sans vous gêner acceptez ou refusez cette partie; je sais que vous avez à faire et aussi à vous reposer*). Je vous embrasse de tout mon coeur.

Vienne, le 4 juillet 1785.

Très-cher frère. Je profite de la première poste pour ^{Joseph} ^{an Leopold.} vous donner part de mon heureuse arrivée ici. Hier j'y fus à dîner, et ayant couru la première nuit de Padoue, je suis arrivé de Villach le lendemain de mon départ à deux heures de l'après-dinée. Ma santé est encore un peu dérangée, et j'ai commencé un décoctum; c'est l'estomac et la poitrine qui sont encore dérangés, toussant sec et ayant la voix plus faible et creuse. Je compte que bientôt cela sera mieux avec du ménagement.

*) Grossherzog Leopold traf schon am 8. Juni bei dem Kaiser in Mantua ein. Am 11. verliessen sie Mantua, besuchten Cremona, Pavia, den Lago Maggiore und den Comersee; am 18. kamen sie nach Mailand.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse de tout
mon coeur; présentez mes complimens à votre chère
épouse, et croyez-moi pour la vie

Ce 7 juillet 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. La première occasion sûre me fournit
le moyen de vous envoyer toutes les pièces ci-jointes.
Celle qui exige votre décision, c'est la nomination d'un
ministre de votre part en Russie, que l'Impératrice s'est
chaussée dans la tête, et si vous voulez y condescendre,
je ne vois que de nommer notre vieux Seddler*), et pour
ce cas vous devriez m'envoyer plein pouvoir, lettre de
créance, etc. Quant à ses gages, je m'en chargerai, et il
ne faudra qu'ajouter quelque chose à ce qu'il a déjà.

Les députés hollandais voyagent toujours, mais n'ar-
rivent point encore. Ma santé n'est point encore raffermie;
je suis aux remèdes, je ne sors point; cette dureté au
côté s'est étendue jusqu'à la hanche; je tousse encore,
la poitrine est desséchée et l'estomac point remis. Il m'ont
condamné à des bains tous les matins avec des sachets
d'herbes.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse, un peu en-
nuyé de ma situation. Présentez mes complimens à votre
chère épouse et croyez-moi pour la vie votre

*) Freiherr von Seddeler, kais. Legationsrath in St. Petersburg.

Ce 11 juillet 1785.

Très-cher frère. C'est pour vous donner des nou-
velles de ma santé que je vous écris aujourd'hui, n'ayant
rien de nouveau à vous mander. La toux sèche a fini,
mais cette obstruction reste toujours, et elle m'empêche
même de marcher; aussi, depuis le moment de mon
arrivée, voilà plus de huit jours que je ne suis pas sorti
de ma chambre. Des bains, journellement des cataplasmes,
j'emploie tout pour m'en défaire, mais cela va bien len-
nement, ce qui est fort ennuyant, surtout pour moi qui
suis accoutumé à l'air, à l'exercice et à une vie active.

La Reine de Naples m'a écrit une grande lettre, je
lui répondrai jeudi par l'occasion sûre. Ce sont d'erechef
les spéculations à perte de vue, de mariage pour sa fille
en Piémont, dont elle veut vous parler, croyant que nous
négocions pour une de vos filles. Adieu.

Ce 14 juillet 1785.

Très-cher frère. Voici les objets du moment que je
vous envoie; ils ne sont pas bien importants. J'ai reçu
votre chère lettre et vous en rends bien des grâces, mon
cher ami. Nos coeurs sont faits l'un pour l'autre, et jamais
je ne serai plus content que quand nous pourrons être
ensemble; aussi ces jours m'ont paru un instant. Ma santé
n'est pas encore remise; la dureté continue, et comme
elle s'étend vers la hanche, cela m'empêche de marcher
et je boite; aussi, depuis le moment de mon arrivée, je

ne suis pas sorti. Je me suis baigné tous les matins, j'applique des sachets d'herbe, je me graisse, enfin j'avale aussi des drogues, et cela m'ennuie beaucoup, d'autant plus que je dors très-mal; néanmoins mes affaires je suis en état de les faire.

Je vous joins ici copie de la lettre de la Reine de Naples et de ma réponse. Je crois que c'est tout ce qu'on peut lui dire, mais je vous prie de ne pas lui dire que je vous en ai informé. Je vous joins également cette lettre originale pour la Reine, croyant qu'elle sera actuellement, à l'arrivée de cette poste, en Toscane.

Adieu; présentez mes complimens à votre chère épouse et croyez-moi pour la vie votre

Ce 18 juillet 1785.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Voilà une bien mauvaise nouvelle que vous me donnez de la colique presque inflammatoire que vous avez eue. Heureusement que, pour cette fois-ci, cela se soit passé si bien, mais je vous conjure, cher frère, de consulter bien vos médecins et de vous soumettre ensuite à une cure et à un régime qui, en levant la cause de ces coliques, vous en débarrassent entièrement, car certainement, outre les douleurs et l'incommodité, elles ne sont point indifférentes, et faites-moi, je vous prie, l'amitié de me marquer ce qu'ils auront décidé et ce que vous ferez pour cela; des bains et des résolvans seront sûrement les remèdes les plus efficaces. Pour moi je me porte mieux, mais pas encore bien; je sors,

ma tumeur a. été ouverte, ce qui en accélérera, j'espère, la guérison.

Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur. L'arrivée du Roi et de la Reine chez vous souffrira encore quelque délai, car on me marque qu'ils resteront jusqu'au 21 de ce mois à Milan, et puis vient seulement Gênes. Croyez-moi pour la vie votre

Ce 21 juillet 1785.

Très-cher frère. Je ne suis aucunement content des nouvelles de votre santé, et cette faiblesse, cette attaque de nerfs m'inquiètent vraiment; je vous prie instamment d'y penser sérieusement. Pour moi l'appétit et le sommeil étant revenus, la tumeur commençant à se dissiper, je me porte mieux et je sors même déjà.

Les députés hollandais sont enfin arrivés et ont été attrapés pour premier début à vouloir faire une contrebande d'étoffes de femmes. Je vous joins ici les nouvelles courantes; dès que leur audience sera passée, je ferai recommencer les négociations à Paris.

Je vous prie, rendez mille grâces à votre chère épouse de la bonté qu'elle a eue de m'écrire; c'est vraiment m'obliger bien sensiblement que de m'informer de tout ce qui vous regarde. Croyez-moi, mon cher ami, nous aurons tous les deux besoin de prendre l'année prochaine les eaux de Spaa. Nous nous donnerons rendez-vous à Innsbruck; de là, passant par la Souabe, Strasbourg, Metz, nous irons à Luxembourg et de là à Spaa.

D'excellents chemins, point de princes ni de secateurs dans toute la route. Après notre cure, nous ferions une tournée aux Pays-Bas et à Paris, si vous vouliez, pour huit jours. Maximilien, la Marie seraient vus et nous jugerions de leurs établissemens, et nous reviendrions, si vous le vouliez, de la même façon. Quel charmant projet ! Je ne tairais pas en idées quand il y a moyen de me trouver avec vous ; mais plaisanterie à part, je crois que les eaux de Spaa vous feraient grand bien.

Adieu, mon cher ami ; donnez-moi bientôt de bonnes nouvelles et croyez-moi pour la vie

Ce 25 juillet 1785 -

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Je ne suis pas du tout content encore des nouvelles de votre santé. Ces insomnies, je les connais, elles sont horribles ; je crois que la saignée nécessaire pour la colique et la fièvre est la cause de l'irritation de vos nerfs, auxquels il faut du ménagement. Ma santé est entièrement remise ; je vais partout et hier j'ai eu l'audience fameuse des deux députés hollandais*), ce qui me fait expédier aujourd'hui trois courriers. Les bails de Pise, je les crois bien faibles, et je souhaite qu'ils vous fassent tout le bien que je désire ; mais intérieurement il faudra que vous preniez quelque chose.

Adieu ; je vous embrasse. Marchesini est arrivé et veut donner l'opéra de Sarti, Giulio Sabino, croyant pouvoir mieux produire qu'à un concert.

*) Graf Wassenaer und Baron Leyden.

Ce 28 juillet 1785.

Très-cher frère. J'ai bien des grâces à vous rendre ^{Joseph} _{au Leopold.}
pour votre chère lettre et les papiers que vous m'avez
renvoyés. Je vais faire coucher à la chancellerie d'Etat
toutes les expéditions nécessaires pour Seddler, et je
vous les enverrai, puisque vous avez voulu approuver
cette idée. Je vous joins ici les expéditions qui viennent
de partir, de même que vous verrez ce qui s'est passé
avec les Hollandais; il faudra voir la fin. Ma santé est
entièrement remise et je sors et vais partout. Je vou-
rais que vous me marquiez la même chose bientôt de
vôtre; je ne puis souffrir ces insomnies, et cette irri-
tabilité des nerfs est bien désagréable. Allons à Spaa,
royez-moi. Je suis charmé que vos enfans soient rétablis.

Je suis à cette heure après les Hongrois, et ils me
donnent à faire, car c'est un chaos que leurs lois et
constitution.

Adieu; je vous embrasse

Ce 3 août 1785.

Très-cher frère. J'envoie ce garde pour me remettre ^{Joseph} _{au Leopold.}
en règle et le faire stationnaire à Naples. J'ai antidaté
son départ pour vous envoyer les expéditions que vous
m'aviez demandées au sujet de Seddler, que vous voulez
bien accréditer en Russie. C'est une singulière manie;
mais quand on a affaire avec des femmes, il faut être
complaisant.

Je vous joins ici le peu de nouvelles du moment; sur les courriers partis en dernier lieu, il n'y a point de réponse encore. Nous venons d'avoir ici un grand malheur; des orages continuels dans la journée du 29 et des *Wolkenbruch* arrivés dans les montagnes au-dessus de Purkerstorf ont causé par la Vienne et l'Alserbach de telles inondations et ravages qu'on ne peut encore estimer et qui sont incroyables, quand on ne les a pas vus. Plusieurs personnes, peut-être plus de cent, du bétail, des chevaux ont péri; une quantité de maisons, tous les ponts, des morceaux entiers de la chaussée ont été emportés. En dix minutes, la Vienne est accrue de trente pieds, en faisant des vagues de six pieds de haut. J'ai été partout, et il n'y avait rien à faire que de faire vite charger des bateaux sur des chariots et les mener dans les faubourgs submergés pour sauver les gens assis sur les toits. Le Danube heureusement a été modéré et n'a débordé qu'au-dessous de la Vienne dans le Prater. Dans trois heures, les eaux étaient tombées et écoulées, mais personne n'a pu passer en voiture ces ponts de pierre. C'était une mer que l'emplacement du Tandelmarkt, Heumarkt, Ochsenstand. A Schönbrunn, l'eau passait par dessus le pont, et tous le rez-de-chaussée, tous les corridors, l'église, les offices, écuries ont eu six pieds d'eau. Les jardins de Reich ont été mal accommodés, des orangers on ne voyait que les têtes; dans toutes les serres, les ananas, etc., tout est perdu par l'eau et un pied de vase et de gravier que cela a déposé. Le maréchal Lacy à Dornbach et Loudon à Hadersdorf ont beaucoup souffert.

Je suis bien enchanté de savoir votre santé rétablie. Je crois que le Roi et la Reine de Naples, pour lesquels j'ose vous joindre ici des lettres, ont grand désir, surtout la Reine, de retourner chez eux. La proposition de l'Amélie est vraiment indiscrete et vous avez très-bien fait de le lui faire sentir.

En vous priant de remettre cette lettre à votre chère épouse, je vous embrasse de tout mon coeur.

Ma santé est entièrement remise, et à cette inondation je l'ai mise à l'épreuve, car j'ai été mouillé jusqu'aux os et à pied dans l'eau. Heureusement que cette crue d'eau est venue dans l'après-dînée vers quatre heures. Si elle était venue la nuit, plusieurs milliers de personnes auraient péri.

Ce 18 août 1785.

Très-cher frère. Voici les objets du moment. La ^{Joseph}
copie de la lettre que le Roi de France m'a écrite, vous _{an Leopold.}
fera voir qu'elle est bien entortillée; on ne peut rien dire encore, car le comte Mercy n'avait pu rouvrir les conférences, vu que les ambassadeurs hollandais disaient manquer d'instructions. J'en attends un courrier avec les premiers détails dans peu de jours.

L'Electeur, notre frère, m'a écrit que, si j'étais au mois d'octobre à Vienne, qu'il pourrait pour une quinzaine de jours m'y venir voir. Je lui réponds qu'il me fera le plus grand plaisir, et que, hors les Hollandais qui pour-

raient m'empêcher d'être à Vienne, s'ils laissent venir les choses à l'extrémité, je serai certainement à Vienne.

La lettre que ma soeur la Reine de Naples m'a écrite au sujet de la paix conclue par l'Espagne avec Alger, en n'y comprenant point le pavillon napolitain, se ressent de la peine que cela lui a fait. Je crois que c'est un tour fait exprès pour embarrasser la marine et par conséquent son créateur Acton. En attendant, le commerce napolitain en souffrira.

En recevant celle-ci, j'imagine que vos hôtes seront partis et que vous serez aux bains de Pise, qui je désire vous fassent grand bien. Adieu

Je vous prie de faire passer cette lettre à la Reine. Je vous joins aussi ici mes dissertations avec les Hongrois, qui vous feront un peu rire.

Ce 25 août 1785.

Joseph
au Leopold.

Très-cher frère. Voici les objets du moment; La réforme d'Hongrie me prend le matin et l'après-dînée je ne puis donc vous écrire qu'à la hâte. Vous verrez qu'avec la paix ou la guerre nous sommes fort dans l'incertitude, et que je ne saurais vous prédire ce qui arrivera et si l'on trouvera moyen d'arranger quelque chose avant le 15 de septembre. La première conférence du comte Mercy avec les députés qui n'avaient point encore reçu d'instruction le témoignera plus clairement, si les Hollandais veulent ou ne veulent pas être raison-

nables. Au reste, rien de nouveau, et c'est en vous embrassant, de même que votre chère épouse, que je me dis pour la vie votre

Ce 1 septembre 1785.

Très-cher frère. Je vous envoie les pièces ci-jointes. Joseph
an Leopold.
Nous avons reçu un courrier de Paris avec la proposition singulière des Hollandais, mais qu'ils disent n'être que secrète des partisans de la France. Naturellement elle n'est point acceptable, et je fais marcher les troupes qui étaient encore en arrière arrêtées, prévoyant bien qu'il faudra en découdre pour leur prouver qu'il y a du sérieux dans mon fait. J'en suis fâché, car le jeu n'en vaut pas, comme on dit, la chandelle; mais il y a des occasions où on ne peut point calculer, mais où il faut seul sentir et faire sentir aux autres ce qu'on vous doit.

L'histoire du prince Rohan*) vous aura étonné; elle est effectivement d'un genre auquel on ne pouvait s'attendre. Il serait singulier de voir pendre un cardinal; celui-ci le mériterait en plein.

Adieu, mon cher frère; je suis accablé d'affaires et je serai charmé quand je saurai vos hôtes partis et que vous pourrez tranquillement prendre vos bains.

Adieu; je vous embrasse, de même que votre chère épouse

*) Die Halsbandgeschichte.

Ce 4 septembre 1785.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 25 du mois passé avec tous les papiers qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer, de même que ceux relatifs à la Hongrie que, vu leur volume, j'avais dû retenir la semaine précédente. Il faut que la mauvaise volonté du comte de Vergennes et du ministère de France contre vous soit bien forte et décidée, puisque toute la bonne volonté et l'influence de la Reine ne peuvent pas la balancer. Il faut pourtant encore toujours espérer qu'avant que le terme du 15 septembre ne soit expiré, les Hollandais se prêteront à ce qui sera trouvé juste et raisonnable et ne vous feront plus proposer par la France des délais ultérieurs qui, dans le moment présent, seraient bien indécents, après toute la condescendance et modération que vous avez déjà témoignées jusqu'à présent.

L'affaire des papiers du duc de Brunswick à Aix-la-Chapelle fait honneur au siècle, à la France et à leur grand M. de Maillebois, qui doit avoir été l'auteur de ce beau projet.

L'histoire du cardinal de Rohan n'est aussi pas mauvaise, et ce n'est qu'en France qu'on peut voir un cardinal, archevêque, grand-aumonier du Roi, sans religion ni mœurs, arrêté comme faussaire de billets, filou et escroc; cela est au moins bien édifiant.

Quant à vos papiers sur la Hongrie, je les ai trouvés bien extraordinaires. Cette façon de faire les affaires, de donner ses résolutions, et malgré cela de devoir disputer

pas à pas sur chaque point le terrain, est terrible. Ce sont des dissertations qui ne finissent point, et quoique vous ayez donné bien clairement à connaître vos intentions sur bien de choses et points, je vois qu'on ne se rebute point et qu'on revient toujours à la charge avec les mêmes propositions, ce qui ne facilite point les affaires.

Ce 5 septembre 1785.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je vois que le départ du Roi se diffère encore. La fête peut avoir été jolie; Livourne et ses habitans sont bien susceptibles de l'orner. Pour ici je ne puis vous dire aucune nouveauté, sinon qu'un employé de la chancellerie de Hongrie, soupçonné de friponnerie, s'est coupé la gorge au milieu de la chancellerie avec un canif. A jeudi davantage. Je vous embrasse en attendant, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur

Ce 8 septembre 1785.

Très-cher frère. Par cette poste sûre je vous envoie les copies des expéditions que je viens de faire; vous y verrez en quoi en sont les choses.

Avec les Hollandais, il me paraît que les démonstrations sérieuses ont eu leur effet et que j'obtiendrai les objets demandés. La dernière proposition de la France, de payer elle-même ce qui manquerait à la somme est une

bonne gasconnade, étant sûre d'y obliger les Hollandais. En attendant pourtant, tout marche, et il est essentiel de n'y rien déranger jusqu'à conclusion faite. Avec mes affaires hongroises j'avance, mais lentement. J'ai rassemblé ici cinq des plus forts jurisconsultes qui travaillent à une formation de forme à prescrire judiciaire; il faudra voir s'ils la feront conséquente à mes principes donnés. En attendant, il y a une vilaine inquisition, mais qui n'est point finie encore, dans les employés de la chancellerie hongroise d'ici. Le chancelier*) n'en est point exempt; il doit s'y être passé de fort vilaines choses en papiers volés, en droits du fisc emportés, et le régistreur est aux arrêts; plusieurs témoins déposent, et le concipiste de confiance du chancelier, qui savait de tout, vient au milieu de la chancellerie, sans aucun signe de folie, de se couper la gorge avec un canif en disant: „Apprenez de moi à garder les secrets.“ Heureusement il n'est pas mort et je le fais observer; dès qu'il sera un peu remis, je ne manquerai pas de le faire arrêter, puisque c'est lui qui pourra le mieux confesser ce qui s'est passé.

Adieu, mon cher ami; vous serez à cette heure seul et j'espère que les bains vous feront du bien. Je vous embrasse

Le 12 septembre 1785.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 1^{er} de ce mois avec tous les papiers qui y étaient joints et que

*) Graf Franz Esterhazy.

j'ose
suis
duit
trer
peix
l'on
long
siti
faç
tèr
ne
de
pe
q
l
c

l
n
n
m
ag
me

j'ose vous renvoyer, en vous en rendant mille grâces. Je suis fâché que les Hollandais, par leur incroyable conduite, vous obligent à faire marcher les troupes et montrer du sérieux; mais quoique la chose n'en vaille pas la peine en soi-même, la considération publique et ce que l'on se doit à la face de l'Europe, après toute votre longue et réitérée condescendance, l'exigent. La proposition singulière des soi-disant partisans de la France, la façon dont la France l'appuie, et surtout le grand mystère et secret qu'elle recommande dans ce moment pour ne pas la compromettre ni bouleverser la fameuse alliance de la France avec la Hollande, et la constitution de ce pays sont inacceptables, indécentes, insultantes et marquées visiblement au coin de la fausseté et du désir que la France a témoigné dans tout le cours de cette affaire de vous faire toujours différer de montrer du sérieux vis-à-vis des Hollandais, avec des spécieux prétextes et promesses, pour montrer à l'Europe qu'elle vous veut donner la loi et dicter ce que vous devez ou osez avoir, et donner en même temps le temps nécessaire à la Hollande de se préparer à la défense, en leur fournissant généraux, officiers et tout ce qu'il leur faut, et pouvoir en même temps vous susciter sur les bras tous les embarras possibles du côté des Turcs et de la ligue d'Allemagne, Roi de Prusse, et pour faire retarder le commencement des hostilités jusqu'à la saison où, vu les mauvais chemins et les inondations, on ne pourra plus agir, n'en avoir que la dépense, le bruit et les désagréments, sans rien pouvoir faire de conséquence.

L'affaire du cardinal de Rohan est en vérité incroyablement, si on ne le connaissait pas; mais probablement, vu sa famille, il ne sera pas puni, et l'affaire passera avec un calembour pour une méprise ou une gentillesse.

Ce 15 septembre 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Voici le peu de nouvelles du moment; aujourd'hui est le jour décisif pour la paix ou la guerre avec la Hollande. J'ai reçu votre lettre avec tous les papiers; il faut déjà lutter ainsi pour que le bien arrive avec les Hongrois; mais à la fin des fins j'en porte la pièce et l'ouvrage juridique avance.

Adieu, mon cher frère; je suis accablé d'affaires et je n'ai que le moment de vous embrasser, de même que votre chère épouse

Ce 29 septembre 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Pour aujourd'hui je puis vous donner part que les préliminaires ont été signés à Paris, et je vous en joins ici le contenu, qui est assez honnête encore pour sortir de cette vilaine histoire. Je vais faire revenir les régimens allemands qui sont aux Pays-Bas. J'ai à écrire en Russie, à Paris et à Bruxelles; ainsi je n'ai que le temps de vous embrasser, de même que votre chère épouse

Très-cher frère. L'arrivée imprévue de ce garde vous ^{Leopold}
^{an Joseph.}
étonnera, mais encore plus l'affaire qui en est cause;
sachant que la Reine vous en fait tous les détails, je ne
m'étendrai point là-dessus. Vous verrez les infamies qu'on
a osé répandre et la conduite insolente, le langage et le
ton de Las Casas, qui ne m'étonne point, l'ayant tou-
jours connu ainsi et sachant que tous les ministres d'Es-
pagne ont ordre de tenir un tel langage, et vous voudrez
bien vous souvenir qu'il y a déjà plusieurs mois que je
me suis pris la liberté de vous avertir des propos qu'on
avait osé me tenir sur la Reine et sur Acton, et qu'on
m'avait cité l'exemple de la Reine de Danemarck, et
quoique je connaisse la vivacité, la sensibilité de la Reine
et que je sache son imprudence à écrire, dans cette
affaire elle a toutes les raisons possibles, et je suis per-
suadé que vous ne souffrirez pas qu'elle soit diffamée et
traînée de cette façon. Le Roi s'afflige de tout cela, mais
ne se fâche point, ne montre point les dents et ne ren-
voie pas Las Casas ni ne chasse Sambuca, qui sont
pourtant les premières choses qu'il aurait dû faire, et de
cette façon ces Messieurs deviennent toujours plus inso-
lents. Cette crise pour la Reine, avec sa vivacité et sen-
sibilité et une grossesse déjà incommode, est terrible, et je
crains bien pour sa santé. Outre tous les bruits, histoires et
contes qui s'écrivent partout, le Roi a envoyé Pignatelli*)

*) Francesco Pignatelli, geboren 1732, später Generalcapitän,
und nach der Entfernung des Königs Ferdinand, Generalvicar des
Königreichs Neapel.

en Espagne pour parler au Roi, mais le courrier l'avait déjà devancé à Florence d'une demi-journée, et ce courrier porte au Roi d'Espagne les préventions contraires à la Reine les plus odieuses. La cabale ourdie contre Acton et contre la Reine a le marquis Sambuca et presque tous les seigneurs de la Cour à la tête et tous les Siciliens, et ce qui s'appelle à Naples le parti espagnol, qui y est fort nombreux. Ceux-là, outre toutes sortes d'intrigues à la Cour d'Espagne et la correspondance continuelle qui se mène par Madame de Yaci, à qui Sambuca fait la cour, sont dirigés de Rome par Azzara, ministre d'Espagne en cette Cour, et en Espagne c'est la Princesse des Asturies*) qui, par jalousie, tâche d'envenimer toutes les démarches de la Reine de Naples conjointement avec un certain Quinones, ci-devant officier dans les gardes à Naples, d'où il a été chassé et cassé pour des délits contre-nature, et qui, ayant une jolie figure et beaucoup d'esprit, fait la cour à la Princesse des Asturies et y est une espèce de favori. Cela, je puis l'assurer, connaissant personnellement cet homme et sa façon de penser, ayant été ici fort longtemps, et c'est de lui dont la cabale se sert pour faire des tripots en Espagne.

Voilà tout ce que je puis vous dire sur cette affaire jusqu'à présent. Si j'apprendrai quelque chose dans la suite, je ne manquerai pas de vous en rendre compte.

Par la dernière poste de France, j'ai reçu directement du lieutenant-colonel Boltz le paquet ci-joint avec

*) Marie Louise, geborne Infantin von Parma, jüngere Schwester von Josephs erster Gemalin.

une lettre où il me marque que ce sont des affaires d'importance, et qui me prie de vous les faire parvenir directement et secrètement. Je m'acquitte par cette occasion de cette commission de sa part.

Je viens de recevoir la lettre ci-jointe du Roi de Naples, que j'ose vous envoyer en original. On y voit comment il prend la chose, et c'est en s'affligeant et se recommandant, mais pas en la prenant sur le haut ton, comme il devrait le faire dans cette occasion unique qui se présente à lui, pour faire rentrer ces Messieurs dans le devoir et faire taire l'Espagne et ses agents pour toujours, car s'il cède cette fois-ci, il n'y a pas d'inquiétude calomnie ou chicane qu'on ne fasse à la Reine et à lui à l'avenir.

Ce 17 octobre 1785.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre et je suis bien enchanté de vous savoir bien portant. Ici nous avons également le plus beau temps du monde; j'en profite et je cours avec mon frère Maximilien de tous les côtés promener. Il se porte très-bien et j'en suis extrêmement content; il est sans bigotisme régulier dans son état; il va partout, même au théâtre, et deux ou trois fois par semaine il dit la messe; je l'ai entendue, et c'est vraiment avec décence et dévotion qui édifie, qu'il s'en acquitte.

Adieu, mon cher frère; je vous embrasse tendrement

Ce 20 octobre 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Voici les nouvelles du moment; elles ne contiennent rien de bien intéressant. On y voit seulement que, pour le doute qu'on avait encore aux Pays-Bas pour l'éclaircissement du point de la liberté des douanes et du commerce, il n'y aura point de difficulté à son aplanissement dans le traité définitif. J'ai reçu votre chère lettre, par laquelle vous me témoignez votre satisfaction sur l'arrangement des préliminaires. Il n'y avait effectivement rien de bon à faire que de finir, et de cette façon la chose s'est terminée honnêtement.

L'Electeur compte partir le 23; j'ai été infiniment content de son séjour, et il me promet bien sûrement de revenir plus souvent.

J'ose vous joindre ici une lettre pour la Reine de Naples, mais qui peut même être confiée à la poste, et c'est en vous embrassant, de même que votre chère épouse, de tout mon coeur, que je serai toujours

Ce 22 octobre 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Etonné, comme vous l'imaginerez facilement, de la nouvelle et de tous les détails que le courrier m'a apportés de Naples, je n'ai su répondre autre chose que les réflexions dont je vous joins ici copie. Voilà une nouvelle absurde affaire, et la Reine et tout le monde a pris l'alarme bien mal à propos. Il fallait parler à Las Casas, il fallait voir et prendre les

papiers qu'il dit avoir, pour avoir un fait, un document de méchanceté en main; mais ainsi on n'a rien, et l'on envoie Pignatelli en Espagne pour demander la permission d'être Roi de Naples. On lamente, on s'afflige et on ne chasse pas ceux qui en sont cause. Enfin de ce dédale on ne sortira jamais, et Richecourt*) a fait un mémoire qui n'a pas l'ombre du bon sens et qu'on ne comprend pas, tant il est confus et long. Je vous en envoie ici la copie mot à mot pour que vous en jugiez vous-même. La Reine peut se faire grand mal avec ces violentes affections et colères, car elle doit en avoir été transportée, tant sa longue lettre en était farcie. Les propos avec lesquels on dit avoir attaqué sa vertu, je n'en ai trouvé d'autres vestiges que de ce que l'on disait par la ville. Dieu sait si ce que Las Casas a voulu donner au Roi la regardait. Enfin si ces bonnes gens ne changent de conduite et ne prennent le parti que je leur insinue, il faut qu'ils renoncent à être Roi et à être heureux de leur vie. Veuillez bien, mon cher ami, leur parler dans le même ton et calmer les premiers mouvemens de la Reine et animer le courage du Roi pour faire seul les affaires de son Etat. Présentez mes tendres amitiés à votre chère épouse; je n'ai pas un moment pour lui écrire, Maximilien étant au point de partir. Croyez-moi pour la vie votre

Je vous joins ici une lettre de Richecourt qui supplie votre chère épouse de vouloir conférer à son épouse

*) Der kais. Feldmarschall-Lieutenant und Gesandte in Neapel, Karl Graf Richecourt.

l'ordre de la Croix. Je vous prie de me renvoyer la lettre et le mémoire de Richecourt, car c'est l'original et la pièce est rare à garder. Pour que vous soyez entièrement au fait, je vous envoie également copie de toutes les lettres que j'écris par ce courrier.

Ce 27 octobre 1785.

Joseph
au Léopold.

Très-cher frère. Voici les objets de cette semaine; vous y trouverez le traité de commerce conclu avec la Russie, qui était fort inutile pour l'Impératrice tout comme pour moi, de même que vos sujets, mais pas pour les ministres et les employés de chancellerie qui ont eu des présens, et même je saisis cette occasion pour les graisser plus largement. Je ne reviens point de cette histoire de Naples et de la déraison complète comme on s'y est pris. Le mémoire de Richecourt est incroyablé; on croit qu'on étouffe de fatigue en le lisant. Non, je n'ai jamais rien vu de plus pitoyable. Voilà la troisième fois que la Reine me demande conseil, lorsqu'elle a déjà tout fait et gâté. Je lui réitère dans cette lettre ci-jointe que je vous prie de lui envoyer, qu'elle veuille bien ou ne me demander plus mon avis, ou attendre avec toute démarche jusqu'à ce que je le lui ai donné.

Adieu, mon cher frère; je désire bien que cette vilaine histoire finisse, et en vous embrassant, de même que votre chère épouse, je vous prie de me croire pour la vie votre

Je vous prie de me tenir au fil de ce que vous apprendrez de Naples.

Le 31 octobre 1785.

Très-cher frère. J'ai reçu par le garde votre chère ^{Leopold}
^{an Joseph.} lettre du 22 de ce mois, relative aux affaires de Naples, avec tous les papiers qui y étaient joints. J'ai laissé reposer ici le garde un jour pour attendre la venue des lettres de Naples, qui n'ont rien porté de nouveau, hors que la Reine souffre beaucoup des nerfs, qu'elle a de temps en temps des vomissemens, et ce qui serait le plus et pis, que depuis quelques jours elle ne sent plus son enfant, ce qui pourrait indiquer une fausse couche fort dangereuse pour elle dans ce temps, vu sa constitution et son agitation et sensibilité extrême.

Selon vos ordres, je vous renvoie les lettres et mémoire du général Richécourt, qui m'ont étonné et frappé. Le style, la façon dont le mémoire est conçu, l'idée d'écrire et de présenter une pièce pareille, et cela pour que le Roi la voie, la confusion, la longueur qui y règnent, et les suppositions la plupart dénuées de preuves, comme par exemple que Las Casas soit allé à Pétersbourg exprès pour y faire contrefaire des lettres de la Reine, celle qu'elles ont pu être contrefaites à Vienne ou à Marseille, où on sait bien faire ce métier, et d'autres propos pareils, m'ont tellement frappé que, si ce n'était pas vous qui m'aviez envoyé ce mémoire, jamais je ne l'aurais cru du général Richécourt. Il n'y a que ce qu'il y dit de la cabale qui est à Naples, de Quinones en Espagne,

qui est vrai, comme j'ai déjà eu autrefois l'honneur de vous l'écrire. En attendant, Pignatelli va en Espagne, personnellement mal vu par le Roi et précédé au moins de cinq jours par le courrier, qui porte les lettres nécessaires pour prévenir Monino*) de son arrivée, et je suis persuadé qu'il n'obtiendra rien, car des quatre points qu'il doit demander, trois ne dépendent que du Roi de Naples, et le quatrième, qui est celui de déclarer publiquement qu'il estime Acton et le croit un bon ministre du Roi de Naples, cela ne dépend que du bon Dieu qui le fasse envisager de cette façon au Roi d'Espagne, car qu'il ait raison ou tort dans son opinion, on ne peut pas prétendre qu'il déclare le contraire de ce qu'il pense. Depuis le départ du garde pour Vienne, je n'ai plus eu de nouvelles de Naples, hors par la Reine celles de sa santé; mais toutes les lettres particulières de Naples et de Rome parlent de cette affaire et y mêlent les circonstances les plus singulières. D'abord, après avoir reçu le premier courrier, connaissant la vivacité et sensibilité extrême de la Reine, je lui ai écrit par une occasion sûre de même qu'au Roi, à la Reine pour la tranquilliser et lui dire ce qu'il me paraissait qu'elle devait faire faire au Roi, et à celui-ci amicalement, mais en l'animant à se faire honneur dans cette occasion à montrer qu'il savait être Roi, et lui faisant sentir que, manquant cette occasion si essentielle à présent, il la manquait pour toujours et n'aurait jamais plus

*) Franz Anton Monino, Graf von Florida-Blanca, geboren im J. 1730 zu Murcia als Sohn eines Notars, Günstling Karls III. und dessen Premierminister. Er starb 1808.

ni crédit ni autorité. Enfin j'ai eu le bonheur et la satisfaction de lui avoir écrit les mêmes choses et presque dans les mêmes termes que vous lui avez écrit par ce courrier. Ce que vous avez écrit à la Reine est bien vrai, et ils ne peuvent mieux faire que de se régler en tout et partout sur ce que vous leur avez marqué, car sans cela ils feront toujours mauvaise figure, auront des chagrins continuels, se ruinant la santé, et ils ne pourront ni faire le bien qu'ils pourraient et voudraient, ni jouir de la tranquillité qu'ils méritent. Quoiqu'il y ait quinze jours que j'ai écrit cette lettre au Roi et à la Reine, je n'ai point eu encore de réponse, ce qui ne m'étonne point, car de leur propre aveu on intercepte, ouvre et enlève leurs lettres à leur propre poste à Rome. J'ai, selon vos ordres, derechef écrit par ce courrier à la Reine, selon ce que vous m'avez marqué, et souhaite seulement que le Roi puisse être ferme et bien conseillé, et la Reine moins vive, plus tranquille et plus calme pour son propre bien-être et sa santé.

Quant à la lettre du comte Richecourt pour faire avoir la croix à son épouse future, ma femme le fera avec bien du plaisir, mais comme dans sa lettre il ne la nomme pas, je vous prierai de vouloir bien lui faire savoir d'en écrire ou à moi ou à ma femme, ou de nous faire savoir son nom, et alors elle l'aura tout de suite.

Après avoir eu l'honneur de vous écrire jusqu'ici, je viens de recevoir par un homme exprès, envoyé par Richecourt à Rome, des lettres du Roi et de la Reine de Naples. La santé de la Reine est passable, mais son agitation est toujours extrême, et je crains bien qu'à la

longue cela pourra lui faire du mal. Le Roi a répondu à ma lettre de la façon que vous verrez par sa lettre ci-jointe à moi et à ma femme. Vous verrez par cette lecture qu'il n'y a rien à espérer de fermeté de sa part. Il prend son mal en patience, ne fait rien et se dissipe en allant à la chasse. Il reçoit Las Casas comme toujours le soir au billard, et oblige même la Reine d'y venir, et témoigne à Sambuca les mêmes attentions et confiance que ci-devant, ce qui en vérité est inconcevable et ne laisse pas beaucoup d'espoir pour l'avenir. Acton, dont la santé se ressent beaucoup de toutes ces affaires, continue à demander sa démission et dit de ne pas pouvoir servir de cette façon. La sujétion que le Roi a de Sambuca, est telle que, voulant faire parvenir ses lettres sûrement à moi, il n'a pas osé m'envoyer ni un courrier ni un de ses gens, mais il a fallu que Richecourt envoie sous un prétexte un homme à Rome, et que celui-là envoie de Rome un domestique travesti sous un autre prétexte ici avec les lettres, tandis qu'en vérité le Roi n'aurait pas besoin de tout cet air mystérieux pour envoyer ses lettres, car comme cela ensuite se sait, cela ne sert qu'à faire parler et soupçonner davantage.

J'ai reçu votre très-chère lettre du 20 de ce mois avec les papiers qui y étaient joints et que j'ose vous renvoyer, en vous demandant pardon, si vous trouverez un peu déchirés les extraits des rapports des ministres aux Cours étrangères. En ouvrant les paquets, je les ai déchirés, le fil qui sert à les coudre ayant été cacheté avec le cachet de l'enveloppe.

Pour les affaires de Hollande, elles ne pourraient pas finir plus heureusement qu'elles ne sont finies, ni plus à propos, et naturellement tout le reste des articles se terminera de même promptement et à votre entière satisfaction.

Je suis enchanté que vous ayez été content de l'Electeur, et il est bien naturel qu'il saisira avec bien de plaisir toutes les occasions de pouvoir venir vous faire sa cour quand ses affaires le lui permettront.

Ce 10 novembre 1785.

Très-cher frère. Je viens de recevoir, votre chère ^{Joseph}
lettre. Je suis bien charmé que vous ayez jugé les affaires _{an Leopold.}
de Naples comme moi, et le mémoire de Richécourt est le non plus ultra de la bêtise. Tout courage me tombe vis-à-vis de cet homme, que j'ai toujours connu honnête, excellent général, et à qui j'ai attribué de l'esprit ou au moins le sens commun; mais il faut ne pas l'avoir pour écrire et communiquer une pièce comme celle-là. Je vous joins ici les lettres que vous m'avez communiquées du Roi; il faut attendre les réponses de Pignatelli pour voir éclore les grandes actions de courage qu'il se réserve à cette occasion. Je n'ai plus rien entendu, et Dieu veuille que jamais plus j'en entende parler de cette façon. La santé de la Reine m'inquiète; mais quoi faire? Sa vivacité, son emportement proviennent de ses nerfs affaiblis et irritables, et la patience inconcevable du Roi de la force et non-irritabilité des siens. Si l'on pouvait donner

moitié de leurs nerfs à chacun, je crois que cela serait parfait.

Je vous joins ici les objets du moment; du reste il n'y a rien de nouveau, et je crois que malgré les difficultés fort relevées par Belgiojoso, qu'on fait encore pour la conclusion du traité définitif, le tout s'arrangera à la fin.

Adieu; c'est en vous embrassant tendrement, de même que votre chère épouse, que je me dis pour la vie votre

Ce 23 novembre 1785.

Leopold
au Joseph.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre du 10 de ce mois, dont je vous rends mille grâces, avec les papiers y joints que j'ose vous renvoyer. Je suis enchanté que vous ayez envisagé comme moi l'affaire de Naples; vous avez bien raison que le Roi y devait avoir le trop d'énergie et vivacité de la Reine, pour que tout aille mieux. On y attend toujours les réponses d'Espagne qui doivent venir la semaine prochaine. En attendant Las Casas vient toujours à la Cour et chez le Roi et la Reine, sans que personne lui parle ni le regarde. Le parti de Sambuca est victorieux, domine et menace tout le monde, quoique le Roi le hâisse; Acton a la fièvre continuelle et ne demande que son congé. La Reine est plainte de tout le monde, mais abandonnée; tous, même ceux qui ont reçu le plus de bienfaits d'elle, la trahissent. Elle ne pense et ne parle que de cela, s'afflige, s'in-

quiète et se ruine la santé; on assure qu'elle n'est pas reconnaissable; elle ne mange ni ne dort, a des vomissements et la fièvre tous les soirs, et un commencement d'obstruction au foie qui pourrait avoir des suites. On croit toujours que toutes ces affaires d'Espagne viennent de Monino qui le fait pour sa cour à la Princesse des Asturies qui n'aime pas la Reine, et que les prétendus papiers de Las Casas sont des lettres de la Reine à Acton, que Quinones qui est en Espagne, avait autrefois interceptées. En attendant on est persuadé que le Roi d'Espagne ne recevra même Pignatelli, et le Roi de Naples parle toujours d'aller en Espagne, quoiqu'il n'en ait ni l'envie ni la fermeté, ni le courage. La Reine qui craint ce voyage, lui a déclaré qu'en cas qu'il y aille, elle part le même jour avec son fils aîné, pour faire ses couches ici à Pise, et m'en a prévenu par une lettre, où on voit combien elle est agitée et altérée. Je me flatte que tout cela n'aura pas lieu, mais il serait bien désirable de toute façon, quoique guère possible, que le Roi avec un peu de fermeté fasse finir toutes ces histoires qui les inquiètent, ruinent la santé de la Reine, et les font devenir le jouet de tous les intrigants et de leurs tracasseries, en les rendant malheureux. . . .

Ce 28 novembre 1785.

Très-cher frère. Je m'empresse, connaissant votre ^{Joseph} chère et précieuse amitié, à vous donner part que je suis ^{an Leopold.} entièrement rétabli. Je n'ai plus de fièvre, il ne me reste

que de la faiblesse, mais qui, étant levé et pouvant dormir, passera bientôt. J'ai eu de fortes évacuations et sueurs, ce qui m'a fait perdre la fièvre. Du côté droit au foie il y a encore de l'engorgement et des obstructions. Je les sens depuis dix-huit mois déjà, et je crois qu'il sera nécessaire que je pense sérieusement à m'en défaire entièrement. Mes Esculapes veulent me pilluliser dans quelques jours ; en attendant je dois me faire oindre et frotter trois fois par jour. Hier j'ai été levé toute la journée, et si c'est humainement possible, je serai néanmoins demain de la triste fonction des exèques de feu notre mère.

Adieu ; je vous embrasse de même que votre chère épouse de tout mon coeur. . . .

Ce 29 novembre 1785.

Leopold
an Joseph.

Très-cher frère. A présent je ne doute plus que la paix ne soit signée dans peu, et il paraît qu'il ne faut que laisser le temps à la lenteur hollandaise, pour arranger leurs affaires. C'est avec bien du plaisir que j'ai également vu par les papiers ci-joints que le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Russie se remettent vis-à-vis de vous sur le pied qui leur convient et sur lequel ils auraient toujours dû être.

De Naples on n'entend plus rien ; le Roi m'a écrit une longue lettre, où il paraît de fort bonne humeur, ne me dit pas un mot de leurs affaires, et ne parle que de chasses et parties de plaisir. La santé de la Reine

est meilleure et elle commence à se tranquilliser. Las Casas qui vient toujours à la Cour, quoique personne ne le regarde ni lui parle, dit d'avoir demandé sa démission, et part dans peu de jours pour Rome, pour y attendre, à ce qu'il dit, de nouveaux ordres de sa Cour, mais je crois plutôt, pour ne pas se trouver à Naples à l'arrivée des réponses d'Espagne sur les instances de Pignatelli. En attendant, à Naples tout est intrigue, toutes les affaires sont suspendues, et tout le monde attend, pour se déclarer, les résolutions du Roi et quel sera le parti qui restera prédominant, et il n'y a que le Roi qui continue tranquillement son train de vie ordinaire, fait le même bon visage à tous et ne s'inquiète aucunement.

Le Roi d'Espagne, à qui ma femme, par commission du Roi de Naples, avait écrit dans cette affaire dès le commencement, lui a répondu ce que vous trouverez dans les papiers ci-joints. Par là il paraît, que toute cette affaire qui a fait tant de bruit, finira comme celle de la succession d'Espagne l'année passée, par des oui-dire et des mal-entendus, que le tort et le blâme restera sur le Roi de Naples et la Reine, qu'en Espagne on sera toujours plus mécontent d'eux et de ceux qu'on croit leurs conseillers, et tout cela parce que l'on s'est trop pressé et n'a pas entendu Las Casas et tout ce qu'il voudrait dire, ni voulu recevoir les papiers qu'il voulait présenter, qui en tout cas auraient servi de preuves contre lui ou de lumières, pour découvrir toutes ces intrigues. . . .

Ce 1^{er} décembre 1785.

Joseph
an Leopold.

Très-cher frère. Voici le peu de nouvelles qu'a fourni la semaine. Ma santé est entièrement remise ; j'ai repris mon train de vie, et pour cette obstruction je suis à avaler des pillules et un décoctum avec une onction extérieurement. Les préparations anatomiques en cire viennent d'arriver. Ce transport-ci n'a pas été aussi heureux ; une statue des vases lymphatiques est entièrement cassée et moulue au point qu'il en faudra faire une nouvelle. Les autres ont toutes plus ou moins souffert ; il y a des bras, des jambes cassés, des doigts emportés, mais ceux-là on pourra y apporter le restore (?). Le vetturino dit que c'est un brancard qui a cassé à la porte du *Museum*, en les chargeant, qui a causé ce désastre. Il faudra le réparer, par en faire une autre ; du reste, ils sont de la plus grande beauté et font l'admiration de tous les gens de l'art.

Les nouvelles de Naples me font vraiment de la peine, et vous avez parfaitement raison que de tout ce grand bruit ce ne sera que la santé de la Reine qui, je crains, en souffrira ; tout le reste s'apaisera. Je vous joins ici une lettre pour elle, que je vous prie de lui envoyer ; elle ne contient rien qui ne puisse être imprimé ; ainsi vous pourrez, mon cher ami, la confier à la poste ou au courrier d'Espagne.

Adieu ; j'embrasse votre chère épouse et vous prie de me croire pour la vie votre

Ce 3 décembre 1785.

Très-cher frère. Permettez que je vous fasse mon ^{Leopold}
compliment sur l'arrivée du courrier avec la nouvelle de ^{an Joseph.}
la signature du traité définitif, et qu'enfin cette désagré-
able histoire, qui a duré si longtemps, est finie et ter-
minée à votre satisfaction.

Le Roi et la Reine de Naples m'ont envoyé les lettres ci-jointes, pour vous les faire parvenir. Ils me les ont envoyé par un marchand, n'osant, à ce qu'ils disent, les envoyer par la poste ni par courrier, de crainte du marquis de la Sambuca, ce qui est inconcevable. Il paraît que la Reine se porte mieux, est plus tranquille et calme, quoiqu'elle s'inquiète beaucoup trop des propos qu'on tient à Naples sur ces affaires. D'Espagne on n'a encore des réponses que sur le courrier, et rien encore sur la venue de Pignatelli. Le Roi écrit d'une façon obscure et équivoque à la Reine et au Roi son fils; il marque qu'il lui conseille l'obéissance, sans nommer Acton. Au lieu de dissimuler tout cela dans leurs réponses, je crois qu'ils entrent toujours avec le Roi dans des dissertations qui le mettent encore toujours de plus mauvaise humeur, puisqu'il attribue ces lettres à la Reine et aux conseils de ceux qui l'environnent. La semaine prochaine l'on croit que l'on aura des nouvelles de l'arrivée de Pignatelli; le Roi de Naples en attendant se divertit, n'y pense plus et est, je crois, fort indifférent aux réponses qui viendront, et a déposé l'idée d'aller en Espagne et par conséquent la Reine celle de venir accoucher à Pise. . . .

Ce 8 décembre 1785.

Joseph
an Léopold.

Très-cher frère. Bien des grâces pour votre chère lettre et la copie de ce que le Roi d'Espagne marque à votre chère épouse. Je crois comme vous que les affaires de Naples finiront ainsi et s'éteindront; tout dépend du renvoi d'Acton que le Roi s'est mis une fois en tête de vouloir obtenir, et que le Roi de Naples ne veut point faire.

Ma santé est parfaite; la Princesse de Württemberg a une affliction, c'est la mort de sa soeur la Princesse de Holstein*), morte des suites de couches à l'âge de vingt ans. Nous avons encore le plus beau temps du monde, point de froid; cela me fait espérer que la mauvaise récolte en Galicie et une partie de l'Hongrie ne tirera point de vraie disette après elle. La peste s'est aussi manifestée en Pologne à vingt lieues de nos frontières vers la Podolie, mais toutes les précautions ont été prises en conséquence.

Adieu, mon cher ami; voici le peu d'objets de la semaine. Je vous embrasse et croyez-moi pour la vie, de même que votre chère épouse, votre

*) Friederike Elisabeth Amalie, geb. 1765, Gemalin des Herzogs Peter von Holstein-Oldenburg.

ANHANG.



I.

Déduction*)

de l'état dans lequel se trouve la question de l'établissement
futur de l'Archiduc François.

Lors de mon séjour à Pétersbourg M^{me} la Grande-Duchesse, née Princesse de Würtemberg, qui a une influence très-positive, fondée sur les plus forts liens, sur la volonté et les désirs du Grand-Duc son époux, puisqu'elle joint à beaucoup d'esprit et d'agrément une conduite extrêmement sage et mesurée, et qu'elle fait de cet objet son seul point de vue, ne l'abandonnant pas un instant, et son union est encore plus intime, plus liée que celle de ma soeur Marie et du Duc Albert. Deux enfans mâles en sont le fruit, et comme tout ce qui l'environne, et même l'Impératrice la considère infiniment, et qu'on la regarde à peu près comme la future souveraine de cette vaste monarchie, puisque le Grand-Duc, sans être imbécile, est bien éloigné néanmoins de pouvoir se comparer pour l'esprit et les talens à son épouse**). Le caractère de cette Princesse est avec cela vraiment respectable, elle unit tous les agrémens d'une excellente éducation qu'on lui a donnée,

*) Von der Hand eines Secretärs, jedoch eigenhändig unterzeichnet.

**) Beide hier angeführten Sätze entbehren der eigentlichen Conclusion, sie sind jedoch wortgetreu nach dem Originale copirt.

à beaucoup de vertus, de conduite et à une discrétion à toute épreuve. Son attachement pour M^{me} sa mère*) qui l'a seule élevée, et pour toute sa famille est le sentiment le plus dominant dans son âme.

Dès que j'eus aperçu la vérité de ce que j'annonce ici, et intimément convaincu, comme il est facile de l'être, quand on connaît seulement un peu les intérêts des Cours et notre position locale, qui prouve que la Russie doit faire l'objet principal de toutes nos vues et de nos liens, et que l'on sait que par le gouvernement despotique qui y existe, on ne peut guère y tabler sur un système d'Etat, mais que c'est la convenance personnelle, le goût, l'amitié du souverain ou de celui qui le dirige, qui décide de tout, — j'ai tâché de me ménager des moyens, tant pour le présent qu'aussi pour l'avenir à cette Cour. Or donc, en parlant et en causant avec la Grande-Duchesse et avec le Grand-Duc sur différents objets de la vie privée, on parla aussi de mariage. Lorsqu'il fut question de ma personne, je m'exprimais en riant de la façon qui vous est connue, et avec l'éloignement que j'ai toujours eu pour le lien conjugal. Une des soeurs de la Grande-Duchesse se trouvait actuellement sur le point de se marier**) et elle épousa effectivement, il y a à peu près six semaines, le coadjuteur de Lübeck, Prince d'Eutingen.

En causant ainsi, je dis très-naturellement que j'avais des neveux qui représentaient mes fils à marier, qui valaient mieux que moi. On prit le calendrier et on trouva effectivement qu'entre la soeur cadette***) de la Grande-Duchesse et votre

*) Friederike Dorothea Sophie, Tochter des Markgrafen Friedrich Wilhelm zu Brandenburg-Schwedt, geb. im J. 1736, 1753 vermält an den Herzog Friedrich Eugen von Württemberg. Sie starb im December 1797, ihr Gemal drei Monate später.

**) Friederike Elisabeth Amalie, geb. 1765, im J. 1781 mit dem Herzog Peter von Holstein-Oldenburg vermält, starb schon im J. 1784.

***) Elisabeth Wilhelmine Louise, geb. am 21. April 1767. Sie

filz François il n'y a que quelques mois de différence d'âge. Cela fit naturellement parler là-dessus, et je me bornais à répondre qu'un jour la chose pourrait peut-être être possible, puisqu'il m'importait infiniment de conserver au Grand-Duc et à la Grande-Duchesse l'idée de la possibilité d'une chose qui les flattait et intéressait de même. J'ai saisi même très-naturellement les occasions, pour ne jamais articuler quelque chose positive de mariage. J'ai témoigné par conséquent plus d'amitié et de considération aux parens de la Grande-Duchesse dans les réponses que je fus dans le cas de leur faire. Outre cela j'ai communiqué à la Grande-Duchesse, lorsque le Roi de Prusse qui remue ciel et terre pour la captiver et pour me faire perdre dans son esprit, lui avait fait accroire que je négociais à Stuttgart pour faire marier le Duc le Württemberg au détriment de son père et de son frère qui seraient sans cela ses successeurs, je lui communiquais donc alors une copie de ma réponse et des principes y contenus, que du vivant de S. M. j'eus l'honneur de vous envoyer pour le Roi d'Espagne, lorsqu'il proposa un double mariage de vos enfans avec un Infant et une Infante de Portugal.

Ces argumens paraissaient et leur parurent effectivement, comme ils le sont, justes et naturels, et tout aurait été dit jusqu'au temps à venir, si ce démon incarné de Roi de Prusse ne faisait l'imaginable, avec tous ses partisans, pour contre-carrer et empêcher qu'une chose, dont il voit bien la conséquence pour l'avenir, ne s'effectue. Il vient donc de proposer tant en Russie qu'au père, le Prince de Württemberg à Montbeillard, le Prince héréditaire de Danemarck pour époux de la petite Princesse, qui avec la démence, dans laquelle le Roi*)

war um fast zehn Monate älter als der am 12. Februar 1768 geborne Erzherzog Franz.

*) König Christian VII., Gemal der Prinzessin Mathilde von England.

se trouve, dès qu'il serait majeur, prendrait naturellement les rênes du gouvernement. Non content de cela il propose même son propre neveu*), le fils du Prince Royal, et, pressant comme il est, il n'a ni cesse ni repos et fait jouer tous les ressorts possibles, pour troubler et inquiéter tout le monde.

Jusqu'à cette heure j'étais tranquille observateur, et je n'aurais plus rien dit, si le courrier qui vient d'arriver, ne m'eût apporté les lettres ci-jointes de l'Impératrice et les deux postscriptum de Cobentzl qui contiennent des détails très-curieux à ce sujet. Il s'agit donc de donner une réponse, et je ne puis ni ne veux m'engager à rien, sans avoir là-dessus votre avis. Que de toutes les princesses existantes en Europe, politiquement et pour l'intérêt de l'Etat, il n'y en a aucune qui convienne davantage, c'est ce dont je suis intimement convaincu. Nous sommes sur le point de faire un traité d'alliance avec la Russie et de partager seuls ensemble la médiation de la paix générale. Ce sont des objets de la plus grande importance et qui ne m'ont pas coûté peu de peines à mettre en bon train; elles mettent en revanche le Roi de Prusse aux champs et il en sera furieux. Mais comme il est néanmoins de la convenance de la Russie de ne pas rompre absolument avec le Roi de Prusse, et que surtout M^{me} la Grande-Duchesse qui est sa nièce, qui lui doit tout son établissement, que le Grand-Duc et l'Impératrice même ont des égards et beaucoup de considération pour le premier ministre M. de Panin**) qui est Prussien jusqu'aux dents et qui est au désespoir de tout ce que j'ai effectué, et qui le contrecarre de toutes les façons imaginables, — tout cela, dis-je, a mis l'Impératrice dans le

*) Hier kann nur der Grossneffe des Königs Friedrich II., der nachmalige König Friedrich Wilhelm III. gemeint sein. Er war am 3. August 1770 geboren, also um fast dritthalb Jahre jünger als die Prinzessin Elisabeth.

**) Der russische Minister Graf Nikita Panin.

cas, et même la Grande-Duchesse, de me lâcher quelques mots dans leur lettre et d'en faire dire encore davantage à Cobentzl par leurs favoris, pour tâcher d'obtenir quelque promesse ou quelque engagement dont elles puissent se servir, pour résister aux sollicitations du Roi de Prusse, du Danemarck dont il dispose, et de tous ses adhérents qui encore en grande partie les environnent.

Dans cette position des choses il est essentiel que vous me fassiez connaître vos intentions, si je puis dans ce moment si intéressant donner des espérances un peu plus fondées sur un arrangement à prendre à son temps, de mariage entre la Princesse cadette de Württemberg et votre fils aîné, ou s'il faut tout uniment laisser au Roi de Prusse l'avantage qu'il arrange cette affaire à son bon plaisir ?

Les détails personnels que je n'ai pris que très-vaguement à son sujet, sont tous très-avantageux. D'abord cette Princesse est la favorite de sa mère et par conséquent de la Grande-Duchesse. M^{me} sa mère, une Princesse de Schwedt, est reconnue pour une maîtresse femme qui a infiniment d'esprit et qui élève elle-même tous ses enfans, retirée continuellement à Montbeillard. La figure de la petite Princesse doit être, autant qu'on en peut encore juger, plutôt bien que mal. Pour des talens agréables et des connaissances je n'en doute pas, tous les enfans du Prince de Württemberg en ayant. Elle est accoutumée outre cela à voir un excellent ménage entre le Prince son père et sa mère, qui vivent on ne peut pas plus bourgeoisement, et qui ont élevé huit ou neuf enfans. Quant à la religion, son père étant catholique, la mère réformée, s'il y avait quelque projet plus assuré dès à présent, la Princesse pourrait être et serait élevée dans la religion catholique par son père, et aurait l'avantage, comme elle n'a point encore eu la confirmation ni fait sa première communion comme protestante, qu'elle se conformerait d'autant plus facilement à la religion catholique, ce qui serait infiniment préférable, que si elle changeait plus tard et peu avant de se marier.

Enfin vous voyez par ceci la position de la chose, l'intérêt et la convenance politique qu'il y a. En Allemagne il n'existe pas d'autre Princesse, ni y en a-t-il une dans le monde qui puisse convenir politiquement davantage. Je crois même que, quant à toutes les probabilités du personnel, elle l'emporte encore sur toute autre qui existe, eu égard à ce que j'en ai entendu dire, et vu l'éducation qu'elle doit recevoir. Je sens aussi toutes les difficultés et toutes les excellentes raisons personnelles qu'on peut dire contre tout engagement à prendre si longtemps d'avance, mais outre qu'on pourrait toujours se dédire, si les circonstances personnelles se changeaient ou l'exigeaient, comme il est arrivé avec la Reine de Portugal qui vient de mourir, et avec moi-même qui étais promis avec votre belle soeur qui est en Espagne; je dois dire que, si votre fils François était mon fils, je le ferais, et que je témoignerais vouloir prendre des engagements plus positifs, pour avec le temps le marier à cette Princesse, préférablement à une autre, et je croirais par là faire un coup d'Etat et en même temps procurer la meilleure et la plus agréable femme que je sache exister, un jour au jeune homme.

Votre réponse me décidera sur ce que j'aurai à répondre, et sur les démarches que j'aurai à faire ou à ne pas faire en Russie et à Montbeillard.

Ce 19 février 1781.

JOSEPH.

II.

Réflexions *)

sur le futur établissement de l'archiduc François de Toscane avec la Princesse Elisabeth de Wurtemberg.

Il n'est pas nécessaire de répéter, comment les engagements pris ont été amenés, ni les raisons qui les ont fait naître; elles sont suffisamment connues. Actuellement il n'existe qu'une

*) Abschrift.

demande faite de la part de S. M. par écrit au père de la Princesse, et une confirmation demandée de même par lui au Duc de Württemberg comme chef de la famille, qui tous deux lui ont répondu aussi décemment que convenablement et affirmativement; ainsi, pour procéder plus avant, l'on pourrait coucher dès à présent un contrat de mariage que le Grand-Duc de Toscane mesurerait à ses forces et au nombre de sa famille, et dans lequel S. M. lui accorderait le secours pécuniaire dont il pourrait avoir besoin.

Le mariage même par procuration pourrait se célébrer tout de suite, et l'épouse par conséquent, en changeant de nom, passerait dans la famille de l'époux. Il existe des exemples infinis de mariages pareils, dans lesquels, quoique le mariage soit conclu, les jeunes gens doivent vivre séparés les uns des autres jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de pouvoir consommer le sacrement. Voici ce qui serait sans doute le chemin le plus naturel et le plus simple; il dépendrait ensuite du Grand-Duc de loger ou faire vivre la Princesse, en s'entendant là-dessus avec S. M., jusqu'à la consommation du mariage là où bon leur semblerait, soit en Toscane ou à Vienne dans quelque château ou couvent, mais comme il se rencontre ici quelques réflexions qui méritent peut-être quelque exception à la règle générale, et qui surtout gisent dans l'âge encore bien reculé de l'époux, pour consommer son mariage, devant au moins compter encore six bonnes années pour cela, et dans le besoin absolu, dans lequel se trouve M^{me} la Princesse, de changer de religion et d'adopter après information suffisante et suivie les vérités aussi infaillibles que convaincantes de la religion catholique romaine. Ces deux circonstances bien pesées paraissent rendre la proposition suivante, comme combinant seule tous les objets, la plus désirable et la seule faisable, savoir que M^{me} la Princesse, venant sans cela avec Leurs Altesses ses parens à Vienne, veuille bien y rester à leur départ et habiter l'appartement que l'Impératrice Amélie avait fait arran-

ger lors de son veuvage, et qui est joignant le couvent de la visitation. Le local et les circonstances se prêtent si fort à cette idée, qu'il ne paraît point qu'on puisse désirer en trouver quelque chose de mieux.

D'abord un couvent est l'endroit le plus décent pour une princesse dans sa situation; toutes celles de France, les filles même du feu Roi, celles de tous les princes du sang y ont été et y sont en partie encore. L'instruction essentielle dans la religion catholique et la nécessité que M^{me} la Princesse n'en adopte pas seulement les formes et le rite, mais se convaincre et se rendre propre ses vérités, ne peut lui être mieux présentée que par l'exemple continu d'une instruction sage et l'exemple des jeunes personnes de la première noblesse qui y sont parfaitement élevées. L'on est bien éloigné de désirer qu'elle anticipe par soumission ou par hypocrisie le terme où elle se réunira à notre sainte église. On ne doit ni ne peut désirer d'elle que la patience d'écouter ses vérités et de voir les exemples qu'on lui en présentera. C'est de la grâce divine seule, c'est de sa propre intime et libre volonté et conviction que seul dépendra le moment, auquel elle croira pouvoir, soit plus tôt ou plus tard, prendre ce parti à la vérité essentiel et de toute nécessité.

L'on ne peut pas mettre en doute par conséquent, qu'un couvent est le seul des endroits qui puisse lui convenir et réunir ces objets, et quelque excellente et respectable que soit l'éducation et l'exemple qu'elle reçoit chez ses augustes parens, il n'y aurait pourtant pas moyen, vu la différence de religion qui y existe, celle de tous ses alentours et des habitans du pays, qu'on pût y procurer les mêmes avantages et surtout donner là-dessus un apaisement suffisant et une tranquille certitude tant à son futur qu'à ses parens, et enfin à tout le public, sur le point si important de la religion. Or donc, un couvent devant être choisi pour son habitation, l'on n'en voit point de plus séant, de plus convenable, de plus agréable même

de toute façon pour elle que celui de la visitation, une très-bonne habitation, un air très-pur, un grand jardin royal à sa porte et à sa disposition, de la place pour les dames et gens de son service en tout genre, qu'on lui fournirait la facilité de communiquer avec le couvent à toute heure, et en même temps celle d'être hors de la clôture et pouvant par conséquent sortir en voiture et promener avec ses dames, voir même du monde chez elle à bon plaisir et acquérir par là tant les connaissances de l'éducation dans la religion qu'on donne aux demoiselles de la première noblesse, mais aussi l'usage du monde et la connaissance individuelle de la société la plus recherchée et la plus pure de la capitale, enfin la bonne composition du couvent même, dans lequel il se trouve des personnes du plus grand mérite et d'une très-agréable et décente compagnie. L'usage continuel des deux langues principales, tout cela ensemble, joint à la parfaite certitude que cela lui donne de son établissement et bonheur futur, doit rendre ce projet le meilleur, et je puis dire l'unique dans ce genre et le plus adapté aux circonstances. On sent fort bien la peine que des parens aussi tendrement attachés à leurs enfans que le sont Leurs Altesses, doivent ressentir en s'en voyant éloignés, et outre que c'est le sort de toutes les princesses, le bonheur de leur fille qui s'assure par là, en lui procurant les moyens les plus sûrs de réussite et la possibilité de pouvoir se revoir, quand bon leur semblerait, doit être le plus puissant mobile, pour leur faire goûter cet arrangement. Les circonstances amèneront aussi probablement dans cet espace de temps qui existera avant la consommation de son mariage, le Grand-Duc de Toscane, M^{me} la Grande-Duchesse et l'Archiduc François quelquefois à Vienne, où il trouvera le moyen de se préparer à une connaissance qui un jour fera le bonheur mutuel de leur vie. Outre cela M^{me} la Princesse par ses bonnes qualités et son caractère saura gagner l'amitié et la confiance de S. M., et captiver d'avance pour elle l'opinion de tout le public.

Il ne s'agit donc que d'examiner s'il est préférable que M^{me} la Princesse entre dans cette position avant de contracter un mariage formel par procuration, ou seulement après. L'objet de la religion et de son instruction, outre nombre d'autres circonstances et événemens possibles dans la vie, paraissent rendre nécessaire et faire préférer que cela se fasse avant la cérémonie du mariage même, qui ne pourrait même d'aucune façon être conclu qu'après que la princesse aurait passé à la religion catholique romaine; une année de temps pourra peut-être y suffire.

Quant à tout ce dont la princesse pourrait avoir besoin, Leurs Altesses n'auraient ni pour le présent ni pour l'avenir à s'en occuper, mais elle serait servie et fournie abondamment de tout dont elle pourra avoir besoin, soit pour le temps qu'elle passe au couvent, que quand elle viendra à réaliser son mariage.

La parole de S. M. donnée par écrit, celle de S. A. R. le Grand-Duc, qu'il pourra de même donner tout de suite dans une lettre au prince, et même un contrat de mariage, si on le trouvait absolument nécessaire, doivent être des sûrs garans de la loyauté des intentions et une sûreté bienfaisante pour l'avenir de la princesse. Il sera essentiel par conséquent, pour les dispositions préalables à prendre, de savoir le plus tôt possible si ces idées peuvent agréer à Leurs Altesses, afin qu'on puisse d'avance prendre les mesures nécessaires pour que tout soit prêt pour le temps.

III *).

Le voyage de LL. AA. II. le Grand-Duc et M^{me} la Grande-Duchesse est une époque certainement très-intéressante,

*) Abschrift.

et il n'est aucunement indifférent au bien-être de l'Etat et à quiconque pense en citoyen pour la patrie, à qui il doit son bien-être, que LL. AA. II. soient satisfaites de toutes les démonstrations d'amitié qu'elles éprouveront dans les différents endroits où la famille se trouve établie et où il y a des rejetons de la maison d'Autriche, afin que l'union commune de toute la famille relativement aux principes et à la façon de penser à leur égard et à celui de toute la Russie, ne leur laisse aucun doute sur la solidité et constance pour le présent et pour l'avenir de nos sentiments.

Le séjour que LL. AA. II. ont fait ici à Vienne de près de sept semaines, a pris la tournure la plus avantageuse, et il paraît qu'il ne peut rester de doute sur la sincérité des sentimens d'amitié et même de confiance qui se sont établis entre moi et elles. Pour les donc considérer davantage et pour vous procurer la facilité, mon cher frère, à régler vos démarches vis-à-vis d'elles, permettez que je vous trace ici un petit tableau de ce que j'ai observé leur convenir. Vous sentez bien que ceci n'est fait que pour rester entre nous et pour vous régler en conséquence.

1^o Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse joignent à des talens peu communs et à des connaissances assez étendues une grande volonté de voir et de s'instruire, et en même temps de réussir et de plaire dans toute l'Europe honnêtement, et comme on peut compter sur leur discrétion et honnêteté, rien ne sera plus capable de les obliger que de leur faire voir sans fard et sans apprêt toutes les choses, de leur parler avec la plus grande franchise, de ne pas leur cacher les défauts qui sans cela n'échapperont point à leur sagacité, de leur faire voir les bonnes intentions que vous avez, si même elles ne se trouvent encore arrêtées par le fait; étant un peu plus méfiantes par leurs circonstances que par leur caractère, il faut éviter soigneusement tout ce qui pourrait avoir l'air de finasserie ou de comédie devant elles.

2^o Le peu de temps qu'elles passeront chez vous, ne doit point être perdu par les premières difficultés et complimens ordinaires aux nouvelles connaissances qu'on fait, mais il faut les prévenir tout de suite qu'étant informé par moi de leur façon de penser à notre égard, vous vouliez leur parler tout de suite et les traiter avec toute la confiance et amitié, comme si une longue connaissance avait déjà précédé, et par conséquent mettre à profit le peu de momens que vous passeriez avec elles, à vous faire connaître par elles et à vous donner toute la satisfaction de leur connaissance et aimable compagnie.

3^o Vos discours pourront rouler sur tout ce qui bon vous semblera, et comme entre autres elles sont père et mère très-sensibles et très-soigneux, le point de l'éducation de vos enfans, que je sais qui vous occupe si tendrement, leur paraîtra sûrement aussi dans tous ses détails très-intéressant.

4^o Comme leur vie est très-réglée et que même la santé du Grand-Duc n'est pas aussi forte qu'on pourrait bien le désirer, les veillées et les fatigues trop continuelles doivent être soigneusement évitées, et il sera désirable qu'on s'arrange de façon que jamais avant neuf ou dix heures du matin elles doivent sortir, mais encore plus sûrement qu'entre les dix et onze heures du soir elles puissent être retirées chez elles, puisqu'elles emploient une grande partie de la matinée et même de la soirée à écrire et à s'occuper.

5^o Tous les objets vraiment beaux, soit par leur antiquité, leur curiosité naturelle, ou par la proportion ou richesse de leur construction, les intéressent infiniment; il ne faudra donc point les surcharger d'objets dans un jour, mais leur laisser voir en détail, en choisissant tout ce qu'il y a de plus curieux et d'intéressant.

Les établissemens publics, tant de charité que d'éducation, ont été suivis avec intérêt, et comme elles tâchent de mettre à profit tout ce qu'elles voient, il ne faudra point leur refuser, mais au contraire leur en offrir tous les détails par écrit avec

toute l'exactitude qu'elles pourront exiger, puisque sans cela ces choses ne sont point faites pour rester secrètes, et que de pareilles marques de confiance et de prévenance leur seront infiniment agréables par l'envie qu'on leur témoignera de contribuer autant à l'utilité qu'à l'agrément de leur voyage.

6^o Comme la connaissance des hommes les plus instruits et célèbres fait un objet principal de leur curiosité, et qu'ils ont intérêt en même temps de voir et jouir des agrémens de la société la plus choisie, et celle-là pas trop nombreuse, il faudra tâcher que vous arrangiez en conséquence des dîners ou des conversations dans lesquelles LL. AA. II. auront le plaisir d'apprendre à connaître, tant en hommes qu'en femmes, ce qu'il y a de mieux, non de naissance seulement, mais d'esprit, de connaissances, et en même temps elles auront celui de se faire connaître par l'agrément de leur conversation, amabilité et instruction des personnes les plus en état d'en juger, et en leur rendant justice, d'entraîner l'opinion générale du public pour elles.

Il faut observer que S. A. I. le Grand-Duc ne sait point l'italien, et que M^{me} la Grande-Duchesse, quoique le sachant, ne se soucie point de le parler; il faudra donc particulièrement tâcher de faire choix des personnes, tant pour la société que pour l'explication des objets qu'elles iront voir, qui sachent le français.

7^o Le Grand-Duc ne danse point; M^{me} la Grande-Duchesse danse sans s'en soucier; des bals par conséquent ne sont bons pour eux qu'en autant qu'ils rassemblent toute la noblesse ou nombreuse compagnie sans gêne et en pouvant y rester que le temps qu'ils voudront, ou bien pour voir quelque beau vase de salles ou théâtres bien décorés; c'est même la meilleure façon pour leur faire présenter tout le monde à la fois sans rang.

8^o Ils observent leur incognito très-strictement et exactement; il ne faut même dans le discours privé ne les appeler que M. et M^{me} la comtesse du Nord. Elles n'accepteront de

logement, je crois, nulle part, hors qu'on leur fasse trouver quelque maison qui ait l'air d'un hôtel à louer, ou à la campagne avec vous. Elles ne dîneront ni ne souperont nulle part qu'avec les souverains du lieu et vous autres; elles n'accepteront des particuliers et ministres étrangers aucune fête, mais fréquenteront les sociétés générales et même privées, en faisant des visites chez hommes et femmes, et plus on les laissera jouir, même à la Cour, de leur incognito, mieux on fera.

9^o De la bonne musique paraît faire plaisir à LL. AA. II., et un bon spectacle, surtout s'il n'est pas trop long ni trop tard; mais par la même raison susdite par rapport à la langue italienne, le spectacle, récit italien, où il n'y a pas de chant, ne pourra guère amuser le Grand-Duc.

Les objets militaires et de marine feront certainement une de leurs occupations favorites, de même que ceux de commerce, d'industrie et de manufacture; il faut donc tâcher de leur procurer là-dessus toutes les facilités et toutes les aisances qu'ils pourront désirer soit dans la capitale et dans les provinces.

10^o Ils ne sont pas du tout difficiles dans le manger, et généralement ils aiment en ce genre le simple, mais le bon, et les compotes de fruits leur sont particulièrement agréables; ils ne boivent que de l'eau, et M^{me} la Grande-Duchesse est accoutumée aux eaux de Selz, et s'il n'y en avait point dans vos environs, une autre eau minérale légèrement ferrugineuse et qui ne purge point, lui pourra peut-être convenir également. Ils soupent tous les deux quelque chose et n'aiment point de dîner plus tard qu'à deux heures, tout comme ils n'aiment aucune espèce de jeu.

11^o M^{me} la Grande-Duchesse touche fort bien du clavecin; il faut tâcher de lui faire trouver un bon piano-forte dans sa chambre, et au Grand-Duc, qui aime beaucoup à se reconnaître dans le local, le plan et les environs, et même les plans des maisons de plaisance que vous habitez et que vous leur ferez voir, soit ou en gravure ou dessin.

M^{me} la Grande-Duchesse aime beaucoup les fleurs, et comme la maison où elle viendra chez vous sera propre, vous aurez soin de lui faire avoir tous les jours un bouquet à porter.

12^o Il paraîtra convenable de toute façon que toute votre noblesse, dès que l'arrivée de LL. AA. II. sera connue dans la capitale, passât à leur porte, en y laissant un billet de visite, que LL. AA. II. rendront de même en envoyant des cartes à tout le monde; peut-être même qu'elles ne seront pas fâchées de voir quelquefois chez elles quelques personnes des deux sexes avec lesquelles elles auront fait préalablement une connaissance plus particulière, et cela sous aucune forme de cour ou de cérémonie.

13^o Quant à la première entrevue entre vous et LL. AA. II. il serait à désirer que vous puissiez trouver un lieu tiers ou une campagne, ou à la dernière poste avant la ville où vous résidez, où vous vous rendriez sans cérémonie avec votre chère femme, en leur donnant là ou un petit dîner ou goûter tout à fait en famille, afin de rompre toute gêne d'étiquette pour le premier moment, puisque celui-ci passé, ils viendraient ensuite chez vous, où vous serez charmé de les recevoir comme des aimables comte et comtesse dans votre société, et de les laisser participer selon l'usage du pays et de votre Cour dans votre compagnie aux agrémens qui s'y trouvent, et vous pourrez également vous rendre chez elles sans accompagnement et de la façon la plus amicale, enfin les traiter en bons camarades et amis. Par conséquent :

14^o Il ne faut pas leur envoyer ni leur destiner des chambellans, ni des dames, ni de la livrée pour les servir; il ne faut pas penser à les faire complimenter dans aucun endroit où elles se rendront, ni par colléges ni par les universités. Elles n'acceptent point de défrayement ni en chevaux de poste ni en vivres; en tout cela il faut leur laisser la pleine liberté.

Pour vous dire encore un mot

15^o des personnes qui composent leur suite : Les demoiselles d'honneur Barczow et Nelidoff prennent le rang sur Mesdames de Soltikoff et de Benkendorff, et doivent par conséquent dans des occasions un peu voyantes passer ou être invitées avant elles. M^{me} de Soltikoff est très-malade et sort fort peu; M^{me} de Benkendorff en revanche est vraiment la personne de confiance de M^{me} la Grande-Duchesse, qui la suit préféablement en toute occasion, et à laquelle, pour tous les petits objets à la convenance de la Grande-Duchesse, il faut s'adresser. C'est une personne d'un mérite rare et digne des bontés que LL. AA. II. lui témoignent; elle les sent sans en abuser jamais.

Le général Soltikoff est adjudant général de S. M. l'Impératrice et par conséquent dans un poste de confiance que ses services militaires et sa probité lui ont mérité. C'est à lui qu'il faut que tout le monde s'adresse pour les détails de voyage et pour rencontrer les désirs de LL. AA. II.; mais comme il n'est point toujours à leur propre suite et qu'il les suit d'un jour plus tard, c'est le lieutenant-colonel Benkendorff, qui est un jeune homme fort sensé, mari de Madame du même nom, qui est chargé des détails et des paiemens du voyage, tout comme un officier de marine, nommé Pleschgiew, les devance pour décider les logemens et quartiers à chaque station.

Le prince Kourakin, qui suit LL. AA. II. par attachement personnel, qu'il leur a voué depuis plusieurs années et comme neveu du comte Panin, a par là tant de droit à la reconnaissance du Grand-Duc, jouit de la confiance et des bontés distinguées de LL. AA. II.; c'est avec cela un homme aimable et qui a le ton du grand monde.

Le prince Jussupuf est un jeune homme très-instruit et qui a infiniment profité des voyages qu'il a faits. Comme il sait parfaitement l'italien et qu'il est grand connaisseur d'antiquités, d'arts et de tableaux, il ne faudra pas manquer dans de pareilles occasions de l'inviter avec LL. AA. II.

M. de Walkofsky est un très-joli jeune homme.

Le médecin Krouse, vu les prérogatives de sa charge, est dans le cas d'être traité d'égalité avec tous les cavaliers ci-dessus nommés et dîne par conséquent toujours avec LL. AA. II.; il faudra donc le traiter de même; c'est d'ailleurs un homme d'un talent peu commun en fait de médecine et en qui LL. AA. II. ont la plus juste confiance, eu égard à leur santé.

Le secrétaire Nicolai est un de ces hommes précieux qui sert son maître sans jamais en faire parade ou vouloir être distingué. Tout le reste de la Cour, tant en hommes qu'en femmes de chambre, le prêtre même point excepté, est si bien choisi et encore mieux tenu par leurs maîtres, qu'ils ne sentent que leurs bontés, sans jamais oublier ce qu'ils sont.

Voilà en gros ce que j'ai voulu vous faire connaître, et je sais, mon cher frère, que vous ferez cent fois mieux que je ne puis vous le dire; mais j'ai cru néanmoins devoir vous communiquer mes idées et mes réflexions sur les différents objets, en vous priant d'employer tout ce qui pourra contribuer à la satisfaction de LL. AA. II., et à les convaincre du parfait accord qui existe en notre famille sur la façon de penser envers elles et la Russie.

IV*).

Die Prinzessin Elisabeth von Württemberg kann man keinerdings für schön, auch nicht einmal für hübsch angeben, dennoch hat sie in ihrer ganzen Gestalt nichts unangenehmes. Ihr Wuchs vor vierzehn Jahr und neun Monate ist ehender

*) Abschrift. S. 68.

gross als klein, und es scheint nach allen Umständen, dass sie ehender einen grossen als kleinen Wachsthum überkommen wird. Ihre Hände sind mager, haben lange Finger, und auch die Grösse der Füsse scheint dieses zu beweisen. Sie ist mager; ihre Taille scheint nach genauester Nachsicht vollkommen gerade zu sein, die Achseln sind nur etwas hoch und der Hals etwas kurz; die hohen Achseln können wohl von den übel und viel zu hoch gemachten Miedern herrühren. Ihre Gesichtsfarbe ist etwas bleich und scheint nicht, da sie auch nicht sehr weiss ist, jemals viele Farben zu überkommen; sie ist schon seit anderthalb Jahren heiratmässig und scheint, dass sie eine ganz hübsch gewölbte Brust überkommen wird. Die Augen sind ehender schön, die Nase ist ein wenig kurz und aufgebogen, der Mund sehr gross und das Kinn etwas zu kurz abgeschnitten, so dass der Kopf etwas gedrückt aussieht; in diesem grossen Munde sind noch zur rechten Zeit durch den Zahnarzt Laveran die schon ziemlich vernachlässigten Zähne wieder in gute Ordnung gebracht und hergestellt worden, so dass diese mit einiger Obsorge ganz wohl werden in gutem, reinlichem Stande erhalten werden können.

Ihre Art ist in vielen Gelegenheiten ganz angemessen, in anderen sieht aber aus selber Vernachlässigung heraus, wie denn sie ziemlich einwärts geht, ziemlich schlecht tanzen thut und überhaupt nicht viele leste Geschicklichkeit an sich hat, welches auch zum Theil von den übermässig hohen Stöckeln, so man ihr tragen macht, herrührt.

Was ihr Moralisches anbelangt, so habe ich nur soviel von ihr merken können, dass in der ganzen Zeit, als ich sie hier gesehen, nichts Unanständiges, keine Etourderie an ihr beobachtet; dieses kommt aber nicht soviel aus Kunst der Erziehung als aus Natur von ihr her, weil sie ehender von einer ruhigen und gleichgültigen Gemüthsart als von einer lebhaftigen und feurigen ist. Ich habe ihr zu keiner Sache einen besondern Hang oder besondere Freude verspürt; sie ist gegangen

und ausgeblieben, sowohl von Bällen als Spektakeln, auf die gleichgültigste Art. Ich habe in ihren Reden nichts Unbesonnenes oder Einfältiges eben sagen gehört, aber auch keinen einzigen Zug eines erleuchteten Geistes oder richtiger Combination, die Witz und Lustbarkeit verriethen, gemerkt. Sie hat einen ziemlichen Hang zur Musik und ein ziemlich gutes Gehör, ihre Stimme aber ist gar nichts; Clavier schlägt sie etwas wenig. Die französische Sprache ist ihr mehr eigen als die deutsche, obwohl sie solche auch vollkommen redet, jedoch etwas mit einem reicherischen Accent; die wälsche Sprache hat sie erst hier angefangen zu erlernen. Ihre Schrift ist sehr übel, ausgenommen wenn sie sich besonders Mühe gibt; überhaupt scheint es, dass sie eine gute bürgerliche Frau zu machen alle Anlage habe, zur Annehmlichkeit des Umganges aber und zur Repräsentation in ihrer Lage noch Vieles, ja fast Alles abgehe.

Aus diesen zwei Betrachtungen machte ich gleich Anfangs den Vorschlag, sie hier in dem Gebäude, so an das Amalische Kloster anstosst, beizubehalten, und um Gelegenheit zu haben, ihr alles dasjenige durch guten Umgang und Belehrung zu verschaffen, was ihr so wesentlich abgeht, welche sie noch körperlich noch sittlich in Mömpelgard in der Lage, wo sich ihre Eltern befinden, jemalen wird überkommen können, und welche wesentlich zu ihrem und ihres Gemals künftigem Glücke allen Einfluss haben. Diese Wahrheit ist so stark und so sichtbarlich für sie der Vortheil, dass ohne dass ich jemals mehr davon geredet, ihre Eltern selbst, der Grossfürst und die Grossfürstin, die Gräfin Bork ihre Erzieherin, ja die Prinzessin selbst von freien Stücken und angelegentlichst in mich gedrungen, dass ich den erstgemachten Vorschlag, dessen Güte sie völlig misskannt hatten, anwiederum möchte annehmen und in Erfüllung bringen.

Eine Weile setzte ich mich dagegen, und sie schrieben sogar der russischen Kaiserin, um diese um ihr Vorwort zu ersuchen.

Ueberhaupt konnte ich auch im December über eine Sache, die ich im September für nutzbar angesehen hatte, keine andere Meinung führen; es wurde also beschlossen, dass bei ihrer Rückkunft die Grossfürstin selbst ihre Schwester nach Wien abführen wird, sammt der Madame Bork, ihrer Gouvernantin, welches vermuthlich im Septembermonat erfolgen wird. Alsdann wird selbe die Wohnung der Kaiserin Amalia nächst dem Amalischen Kloster beziehen. Sie wird von meiner Livree und männlichem Hofstaat mit Allem bedient werden, und ich gedenke ihren weiblichen Hofstaat folgendermassen einzuleiten, nämlich ihr eine einzige Dame, welcher die ganze Erziehung anvertraut würde, zu geben, und die sie nie verliesse. Diese bestünde in dem gewesenen Kammerfräulein Gräfin Chanclos, von deren Charakter und Eigenschaften ich Bürge sein kann. Hierauf eine Kammerfrau, die eine verlässliche Person wäre, und dann zwei Kammerjungfern aus dieser Classe von Menschen genommen, welche frisiren und anlegen können, und dann ein Paar Stubenmädchen zur gewöhnlichen Hausarbeit; dieses wird hinlänglich sein und überlasse ich die Auswahl dem als Chef dabei angestellten Fräulein Chanclos aller dieser Weiber. Um aber mit dem wichtigsten Punkt der Religion meinen Bericht zu beschliessen, so ist es wirklich wahr, dass die Prinzessin, wie die Frage von der Heirat war mit dem Prinzen von Preussen, sich förmlich erklärt hat, dass sie vorzüglich meinen Neveu wünschte, weil sie zur katholischen Religion als jener ihres Vaters schon längstens einen innerlichen Trieb gespürt hätte. Ich habe dem Cardinal Migazzi die Auswahl eines Geistlichen für sie aufgetragen, wovon hier beischlüssig sein Aufsatz ist, und dann die Erkundigung, so ich auf das Genaueste von der Conduite des von ihm mir ernannten Abbé Langenau von dem Theresiano eingezogen habe.

In Gemässheit habe ich also mit ihm gesprochen und er hat mir selber ganz wohl gefallen, worauf ich ihn den Eltern

sowie der Prinzessin habe aufführen lassen, wo er auch wohl aufgenommen worden und zur Prinzessin gegangen ist. Ich habe ihm wohl begreiflich gemacht, dass es nicht auf Bekehrung, sondern blos auf Belehrung derselben einzig und allein ankommt, da der Wille, katholisch zu werden, zum ersteren schon genug, zum zweiten aber zu wissen nöthig ist, was man als ein wahrer katholischer Christ zu glauben, zu thun und zu lassen schuldig ist.

In Folge wird der Abbé Langenau, der ein Weltpriester und kein Exjesuit ist, sich nach Mömpelgard verfügen und von mir allda ausgehalten werden, und wird ihm hiermit aufgetragen, sich alldort in nichts zu mischen, ausgenommen was seine geistliche Instruction anbelangt. Er wird von hier abgehen, sobald als die Prinzessin, welche anjetzo mit ihrer Mutter nach Hessen-Kassel gereiset, wieder in Mömpelgard eingetroffen sein wird, welches in einem Monat sicher erfolgen wird.

Diese Veranlassung ist um so nöthiger, als der Religions-theil bei ihren Eltern in der grössten Verwirrung sich befindet; der Vater ist katholisch und die Mutter reformirt, und Beide, gegen eine Pension von den Württembergischen Ständen, lassen ihre Kinder lutherisch erziehen.

Die Prinzessin hat noch nicht die Confirmation, wie sie es nennen, bekommen, auch noch nicht communicirt, also ist sie auch nicht einmal recht unterrichtet von den lutherischen Sätzen.

Dieses ist Alles, was ich anjetzo darüber zu sagen vermag und worüber ich mir weiter guten Rath erbitte.

V.

Points de réflexion

au sujet de l'Archiduc François.

1^o Le hasard faisant cesser la seconde géniture de Toscane, dès que la succession de la Monarchie revient au Grand-Duc ou à son fils, il faudrait la refaire. Or, je crois que cela ne convient nullement, et que même il faudrait passer un acte entre nous qui déclare qu'elle cessera et que la Toscane sera dorénavant indissolublement réunie à toute la Monarchie autrichienne.

Nombre de raisons avantageuses pour la Monarchie et pour la Toscane paraissent l'exiger, outre celles de la famille. L'exemple le fait voir. Que seraient, que deviendraient tous les enfans du Grand-Duc, si l'Empereur avait voulu avoir des enfans? Un gouverneur comme il y en a aux Pays-Bas et à Milan, convient très-fort au pays et à un cadet qu'on pourra même marier, mais il ne doit pas faire maison à part. Le cas de l'Espagne et de l'Infant de Parme prouve suffisamment le peu d'intérêt qu'une famille séparée inspire, et l'Infant est pourtant le propre neveu du Roi d'Espagne, le fils de son frère.

2^o L'important objet de finir l'éducation de l'Archiduc François exige mûre réflexion. Il faut la considérer du côté physique et du côté moral.

I. Quant au physique

- a) sa santé paraît bonne et forte;
- b) le climat en Toscane est plutôt affaiblissant que propre à donner des forces.
- c) S'accoutumer à celui-ci dès les premières années où la nature est dans sa crue, et ne pas se faire à l'air, aux usages, à la façon de vivre au pays où l'on devra un jour être, agir et penser, est dangereux et même difficile.

d) Les fatigues, les différentes saisons endureissent le corps et rendent l'âme nerveuse et capable de penser également dans toutes les saisons. Or les exercices du corps, pour être supportables et agréables, doivent avoir un motif, un objet, un but.

On apprend à aller à cheval pour faire le métier de soldat, pour courir la chasse, pour aller voir des lieux avec plus de facilité et de détail. Or ces objets ne sont point ici, ou tout fort en petit.

e) On fait des armes, on voltige pour devenir plus adroit, plus souple, plus robuste dans son poignet et avoir plus d'équilibre, mais à tout cela il faut l'exemple, le besoin, l'émulation, savoir de courir, de sauter avec des émules, et cela manque ici.

f) On apprend l'exercice et le maniement des armes pour savoir comment on dresse le soldat, pour se rendre adroit, souple, pour être bien placé, enfin pour savoir vite et bien charger dans l'occasion. Or, de tout ceci, rien ne se trouve ici; il n'y a ni l'occasion ni l'objet pour l'employer, ni pour le voir.

g) On apprend à danser, chose que le plus petit gentilhomme ou employé fait apprendre à ses enfans, pour savoir se présenter, marcher, faire la révérence dûment, enfin pour jouir du plaisir de la danse et de celui de se produire avec adresse et bonne grâce. Or il n'y a ni maître pour enseigner ni occasion de danser, et par conséquent moyen et but manquent, tous si essentiels à un prince qui doit représenter et faire valoir sa figure dans nombre d'occasions de représentation.

h) On apprend à monter à cheval, à tirer pour les objets que j'ai dit, dont le premier surtout est essentiel à le savoir bien, parce que sans cela un général, occupé de son cheval et craignant à chaque petit embarras d'en tomber, ne peut avoir l'esprit tout entier à sa besogne. A cela manquent ici chevaux, écuyers, objets, point de chasse à courir, point de camps, mauvais chemins, les chaleurs de l'été. Pour tirer, la même chose, point de gibier, pas d'appas pour un chasseur, point de connaissance de chasse, mauvais pavé dans les villes.

i) Pour marcher à pied, peu d'objets, point de ces promenades publiques qui engagent, le climat, les alentours, les chemins en partie désagréables, pierreux; enfin il faut marcher ici pour marcher; peu de jardins, monter et descendre, point de campagne qui engage à la promenade.

k) En voiture, en birutsch, point de but, mauvais chemins quand on quitte les grands chemins; point de voyage à faire, que de petites idées de culture en détail d'économie, en petit enfin, l'âme est rétrécie dans ses idées et le corps affaibli par la saison et point exercé ni aguerri aux fatigues, aux dangers; par là il devient craintif d'entreprendre ce qu'il doute de pouvoir emporter et exécuter.

II. Le moral.

a) Son caractère à seize ans accomplis n'est pas encore développé, mais il est par conséquent prêt à l'être.

b) D'un caractère plutôt lent et sournois, mais en même temps indifférent, et par là prouvant peu de passion décidée et surtout de la crainte d'être contredit. Il paraît néanmoins avoir par là, en le suivant, de l'énergie et du système dans son caractère, et sa crise sera d'autant plus intéressante que le pli qu'il prendra probablement lui restera, et qu'il n'y aura pas à se flatter d'en changer, si ce développement n'est pas heureux. Or il faut donc préparer celui-ci et lui en tracer imperceptiblement les voies. C'est le seul moyen de pouvoir espérer qu'il deviendra par lui-même ce qu'on en désire et ce que l'importance du poste auquel il est destiné exige.

c) La paresse d'esprit ne peut se vaincre que par des objets fort intéressants et par le juste désir pour la gloire et par l'amour-propre bien ordonné d'acquérir une réputation. Or, dans les objets qu'il apprend actuellement avec les personnes qu'il voit, il n'existe le cas ni de l'un ni de l'autre; il ne peut voir son nom dans aucune gazette. Des gouverneurs, des professeurs, ou quelques tristes femmes ou Messieurs assemblés, est tout ce qu'il voit. Cela doit le dégoûter d'apprendre, puisqu'il

n'en voit pas l'emploi et ne peut avoir le désir de plaire, ce qui contribue aussi à sa négligence sur tout son corps, ses dents, ses ongles.

d) Pour être franc, pour ne pas devenir petit, vétillieur, encore moins médisant, il faut être dans un grand monde où chacun ne regarde qu'à ses affaires, ne se soucie pas de celles d'autrui, où les petites choses, les affaires domestiques ne font point histoire ou époque pour se désennuyer. Or ici méfiance dans la nation, l'un vis-à-vis de l'autre. Les deux nations, l'allemande et l'italienne qui l'entourent, finesse et intrigue de l'une, soupçon mal fondé souvent de l'autre, de là il existe que personne de ces Messieurs ne se fie à l'autre; cachoterie, chuchotage, les Allemands même l'un vis-à-vis de l'autre, et si, comme on dit, ils se donnent à la vérité de garde devant la jeunesse, c'est un conte, car, attachés comme ils le sont, on ne se fait pas pendant 365 jours de l'année une différente façon d'être, et la jeunesse est un juge très-sévère qui aperçoit les moindres défauts de ses supérieurs pour en profiter.

e) Il paraît qu'il travaille avec assiduité aux sciences et a acquis nombre de connaissances; il paraît même qu'il sait beaucoup pour son âge en faits et dans le scientifique; mais il est essentiel de travailler à cette heure à le lui faire débiter et à lui apprendre l'usage de ce qu'il a appris, chose qui ne se donne que par la bonne compagnie et les occasions d'en voir.

f) Il a beaucoup écrit et écrit beaucoup encore journellement; même il paraît que, pour ses yeux, il y a du trop; mais il y a plutôt de la machinalité dans ses cahiers, savoir de copier, d'écrire à la dictée, etc. Les pensées n'y sont pas; il n'y a rien de lui. Il ne paraît pas s'être fait un style, ni de méditer ni de spéculer, soit en parlant, soit en écrivant, chose si essentielle. Toutes les sciences et les études ne sont que des matériaux qu'on amasse, mais il faut devenir architecte pour savoir en bâtir ce que le besoin de la place qu'on

occupe exige, et dans notre métier d'apprécier, de juger clairement des objets, de parler conséquemment et logiquement, d'écrire de même avec force et énergie, et du style de mémoire est l'essentiel, et à cela il paraît qu'il est temps de mettre la main, et pour cela faire il faut être dans le cas de pouvoir voir des affaires, de grands objets, y prendre intérêt, s'élever l'âme et l'imagination, et de dicter serait essentiel, parce que cela ménage les yeux et exerce l'esprit, comme la langue en même temps.

g) Le gouvernement de la Toscane, les affaires comme elles s'y traitent, la nation, tout cela est si différent du gouvernement et des habitants de la Monarchie autrichienne, qu'un jeune homme serait tout à fait conduit à faux s'il établissait ses principes en affaires et sa connaissance des hommes sur ceux-là. Tout resserre ici l'âme, tout est minutieux, pendant qu'un homme qui veut servir une grande monarchie, doit tout voir en grand, ne point s'arrêter à aucune minutie, et s'élever l'âme sur les grands objets.

h) Toutes les connaissances qu'exige la partie militaire, manquent absolument ici. Si ce n'était même que cette partie seule, on ne pourrait assez tôt, par les immenses détails et connaissances locales et travaux corporels qu'elle exige, tout mettre en oeuvre, afin que ce jeune homme soit dans le cas de pouvoir s'y former et d'en acquérir le goût et la vocation, car ce métier en exige, et du bas âge il faut l'embrasser.

i) Pour bien gouverner une nation, il faut la connaître; pour avoir sa confiance, il faut s'en faire connaître, et ce n'est qu'un long temps qu'on passe avec elle, qui donne l'un et l'autre, et nombre de faits combinés avec un raisonnement juste, dénué de toutes vues secondes.

k) Les préjugés, quelques préjugés qu'ils puissent être, sont néanmoins à respecter dans les nations. On ne fera jamais accroire à un Autrichien, à un Hongrois, à un Bohème qu'on est vraiment leur compatriote, quand on est né et qu'on a fini

son éducation en Italie, tout comme un jeune homme né et élevé dans un pays si différent, gardera toujours pour celui-là une prédilection marquée tant pour ses usages que pour ses moeurs et même pour ses habitudes. Or je laisse juger de l'effet que cela doit faire vis-à-vis de tous deux.

l) Si, comme il le paraît de la convenance de tout le monde, ce jeune homme dans quelques années se marie et qu'il aille s'établir là où est actuellement sa femme, et non qu'elle vienne en Toscane par l'embarras en tout genre que cela ferait dans la nombreuse famille de mon frère, je laisse juger si cet homme, prédestiné un jour au gouvernement, ne devra pas se jeter alors entre les bras de sa femme et de tous ceux qui la conseilleront et en être mené, ne connaissant personne, nouveau en tout et partout. Or doit-il aller un jour s'y établir, il ne faut donc qu'examiner si, pour lui et pour tout le monde, il ne vaudrait pas mieux qu'il y aille le plus tôt possible pour acquérir par lui-même les connaissances locales et personnelles qu'alors il devrait acquérir par sa femme.

m) Pour l'étude du droit qu'il sera bientôt dans le cas de commencer, il est essentiel qu'il l'apprenne en allemand et à la façon des Etats héréditaires. Or ici il n'y a ni l'homme à pouvoir le lui donner dans cette langue, et le code Justinien, qu'on observe encore strictement ici, est très-différent de ce que les lois postérieures ont décidé pour loi chez nous.

n) La constitution si différente des provinces, leurs droits, privilèges sont des objets qu'on ne peut acquérir ici et qui sont de toute nécessité à savoir à fond, pour ne pas être mené à faux par ceux que cela intéresse.

o) Tant que son coeur n'a point parlé encore pour personne, il est bien plus avantageux de lui faire faire peu à peu la connaissance de sa future épouse et les accoutumer avec modération à se voir, car après cela devient plus difficile, et ceci peut influer directement sur le bonheur de la vie de tous deux.

III. Raisons accessoires.

a) Il est de la nature des hommes de ne pas être contents des choses qui se font, et l'ordre est le plus grand ennemi du désordre, dans lequel chacun trouve souvent sa convenance. Or rien n'arrête plus le progrès des ordonnances que l'incertitude de leur durée. La France le prouve. Si les habitans de la Monarchie ne voient pas que, pour une suite d'années non à prévoir, les mêmes principes se perpétueront par l'éducation conséquente du successeur, adieu les peines qu'on se donne, on ne fera que plâtrer les choses, et on attendra toujours le changement, puisque tout ne dépendra que de l'existence précaire d'un seul homme. Il est essentiel de donner des preuves qu'une génération même future est élevée et sera dans les mêmes principes qu'on adopte.

b) L'opinion des Etats dépend de leurs forces et de leur constitution. Or, dans une monarchie, celui qui les sait employer et les faire valoir le mieux, acquiert cette opinion qui fait plus souvent que la force même. Voyez le Roi de Prusse, la Russie et moi-même depuis quelques années. Quelle différence, et moi sans coup férir. Les successeurs, par les mêmes raisons auparavant déduites, sont et influent sur l'importance de cet objet. Or il est essentiel de les présenter sous le jour qu'il convient de faire voir, l'opinion et la satisfaction qu'on en a; autrement l'on ne pense qu'en égoïste et non en serviteur de la patrie. Le Roi de Prusse en donne l'exemple; tout le monde attend sa mort. En Russie, il en est peut-être de même, parce que ces deux personnages ne pensent qu'à eux et sont presque charmés du contraste de leurs successeurs pour se relever par là eux. Il faut tout le contraire sans perdre de son autorité, sans jalousie. Il faut tâcher de faire valoir dans l'opinion générale, qui fait tout, celui qui doit vous survivre plus que vous-même, car tel est l'homme: il désire toujours ce qu'il n'a pas et méprise ce qu'il possède.

c) Vis-à-vis de ses frères, comme il doit être un jour le chef de la famille et qu'ils devront dépendre de lui, il paraît avantageux qu'il en soit un peu séparé pour qu'une certaine considération en reste aux autres pour lui. Autrement celui qui aurait le plus d'esprit, qui aurait le plus d'adresse et de hardiesse le mènerait, et par conséquent la maison et les affaires, ce qu'on doit tâcher d'éviter par ce moyen.

d) Si l'on ne fait pas voir au public le jeune homme qui se trouve destiné jusqu'à présent à la succession de la monarchie, il a raison de croire que, surtout après que je viens de le voir et qu'il est âgé de seize ans, ou qu'il n'est pas présentable, ou que j'ai d'autres vues. Ceci amène et occasionne toute sorte de spéculations intérieures et dans l'étranger, des intrigues, cabales. Les uns commencent à espérer ce qu'ils désirent, les autres à le craindre, et c'est mettre en mouvement les esprits pour rien et à pure perte.

e) Le public et toute l'Europe presque, sans savoir pourquoi et sans que j'y eusse donné le moindre sujet, ont imaginé que mon neveu devait déjà venir il y a deux années et plus à Vienne, et depuis le voyage que je viens de faire ici, on le croit encore davantage. Or je ne puis le cacher qu'il paraît décisif pour sa réputation que, si on trouve qu'il sera utile qu'il y vienne un jour, qu'on le sache tout de suite, parce que sans cela on imaginera que je n'en ai pas été satisfait et que je ne l'ai pas trouvé tel que je le désirais, ce qui perdrait ce jeune homme, car les premières impressions avantageuses ou désavantageuses que le public prend toujours d'un jeune homme si intéressant, sont d'une trop grande importance, puisqu'il n'en revient pas de sitôt, et chez nous l'opinion fait tout; preuve qu'il a fallu des années pour détruire l'opinion avantageuse qu'on avait conçue à faux de l'Infant de Parme, et pourtant on change en critique plus facilement qu'en approbation.

f) Malgré que l'Archiduc François ne soit pas tel qu'on pourrait le désirer, et surtout qu'il est délicat de le présenter

actuellement dans un grand monde pour lui aussi intéressant que celui de Vienne, néanmoins cela est préférable, et il faut seulement gazer soigneusement ses imperfections, d'autant plus qu'elles sont susceptibles de changement, et si l'on convient qu'il y a de l'avantage pour lui de venir un jour à Vienne, il est sûr qu'il aura plus de facilité à présent, où la petitesse de sa figure même fait voir que son éducation n'est point achevée, et où comme suite de la connaissance personnelle que j'en fais, et le public connaissant mon zèle pour le bien de la patrie, il jugera sa venue à Vienne comme une suite naturelle de l'intérêt qu'il m'a inspiré, de l'approbation que je lui ai accordée, et des espérances que j'en ai conçues pour l'avenir. Or cela le fera réussir et valoir certainement pour son début plus que toute autre chose et occasion, puisque, si l'on aperçoit même quelque imperfection, l'amour-propre fera dire à Vienne, il en changera tout de suite, au lieu que s'il n'arrive que pour se marier, tout formé, c'est avec le plus grand esprit de critique qu'on l'examinera.

IV. Difficultés réelles qui se rencontrent à ce projet.

a) La séparation de ses parens et de ses frères et soeurs, la peine que le coeur d'un père et d'une mère doivent en ressentir, sont des sentimens contre la force desquels il n'y a que la raison, le bien-être et la convenance de tous, joint à ce que cette séparation n'est que momentanée, à répondre.

b) Le choix des personnes à mettre auprès de lui n'est pas facile, et j'ai si peu été occupé encore de l'idée de sa venue à Vienne, que je ne pourrais rien dire sur leur choix encore. En attendant peut-être M. de Colloredo pourrait être le plus propre, puisqu'on lui pourrait adjoindre tous les subalternes qu'on jugerait à propos, et le premier est le plus difficile à trouver pour naissance, nom, caractère, etc. Je nomme M. de Colloredo parce que je le crois un honnête homme, et qui pourrait en même temps convenir à mon frère de me le

céder plutôt que Manfredini, qui pourrait lui être plus utile pour et à la tête de l'éducation de ses autres enfans, et qui tiendrait les subalternes en ordre.

c) L'archiduc François, accoutumé à être en famille avec ses frères, trouvera un grand vide à se trouver seul. Si on pouvait croire qu'il y aurait de l'avantage à mettre un de ses frères dans sa compagnie, je serais très-prêt et charmé à en recevoir un second, surtout celui qui se vouerait entièrement à la partie militaire et qui par conséquent devra sans cela bientôt aller en chercher les connaissances là où elles se trouveront et qui ne sont pas ici.

d) Le voyage à son âge, mais dans la bonne saison, fait avec commodité, il ne paraît point que cela puisse faire du mal à sa santé bonne et robuste.

e) Pour entreprendre ce voyage, la façon la plus agréable et qui ferait le plus grand effet, serait sans doute si son père y venait avec lui, et en restant seulement une quinzaine de jours ou trois semaines à Vienne, s'il ne voulait pas davantage; il en verrait les commencemens, il ferait la connaissance de la princesse, il verrait comment ma boutique est montée et se rafraîchirait la mémoire sur toutes les parties de l'administration de l'Etat, tout comme en même temps il s'y ferait revoir, et procurerait cette satisfaction au public qui, j'en réponds, rend pleine justice à son coeur et à ses talens. Si cela néanmoins souffrirait quelque embarras, il faudrait que M. de Colloredo avec encore quelqu'un, que le Grand-Duc choisirait, fasse ce voyage avec l'archiduc.

f) L'existence à Vienne de la princesse destinée à être un jour son épouse est sans doute un embarras, mais comme la princesse ne paraît nulle part en public, il n'y aura que les occasions qu'on voudra bien faire naître, dans lesquelles ils se verront, et celles-là pourront être mesurées selon les circonstances, afin d'en conserver à tous deux le désir sans qu'il en naisse mutuellement satiété.

g) L'on pourrait peut-être s'imaginer que c'est faire tort aux soins et aux talens de LL. AA. RR. le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de ce que l'éducation de leur fils ne s'achève point entièrement en Toscane sous leurs yeux, mais au contraire le grand nombre regardera cette démarche et le choix que l'Empereur a fait de l'archiduc pour aller à cet âge déjà à Vienne, comme le triomphe et l'approbation la plus complète de la réussite de l'éducation qu'on lui a donnée.

h) L'embarras, l'augmentation de soins et d'assiduité que cette arrivée de l'archiduc François à Vienne m'occasionnera, n'est point à apprécier. Je le sens, et ce n'est pas en aveugle que je m'impose ce choix qui est rude, qui est difficile et dont j'entrevois tous les désagréments. J'ai prouvé toute ma vie par toutes mes actions et démarches que je ne craignais rien tant que les embarras domestiques. Je ne me suis point remarié, je n'ai point voulu avoir d'enfant uniquement pour cela. Je laisse donc juger si, actuellement accablé d'occupations et d'affaires importantes, je puis désirer de me charger de cet embarras de plus, qui exigera toute mon assiduité, beaucoup de conséquence et infiniment de patience, et cela uniquement pour que bien en arrive à ma patrie après la mort de nous deux. Je cours en même temps tous les risques de ne pas réussir et d'en avoir le blâme tout seul, pendant que, si je ne m'en mêlais point, je serais éloigné de toute difficulté présente et à venir. La nature ne me parle point pour ce jeune homme; il se peut qu'il se rende intéressant pour son caractère, mais il se peut aussi tout le contraire; il faut néanmoins que j'aille de la même façon en avant, que l'un ou que l'autre arrive; mais enfin jusqu'à présent je crois y entrevoir le bien réel de l'Etat et la convenance de la famille. L'amour du service de l'un et l'amitié inviolable pour mon frère me font passer sur toutes les considérations, quelque fortes qu'elles puissent être, et qui ne portent que sur moi, ma tranquillité et mon amour-propre.

Voilà les points qui méritent mûre réflexion; je les ai couchés ici en raccourci tels que je les pense et tels qu'ils me paraissent. Je les soumets volontiers et en plein au jugement d'un père et d'une mère aussi clairvoyans que tendres, et je serai également content s'ils me persuadent d'autre chose, ou s'ils croient, par la connaissance intime qu'ils ont de leur fils, pour lui et pour l'Etat préférable qu'il reste ici, et dans ce cas ils auront la bonté de regarder tout ceci comme non avenu, et nous n'en dirons mot à personne.



INHALT.

1781.

	Seite
Joseph an Leopold. 3. Jänner 1781	1
Die Verlassenschaft der Kaiserin Maria Theresia. Ueber- siedlung der Erzherzogin Marianne nach Klagenfurt, der Erz- herzogin Elisabeth nach Innsbruck, und der Erzherzogin Marie nach den Niederlanden. Aufmerksamkeit von Seite der Kaiserin von Russland. Sendung des Fürsten Wolkonsky. Aufforderung an Leopold, der Kaiserin Katharina zu schreiben. Brief des Königs von Frankreich. Der König von Preussen. Heimkehr der Flotten. Die Ausquartierung der Frauen aus der Hofburg.	
— — — 15. Jänner 1781	3
Das Unwohlsein der Grossherzogin. Erbtheil der Erzherzogin Marie.	
— — — 22. Jänner 1781	4
Die Krankheiten in Florenz. Joseph's Lebensweise.	
— — — 31. Jänner 1781	5
Maria Theresia's Leichenrede. Erbtheil der Erzherzogin Marie. Vertheilung von Andenken an die Kaiserin. Die gemein- schaftliche Vermittlung mit Russland in dem Seekriege zwischen England und Frankreich.	
— — — 8. Februar 1781	6
Die Verlassenschaft der Kaiserin.	
— — — 12. Februar 1781	8
Die Trauerfeierlichkeiten in Florenz. Unruhe in der Burg.	
— — — 19. Februar 1781	9
Bevorstehender Abschluss einer Allianz mit Russland. Die gemeinschaftliche Vermittlung. Nothwendigkeit, den Grossfürsten Paul und dessen Gemalin dem Könige von Preussen abwendig zu machen. Vorschlag einer dereinstigen Vermählung ihrer jüngsten	

	Seite
Schwester, der Prinzessin Elisabeth von Württemberg, an den Erzherzog Franz.	
Joseph an Leopold. 26. Februar 1781	11
Theilnahme an dem Unwohlsein der Grossherzogin. Der Streit zwischen dem Papste und Venedig.	
Leopold an Joseph. 28. Februar 1781	12
Glückwunsch zur Annäherung an Russland. Zustimmung zu dem Heiratsprojecte für den Erzherzog Franz. Plan einer Zusammenkunft mit dem Kaiser.	
Joseph an Leopold. 1. März 1781	17
Freude über die Zustimmung des Grossherzogs zu dem Heiratsprojecte.	
— — — 8. März 1781	18
Freundschaftsversicherungen. Der Plan einer Reise nach Florenz.	
— — — 22. März 1781	19
Die Krankheiten in Florenz. Bewunderung des „Compte rendu“ von Necker.	
— — — 28. März 1781	20
Um Leopold's Gutachten über die Befähigung des Grafen Zinzendorf in Finanzsachen. Erzherzog Maximilian. Bevor- stehende Abreise der Schwestern des Kaisers. Project einer Reise Joseph's nach den Niederlanden.	
Leopold an Joseph. 7. April 1781	21
Das Gutachten über Zinzendorf. Das Buch von Necker. Missbilligung desselben. Die Krankheiten in Florenz.	
Joseph an Leopold. 12. April 1781	25
Kirchliche Feierlichkeiten.	
— — — 16. April 1781	26
Rückerinnerung an Maria Theresia. Des Kaisers neues Haus im Augarten.	
— — — 19. April 1781	—
Die russische Antwort auf das Heiratsproject. Familien- diner im Augarten. Die Erzherzogin Marie.	
— — — 23. April 1781	27
Die Abreise der Erzherzoginnen.	
— — — 26. April 1781	28
Das Haus im Augarten.	
— — — 30. April 1781	29
Die Erzherzoginnen Marie, Elisabeth und Marianne.	
— — — 7. Mai 1781	—
Die Inoculation der Kinder des Grossherzogs. Verzögerung einer definitiven Antwort aus Russland über die abzuschliessende Allianz.	

	Seite
Leopold an Joseph. 10. Mai 1781	30
Die Verhandlungen mit Russland. Die Erzherzogin Marie. Die Inoculation der grossherzoglichen Kinder. Die russische Flotte im Mittelmeere. Ankunft des Oberstlieutenants Boltz mit zwei österreichischen Schiffen aus Ostindien in Livorno.	
Joseph an Leopold. 14. Mai 1781	32
Freundschaftsversicherungen. Die Schwestern des Kaisers.	
— — — 18. Mai 1781	—
Der Allianz-Vertrag mit Russland gelangt nicht zum Ab- schlusse.	
— — — 20. Mai 1781	—
Entschluss zu einer Reise nach den Niederlanden. Bildniss der Prinzessin von Württemberg.	
— — — 21. Mai 1781	34
Oberstlieutenant Boltz. Bevorstehende Abreise nach den Niederlanden.	
Leopold an Joseph. 1. Juni 1781	—
Die Verdienste des Oberstlieutenants Boltz.	
Joseph an Leopold. 6. Juli 1781	36
Seine Lebensweise in Brüssel. Ausflug nach Holland. Bal- dige Ankunft der Erzherzogin Marie.	
— — — 17. Juli 1781	37
Rückkehr aus Holland. Verwirklichung des Heiratsprojectes.	
— — — 27. Juli 1781	38
Abreise nach Paris. Boltz und Proli. Die Erzherzogin Marie und ihr Gemal.	
— — — 8. August 1781	39
Ankunft in Montbéliard. Die herzogliche Familie und die Prinzessin Elisabeth. Ankündigung einer Reise des Grossfürsten Paul und seiner Gemalin nach Wien und Italien.	
— — — 16. August 1781	—
Ankunft in Wien. Die Prinzessin Elisabeth. Einladung an sie und ihre Eltern, gleichzeitig mit dem Grossfürsten Wien zu besuchen. Vorschlag, die Prinzessin hier ihre Erziehung voll- enden zu lassen. Einladung an den Grossherzog und dessen Gemalin, gleichfalls nach Wien zu kommen.	
Leopold an Joseph. 27. August 1781	41
Freude über des Kaisers Rückkehr nach Wien. Uebergrosse Anstrengung, die derselbe sich auferlegt. Die Prinzessin Elisa- beth. Zweifel an dem Gelingen des Planes, sie in Wien ihre Erziehung vollenden zu lassen. Die beabsichtigte Reise des Grossfürsten und seiner Gemalin nach Italien. Unmöglichkeit, dass die Grossherzogin nach Wien komme.	

	Seite
Joseph an Leopold. 30. August 1781	45
Rückkehr aus dem Lager. Uebergrosse Hitze. Tod des Fürsten Franz Liechtenstein.	
— — — 31. August 1781	46
Abreise nach Münkendorf. Boltz.	
— — — 6. September 1781	47
Das Reiseproject des Grossfürsten. Ablehnung des Planes, die Prinzessin Elisabeth in Wien erziehen zu lassen, von Seite ihres Vaters. Reise nach Mähren und Böhmen.	
Leopold an Joseph. 22. September 1781	49
Oberstlieutenant Boltz. Das Heiratsproject. Die Reise des Grossfürsten. Die ablehnende Antwort des Herzogs von Württemberg. Entschiedene Billigung derselben. Briefe des Grossherzogs nach Russland und Montbéliard.	
Joseph an Leopold. 8. October 1781	55
Unterordnung seiner Ansicht unter diejenige des Grossherzogs und des Herzogs von Württemberg. Wird zum Unterrichte der Prinzessin in der katholischen Religion einen geeigneten Priester nach Montbéliard senden. Erzherzog Ferdinand.	
— — — 15. October 1781	56
Erzherzog Ferdinand. Operation einer Balgeschwulst.	
Leopold an Joseph. 21. October 1781	57
Das Heiratsproject. Freude über das Verbleiben der Prinzessin in Montbéliard. Die Entsendung eines Priesters dorthin.	
— — — 24. October 1781	59
Bitte, den Oberlieutenant Baron Warnsdorf den jungen Erzherzogen zuzuthellen.	
Joseph an Leopold. 29. October 1781	60
Glückliche Geburt eines Dauphin.	
— — — 1. November 1781	—
Die Königin von Frankreich. Verzögerung der Reise des Grossfürsten von Russland.	
— — — 12. November 1781	61
Ankunft des Herzogs von Württemberg und seiner Familie.	
— — — 22. November 1781	—
Ankunft des Grossfürsten Paul und seiner Gemalin. Zufriedenheit des Kaisers mit ihnen.	
— — — 26. November 1781	62
Gelungenes Maskenfest in Schönbrunn.	
— — — 29. November 1781	—
Der Todestag der Kaiserin der unglücklichste seines Lebens. Augenentzündung. Der Reiseplan des Grossfürsten. Die Prinzessin Elisabeth.	

	Seite
Joseph an Leopold. 3. December 1781	63
Briefe der Grossfürstin und des Herzogs von Württemberg.	
Sie scheinen auf den Plan des Kaisers einzugehen, die Prinzessin in Wien ihre Erziehung vollenden zu lassen. Um die Meinung des Grossherzogs hierüber.	
— — — 6. December 1781	—
Peinliches Augenleiden.	
Leopold an Joseph. 17. December 1781	64
Bedauern über das Augenleiden des Kaisers. Zustimmung zur Vollendung der Erziehung der Prinzessin Elisabeth in Wien. Bitte um eine Charakteristik derselben. Wohlfinden der Gemalin und der Kinder des Grossherzogs.	

1782.

Joseph an Leopold. 10. Jänner 1782	67
Abreise des Grossfürsten und der Grossfürstin von Russland nach Italien. Bedauern über den Tod der Frau von Störck. Die Grossherzogin von Toscana.	
— — — 12. Jänner 1782	68
Er übersendet eine Charakteristik des Grossfürsten und seiner Gemalin, sowie der Prinzessin Elisabeth, sammt Bildnissen der Letzteren. Der Tod der Frau v. Störck.	
— — — 21. Jänner 1782	69
Ueberraschender Reiseplan des Papstes. Joseph's Ueberlastung mit Arbeit. Theilung des geringen Erträgnisses von Familiengeldern.	
Leopold an Joseph. 23. Jänner 1782	—
Die Antwort des Kaisers an den Papst. Das Reiseproject des Letzteren. Bewunderung eines Hirtenbriefes des Bischofs Hay von Königgrätz. Dank für die Charakteristik der Prinzessin. Billigung der Wahl des Abbé Langenau als ihr katholischer Religionslehrer. Die künftige Wohnung der Prinzessin neben den Salesianerinnen. Der Tod der Frau v. Störck. Die Reise des Grossfürsten und der Grossfürstin nach Italien. Vorbereitungen zu ihrem Empfange und Aufenthalte in Florenz.	
— — — 27. Jänner 1782	75
Der Reiseplan des Papstes. Anfrage, ob dem Erzherzog Franz das für ihn bestehende Heiratsproject mitzuthellen sei.	
Joseph an Leopold. 28. Jänner 1782	76
Freude über die glückliche Geburt des Erzherzogs Johann. Frau v. Störck. Umfrage nach einem französischen Secretär für den Kaiser.	

	Seite
Joseph an Leopold. 7. Februar 1782	77
Er stellt die Mittheilung des Heiratsprojectes an den Erzherzog Franz dem Grossherzog anheim.	
— — — 10. Februar 1782	78
Die Reise des Papstes. Joseph's Augenleiden und krampfartiger Husten.	
Leopold an Joseph. 20. Februar 1782	—
Ueber die Mittheilung des Heiratsprojectes an den Erzherzog Franz.	
— — — 24. Februar 1782	79
Gewissheit der Reise des Papstes nach Wien. Missbilligung derselben in Italien. Mittheilungen über die Begleitung des Papstes.	
Joseph an Leopold. 25. Februar 1782	80
Joseph's Augenleiden und Husten. Unwohlsein des Erzherzogs Maximilian. Empfang eines päpstlichen Breve.	
— — — 4. März 1782	81
Die Reise des Papstes. Das Augenleiden des Kaisers.	
— — — 7. März 1782	—
Wunsch des Papstes, als Retter der Rechte der Kirche zu erscheinen. Joseph's beabsichtigte Haltung gegen ihn. Graf Cobenzl wird zu seinem Empfange abgesendet. Die Reise des Grossfürsten in Italien.	
— — — 10. März 1782	83
Das Augenleiden des Kaisers. Die Reise des Papstes wird erfolglos bleiben. Der Aufenthalt des Grossfürsten in Florenz. Der Seekrieg. Preussische Erdichtungen.	
— — — 14. März 1782	86
Das Augenleiden. Die Mittheilung des Heiratsprojectes an den Erzherzog Franz.	
— — — 18. März 1782	—
Verschlimmerung des Augenleidens. Ueber eine etwaige Allocation des Papstes.	
— — — 23. März 1782	87
Abreise des Barons Warnsdorf. Wilhelm Boltz. Begegnung mit dem Papste bei Neustadt. Zusammenströmen von Menschen. Cardinal Hrzan.	
— — — 28. März 1782	89
Die Ankunft des Grossfürsten in Florenz. Lob des Erzherzogs Franz. Tagebuch über die Anwesenheit des Papstes.	
— — — 2. April 1782	91
Der Aufenthalt des Grossfürsten in Florenz. Tagebuch über die Anwesenheit des Papstes. Steigerung des Augenleidens.	

	Seite
Joseph an Leopold. 4. April 1782	94
Das Augenleiden. Der Grossfürst Paul. Der Papst.	
— — — 8. April 1782	95
Tagebuch über die Anwesenheit des Papstes. Besserung des Augenleidens. Zusammenströmen unglaublicher Menschen- massen, um den Segen des Papstes zu erhalten.	
— — — 11. April 1782	97
Fortsetzung des Tagebuches. Versetzung des Barons Posch nach Freiburg. Der Kassier Mayer.	
— — — 15. April 1782	98
Der Aufenthalt des Grossfürsten in Florenz. Erzherzog Franz. Gespräch mit dem Papste. Besuch des Augartens und des Praters. Fortsetzung des Tagebuches. Reiseroute für die Rückkehr des Papstes nach Rom. Schriftenaustausch mit dem- selben. Verharren auf der beiderseitigen Meinung.	
— — — 18. April 1782	101
Der Grossfürst und dessen Gemalin. Verzögerung der Ab- reise des Papstes. Ungeduld hierüber. Tagebuch. Die Cardi- nale Bathyany und Firmian. Erzherzog Maximilian.	
— — — 22. April 1782	103
Die Abreise des Grossfürsten und seiner Gemalin von Florenz, sowie des Papstes von Wien. Erhebung seines Neffen Onesti in den Fürstenstand. Enthusiasmus für den Papst. Seine Allocution. Schluss des Tagebuches.	
— — — 25. April 1782	105
Zufriedenheit mit den ungarischen Bischöfen. Das Augen- leiden des Kaisers.	
Leopold an Joseph. 3. Mai 1782	106
Das Augenleiden des Kaisers. Die Abreise des Papstes. Der Fanatismus für ihn. Onesti's Erhebung in den Fürsten- stand. Uebler Eindruck dieses Schrittes für den Papst. Dessen Allocution. Die russische Flotte in Livorno.	
Joseph an Leopold. 6. Mai 1782	107
Zustimmung zu des Grossherzogs Betrachtungen über den Papst. Ankunft des Herzogs Karl von Württemberg und der Gräfin Hohenheim. Seltsame Besuche in Wien. Boltz. Die inneren Angelegenheiten.	
— — — 9. Mai 1782	109
Das Auftreten des Papstes in München und Angsburg. Der Herzog von Württemberg. Die Gräfin Hohenheim.	
— — — 13. Mai 1782	110
Die Reise des Papstes. Der Herzog von Württemberg. Die Gräfin Hohenheim. Frostscha den.	

	Seite
Joseph an Leopold. 20. Mai 1782	110
Die Anwesenheit des Papstes in Venedig. Verschiebung des Festes der Himmelfahrt Christi. Der Herzog von Württemberg und die Gräfin Hohenheim. Der Religionsunterricht der Prinzessin Elisabeth. Abbé Langenan.	
Leopold an Joseph. 22. Mai 1782	111
Das Verfahren des Papstes. Cardinal Hrzan. Der irländische Geistliche Hussey. Mittheilungen desselben über England und Spanien. Niemals wird die letztere Regierung die Unabhängigkeit der Nordamerikaner anerkennen. Abfahrt der russischen Flotte von Livorno. Verbreitung russischer Emissäre in der Levante.	
Joseph an Leopold. 23. Mai 1782	113
Aufenthalt in Laxenburg. Mittagessen mit befreundeten Personen. Täglicher Morgenritt zur Reiherbeize.	
— — — 28. Mai 1782	114
Aufenthalt in Laxenburg. Freiherr von Löhr. Freiherr von Martini.	
Leopold an Joseph. 5. Juni 1782	115
Der Grossfürst Paul und dessen Gemalin. Ausführliche Mittheilungen über ihren Charakter, ihr Benehmen in Florenz, ihre Stimmung und Denkungsart. Die Personen ihres Gefolges. Boltz und der Handel nach Ostindien.	
— — — 5. Juni 1782	124
Der Grossfürst und dessen Gemalin. Unwahre Behauptungen des Papstes über die Resultate seiner Reise nach Wien.	
Joseph an Leopold. 13. Juni 1782	125
Dank für die Mittheilungen über den Grossfürsten und dessen Gemalin.	
— — — 1. Juli 1782	—
Untersuchung gegen den Cabinetsofficial Günther. Verdachtsgründe wider ihn.	
— — — 4. Juli 1782	126
Die Untersuchung gegen Günther. Sein Leugnen.	
— — — 22. Juli 1782	—
Rückkehr des Augenleidens. Günther liess sich nicht Ver-rath, sondern nur Leichtsinns zu Schulden kommen.	
— — — 7. August 1782	—
Die Vermittlung im Seekriege. Das englische Ministerium. Misslingen der Absichten Englands. Der König von Preussen. Innige Verbindung zwischen Oesterreich und Russland. Die Belagerung von Gibraltar. Innere Angelegenheiten. Mangel an brauchbaren Männern. Die Kirchencommission. Vereinigung Siebenbürgens mit Ungarn. Der Oberste Rechnungshof. Die	

Einnahmen und Ausgaben des Staates. Aufenthalt in Laxenburg. Beabsichtigte Reise nach Böhmen. Der Grossfürst und die Grossfürstin von Russland. Vorbereitungen zum Empfange der Prinzessin Elisabeth. Ihr zukünftiger Hausstand. Der Prozess Günther.	
Joseph an Leopold. 19. August 1782	131
Rückkehr des Augenleidens. Unterbleiben der Reise nach Böhmen.	
Leopold an Joseph. Ende August 1782	132
Die Belagerung von Gibraltar. Die Ereignisse in der Krim. Die russische Flotte im Mittelmeere. Der Hof von St. Petersburg. Die inneren Angelegenheiten Oesterreichs. Die Prinzessin Elisabeth.	
Joseph an Leopold. 12. September 1782	135
Die Gesundheit der Grossherzogin. Joseph's Augenleiden.	
— — — 30. September 1782	—
Der beabsichtigte Besuch in Pisa.	
— — — 10. October 1782	136
Der Grossfürst und die Grossfürstin von Russland.	
— — — 17. October 1782	—
Einzug der Prinzessin Elisabeth in ihre neue Wohnung.	
— — — 7. November 1782	137
Erkrankung des Kaisers an heftigem Rothlauf.	
— — — 11. November 1782	—
Unmuth über seine Erkrankung.	
— — — 14. November 1782	138
Glückwunsch zum Namensfeste des Grossherzogs. Die Krankheit des Kaisers. Das goldene Vliess für den Grafen Thurn.	
— — — 21. November 1782	139
Die Krankheit des Kaisers.	
— — — 24. November 1782	—
Mittheilung seines letzten Schreibens an die Kaiserin von Russland. Die Verhandlungen mit ihr. Besserung der Gesundheit des Kaisers.	
— — — 16. December 1782	141
Die Gesundheit der Grossherzogin. Die Haltung der Pforte.	
Leopold an Joseph. 16. December 1782	—
Das Schreiben des Kaisers an Katharina II. Die Verhandlungen mit ihr. Zweifel an dem Gelingen der entworfenen Plane.	
Joseph an Leopold. 23. December 1782	146
Zustimmung zu den Ansichten des Grossherzogs.	

	Seite
Joseph an Leopold. 26. December 1782	146
Ablegung des katholischen Glaubensbekenntnisses durch die Prinzessin Elisabeth. Glückwünsche zum neuen Jahre.	

1783.

Joseph an Leopold. 3. Jänner 1783	148
Der Friedensschluss zwischen den Seemächten. Die Antwort aus Russland.	
— — — 13. Jänner 1783	149
Der nach Wien bestimmte Gesandte Marokko's. Der Friedensschluss.	
— — — 16. Jänner 1783	—
Zweideutige Erklärung der Pforte.	
— — — 20. Jänner 1783	150
Zweite und jetzt befriedigende Erklärung der Pforte.	
— — — 23. Jänner 1783	151
Freundschaftliches Schreiben des Papstes. Einladung nach Rom.	
Leopold an Joseph. 23. Jänner 1783	—
Erstaunen über die Friedensbedingungen. Schmach derselben für England.	
Joseph an Leopold. 4. Februar 1783	152
Schreiben der Kaiserin Katharina.	
— — — 6. Februar 1783	153
Abreise des Erzherzogs Maximilian nach Italien. Dessen Gesundheit. Frankreichs Unkenntniß der Plane des Kaisers.	
— — — 20. Februar 1783	154
Der Friedensschluss. Die Reise des Erzherzogs Maximilian. Mahnungen an das Augenleiden.	
— — — 1. März 1783	—
Antwort an die Kaiserin von Russland. Audienz des Gesandten von Marokko. Die Staatsbilanz. Bedauern über die Schwangerschaft der Grossherzogin.	
— — — 6. März 1783	155
Die Lebensweise des Kaisers. Rückkehr des Augenleidens. Die Erdbeben in Calabrien und Sicilien.	
— — — 10. März 1783	156
Die Schwangerschaft der Grossherzogin. Verwüstungen in Calabrien.	
— — — 20. März 1783	—
Gründung des Bisthums Linz. Ernennung des Grafen Ernst Leopold Herberstein zum ersten Bischof daselbst.	

	Seite
Joseph an Leopold. 27. März 1783	157
Die Erdbeben in Süditalien. Wunsch, die angerichteten Verheerungen zu sehen. Reiseplan des Erzherzogs Ferdinand.	
Leopold an Joseph. 31. März 1783	—
Der Briefwechsel mit der Kaiserin von Russland. Die Absichten derselben. Sie und der Papst täuschen sich über den Kaiser. Die Staatsbilanz für 1782. Uebergrosse Kosten der Steuererhebung. Oberstlieutenant Boltz. Das Testament des Präbendenten.	
Joseph an Leopold. 10. April 1783	161
Die Lostrennung der Diöcese Linz von derjenigen von Passau.	
— — — 17. April 1783	—
Die Reiseplane des Erzherzogs Ferdinand und der Erzherzogin Amalie. Pferdesendung für den Kaiser von Marokko.	
— — — 21. April 1783	162
Bevorstehende Reise nach Ungarn. Die Osterandacht.	
Leopold an Joseph. 6. Juni 1783	163
Die russische Flotte in Livorno. Bewegungen russischer Schiffe im Mittelmeere.	
Joseph an Leopold. 31. Juli 1783	164
Gefährvolle Entbindung der Königin von Neapel.	
— — — 19. August 1783	—
Meinungsverschiedenheit mit Kaunitz über die Haltung gegen die Pforte. Nothwendigkeit und Vortheile fernerer Zuwartens.	
Leopold an Joseph. Ende August 1783	166
Unaufhaltsamkeit des Zerfalles der Türkei. Die hiebei zu beobachtende Haltung. Das Verfahren Russlands und Frankreichs. Irrige Anschauung des Fürsten Kaunitz. Der Grossfürst und die Grossfürstin von Russland. Project einer Verheirathung der Erzherzogin Therese nach Portugal. Anerbieten von Albanesen und Corsen zu Kriegsdiensten für den Kaiser.	
Joseph an Leopold. 13. October 1783	172
Die Haltung Frankreichs und Russlands. Unentschlossenheit der Türkei. Der König von Preussen. Das Heiratsproject. Ablehnung des Anerbietens der Albanesen und Corsen. Die inneren Angelegenheiten. Aufhebung von Frauenklöstern in Wien. Der Erzbischof von Görz. Neue Eintheilung der Diözesen. Schreiben der Kaiserin von Russland. Die Grossherzogin. Fürst Karl Liechtenstein.	
— — — 20. October 1783	177
Schreiben des Königs von Schweden. Ungünstige Bemerkungen über ihn.	

	Seite
Leopold an Joseph. 10. November 1783	178
Aufenthalt des Königs von Schweden in Pisa. Seine Lebensweise daselbst.	
Joseph an Leopold. 13. November 1783	179
Der König von Schweden. Charakteristik desselben. Die Erzherzogin Amalie. Fehlgeburt der Königin von Frankreich.	
— — — 17. November 1783	180
Die Begehren Russlands. Zufriedenheit des Kaisers mit seiner eigenen Lage. Die inneren Angelegenheiten. Die Diözesaneintheilung. Absicht einer Reise nach Pisa.	
Leopold an Joseph. 29. November 1783	183
Glänzende Weltstellung des Wiener Hofes. Die Erklärungen an Frankreich. Der König von Preussen. Die Pforte. Die Plane der Kaiserin von Russland. Die Anerbietungen der Albanesen und Corsen. Das portugiesische Heiratsproject. Aehnlicher Plan hinsichtlich des Prinzen Anton von Sachsen. Die kirchlichen Angelegenheiten. Die Diöcesan-Eintheilung. Der König von Schweden. Seine Begleiter. Die Erzherzogin Amalie.	
Joseph an Leopold. 4. December 1783	193
Bevorstehende Abreise nach Italien.	
— — — 14. December 1783	—
Glückliche Ankunft in Mantua. Ferneres Reiseproject. Absicht, dieselbe nach Rom und Neapel auszudehnen.	
— — — 17. December 1783	195
Eintreffen in Bologna. Die Fortsetzung der Reise. Der König von Schweden.	
— — — 18. December 1783	—
Die Fortsetzung der Reise.	
— — — 24. December 1783	196
Ankunft in Rom. Die Ueberraschung des Papstes. Das Museum Clementinum.	
— — — 27. December 1783	197
Zufriedenheit mit dem Resultate des Aufenthaltes in Rom. Der König von Schweden. Cardinal Bernis. Die Weihnachtsfeierlichkeiten. Bevorstehende Abreise nach Neapel.	

1784.

Joseph an Leopold. 1. Jänner 1784	198
Glückwünsche zum neuen Jahre. Zufriedenheit mit dem Könige und der Königin von Neapel. Die Erzherzogin Amalie.	

	Seite
Joseph an Leopold. 8. Jänner 1784	191
Die Wohnung des Kaisers in Pisa. Der König und die Königin von Neapel.	
— — — 9. Jänner 1784	—
Verzögerung seiner Abreise von Neapel.	
Joseph an Leopold und dessen Gemalin. 15. Februar 1784 . . .	200
Seine Reise nach Genua.	
Joseph an Leopold. 17. Februar 1784	201
Aufenthalt in Genua. Der Hafen. Das Hospital. Das Armenhaus. Die Paläste. Die Oper.	
— — — 23. Februar 1784	202
Ernennung des Erzherzogs Leopold zum Regimentsinhaber. Uebersendung der Uniform. Besuch des Herzogs von Chablais. Die Kinder des Erzherzogs Ferdinand. Der kaiserliche Palast. Die Oper. Zahlreiche Audienzen. Mangel an Bargeld. Die Seidenfabriken. Die Universität zu Pavia.	
Leopold an Joseph. März 1784	204
Dank für die übersendeten Papiere. Das Schreiben der Kaiserin von Russland. Die Haltung Frankreichs. Manfredini. Erzherzog Franz. Die Hazardspiele in Mailand.	
Joseph an Leopold. 9. März 1784	205
Die toscanische Flagge. Der Palast in Monza. Bevorstehende Rückkehr nach Wien.	
— — — 16. März 1784	207
Glückliche Ankunft in Triest. Die Oper. Verheerungen durch Frost und Ueberschwemmung in Wien und Böhmen. Die neue chirurgische Schule. Die Wachspräparate.	
— — — 22. April 1784	208
Tod des Kurfürsten von Cöln. Abreise des Erzherzogs Maximilian.	
Leopold an Joseph. 23. April 1784	—
Wunsch nach abgesonderter Verhandlung Toscana's mit der Pforte. Die russische Flotte. Der König von Schweden. Manfredini. Spanocchi.	
Joseph an Leopold. 6. Mai 1784	211
Die Wachspräparate für das Josephinum.	
— — — 10. Mai 1784	212
Plan der Vertauschung der österreichischen Niederlande gegen Baiern. Erste Schritte hiezu. Spanocchi.	
— — — 17. Mai 1784	213
Erkrankung am Rothlauf.	
— — — 24. Mai 1784	—
Die beabsichtigte Reise des Grossherzogs nach Wien. Die Erzherzogin Amalie.	

	Seite
Leopold an Joseph. 29. Mai 1784	214
Die Verhandlungen über die Erwerbung Baierns. Spagnochi.	
Joseph an Leopold. 8. Juni 1784	215
Die dereinstige Vereinigung Toscana's mit Oesterreich.	
Der Eintausch Baierns. Die Instruction für Lehrbach. Spagnochi. Die Reise des Grossherzogs nach Wien. Gemeinschaftlicher Aufenthalt in Laxenburg.	
— — — 21. Juni 1784	217
Freude über des Grossherzogs bevorstehende Ankunft. Instructionen für die Umgebung des Erzherzogs Franz. Dessen erste Zusammenkunft mit der Prinzessin Elisabeth.	
— — — 26. Juli 1784	218
Wiederanknüpfung ihrer Correspondenz. Schmerz über seine Abreise. Unglücksfall bei Neustadt. Der Bischof von Osnabrück. Festlichkeiten für denselben.	
— — — 29. Juli 1784	219
Zusammenleben mit dem Erzherzog Franz. Abenteuer in der Brigittenau.	
— — — 2. August 1784	220
Der Bischof von Osnabrück. Erzherzog Franz.	
— — — 8. August 1784	—
Die Verhandlungen über den Eintausch Baierns. Aufenthalt im Augarten. Erzherzog Franz. Der Bischof von Osnabrück. Fortwährende Feste für ihn.	
— — — 9. August 1784	222
Freude über dessen glückliche Ankunft in Florenz.	
— — — 12. August 1784	—
Ueberschwemmungen. Der Bischof von Osnabrück. Erzherzog Franz. Der Redoutenball.	
— — — 23. August 1784	223
Der Leibarzt Lagusius. Professor Riedl. Militärische Manöver. Fremde Gäste bei denselben. Die Königin von Frankreich.	
— — — 31. August 1784	224
Der Grossherzog möge Wien als seine Heimat betrachten. Der Marquis von Bouillé.	
— — — 11. September 1784	225
Feldlager in Böhmen. Die Königin von Neapel. Ihre Unbesonnenheit.	
— — — 21. September 1784	226
Feste in Prag. Die Königin von Neapel.	

	Seite
Joseph an Leopold. 31. October 1784	227
Zwiespalt mit Holland wegen der Schifffahrt auf der Schelde.	
Zusammenhang dieser Angelegenheit mit dem beabsichtigten	
Eintausche Baierns. Unzufriedenheit des Kaisers mit den Un-	
garn. Erzherzog Franz. Rechnungsabschluss für 1782 und 1783.	
— — — 11. November 1784	229
Der Scheldestreit. Ankunft der anatomischen Präparate.	
— — — 15. November 1784	—
Glückwunsch zum Namenstage. Aufstand walachischer	
Bauern in Ungarn und Siebenbürgen. Feindselige Massregeln	
der Holländer.	
— — — 18. November 1784	230
Der Scheldestreit. Der Bauernaufstand.	
Leopold an Joseph. 24. November 1784	231
Das Verfahren der Holländer. Die Gegenmassregeln. Der	
Grenzstreit mit der Pforte. Die Verhandlungen über die Er-	
werbung Baierns. Bedauern über des Kaisers Unzufriedenheit	
mit den Ungarn. Erzherzog Franz. Die Königin von Neapel.	
General Acton.	
Joseph an Leopold. 3. December 1784	235
Die niederländischen Angelegenheiten. Der Kurfürst von	
Köln. Die Haltung Frankreichs und Russlands. Die ungarischen	
Angelegenheiten. Graf Forgách. Der Bauernaufstand in Sieben-	
bürgen. Entsendung des Generals Fabris. Broschüre von Lin-	
guet über den Scheldestreit. Die Haltung Frankreichs. Schwierige	
Lage des Wiener Hofes.	
Leopold an Joseph. 10. December 1784	244
Dank für die Mittheilungen des Kaisers. Die Haltung der	
Pforte und Frankreichs. Die niederländischen Angelegenheiten.	
Der Kurfürst von Köln. Der Herzog von Braunschweig. Der	
Streit mit Holland. Die Kaiserin von Russland. Die beabsich-	
tigte Reise nach Cherson. Verabscheuungswürdiges Verfahren	
Frankreichs. Unausführbarkeit der Erwerbung Baierns. Zu-	
stimmung zu den Massregeln in Ungarn. Die Ereignisse in	
Siebenbürgen. Gefährvolle politische Lage.	
— — — 20. December 1784	251
Der russische Gesandte in Neapel. Mgr. Albani. Ernennung	
Caprara's zum päpstlichen Nuntius in Wien. Dessen Charakter.	
Galeppi.	
Joseph an Leopold. 24. December 1784	253
Mittheilungen über die Verhandlungen mit Frankreich und	
Russland. Der Scheldestreit und die Erwerbung Baierns. Neue	
Schrift von Linguet. Die Ereignisse in Siebenbürgen. Freude	
über das Wohlfinden der Grossherzogin.	

1785.

	Seite
Joseph an Leopold. 6. Jänner 1785	256
Berichte aus den Niederlanden, aus Siebenbürgen und aus Baiern. Die Entscheidung ruht bei Frankreich. Erzherzog Franz.	
Leopold an Joseph. 9. Jänner 1785	257
Der Streit mit Holland, Preussen, Russland und die Pforte. Die Haltung Frankreichs. Der Aufstand in Siebenbürgen. Der Stand der Dinge in Neapel.	
Joseph an Leopold. 13. Jänner 1785	260
Das Scheitern des Tauschprojectes. Die Antwort des Her- zogs von Zweibrücken. Beendigung des Aufstandes in Sieben- bürgen.	
— — — 20. Jänner 1785	261
Mittheilung verschiedener Actenstücke. Erzherzog Franz. Die neapolitanischen Angelegenheiten.	
— — — 24. Jänner 1785	263
Hoffeste. Gräfin Pachta.	
Leopold an Joseph. 24. Jänner 1785	264
Die Beendigung des Aufstandes in Siebenbürgen. Das Scheitern des Tauschprojectes.	
Joseph an Leopold. 27. Jänner 1785	265
Hoffeste. Erzherzog Franz. Abbé Diesbach.	
Leopold an Joseph. 31. Jänner 1785	266
Die holländischen Angelegenheiten. Die verwerfliche Hal- tung Frankreichs. Die Verhältnisse in Neapel.	
Joseph an Leopold. 3. Februar 1785	268
Neue Einrichtungen in Ungarn.	
— — — 7. Februar 1785	269
Fest in Schönbrunn.	
Leopold an Joseph. 7. Februar 1785	270
Die ungarischen Angelegenheiten. Russland und Frank- reich. Erzherzog Franz. Abbé Diesbach.	
Joseph an Leopold. 10. Februar 1785	271
Das Tauschproject.	
— — — 17. Februar 1785	—
Die Haltung Frankreichs. Die anatomischen Präparate.	
Leopold an Joseph. 18. Februar 1785	273
Professor Becker aus Dresden. Etwaige Vermählung der Erzherzogin Therese mit einem sächsischen Prinzen.	

	Seite
Joseph an Leopold. 23. Februar 1785	274
Die holländischen Angelegenheiten. Das sächsische Heiratsproject.	
— — — 10. März 1785	275
Die ungarischen Angelegenheiten. Der bevorstehende Besuch des Königs und der Königin von Neapel in Pisa. Die Erzherzogin Amalie.	
Leopold an Joseph. 20. März 1785	276
Die holländischen Angelegenheiten. Die Haltung Frankreichs und Russlands. Das sächsische Heiratsproject.	
Joseph an Leopold. 7. April 1785	281
Das sächsische Heiratsproject. Croatisches Freicorps.	
— — — 14. April 1785	282
Die holländischen Angelegenheiten.	
— — — 5. Mai 1785	283
Der Streit mit Holland. Frankreich und Russland. Die neapolitanischen Gäste.	
— — — 19. Mai 1785	284
Erzherzog Franz und Prinzessin Elisabeth.	
— — — 23. Mai 1785	285
Verleihung eines Regimentes an den Herzog Ferdinand von Württemberg.	
— — — 2. Juni 1785	286
Ankunft in Mantua.	
— — — 6. Juni 1785	—
Fernerer. Reiseproject.	
— — — 4. Juli 1785	287
Rückkehr nach Wien.	
— — — 7. Juli 1785	288
Die Ernennung eines toscanischen Ministers in Russland. Legationsrath v. Seddeler. Die Abgeordneten Hollands. Das Unwohlsein des Kaisers.	
— — — 11. Juli 1785	289
Unpässlichkeit. Die Königin von Neapel.	
— — — 14. Juli 1785	—
Freundschaftsversicherungen. Unwohlsein. Die Königin von Neapel.	
— — — 18. Juli 1785	290
Die Erkrankung des Grossherzogs. Das Unwohlsein des Kaisers.	
— — — 21. Juli 1785	291
Der Gesundheitszustand des Grossherzogs und des Kaisers. Ankunft der holländischen Deputirten. Vorschlag zu einer gemeinschaftlichen Reise nach Spaa.	

	Seite
Joseph an Leopold. 25. Juli 1785	292
Das Unwohlsein des Grossherzogs. Die Wiederherstellung des Kaisers.	
— — — 28. Juli 1783	293
Das Project einer Reise nach Spaa.	
— — — 3. August 1785	—
Die Ernennung Seddeler's zum toscanischen Minister in Russland. Ueberschwemmung in Wien. Völlige Wiedergenesung des Kaisers.	
— — — 18. August 1785	295
Die holländischen Angelegenheiten. Die Königin von Neapel.	
— — — 25. August 1785	296
Die Reformen in Ungarn. Die holländischen Angelegenheiten.	
— — — 1. September 1785	297
Der Streit mit Holland. Die Halsbandgeschichte.	
Leopold an Joseph. 4. September 1785	298
Die Haltung Frankreichs. Cardinal Rohan. Die Reformen in Ungarn.	
Joseph an Leopold. 5. September 1785	299
Die Feste in Livorno. Selbstmord eines Beamten der un- garischen Hofkanzlei.	
— — — 8. September 1785	—
Die holländischen Angelegenheiten. Das Ereigniss in der ungarischen Hofkanzlei.	
Leopold an Joseph. 12. September 1785	300
Der Streit mit Holland. Die Haltung Frankreichs. Cardi- nal Rohan.	
Joseph an Leopold. 15. September 1785	302
Die Reformen in Ungarn.	
— — — 29. September 1785	—
Die Unterzeichnung der Präliminarien.	
Leopold an Joseph. 15. October 1785	303
Peinliche Zustände und Vorfälle in Neapel. Oberstlieutenant Boltz.	
Joseph an Leopold. 17. October 1785	305
Anwesenheit des Erzherzogs Maximilian. Bemerkungen über ihn.	
— — — 20. October 1785	306
Erzherzog Maximilian.	
— — — 25. October 1785	—
Die Ereignisse in Neapel.	
— — — 27. October 1785	308
Handelsvertrag mit Russland. Die Zustände in Neapel.	

	Seite
Leopold an Joseph. 31. October 1785	309
Die Königin von Neapel. Die dortigen Ereignisse. Die holländischen Angelegenheiten. Erzherzog Maximilian.	
Joseph an Leopold. 10. November 1785	313
Die Zustände in Neapel. Graf Richecourt.	
Leopold an Joseph. 23. November 1785	314
Der König und die Königin von Neapel. General Acton.	
Joseph an Leopold. 28. November 1785	315
Des Kaisers Wiederherstellung von einem Unwohlsein.	
Leopold an Joseph. 29. November 1785	316
Der bevorstehende Friedensschluss. Der Grossfürst und die Grossfürstin von Russland. Der König und die Königin von Neapel.	
Joseph an Leopold. 1. December 1785	318
Die Genesung des Kaisers. Ankunft der anatomischen Präparate. Die Nachrichten aus Neapel.	
Leopold an Joseph. 3. December 1785	319
Der Friedensschluss. Die neapolitanischen Angelegenheiten.	
Joseph an Leopold. 8. December 1785	320
Zwiespalt zwischen den Königen von Spanien und Neapel. Tod der Prinzessin von Holstein. Unzureichende Ernte in Galizien und einem Theile von Ungarn.	

Anhang.

I. <i>Déduction</i> de l'état dans lequel se trouve la question de l'établissement futur de l'Archiduc François	323
II. <i>Réflexions</i> sur le futur établissement de l'Archiduc François de Toscane avec la Princesse Elisabeth de Wurtemberg	328
III. <i>Description</i> des circonstances qui accompagnent les voyages et les goûts de LL. AA. II. le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Russie	332
IV. <i>Description</i> de la Princesse Elisabeth de Wurtemberg	339
V. <i>Points de réflexion</i> au sujet de l'Archiduc François	344

